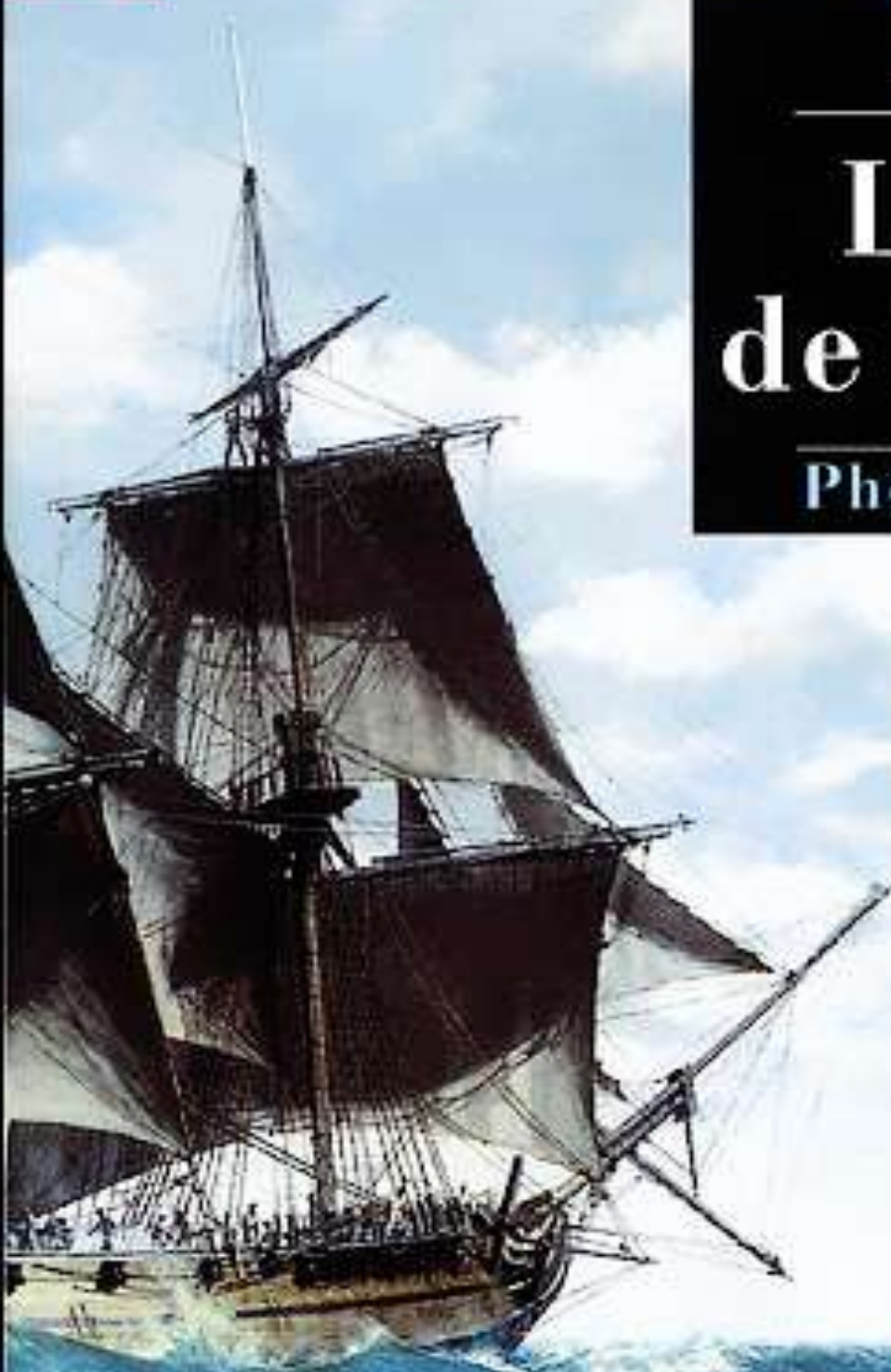




Alexander
Kent

Le Feu
de l'action

Phébus *libretto*



ALEXANDER KENT

LE FEU DE L'ACTION

BOLITHO-2

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

*Illustration de couverture : John Chancellor
Agamemnon in the West Indies (détail)*

Titre original de l'ouvrage en anglais :
Stand in to Danger, 1980

*Dans le lointain, là où la mer au ciel s'unit,
Une forme à l'allure imposante grandit.
C'est par édit royal qu'elle fend l'onde amère :
Voyez, battue des vents, flotter sa flamme altière !*

*Crachant un feu nourri et chapeauté de gris
Elle répand partout sa rage meurtrière.
Ses balles, ses boulets sur le mur d'ennemis
Impriment leur sillon : une profonde ornière !*

DANIEL BYRNE, « L'histoire du marin »

I

BIENVENUE A BORD

L'air était humide ; Richard Bolitho, secoué d'un grand frisson, jeta quelques pièces à l'homme qui avait porté son coffre jusqu'à la jetée. En plein milieu de l'après-midi, la côte et les maisons éparses de Plymouth étaient noyées sous la brume. Pas un souffle de vent, ou si peu : une atmosphère cotonneuse, qui rendait le paysage féerique.

Bolitho redressa les épaules et contempla les eaux de l'Hamoaze. Son uniforme tout neuf de lieutenant, aussi neuf que tout le contenu de son coffre, le gênait encore aux entournures. Les parements blancs à son col, le chapeau hardiment campé sur sa chevelure noire, pantalon, chaussures, tout venait de la même boutique de Falmouth, sa ville natale, et plus précisément de chez ces mêmes faiseurs qui, de père en fils, habillaient depuis des temps immémoriaux les Bolitho en vêtements marins.

C'était son heure de gloire : il touchait enfin au moment tant attendu, et qui lui avait demandé tant d'efforts. Il venait de franchir la marche si difficile qui sépare du carré le poste des aspirants. Il était officier du roi.

Il en renfonça fièrement son chapeau.

— Vous ralliez la *Destinée*, m'sieur ?

Le porteur était toujours là. La lumière blafarde accentuait encore son aspect misérable, mais pas d'erreur possible : c'était à coup sûr un ancien marin.

— Oui, répondit Bolitho, je pense qu'elle est quelque part par là.

Le regard de l'homme suivit le doigt et scruta le lointain.

— Sacrement jolie frégate, m'sieur, et pas vieille de trois ans ! — il hocha la tête avec envie. Ça fait des mois qu'elle est en armement, et on dit qu'elle part pour une longue croisière.

Bolitho songeait aux centaines d'hommes de la même espèce, qui allaient de port en port en quête de travail, soupirant après cette mer qu'ils avaient tant injuriée, qui leur avait pris le meilleur de leur existence...

Mais on était en février 1774 et l'Angleterre était en paix depuis des années. Une guerre éclatait bien encore çà ou là, mais il ne s'agissait guère que de querelles commerciales ou de stratégie défensive. Les ennemis héréditaires restaient pourtant les mêmes et se contentaient d'attendre, guettant quelque signe de faiblesse dont ils pourraient tirer parti un jour ou l'autre.

Des bâtiments, des équipages qui avaient autrefois valu leur pesant d'or se trouvaient maintenant à l'abandon. Les vaisseaux pourrissaient sur place, leurs hommes à la dérive, comme ce matelot qui avait perdu tous les doigts d'une main et dont une profonde balafre zébrait le visage.

— A quel bord étais-tu ? demanda Bolitho.

L'homme se redressa fièrement.

— Le *Torbay*, m'sieur, cap'taine Keppel — puis, tentant sa chance : Y aurait pas moyen d'embarquer avec vous, m'sieur ?

Bolitho s'excusa d'un signe de tête.

— D'ailleurs, je ne fais que d'arriver, je ne sais pas dans quel état est la *Destinée*.

L'homme soupira.

— J'vous appelle un canot, m'sieur ?

Glissant dans sa bouche deux doigts de sa main valide, il émit un sifflement strident. On devina un battement d'avirons sous la couverture brumeuse, et une embarcation s'approcha lentement de la jetée.

— La *Destinée*, je vous prie ! cria Bolitho.

Il se retourna pour donner quelques pièces à son compagnon, mais l'homme s'était évanoui dans le brouillard. Il était sans doute allé rejoindre ses congénères.

Bolitho se laissa glisser dans le canot et serra son manteau tout neuf autour de lui, son sabre serré entre les jambes. Finie la longue attente, le jour tant attendu était enfin arrivé.

L'embarcation tossait dans le courant traversier et le patron observait Bolitho d'un œil torve : encore un de ces jeunes blancs-becs qui allaient faire suer le mathurin ! Et ce jeune officier aux cheveux noirs soigneusement attachés, aux traits graves, savait-il bien le prix de la traversée ? Il avait l'accent de la côte ouest, et même à supposer que ce fût un « étranger » venu de l'autre côté des Cornouailles, il serait difficile de le gruger.

Bolitho repassait dans sa tête tout ce qu'il venait d'apprendre sur son bâtiment : trois ans d'âge, lui avait dit son porteur. Il devait être au courant : tout Plymouth ne devait pas manquer de se demander pour quelle raison on armait une frégate avec autant de soins par ces temps difficiles.

La *Destinée* représentait le rêve de tout jeune officier : vingt-huit pièces, rapide et manœuvrante. En temps de guerre, une frégate n'était pas soumise aux dures règles de l'escadre. Plus agile qu'un gros vaisseau, elle était pourtant plus puissamment armée qu'un petit bâtiment. En toutes circonstances, une frégate était une force avec laquelle il fallait compter. En outre, les espoirs de promotion y étaient plus grands et, si l'on avait la chance d'en obtenir le commandement, elle offrait de jolis espoirs de prises.

Bolitho songeait au soixante-quatorze qui avait été son dernier embarquement, la *Gorgone* : un vaisseau ventru et lourdaud, une fourmilière en guise d'équipage, des milliers de brasses de manœuvres, des acres de toile et tous les espars à l'avenant. C'était en outre une véritable école flottante où les aspirants, traités sans ménagement, apprenaient à pénétrer les arcanes de leur dur métier.

Le patron l'arracha à ses pensées :

— On devrait bientôt l'apercevoir, monsieur.

Bolitho essaya de percer la brume, heureux de sortir de sa rêverie. Sa mère le lui avait encore répété quand il l'avait quittée : « Oublie tout ça, Dick. C'est le passé et il faut désormais que tu te consacres à ce que tu as à faire. La mer n'est pas faite pour les faibles. »

La brume s'était encore épaissie, mais ils aperçurent enfin le bâtiment au mouillage. Le canot s'approcha par tribord avant,

passa sous le long boute-hors. La *Destinée* étincelait comme les galons de son uniforme tout neuf.

Elle était superbe, de la coque noire et ventrue jusqu'aux pommes de ses trois mâts. Les manœuvres dormantes avaient été fraîchement repeintes de noir, les vergues étaient impeccablement brassées carré, chaque voile soigneusement ferlée à toucher sa voisine.

Bolitho leva les yeux pour admirer la figure de proue qui semblait lui souhaiter la bienvenue. Il n'en avait jamais vu d'aussi belle : une jeune fille à moitié nue, dont le bras désignait fièrement l'horizon. Elle tenait à la main la couronne de laurier des vainqueurs et seul le bleu de ses prunelles tranchait sur sa blancheur virginale.

— On raconte que le sculpteur a pris sa jeune femme pour modèle, déclara le patron entre deux coups d'aviron – et dans un grand sourire : Je dois dire qu'il a tout de même pris quelques libertés !

Ils glissèrent lentement le long de la muraille. Quelques hommes s'activaient sur le pont et à la coupée, la routine...

Quel beau bâtiment : il avait certes de la chance.

— Embarcation en vue !

— Ouais, ouais ! cria le patron.

Le tout ne suscita qu'une légère agitation à la coupée, rien de plus. La réponse du canot disait tout ce qu'il y avait à savoir : un officier ralliait le bord, pas assez ancien cependant pour qu'on se mît en quatre.

Bolitho se leva. Deux matelots sautèrent à bord pour l'aider à monter et prendre son coffre. Il les observa rapidement : malgré ses dix-huit ans, il avait déjà assez de métier pour jauger au premier coup d'œil ce que valaient des marins.

Ces deux-là semblaient vifs et hardis, mais les recoins d'une coque cachent bien des choses. Tous les déchets de prisons ou de cours d'assises préféraient encore servir le roi sur ses vaisseaux plutôt que partir en déportation ou subir la corde du bourreau.

Les deux marins attendirent debout dans le canot que Bolitho eût donné quelques pièces au patron. L'homme les enfouit dans sa poche et fit un large sourire :

— Merci, m'sieur, et bonne chance !

Bolitho grimpa l'échelle et franchit la coupée. Le spectacle était encore plus surprenant que ce à quoi il s'était préparé : comparée à un vaisseau de ligne, la *Destinée* semblait le comble de la surpopulation. Des vingt pièces de douze sur le pont principal aux canons de plus faible calibre à l'arrière, chaque pouce était utilisé : manœuvres soigneusement pliées, embarcations saisies à leur poste, râteliers d'armes au pied de chaque mât, matelots qu'il devrait bientôt connaître par leur nom.

— Monsieur Bolitho ? lui demanda un lieutenant en s'avancant.

— Oui, monsieur, répondit-il en rectifiant sa coiffure, je rallie le bord.

Le lieutenant hocha la tête.

— Suivez-moi, je vais faire porter vos affaires à l'arrière.

Il dit quelque chose à un marin puis appela :

— Monsieur Timbrell ! Envoyez-moi du monde dans la hune de misaine. C'était un vrai foutoir la dernière fois que je suis monté y voir !

Bolitho manqua oublier de baisser la tête lorsqu'ils s'engouffrèrent sous la dunette. Il avait l'impression que le bâtiment se refermait sur lui. Tout lui revenait soudain : les canons saisis derrière leurs sabords, les effluves de goudron et de cordages, l'odeur de peinture fraîche mêlée aux relents d'humanité, toutes ces senteurs qui font vivre un navire.

Il tenta de se faire une première impression du lieutenant qui le conduisait au carré : mince, le visage rond, et l'aspect épuisé d'un homme écrasé sous les responsabilités.

— Nous y voilà.

Le lieutenant entrouvrit une portière de toile et Bolitho pénétra dans son nouveau foyer. L'endroit paraissait confortable, en dépit des deux douze-livres encapuchonnés sur un bord qui rappelaient, si besoin était, qu'aucun endroit n'est réellement sûr à bord lorsque les éclats commencent à voler. Le mobilier consistait en une longue table et des fauteuils à haut dossier, rien à voir avec les bancs dont devaient se contenter les aspirants. Quelques étagères contenaient des verres, d'autres

des sabres et des pistolets et le pont était recouvert de toile peinte.

Se retournant, le lieutenant l'examina soigneusement.

— Je m'appelle Stephen Rhodes, second lieutenant.

Il sourit, ce qui le fit paraître soudain plus jeune que ne l'avait d'abord imaginé Bolitho.

— C'est la première fois que vous embarquez comme lieutenant ; j'essaierai de vous faciliter la vie dans toute la mesure de mes moyens. Appelez-moi Stephen, si vous le souhaitez, mais dites-moi monsieur devant les hommes.

Il tourna la tête et cria un nom :

— Poad !

Un petit bonhomme en veste bleue apparut de derrière la tenture.

— Du vin, Poad, je vous présente le nouveau troisième lieutenant.

— Très honoré, monsieur, fit Poad en s'inclinant.

— Un bon maître d'hôtel, fit Rhodes lorsqu'il fut reparti, mais ne laissez pas traîner d'objets de valeur, il a la main leste.

Puis, redevenant sérieux :

— Le premier lieutenant est à Plymouth, pour je ne sais quelle raison. Il s'appelle Charles Palliser et peut paraître un peu rude de prime abord. Il est arrivé sur la *Destinée* avec le capitaine à son premier armement.

Puis, changeant brutalement de sujet :

— Vous avez bien de la chance, reprit-il, d'avoir obtenu cet embarquement – il y avait comme un reproche dans sa voix. Vous êtes si jeune, alors que moi, qui ai déjà trente-trois ans, n'ai été promu second lieutenant que lorsque mon prédécesseur s'est fait tuer.

— Tuer ?

— Rassurez-vous, rien de très héroïque, grimaça Rhodes, il s'est fait débarquer par un cheval et s'est brisé la nuque. C'était pourtant un brave garçon, mais ainsi va la vie.

Le maître d'hôtel déposa une bouteille de vin et deux verres à portée de Rhodes.

— Vous savez, reprit Bolitho, j'ai été moi-même surpris d'obtenir cet embarquement.

Rhodes le regarda, l'air de ne pas trop y croire.

— Vous en êtes sûr ? Vous n'aviez pas envie de venir chez nous ? Dieu tout-puissant, mais j'en connais une bonne centaine qui auraient sauté sur l'occasion !

Bolitho détourna le regard : les choses commençaient bien...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mon meilleur ami a été tué voici un mois – un silence – je n'arrive toujours pas à y croire.

Rhodes se radoucit et lui tendit un verre.

— Buvez ça, Richard. Je ne savais pas. Parfois, je me demande pourquoi nous faisons ce métier, tandis que les autres se la coulent douce à terre.

Bolitho lui sourit. Sauf avec sa mère, cela ne lui était guère arrivé ces derniers temps.

— Quels sont nos ordres, euh... Stephen ?

Rhodes se détendit.

— Nul n'en sait rien, à part notre seigneur et maître. Tout ce que je sais, c'est que nous partons pour une longue croisière dans le sud. Les Antilles, ou peut-être plus loin.

Il fut pris d'un frisson et laissa son regard errer par le sabord le plus proche.

— Dieu du ciel, je serai content de quitter cet horrible crachin – il soupira profondément. Nous avons un équipage de grande valeur, avec tout de même la dose habituelle de brebis galeuses. Mr Gulliver, le pilote, vient d'être promu, mais c'est un bon navigateur, même s'il est encore un peu timide. Nous recevrons nos derniers aspirants ce soir, respectivement douze et treize ans. Et ne soyez pas trop dur avec eux, ajouta-t-il en souriant, souvenez-vous que vous étiez à leur place il n'y a pas si longtemps. C'est votre tête qui sera sur le billot, pas la leur !

Il sortit une montre de son gousset.

— Le premier lieutenant ne va pas tarder à rentrer, je ferais mieux d'aller houspiller l'équipage : il aime bien être accueilli dans les règles quand il monte à bord.

— Voici votre chambre, ajouta-t-il en lui montrant un petit enclos de toile. Dites à Poad ce dont vous avez besoin, et il donnera les ordres nécessaires aux domestiques.

Puis, lui tendant impulsivement la main :

— Je suis content que vous soyez des nôtres, bienvenue à bord !

Bolitho resta assis dans le carré désert à écouter les craquements des poulies et du gréement, les bruits de pas au-dessus de sa tête. On distinguait des cris rudes, les trilles d'un bosco qui rameutait son monde pour transborder le contenu d'une embarcation et le serrer à l'endroit prévu.

Il connaîtrait bientôt tous ces visages, les qualités et les faiblesses de tous ces hommes. Ce carré bas de plafond allait être désormais le lieu où il partagerait espoirs et routine quotidienne avec tous ses compagnons : les deux autres lieutenants, l'officier de fusiliers, le pilote nouvellement prévu, le chirurgien et le commis. Voilà quels seraient les heureux élus, au milieu d'un équipage de deux cents âmes.

Il aurait bien aimé interroger le second lieutenant sur leur « seigneur et maître », comme il disait. Bolitho était peut-être jeune pour son grade, il n'en savait pas moins que ce n'était pas le genre de chose à faire. Se fier à ce point à un nouvel arrivant, s'ouvrir à lui de ses sentiments personnels, cela aurait été pure folie de la part de Rhodes.

Bolitho ouvrit la porte de sa chambre minuscule. Elle faisait la longueur de l'étroite couchette, et il y avait encore place pour un siège. L'endroit assurait une certaine intimité, ou du moins ce que l'on peut appeler ainsi à bord d'un bâtiment de guerre surpeuplé. Mais c'était un véritable palace, quand on avait connu le poste des aspirants et les joies de l'entrepont.

Son avancement avait certes été rapide, comme le lui avait fait remarquer Rhodes. Mais d'un autre côté, si ce troisième lieutenant inconnu ne s'était pas tué à cheval, le poste n'aurait pas été vacant.

De la partie supérieure de son coffre Bolitho sortit une glace qu'il suspendit à une membrure massive à la tête de la couchette. Il s'observa un moment, détaillant les rides qui cernaient sa bouche et ses yeux gris. Il était amaigri, endurci, traitement que seuls peuvent administrer la nourriture d'un navire et un rude métier.

Poad passa la tête.

— Je peux faire affaire avec un passeur qui irait vous acheter quelques vivres à terre, monsieur.

Bolitho sourit : Poad se comportait exactement comme un maquignon sur un marché de Cornouailles.

— Merci, j'en ai fait venir moi-même – et le voyant déçu, il ajouta : Mais je vous serai obligé de veiller à ce qu'on les range convenablement.

Poad, sur un bref signe d'assentiment, se retira. Il avait tenté sa chance, et Bolitho avait eu la bonne réaction : si Poad prenait soin des provisions du lieutenant, il y gagnerait au bout du compte quelque rétribution.

Une porte s'ouvrit à toute volée et un officier de grande taille pénétra dans le carré, jeta son chapeau sur un canon et appela Poad sans reprendre son souffle.

Puis il aperçut Bolitho, qu'il détailla avec le plus grand soin de la tête aux pieds.

— Je m'appelle Palliser, annonça-t-il, je suis le premier lieutenant.

Il avait un ton saccadé. Il jeta un regard à Poad qui se précipitait avec un pichet de vin.

Bolitho observait le premier lieutenant avec curiosité. Il était tellement grand qu'il devait se courber pour passer sous les barrots. Près de la trentaine, mais avec un air d'expérience qui le faisait paraître beaucoup plus vieux. Il avait beau porter le même uniforme que Bolitho, tout semblait les séparer.

— Ainsi c'est vous, Bolitho.

Il l'observait par-dessus le bord de son gobelet.

— Vous avez de bonnes notes, en tout cas à lire votre dossier. Nous sommes sur une frégate, monsieur Bolitho, pas sur un bâtiment de ligne qui a de l'équipage à revendre. J'exige de chaque homme, de chaque officier qui sert à bord de ce bâtiment, de *mon* bâtiment, qu'il se donne pleinement à sa tâche – gros soupir, puis : Montez sur le pont, je vous prie, prenez le canot et allez à terre. Je suppose que vous connaissez parfaitement les environs, n'est-ce pas ? – petit sourire : Vous allez prendre le commandement d'un détachement de presse et inspecter les villages de la côte ouest. Little, l'aide du canonnier, vous secondera. Vous mettrez des affiches à la porte des

auberges là où vous passerez, il nous faut vingt hommes, et pas des minables. Le rôle est presque au complet, mais Dieu sait ce qu'il en restera après une longue croisière. Et il est certain que nous en perdrons quelques-uns. Mais peu importe, ce sont les ordres du capitaine.

Bolitho s'apprêtait à défaire ses bagages, ou à faire la connaissance de ses compagnons, ou encore à engloutir un solide repas après la fatigue du long voyage.

Pour couronner le tout, Palliser ajouta :

— Nous sommes mardi, soyez de retour vendredi avant midi. Ne vous avisez pas de perdre vos hommes en route, et ne les laissez pas se moquer de vous !

Sur ce, il quitta le carré pour aller s'occuper de quelqu'un d'autre.

Rhodes apparut dans l'embrasure et lui fit un bon sourire.

— Pas de chance, Richard. Mais il n'est pas aussi dur qu'il veut le paraître. Il a choisi votre détachement avec soin. J'en ai connu qui auraient confié une bande de lascars à un jeune lieutenant, uniquement pour le faire trinquer au retour. Mr Palliser a bien envie d'avoir un commandement, ajouta-t-il. Faites comme moi, pensez-y et vous ne vous en porterez que mieux.

Bolitho sourit.

— Dans ce cas, je ferais mieux de ne pas traîner – il hésita. Et... encore merci pour votre accueil.

Rhodes se laissa tomber dans un fauteuil et songea au déjeuner. Il entendait le bruit des avirons et les cris du cuisinier. Ce Bolitho lui faisait bonne impression. Encore un peu jeune, certes, mais de la trempe, et qui ne flancherait pas dans la tempête.

Il était étrange de voir à quel point un aspirant ne soupçonnait jamais les soucis de ceux qui lui commandaient. Un lieutenant, jeune ou moins jeune, était une sorte d'être supérieur, un homme qui mettait vite le doigt sur les erreurs des débutants. Maintenant, il savait. Palliser lui-même avait peur de son capitaine. Le maître après Dieu lui-même devait craindre l'amiral, ou quelque personnage encore plus haut placé.

Rhodes sourit : il avait encore quelques instants de paix devant lui.

L'aide du canonnier, Little, se pencha un peu en arrière, les mains sur les hanches, et regarda un de ses hommes qui collait une autre affiche.

Bolitho sortit sa montre et examina le village. La cloche de l'église sonnait midi.

— I's'rait p't-êt'temps d'un petit rafraîchissement, monsieur, fit soudain Little.

Bolitho soupira. Encore une rude journée après une nuit d'insomnie dans la petite chambre d'une auberge pas trop propre où il avait craint de voir son détachement s'envoler, quoi que lui en eût dit Rhodes. Mais Little avait fait le nécessaire. Aucun nom n'aurait pu lui aller plus mal : l'homme était fort, pour ne pas dire énorme, et son ventre pendait comme un sac par-dessus son ceinturon. C'était miracle qu'il parvienne à survivre avec les rations du commis. Au demeurant, homme d'expérience qui connaissait sur le bout du doigt son métier et faisait preuve d'un solide bon sens.

Tous les visages subitement s'éclairèrent. Il y avait là six marins, un caporal de fusiliers et deux jeunes tambours qui ressemblaient à des soldats de plomb. Village après village, les résultats n'avaient guère été probants, et ils s'en moquaient éperdument. En général, la vue du détachement ne suscitait guère de curiosité, si ce n'est auprès des enfants et des chiens. Dans les régions côtières, les vieilles habitudes avaient du mal à disparaître. Beaucoup se rappelaient encore les détachements de presse tant redoutés, à l'époque où les hommes étaient arrachés à leurs familles et embarqués sur les vaisseaux du roi pour souffrir les affres de guerres auxquelles ils ne comprenaient rien. Et la plupart ne revenaient jamais.

Bolitho avait malgré tout réussi à recruter quatre volontaires. Quatre hommes, alors que Palliser en attendait vingt. Il les avait envoyés à bord sous bonne escorte, au cas où ils auraient changé d'avis. Deux étaient des marins, mais les autres des paysans qui avaient perdu leur emploi « injustement », à les entendre. Bolitho les soupçonnait fort

d'avoir des raisons plus pressantes, mais l'heure n'était pas aux questions.

Ils traversèrent la prairie déserte. Sous les pas de Bolitho, la boue jaillissait de l'herbe humide comme une éponge et venait maculer ses bas tout neufs.

Little pressait déjà l'allure, et Bolitho se demanda s'il avait bien fait d'autoriser cette pause. Mais il haussa les épaules : jusqu'ici, les choses s'étaient si mal présentées qu'on ne pouvait guère s'attendre à pis.

— Il y a des hommes là-dedans, murmura Little.

Il frotta ses grosses mains l'une contre l'autre, avant d'ajouter à l'adresse du caporal :

— Eh bien, Dipper, tes gamins pourraient peut-être nous jouer un petit air, non ?

Les deux minuscules fusiliers attendirent que leur fût transmis l'ordre et alors, sous le vif roulement de tambour de l'un, le second, qui avait sorti un fifre de son boudrier, se lança dans un air qui évoquait une gigue.

En fait, le caporal s'appelait Dyer.

— Pourquoi l'appellez-vous Dipper ? demanda Bolitho.

Little se mit à rire, démasquant quelques dents ébréchées, comme il convient à un vrai bagarreux.

— Faites excuse, m'sieur, c'est parce qu'il a été pickpocket avant de découvrir la lumière, et il s'est fait cabillot¹ !

À la vue des marins et des fusiliers, le petit groupe d'hommes rassemblés près de l'auberge s'égailla comme des moineaux. Deux seulement restèrent sur place, et ils formaient le couple le plus invraisemblable qu'on puisse imaginer.

Le premier était grand et dégingandé, avec une voix aiguë qui n'avait aucun mal à couvrir fifre et tambour. L'autre, fort gaillard, nu jusqu'à la ceinture, les poings campés sur les hanches, n'attendait visiblement que l'occasion de se servir de ces armes naturelles.

¹ À l'origine, chacune des tiges de bois du râtelier, d'où, par figure de style, le fusilier marin lui-même.

Le plus petit, celui qui aboyait, était furieux de voir tout son public évanoui dans la nature. Il s'en prit violemment aux marins :

— Eh bien, que voyons-nous ici ? De fiers loups de mer, le service de Sa Majesté ! Et sûrement, poursuivit-il, brandissant son chapeau en direction de Bolitho, un vrai gentleman qui commande tout ça, y a pas de doute possible !

— Eloignez ces hommes, ordonna Bolitho à Little, et appelez-moi l'aubergiste. Qu'il apporte de la bière et du fromage.

L'autre criait toujours :

— Alors, mes braves gars ! Y en a-t-il un parmi vous qui oserait se colleter avec mon lutteur ? Une guinée pour celui qui lui résiste deux minutes ! promit-il en les dévisageant un par un.

Il fit miroiter la pièce entre ses doigts.

— J'vous demande pas de gagner, les gars, seulement de tenir le coup deux malheureuses petites minutes !

Voilà qui devenait nettement plus intéressant, et Bolitho entendit le caporal qui murmurait à Little :

— Qu'en penses-tu, Josh ? Une vraie guinée !

Bolitho s'arrêta à la porte et regarda le lutteur pour la première fois. Vigoureux comme dix, à le voir, il avait pourtant un je ne sais quoi de pathétique et d'un peu navrant. Les yeux perdus dans le vague, il semblait ne même pas s'apercevoir de la présence des marins. Son nez cassé, d'autres traits encore de son visage affichaient les séquelles de nombreuses rencontres. Il devait courir les foires pour se donner en spectacle aux riches fermiers et à tous ceux qu'excite la vue d'un combat sanglant. Bolitho était incapable de décider qui il détestait le plus, de celui qui vivait de ses exploits ou de ceux qui se livraient à des paris sur sa souffrance.

— Tu me retrouveras dedans, finit-il par dire à Little.

La seule pensée d'un verre de cidre ou de bière le rendait soudain tout gaillard. Mais Little avait déjà la tête ailleurs.

— Bien, monsieur, répondit-il.

L'auberge était plutôt plaisante et le tenancier se précipita aux ordres de Bolitho. Sa tête touchait presque le plafond bas.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, les lieux sentaient bon le pain frais et le haricot.

— Asseyez-vous donc par ici, lieutenant, je vais aller m'occuper de vos hommes. J'vous d'mande pardon, m'sieur, ajouta-t-il en remarquant l'expression de Bolitho, mais vous perdez votre temps dans le coin. La guerre a pris trop de gars par ici, et ceux qu'ont réussi à rentrer sont partis à la ville, à Truro ou à Exeter, pour chercher de l'ouvrage.

Il hocha la tête.

— Quant à moi, si j'avais vingt ans de moins, je signerais peut-être – il fit un sourire. Mais, sans vouloir me répéter...

Un peu plus tard, Richard Bolitho était assis dans un fauteuil au coin de l'âtre. La boue séchait sur ses bas, il avait déboutonné son manteau et dégustait un excellent pâté que la patronne venait de lui apporter. Un bon gros vieux chien s'était allongé à ses pieds et respirait profondément en savourant la tiédeur, rêvant sans doute à quelque exploit de jeunesse...

— T'as vu ça ? murmura l'aubergiste à sa femme, un officier du roi, rien de moins. Dieu du ciel, on dirait un enfant !

Bolitho sortit enfin de sa douce léthargie et s'étira longuement. Il se raidit soudain en entendant des cris mêlés de rires. Il bondit sur ses pieds, attrapa son sabre et son chapeau, se reboutonnant de l'autre main.

Il se précipita à la porte et se retrouva dans le froid. Marins et fusiliers, sous les hurlements du petit bonhomme, se tordaient de rire.

— Vous avez triché, pour sûr vous avez triché !

Little fit sauter la guinée et referma prestement sa paume par-dessus.

— Garde ça pour d'autres, camarade ! Tout est régulier, foi de Josh Little !

— Mais que se passe-t-il ? cria Bolitho.

Entre deux quintes de fou rire, le caporal Dyer finit par lâcher le morceau :

— Il a collé ce gros sur le dos, monsieur ! J'ai jamais vu ça !

Bolitho fusilla Little du regard.

— Je réglerai ça plus tard ! Maintenant, suivez-moi, nous avons encore quelques milles à faire jusqu'au prochain village.

Quand il se retourna, ce qui se passait entre les deux hommes le remplit d'étonnement. Le lutteur était planté là comme s'il ne s'était rien passé, comme s'il n'avait pas bougé, à ceci près qu'il avait été jeté à terre. Quant à son cornac, il avait attrapé un bout de chaîne et criait :

— Tiens, attrape ça, espèce d'âne bête ! — il lui allongea encore un grand coup. Et voilà pour m'avoir fait perdre mon argent !

Autre coup cinglant. Bolitho dut reprendre sa respiration. Le colosse était homme à tuer son maître d'un seul coup de poing, mais il était peut-être tombé si bas qu'il ne ressentait même plus la douleur ni rien d'autre d'ailleurs.

C'était plus que Bolitho n'en pouvait supporter. Les choses avaient déjà mal commencé sur la *Destinée*, il ne trouvait pas de volontaires : la coupe était pleine.

— Hé toi ! Arrête un peu !

Bolitho s'avavançait, sous l'œil amusé et étonné de ses hommes.

— Pose cette chaîne, immédiatement !

L'homme hésita une seconde avant de reprendre de l'assurance. Il n'avait rien à craindre d'un jeune lieutenant, surtout dans un canton où on lui payait souvent ses services.

— Mais c'est mon droit !

— Laissez-moi m'occuper de ce salopard, monsieur, fit Little entre ses dents, je vais lui montrer, moi, quels sont ses droits !

Les choses commençaient à sentir le roussi. Quelques villageois s'approchaient, et Bolitho s'imagina soudain avec tous ses hommes aux prises avec la moitié du pays avant qu'ils aient pu regagner leur embarcation.

Il tourna le dos au bonimenteur et dévisagea le lutteur. Vu de près, il paraissait vraiment énorme, mais Bolitho ne discernait que ses yeux, des yeux à moitié cachés par de grosses paupières informes.

— Sais-tu qui je suis ?

L'homme fit lentement oui de la tête, fixant du regard la bouche de Bolitho, comme s'il lisait sur ses lèvres.

— Serais-tu prêt à te mettre au service du roi ? lui demanda-t-il doucement, à embarquer sur la *Destinée* à Plymouth ?... — il

hésitait, voyant que l'autre avait du mal à comprendre : ... avec moi ?

L'homme acquiesça, toujours avec cette même lenteur. Sans un regard pour son maître, il attrapa sa chemise et un maigre baluchon.

Bolitho, maintenant radouci par un léger sentiment de triomphe, fit de nouveau face à son compagnon. Une fois qu'il aurait quitté le village, il comptait rendre sa liberté au lutteur.

— Mais vous n'avez pas le droit ! lui cria le bateleur.

Little s'approcha, menaçant.

— Arrête ce raffut, l'ami, et montre un peu de respect envers un officier du roi, sans quoi...

Bolitho s'humecta les lèvres.

— En route, tout le monde ! Caporal, prenez la tête.

L'immense lutteur observait les marins. Il lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Stockdale, monsieur.

Il peinait même à prononcer son nom, comme si ses cordes vocales avaient été abîmées par tant de combats.

Bolitho lui sourit.

— Stockdale, parfait. Je ne t'oublierai pas, et tu es libre de nous quitter dès que tu veux – il jeta un regard à Little... avant que nous rentrions à bord.

Stockdale se tourna sans ciller vers son tourmenteur assis sur un banc, la chaîne ballante au bout du bras.

— Non monsieur, je ne vous abandonnerai jamais, ni maintenant ni plus tard.

Bolitho le regarda qui rejoignait les autres. La simplicité naïve de cet homme était touchante.

— Vous n'avez pas à vous en faire, lui dit doucement Little, l'histoire va faire le tour du bord...

Il se pencha plus près – il sentait le fromage et la bière.

— ... je suis dans votre division, monsieur, et le premier qui tentera de faire des histoires aura affaire à moi !

Un timide rayon de soleil illuminait l'horloge du clocher. Ils se remirent courageusement en marche vers le village suivant. Bolitho se sentait tout ragaillardi.

La pluie recommençait.

— Va pas trop loin, Dipper, fit Little au caporal, faut pas tarder à rentrer à bord pour un p'tit rafraîchissement !

Bolitho admirait les larges épaules de Stockdale qui marchait devant lui : un volontaire de plus, cela lui en faisait cinq en tout. Il enfonça son chapeau pour s'abriter de la pluie — mais c'étaient quinze hommes qu'il lui fallait.

Quand ils furent au village, les choses empirèrent : il n'y avait pas la moindre auberge, et le fermier du coin, bien à contrecœur, leur permit seulement de passer la nuit dans une grange abandonnée. À l'entendre, sa maison était pleine et, « de toute manière... » Ce *de toute manière* en disait long.

Le toit de la grange était une vraie passoire, les lieux avaient des remugles de porcherie. Les marins ronchonnèrent, habitués qu'ils étaient à la propreté méticuleuse de leurs postes.

Bolitho ne pouvait trop leur en vouloir. Et, lorsque le caporal Dyer vint lui annoncer que le volontaire Stockdale avait disparu, il lui répondit simplement :

— Cela ne me surprend guère, caporal, mais gardez l'œil sur les autres.

Il rêva longuement à cette soudaine disparition de sa recrue et en conclut qu'il lui manquait. Les mots tout simples de cet homme l'avaient peut-être touché plus qu'il ne voulait bien se l'avouer : c'était comme s'il venait de perdre un talisman.

— Par Dieu tout-puissant, cria soudain Little, *mais regardez-moi ça !*

C'était Stockdale qui revenait, dégoulinant de pluie. Il arriva jusque sous la lanterne et déposa un sac aux pieds de Bolitho. Les hommes s'approchèrent pour admirer les trésors révélés par la pauvre lueur : des poulets, du pain frais, quelques mottes de beurre et, pour couronner le tout, deux grosses cruches de cidre.

Little ne perdait pas le nord :

— Vous deux, plumez-moi ces poulets ! Toi, Thomas, va faire le guet, histoire qu'on n'ait pas de la visite.

Il sortit la guinée de sa poche et s'approcha de Stockdale :

— Tiens, matelot, elle est à toi. Tu l'as bien gagnée !

Stockdale avait l'air de ne pas entendre. Il se pencha sur son sac et murmura :

— Non. C'était son argent, vous le gardez – et, se tournant vers Bolitho : Elle est pour vous, monsieur.

Il sortait de son sac une bouteille, apparemment quelque brandy.

Ce n'était guère étonnant : le fermier combinait avec les contrebandiers de la région !

— Ça vous fera du bien, j'imagine, dit-il à Bolitho, le visage éperdu de gratitude.

Puis il retourna avec les autres, comme s'il n'avait fait que cela de toute son existence.

— Je crois que vous pouvez arrêter les frais à présent, lui fit remarquer Little, un homme pareil en vaut bien quinze, c'est moi qui vous le dis !

Bolitho avala une gorgée de brandy. La graisse d'une cuisse de poulet lui dégoulinait sur le menton et fit une tache à sa belle chemise toute neuve.

Aujourd'hui, il venait d'apprendre un certain nombre de choses, et pas seulement sur lui-même.

Il dodelinait lentement du chef et ne se rendit même pas compte que Stockdale lui enlevait son verre de la main.

Mais demain est un autre jour.

II

OUBLIONS LE PASSÉ

Bolitho se déhala le long de la muraille et agita son chapeau en direction de la dunette. La brume avait disparu, et, sur l'autre rive de l'Hamoaze, les maisons de Plymouth semblaient revivre, malgré la présence de lourds nuages gris.

Il revenait épuisé de son expédition, sale de cette nuit passée sous la grange. Le spectacle des six recrues qu'il avait levées et que le capitaine d'armes avait emmenées à l'avant ne lui remontait même pas le moral. Ils avaient ramassé le sixième et dernier homme à peine une heure avant de rentrer : un garçon plutôt propre, pas l'air d'un marin pour un sou, la trentaine. Il prétendait être commis chez un apothicaire et avoir envie d'élargir ses compétences en partant pour un long voyage.

La fable était aussi difficile à croire que celle des deux paysans, mais Bolitho n'avait plus la force de lutter.

— Ah ! vous voilà de retour, monsieur Bolitho.

La grande carcasse du premier lieutenant accoudé à la rambarde de la dunette se détachait sur le fond du ciel. Les bras croisés, il observait visiblement depuis le début le spectacle offert par les nouveaux embarqués.

— Voudriez-vous venir à l'arrière ? fit-il de sa grosse voix.

Bolitho grimpa l'échelle bâbord et se dirigea vers la dunette. Little, qui lui avait tenu compagnie depuis trois jours, dévalait déjà une descente, visiblement pressé d'aller se « rafraîchir » avec ses camarades. Il fut avalé par le monde de l'entrepont, laissant Bolitho perdu, dans le même état que lorsqu'il était monté à bord pour la première fois.

Arrivé près du premier lieutenant, il le salua. Palliser s'était fait un air de circonstance, irréprochable, ce qui mit Bolitho encore plus mal à son aise.

— Six hommes, monsieur, déclara-t-il. Ce gros était lutteur de foire, et c'est une bonne recrue. Le dernier travaillait pour un apothicaire de Plymouth.

Il avait l'impression de parler à un mur. Palliser n'avait pas fait un geste, et la dunette était étrangement calme.

— J'ai fait de mon mieux, conclut-il, en désespoir de cause.

Palliser tira sa montre.

— Parfait. À propos, le capitaine a regagné le bord durant votre absence. Il souhaite vous voir dès que possible.

Bolitho le fixait, s'attendant à voir le ciel lui tomber sur la tête : six hommes seulement au lieu de vingt, dont un qui ne ferait jamais un marin.

Palliser referma sèchement le couvercle de son oignon et l'examina froidement.

— Votre long séjour à terre vous a peut-être rendu légèrement sourd ? Le capitaine désire vous voir. Cela ne signifie pas « dès que possible ». À bord de ce bâtiment, cela signifie : au moment où le capitaine y a songé !

Bolitho contemplait tristement ses chaussures pleines de boue et ses bas qui ne valaient guère mieux.

— Je... je suis vraiment désolé, monsieur, je pensais que vous parliez de...

Palliser regardait déjà ailleurs, l'œil attiré soudain par des hommes qui s'activaient sur le gaillard d'avant.

— Je vous avais demandé de trouver vingt hommes. À supposer que j'aie dit six, combien en auriez-vous ramené ? Deux ? Ou pas un seul ? Maintenant, présentez-vous chez le capitaine. Nous avons du pâté de porc aujourd'hui, activez-vous sans quoi il ne vous en restera pas grand-chose.

Et tournant les talons, il appela :

— Monsieur Slade, que font ces imbéciles, vous ne voyez donc rien ?

Bolitho se précipita dans la descente. Il aperçut vaguement quelques silhouettes grises, les conversations s'arrêtaient sur son passage. « Le nouveau lieutenant qui va voir le capitaine. À quoi peut-il bien ressembler ? Sévère ou pas ?... »

Un fusilier se tenait en faction. L'arme au pied, roulant doucement avec le navire qui tirait sur son ancre. Bolitho

aperçut la lanterne, allumée, qu'il fit jour ou nuit, lorsque le capitaine était à bord.

Dans un dernier effort, il rectifia son foulard et remit rapidement ses cheveux en ordre.

Le factionnaire lui accorda cinq secondes, pas une de plus, avant de faire claquer réglementairement son mousquet sur le pont.

— Le troisième lieutenant, monsieur !

La portière de toile s'entrouvrit et un individu aux cheveux blancs, sans doute le secrétaire du commandant, lui fit signe d'entrer d'un geste impatient. On eût dit un instituteur s'adressant à un orphelin de guerre.

Bolitho saisit fermement son chapeau sous son bras et pénétra dans la chambre. Comparé au reste du bâtiment, l'endroit était spacieux. Une nouvelle toile séparait la chambre de poupe de la salle à manger et de ce que Bolitho s'imagina être la chambre à coucher.

Les grandes fenêtres de poupe inclinées brillaient au soleil, donnant aux lieux une agréable impression de chaleur, encore renforcée par les reflets changeants de la mer qui chatoyaient sur les barrots et le mobilier.

Le capitaine Henry Vere Dumaresq était penché à la rambarde, apparemment occupé à contempler l'eau, mais il fit volte-face avec une agilité inattendue lorsque Bolitho pénétra dans la salle à manger.

Bolitho essayait désespérément de paraître calme et détendu, mais rien à faire. Le capitaine ne ressemblait à rien qu'il eût déjà vu. Lourd et épais, il avait une tête massive qui semblait reposer directement sur les épaules. Tout dans le personnage donnait une impression de force et de puissance. D'après Little, Dumaresq avait vingt-huit ans, mais il paraissait sans âge, inchangé depuis sa jeunesse et destiné à rester indéfiniment ainsi.

Il avança pour accueillir Bolitho, plaçant un pied devant l'autre avec une précision de métronome. Bolitho voyait maintenant ses jambes, soulignées par des bas blancs de grand prix : son mollet était aussi gros que la cuisse d'un homme normal.

— Vous m’avez l’air bien abattu, monsieur Bolitho.

Il parlait d’une profonde voix de gorge, une voix capable de vous dominer un ouragan mais aussi de s’adoucir quand il était besoin.

— Oui monsieur, répondit-il timidement, je... euh, j’étais à terre avec le détachement de presse.

Dumaresq lui montra un siège.

— Asseyez-vous – élevant un peu le ton : Un peu de bordeaux !

L’effet ne se fit pas attendre : un maître d’hôtel apparut comme par enchantement, versa du vin dans deux verres finement ciselés et disparut comme il était venu.

Dumaresq s’assit en face de Bolitho, à moins d’un mètre. Sa présence, l’impression de puissance qui se dégageait de lui avaient quelque chose d’énervant. Bolitho se souvint de son précédent capitaine : à bord de son gros soixante-quatorze, c’était quelqu’un qui se tenait à l’écart du monde et du bruit, isolé des rumeurs du carré et des clameurs de l’entrepont. Il n’apparaissait qu’aux moments de crise ou pendant les cérémonies, et toujours en gardant une certaine distance.

— Mon père a eu l’honneur de servir avec le vôtre, reprit le capitaine. Comment va-t-il ?

Bolitho songea à sa mère et à sa sœur qui attendaient son père à Falmouth, sa mère qui comptait les jours, inquiète de savoir dans quel état il reviendrait. Lorsque son père avait perdu un bras aux Indes, on lui avait signifié que, ce commandement achevé, il serait mis à la retraite d’office.

— Il est sur le chemin du retour, monsieur. Mais avec son bras en moins, il n’a aucune chance de rester au service du roi, et je ne sais pas très bien ce qu’il va devenir.

Il se tut, soudain gêné d’en avoir dit tant.

— Buvez donc, monsieur Bolitho, fit Dumaresq en lui indiquant son verre, et dites ce que vous avez à dire. Il est plus important pour moi de savoir ce que vous pensez que de vous exposer mes propres vues – cela semblait l’amuser. Ce genre de chose peut très bien nous arriver à nous aussi, mais, au moins, nous avons la chance de l’avoir.

Et il balaya le carré d'un grand geste circulaire. Il voulait parler du bâtiment, de son bâtiment, comme s'il s'agissait de la chose qu'il aimait le mieux au monde.

— C'est un bien beau navire, monsieur, et je suis fier de servir à son bord.

— Je vois.

Dumaresq se pencha pour remplir les verres. Il avait des mouvements de félin, mais en usait parcimonieusement, comme de sa force.

— J'ai appris votre récent malheur. Non, fit-il en levant la main, pas par quelqu'un du bord. J'ai mes propres moyens d'information et j'aime à connaître mes officiers comme je connais mon bâtiment. Nous allons appareiller bientôt pour une croisière qui promet d'être très fructueuse, mais qui peut aussi bien se révéler un échec. Peu importe, ce ne sera en tout cas pas facile. Il nous faut oublier le passé, nous sommes sur un petit bâtiment, et chacun doit remplir son rôle.

» Vous avez servi sous les ordres de capitaines de grande valeur, et il est certain que vous avez beaucoup appris. Mais il n'y a guère de passagers à bord d'une frégate, et en tout cas pas les lieutenants. Vous ferez des erreurs, je les pardonnerai, mais je serai impitoyable si vous faites mauvais usage de votre autorité. Evitez de favoriser tel ou tel, car il en usera contre vous si vous n'y prenez garde.

Il eut un petit rire en voyant l'air grave de Bolitho.

— Il est plus difficile d'être lieutenant que de le devenir. Les gens vont vous observer si vous hésitez, et il vous faudra décider par vous-même. Les jours anciens sont abolis depuis le moment où vous avez quitté le poste des aspirants. Il n'y a pas place pour les frictions à bord d'un petit bâtiment. Vous devez devenir partie intégrante du navire, vous voyez ce que je veux dire ?

Sans s'en apercevoir, Bolitho se retrouva assis au bord de son siège. Cet homme étrange avait un pouvoir d'hypnotiseur. De ses yeux largement écartés émanait une surprenante impression d'autorité.

Dumaresq leva la tête en entendant piquer deux coups de cloche.

— Allez vous restaurer, je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez faim. Les opérations de recrutement montées par Mr Palliser conduisent inévitablement à ce genre de résultat.

Et tandis que Bolitho se levait, il ajouta doucement :

— Cette campagne est importante pour beaucoup de gens à bord. La plupart de nos aspirants ont des parents inquiets de les voir se distinguer alors que la plus grande partie de la flotte pourrit à quai. Nos officiers marins sont de première bourre et de nombreux quartiers-mâtres également. Quant aux autres, ils apprendront. Dernière chose, monsieur Bolitho, et je suis certain de ne pas avoir à le répéter. S'il est une qualité essentielle à bord de la *Destinée*, c'est la loyauté. Loyauté envers moi, envers le bâtiment et envers Sa Majesté britannique. Et dans cet ordre !

Tout remué par cet entretien, Bolitho se retrouva de l'autre côté de la cloison sans même s'en rendre compte.

Poad rôdait dans les environs, tout excité.

— Alors, c'est terminé, monsieur ? J'ai pris soin de vos vivres, et ils sont en sûreté, juste comme vous aviez dit. Et puis, j'ai réussi à retarder le dîner jusqu'à ce que vous arriviez, ajouta-t-il en montrant la direction du carré.

Bolitho entra. La pièce était bruyante et animée : rien à voir avec sa première impression.

Palliser se leva et déclara brusquement :

— Nous avons un nouveau membre, messieurs.

Rhodes lui fit un grand sourire, Bolitho fut heureux de retrouver ce visage amical.

Il serra les mains à la ronde et balbutia quelques mots de circonstance. Julius Gulliver, le maître d'équipage, était trait pour trait conforme à la description de Rhodes : mal à son aise, presque fuyant. John Colpoys, commandant le détachement de fusiliers, ressemblait à une tache écarlate. Il lui serra vigoureusement la main en s'exclamant :

— Enchanté, mon cher camarade !

Avec son air de chouette, le chirurgien était un homme rond et jovial, qui répandait une forte odeur de brandy et de tabac. Samuel Codd, le commis, était là également, étrangement chaleureux pour un représentant de cette race, et pas réellement

fait à peindre. Sa mâchoire supérieure, ornée de grandes dents, surmontait un minuscule menton fuyant, si bien que la moitié supérieure de sa figure donnait l'impression de dévorer l'autre.

— J'espère que vous jouez aux cartes, fit Colpoys.

— Laissez-lui sa chance, intervint Rhodes. Il te prendra ta chemise si tu le laisses faire ! prévint-il Bolitho.

Celui-ci prit place près du chirurgien, dont le nez s'ornait de besicles cerclées d'or. L'objet disparaissait presque totalement entre ses deux grosses joues rouges.

— Terrine de porc, annonça-t-il. J'en déduis à coup sûr que l'appareillage ne saurait tarder. Et ensuite – coup d'œil au commis –, nous retomberons dans les viandes de Samuel, qui sont probablement périmées depuis une bonne vingtaine d'années.

Les verres tintaient, l'atmosphère s'emplit d'un délicieux fumet de nourriture.

Du coin de l'œil, Bolitho fit le tour de la table : voilà à quoi ressemblait un carré lorsque les officiers se trouvaient loin de la vue de leurs subordonnés.

— Comment cela s'est-il passé avec lui ? murmura Rhodes à son oreille.

— Le capitaine ?

Bolitho réfléchit un instant, le temps de remettre ses impressions en ordre.

— Il m'a beaucoup impressionné, il est tellement, tellement... comment dire ?...

Rhodes fit signe à Poad de lui apporter la carafe de vin.

— Tellement laid ?

— Non, répondit Bolitho avec un petit sourire, c'est autre chose. Il est un peu effrayant.

Palliser interrompit leur échange :

— Richard, dès que vous aurez terminé, vous irez faire le tour du bord, de la quille à la pomme du grand mât. Si quelque chose vous échappe, demandez-moi. Repérez le plus possible d'officiers marinières et mettez-vous en tête les noms de tous les hommes de votre division.

Il fit au fusilier un clin d'œil qui n'échappa pas à Bolitho.

— Et je suis certain qu'il voudra vérifier à quel point ses hommes valent bien ceux qu'il nous a ramenés tout à l'heure.

Bolitho regarda médusé l'assiette qu'on lui servait : elle était si pleine qu'on n'en voyait pas le bord.

Palliser venait de l'appeler par son prénom, il s'était même livré à une grosse plaisanterie sur ses récents exploits. Ainsi, voilà qui se cachait derrière le masque de la hiérarchie et les formalités rigides du commandement !

Avec un peu de chance, se dit-il en faisant le tour de la table, il serait heureux avec ces hommes-là.

— Je me suis laissé dire que nous appareillions à la marée de lundi, lui glissa Rhodes entre deux bouchées. Un officier du cabinet de l'amiral est venu à bord hier, c'est un signe qui ne trompe guère.

Bolitho essaya de se rappeler ce que lui avait dit le capitaine : ah oui ! la *loyauté*. Il fallait oublier tout le reste, tant que cela ne prêtait pas à conséquence. Dumaresq avait répété presque mot pour mot la dernière phrase de sa mère : la mer n'est pas faite pour les faibles.

On entendait des bruits de pieds sur le pont, le fracas des filets de vivres qui tapaient contre la muraille dans le hurlement des sifflets.

La terre s'éloignait déjà, cela faisait du bien de s'en aller.

Le lundi matin, comme l'avait prédit Rhodes, le vingt-huit de Sa Majesté britannique *Destinée* commença ses préparatifs d'appareillage. Ces quelques jours étaient si vite passés que Bolitho aspirait à la tranquillité de la mer après le rythme trépidant du mouillage. Palliser l'avait fait travailler par bordée, pratiquement sans aucune pause. Le premier lieutenant ne prenait jamais rien pour argent comptant : il l'interrogeait donc chaque jour sur ce qu'il avait fait depuis la veille, ses impressions, ses suggestions en matière de changement de poste ou de rôle. Prompt à manier le sarcasme, Palliser n'hésitait pas à mettre à profit les idées de ses subordonnés lorsqu'elles lui semblaient judicieuses.

Bolitho se souvenait souvent de ce que Rhodes lui avait dit à son propos : il aimerait bien commander à son tour. Le premier lieutenant était certainement homme à se mettre en quatre pour

son capitaine et son bâtiment, mais aussi à ne pas tolérer le moindre signe d'incompétence qu'on pourrait lui faire assumer.

Bolitho avait donc travaillé dur pour apprendre à connaître tous les hommes avec qui il aurait directement affaire. Les chances de survie d'une frégate ne dépendent pas de l'épaisseur de sa coque, comme pour un grand bâtiment, mais de l'agilité de ses hommes. L'équipage était donc organisé en divisions, ce qui lui donnait toute la souplesse nécessaire.

Avec son fouillis de toile, haubans, manœuvres, huniers, perroquets et autres cacatois, ses focs et clinfocs, le mât de misaine était celui qui permettait à la frégate de virer de bord rapidement, de venir dans le lit du vent ou au contraire de lofer pour passer derrière l'ennemi. À l'autre bout du bâtiment, les barreurs et le maître avaient tous les moyens à leur disposition, mâts et voiles, pour se caler précisément au cap souhaité.

Bolitho avait la charge du grand mât : le plus grand bien sûr, mais aussi le plus difficile et celui auquel on affectait des gabiers qui devraient grimper en haut sans réfléchir, quelque temps qu'il fasse.

Les gabiers volants constituaient l'élite de l'équipage. Restaient sur le pont, pour s'occuper des manœuvres courantes et des cabestans, les terriens, les recrues trop récemment embarquées, et tous ceux qui n'avaient plus assez de forces pour se mesurer à la toile durcie par le sel, à une centaine de pieds au-dessus du pont, voire plus.

Rhodes était responsable du mât de misaine, tandis qu'un officier marinier s'occupait de l'artimon. Ce mât était généralement considéré comme le plus facile : le plan de voilure était plus réduit, des fusiliers et une poignée de marins suffisaient à la tâche.

Bolitho consacra beaucoup de temps à faire la connaissance du bosco, homme impressionnant du nom de Timbrell. De grande taille, buriné par la mer, balafre comme un guerrier antique, c'était le vrai roi du bord. À la mer, le bosco relevait directement du premier lieutenant. C'est lui qui réparait les avaries causées par le gros temps, remettait en état espars et gréement, refaisait les peintures, s'assurait de l'étanchéité des ouvertures de coque et veillait d'une façon générale sur les corps

de métier correspondants. Charpentiers, voilier, forgeron, cordier, tous dépendaient peu ou prou de lui.

Homme de mer jusqu'au bout des ongles, le bosco pouvait aussi bien se montrer coopérant avec un jeune officier que se révéler un ennemi redoutable si on lui cherchait noise.

Ce lundi-là, le branle-bas fut sonné avant le lever du jour et le coq se dépêcha de servir le déjeuner, comme s'il avait lui aussi hâte de lever l'ancre.

Vérification des rôles, appel général. Un terrien aurait eu une impression de chaos sans nom : des bouts traînaient partout sur les ponts, des hommes s'agitaient dans les hauts pour déferler les voiles qui avaient gelé durant la nuit.

Bolitho avait aperçu plusieurs fois le capitaine, venu dire un mot à Palliser ou discuter avec Gulliver, le maître d'équipage. S'il était tendu, il n'en laissait rien paraître. Bien au contraire, il arpentait le gaillard de son pas caractéristique, comme s'il pensait déjà à quelque chose de beaucoup plus important que son bâtiment.

Officiers et officiers marinières avaient mis leurs ternes habits de mer, si bien que Bolitho et les aspirants fraîchement embarqués paraissaient insolites dans leurs uniformes tout neufs aux boutons encore brillants.

Bolitho avait reçu de sa mère deux lettres, expédiées de Falmouth. Il la voyait encore comme à son départ, frêle et ravissante. Certains disaient même qu'elle ne vieillissait pas, qu'elle était restée la jeune Écossaise dont la fraîcheur avait séduit le capitaine James Bolitho dès la première rencontre. Elle semblait bien trop frêle pour supporter le poids de la maison et gérer la propriété. Hugh, son frère aîné, avait repris la mer sur une frégate après avoir commandé brièvement le cotre *Le Vengeur*, et leur père n'était toujours pas de retour. Sa vie n'en était que plus difficile. Leur sœur Félicité avait quitté la maison pour épouser un officier, et la plus jeune, Nancy, devrait bientôt songer à en faire autant.

Bolitho emprunta le passavant où les marins rangeaient les hamacs. Pauvre Nancy ! La disparition de son ami avait été un coup terrible, et elle n'avait aucun moyen de se changer les idées.

Il prit soudain conscience d'une présence et se retourna : c'était le chirurgien qui contemplait le rivage. Il n'avait pas perdu son temps, en bavardant avec lui, au moins ! Encore un bel original, celui-là ! Tous les chirurgiens qu'il avait connus jusqu'alors étaient des médiocres, plus bouchers que médecins et les équipages craignaient comme la peste leurs scies et leurs couteaux, bien plus qu'une bordée ennemie.

Mais Henry Bulkley n'appartenait pas à cette race. Il avait possédé à Londres un cabinet prestigieux, où affluaient des clients aussi peu malades qu'ils étaient exigeants.

Il avait raconté sa vie à Bolitho pendant un quart de nuit.

— J'ai fini par détester tous ces bien portants et leur suffisance, des gens qui ne sont contents que lorsqu'ils sont malades, et j'ai pris la mer pour leur échapper. À présent, je soigne pour de bon, et je suis bien débarrassé de tous ces ânes, incapables de seulement connaître leur propre corps. Je suis devenu un professionnel, tout comme Mr Vallance, notre canonier, comme le charpentier et les autres. Ou comme ce pauvre Codd, qui compte et recompte à chaque mille ses provisions de fromage, de bœuf salé, de bougies et son stock d'uniformes. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire de contentement, j'aime découvrir des terres inconnues. Cela fait trois ans que je navigue avec le capitaine Dumaresq. Lui, naturellement, ne sera jamais malade, c'est une chose qu'il ne peut pas se permettre !

— Cela donne un sentiment étrange, fit Bolitho, de partir ainsi : destination inconnue, et seuls le capitaine plus deux ou trois autres savent où nous allons. Nous ne sommes pas en guerre, et pourtant nous appareillons.

Il aperçut soudain le grand Stockdale aligné avec ses camarades au pied du grand mât. Bulkley surprit son regard.

— On m'a raconté ce qui s'est passé à terre. On peut dire que vous avez fait une sacrée recrue avec ce gaillard-là. Dieu du ciel, il est fort comme un bœuf ! Je suis sûr que Little a dû ruser pour gagner la mise. À moins, poursuivit-il avec un regard en biais, qu'il n'ait eu envie de venir avec vous, ou de fuir quelque chose, comme la plupart d'entre nous, hein ?

Bolitho sourit : Bulkley ne connaissait pas le fin mot de l'histoire. Stockdale avait été affecté à l'artimon et son poste de combat était une pièce de six livres sur le gaillard. Le tout avait été dûment couché par écrit et sèchement paraphé par Palliser.

Mais Stockdale s'était débrouillé pour y mettre bon ordre : il faisait maintenant partie de la division de Bolitho et son poste de combat était devenu une pièce de douze dans la batterie, précisément placée sous sa responsabilité.

Une embarcation quittait la terre. Toutes les autres avaient été saisies sur leur chantier bien avant le chant du coq.

Leur dernier lien avec la terre, les dernières lettres de Dumaresq, quelques dépêches qui aboutiraient sur le bureau de l'amiral. Une brève note au Premier Lord de l'Amirauté, une autre croix sur les cartes. Un petit bâtiment appareillait avec des ordres sous scellés : pas de quoi fouetter un chat – la routine.

Palliser s'avança vers la lisse du gaillard, son porte-voix sous le bras. On eût dit un oiseau de proie guettant sa prochaine victime.

Bolitho leva les yeux pour observer la longue flamme rouge en tête du grand mât : petit vent de nord-ouest. Dumaresq ne pouvait lever l'ancre avec moins d'air. C'est une manœuvre qui n'est jamais facile, surtout après trois mois d'inactivité. Il suffit d'un matelot ou d'un officier marinier qui transmet mal un ordre, et la plus belle sortie peut se transformer en misérable patouille.

— Tous les officiers à l'arrière, je vous prie ! cria Palliser.

Il avait l'air irrité, sans doute rendu nerveux par l'importance de l'instant.

Bolitho alla rejoindre Rhodes et Colpoys. Le médecin et le maître d'équipage se tenaient discrètement en retrait.

— Nous levons l'ancre dans une demi-heure, leur annonça Palliser, rejoignez vos postes et surveillez vos hommes. Dites aux boscós de repérer tous ceux qui font mal leur boulot, et faites noter les noms.

Il jeta un coup d'œil malicieux à Bolitho.

— J'ai affecté ce Stockdale sous vos ordres. Sans que je sache très bien pourquoi, il avait l'air persuadé que c'était la seule solution. Vous devez avoir quelque talent particulier,

monsieur Bolitho, encore que je n'aie jamais eu l'occasion d'observer ce genre de chose !

Ils le saluèrent et gagnèrent leurs postes d'appareillage. Mais les cris de Palliser dans son porte-voix les poursuivaient toujours :

— Monsieur Timbrell ! Dix hommes de mieux au cabestan ! Et où est donc ce foutu chantre ?

Grands moulinets du porte-voix :

— Par les bouches de l'enfer, monsieur Rhodes, je veux voir cette ancre à pic, et pas la semaine prochaine, *maintenant* !

Dans un lent cliquetis, le cabestan commença à virer péniblement sous la poussée des hommes attelés aux anses. Les manœuvres avaient été élongées. Officiers et aspirants, répartis à intervalles réguliers, faisaient comme des taches blanches et bleues au milieu d'une nuée de matelots. Le navire sembla s'animer, comme s'il était lui aussi impatient de s'en aller.

Bolitho jeta un bref coup d'œil à la terre. Le soleil avait disparu, une légère brume s'élevait lentement sur l'eau et faisait frissonner les hommes qui battaient la semelle.

Little s'en était pris à deux novices à qui il expliquait on ne sait quoi, à grand renfort de gestes. Apercevant Bolitho, il soupira :

— Tudieu, monsieur, c'est des vrais cabillots !

Bolitho surveillait ses deux aspirants, se demandant comment il pourrait bien briser la barrière qu'il avait vue se créer dès qu'il était monté sur le pont. Il avait eu tout juste le temps de leur dire quelques mots la veille. La *Destinée* était leur premier embarquement et, à l'exception de deux d'entre eux, tous ces jeunes gens étaient dans le même cas. Peter Merrett était si minuscule qu'il avait du mal à se frayer un chemin au milieu des cordages, des appareils et des marins affairés. Agé de douze ans, il était le fils d'un éminent avocat d'Exeter, lui-même frère d'amiral : ascendance propre à lui donner tous les espoirs. Plus tard, si Dieu lui prêtait vie, le petit Merrett pourrait en tirer profit, et tant pis pour les autres. Mais pour l'heure, tremblant et passablement effrayé, il était la détresse personnifiée. L'autre s'appelait Ian Jury, quatorze ans, et originaire de Weymouth.

Son père avait été un officier de marine tout à fait honorable, mais il avait disparu dans un naufrage alors que son fils n'était encore qu'un enfant. Sa famille avait dû juger que la marine était une issue naturelle pour Jury, sans parler du fait que cela lui retirait une sérieuse épine du pied.

Bolitho les salua d'un léger signe de tête. Plutôt grand pour son âge, les cheveux blonds, un physique ouvert, Jury avait de la peine à tenir en place. Il parla le premier.

— Savez-vous où nous allons, monsieur ?

Bolitho le regarda, l'air grave. Jury avait quatre ans de moins que son ami disparu, mais ses cheveux étaient de la même couleur.

Il dut se ressaisir pour lui répondre :

— Nous serons au courant bien assez tôt – le ton était plus dur qu'il ne l'aurait souhaité. Pour autant que je sache, le secret est soigneusement gardé.

Jury le dévorait des yeux. Bolitho savait par cœur ce qui se passait dans sa tête, tout ce qu'il avait envie de demander, sa soif de comprendre ce qui se passait dans ce monde totalement nouveau pour lui. Exactement ce qu'il était au même âge.

— Monsieur Jury, je souhaite que vous montiez dans la hune pour surveiller les gabiers. Vous, monsieur Merrett, vous resterez avec moi pour transmettre les messages en cas de besoin.

Et il leur fit un grand sourire. Ils exploraient anxieusement du regard le fouillis des haubans et des enfléchures, la grand-vergue et les autres, encore plus haut, comme des arcs gigantesques.

Les deux aspirants les plus anciens, Henderson et Cowdroy, étaient affectés à l'artimon, tandis que les deux autres assistaient Rhodes à la misaine.

Stockdale était tout près.

— Belle matinée pour s'en aller, monsieur, lâcha-t-il gaiement.

Bolitho sourit en revoyant cette figure invraisemblable.

— Alors, Stockdale, pas de regrets ?

Le géant secoua la tête.

— Non monsieur, j'avais besoin de changer d'air, et ça fait très bien l'affaire.

Little, qui se trouvait de l'autre côté d'une pièce de douze, éclata de rire :

— Faut dire que tu pourrais soulever la grand-vergue à toi tout seul !

La lumière du jour montait. Des hommes discutaient, d'autres montraient des amers sur la côte. La réprimande du gaillard ne tarda pas.

— Monsieur Bolitho, veuillez à ce que ces hommes se tiennent convenablement ! On dirait un champ de foire, pas un bâtiment de guerre !

— Bien monsieur, fit Bolitho, piteux.

Et il ajouta à l'intention de Little :

— Prenez le nom du premier qui...

Il n'avait pas terminé sa phrase que le haut couvre-chef du capitaine apparut dans l'échelle. L'air indifférent, il se dirigea vers le côté de la dunette.

— Écoutez-moi, vous deux, dit Bolitho à ses deux aspirants en baissant le ton. La vitesse est importante, mais il est encore plus essentiel de faire les choses correctement. Ne soyez pas sur le dos de vos hommes inutilement : la plupart sont marins depuis des années. Observez, apprenez, soyez prêts à intervenir si un nouveau a un problème.

Ils acquiescèrent gravement, comme s'ils venaient de recueillir l'avis d'un sage.

— Attention devant, monsieur !

C'était Timbrell, le bosco. Il donnait l'impression d'être partout à la fois. S'arrêtant ici pour montrer à un homme comment tenir une écoute, là pour enseigner à un autre à ne pas s'approcher d'une poulie en risquant la moitié de la main quand ses camarades hisseraient. Il était tout aussi prêt à faire tomber sa canne sur les épaules de qui commettait une bêtise. Ce qui se terminait, pour l'intéressé, par un cri de douleur et, pour l'assistance, par des ricanements.

Bolitho vit parler le capitaine et, quelques secondes plus tard, le pavillon rouge battait fièrement à la corne, raide comme une feuille de tôle.

Et de nouveau Timbrell, penché entre les bossoirs, l'œil rivé sur la surface :

— A pic, monsieur !

— Tiens bon à virer !

Bolitho se retourna pour voir ce qui se passait derrière. Gulliver était à son poste avec pas moins de trois hommes de barre. On ne prenait pas de risque : Colpoys et ses fusiliers aux drisses d'artimon, l'aspirant de quart, celui des signaux, Henderson, avait les yeux levés vers le pavillon, vérifiant une fois de plus qu'il n'y avait pas de sac de drisse. Pendant une manœuvre d'appareillage, pareille chose lui aurait coûté la vie.

Palliser se tenait à la lisse de dunette avec le second du maître d'équipage. Le capitaine était un peu plus loin, bien campé sur ses jambes, les mains dans les poches, comme s'il savourait le spectacle de tous ceux qui se trouvaient sous son commandement. Surpris, Bolitho vit qu'il portait un gilet rouge sous son manteau.

— A envoyer les focs !

Les hommes d'avant se réveillèrent, et un paysan fraîchement converti en matelot faillit être emporté par la toile qui battait dans tous les sens.

Palliser avait les yeux fixés sur le capitaine. Un signe imperceptible : le premier lieutenant emboucha son porte-voix et cria :

— En haut, à larguer les huniers !

Il y avait foule au bas des enfléchures, et les gabiers s'élancèrent comme des singes. Quant aux gabiers volants, qui devaient entrer en scène lorsque la frégate ferait route, ils allèrent se percher encore plus haut.

Bolitho s'obligea à afficher un petit sourire pour cacher sa nervosité quand Jury s'élança à son tour derrière les autres.

— Je crois que je ne me sens pas bien, lui glissa Merrett, avec l'air du plus profond désespoir.

Slade, adjoint du maître d'équipage, qui passait à côté, s'arrêta en ricanant :

— Eh bien, maîtrisez-vous un peu ! Si vous vous avisez de dégueuler, je vous fais coucher sur un canon et vous aurez droit à six coups de baguette pour vous durcir le cuir !

Et il reprit sa course, aboyant des ordres, poussant les hommes aux fesses pour leur faire gagner leur poste. Il avait déjà oublié l'aspirant.

— Mais c'est que je me sens vraiment malade, monsieur, renifla Merrett.

— Restez à côté de moi, répondit Bolitho.

Il surveillait alternativement le porte-voix et ses hommes alignés le long des vergues. La grand-voile, à moitié déferlée, faisait déjà des poches où le vent s'engouffrait.

— Paré aux écoutes !

— Haute et claire, monsieur !

Comme un animal qui se débarrasse de ses liens, la *Destinée* tomba sous le vent. Les voiles se libéraient l'une après l'autre dans de grands claquements, tandis que les hommes se débattaient avec bras et écoutes pour les amener à raison.

Bolitho frémit en voyant un gabier glisser sur la grand-vergue, mais il parvint à se rattraper in extremis et l'un de ses camarades l'aida à reprendre sa place.

La frégate abattait toujours, la terre défilait sous les bossoirs et la gracieuse figure de proue.

— Mettez du monde sur l'écoute au vent ! Prenez le nom de cet homme ! Monsieur Slade, allez voir comment est l'ancre, et vivement !

Palliser n'arrêtait pas. Lorsque l'ancre fut saisie, il envoya les hommes de bossoir aider ailleurs.

— A envoyer grand-voile et misaine !

Les énormes voiles jaillirent de leurs vergues et se tendirent brutalement sous la poussée du vent. Bolitho se posa une seconde pour reprendre son souffle et assurer sa coiffure. La côte était passée de l'autre bord et, obéissant à la barre, la ligne des mâts était maintenant pointée sur le goulet. La mer grisâtre l'attendait de l'autre côté.

Les matelots luttèrent avec les cordages enchevêtrés. Audessus de leurs têtes, rappelées par les manœuvres sous tension et la force du vent, les poulies gémissaient sous l'effort qu'on leur imposait.

Apparemment, Dumaresq n'avait toujours pas fait un geste. Le menton enfoui dans le col de son manteau, il observait la côte.

Bolitho essuya quelques embruns qui lui brouillaient la vue, heureux de constater que ce spectacle lui donnait autant de plaisir qu'au premier jour. Derrière ce goulet et plus loin dans le Sound, Drake s'était porté à la rencontre de la Grande Armada, des dizaines d'amiraux avaient joué leur carrière. Mais à eux, quel sort leur était promis ?

— Un homme de sonde aux bossoirs, monsieur Slade !

Bolitho sentait à présent ce qu'était une frégate. Pas de manœuvre soigneusement calculée. Dumaresq savait que des centaines d'yeux les observaient depuis le rivage et il entendait raser la pointe au plus près, avec six pieds d'eau sous la quille, pas un de plus. Le vent et son bateau le lui permettaient.

Merrett vomissait sans parvenir à se contrôler et Dumaresq espéra que Palliser ne le voyait pas.

Stockdale lovait un bout entre coude et main comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Sur son énorme bras, l'amarre n'était pas plus grosse qu'un fil à coudre. Avec le capitaine, il faisait certes une belle paire.

— Je suis enfin libre, fit Stockdale.

Bolitho s'apprêtait à répondre, mais se ravisa : Stockdale se parlait à lui-même.

La voix de Palliser le sortit brutalement de sa méditation.

— Monsieur Bolitho ! Je vous dis tout de suite que je veux voir ces huniers établis avant le détroit ! Cela vous laissera peut-être le temps d'abandonner vos rêves et de vous consacrer à votre devoir !

Bolitho le salua et se dirigea vers ses officiers marinières. Au carré, Palliser était charmant mais, sur le pont, c'était un vrai tyran.

Penché par-dessus un canon, Merrett vomissait dans un dalot.

— Bon sang de bois, monsieur Merrett ! Nettoyez-moi cette saloperie ! Et maîtrisez-vous donc !

Il se détournait, gêné de ce qu'il venait de faire : à tyran, tyran et demi.

III

DE MORT VIOLENTE

Toute la semaine qui suivit l'appareillage de la *Destinée* fut la pire que Richard Bolitho eût jamais connue à la mer. Il n'avait jamais été aussi occupé.

Une fois dégagé des atterrages, Dumaresq avait ordonné d'établir le plus de toile possible, autant que son bâtiment pouvait en porter sans courir trop de risques. Leur univers clos était devenu un véritable enfer : embruns glacés qui vous piquaient comme des aiguillons, violentes gerbes d'écume quand la frégate plongeait dans la lame. Ils avaient le sentiment que cette torture ne cesserait jamais. Pas même le temps d'enfiler un vêtement sec, le coq préparait vaille que vaille des repas qu'il fallait se dépêcher d'avalier.

Un jour que Rhodes le relevait, le lieutenant lui cria en essayant de dominer les hurlements de la mer et des voiles :

— Tu vois, Dick, voilà la manière de notre seigneur et maître. Il pousse toujours jusqu'à l'extrême limite, il veut voir de quoi chacun est capable...

Il disparut comme un fantôme dans une gerbe d'eau bouillonnante.

— ... et cela vaut bien sûr pour les officiers !

Les hommes devenaient nerveux. Il y eut un ou deux actes d'indiscipline, mais l'intervention des officiers marins assortie de la menace de quelques coups de canne suffirent à faire rentrer les choses dans l'ordre.

Le capitaine était très souvent sur le pont. Allant et venant du compas à la carte, il discutait de la route avec Gulliver ou le premier lieutenant.

À la nuit, tout devenait pire. À peine Bolitho avait-il posé sa tête sur l'oreiller qu'on rappelait en haut.

— Tout le monde sur le pont ! À carguer les huniers !

C'est ainsi que Bolitho mesura pleinement la différence entre un vaisseau de ligne et une frégate. Sur un grand bâtiment, il n'était qu'un pion parmi les autres, et tout ce qu'on lui demandait était de ne pas montrer aux autres qu'il avait peur. Mais quand c'était terminé, on n'en parlait plus. Maintenant qu'il était lieutenant, les choses se passaient exactement comme Dumaresq le lui avait dit.

Par une nuit de tempête, alors que la *Destinée* taillait sa route dans le golfe de Gascogne, on ordonna une fois de plus de prendre un ris de mieux. Pas de lune, pas une étoile – on ne distinguait que des murailles d'eau salée qui se détachaient en blanc sur l'obscurité et faisaient paraître dérisoire le bâtiment.

Hagards, épuisés par un travail incessant, à demi aveuglés par les embruns, les hommes étaient montés et manifestaient quelque mauvaise volonté en gagnant les marchepieds tremblants puis les hunes. La *Destinée* se coucha brutalement et les vergues effleurèrent presque l'eau.

Forster, responsable de la hune et l'un des officiers marinières de confiance, venait de crier à Bolitho :

— Cet homme dit qu'il ne veut pas monter, monsieur ! Je ne veux même pas savoir pourquoi.

Bolitho dut s'agripper à un hauban pour éviter une chute.

— Allez-y, Forster ! Si vous n'êtes pas là-haut, Dieu sait ce qui peut arriver !

Et ce vent qui n'arrêtait pas de hurler comme un dément, comme s'il savourait leur peur...

Jury était en train de grimper, plaqué contre les enfléchures. Les hommes de misaine avaient les mêmes problèmes. Cordages, espars, voiles, tout se liguaient contre eux pour les précipiter à la mer.

Bolitho s'était alors remémoré ce que Forster lui avait raconté. L'homme en question le regardait fixement, silhouette décharnée dans sa chemise à carreaux et son pantalon de marin.

— Alors, quel est votre problème ? lui cria Bolitho en essayant de dominer le vacarme.

— J'ai peur, monsieur, j'ai peur vraiment, monsieur.

Il faisait de violentes dénégations. Little qui passait en jurant, occupé à envoyer en tête de mât une manœuvre de rechange, s'arrêta un instant :

— Faites-moi confiance, je vais vous l'envoyer en haut, ce type !

Mais Bolitho ordonna au matelot :

— Descendez dans la cale et allez aider aux pompes !

Deux jours après l'incident, l'homme fut porté manquant. Malgré les recherches entreprises par Poynter, le capitaine d'armes, et par Colpoys, il fut impossible de le retrouver.

Little avait bien tenté de fournir sa propre explication.

— Vous auriez dû l'expédier en haut, monsieur, dût-il se rompre le dos. Ou bien, il fallait le punir. Il aurait peut-être écopé d'une douzaine de coups de fouet, mais au moins, il se serait senti un homme !

Bolitho avait du mal à admettre ce point de vue, mais il avait fini par s'y ranger. Il avait fait fi de la fierté de ce matelot. S'il avait été puni, ses camarades auraient pris son parti, alors que l'homme n'avait pu supporter leur mépris.

La tempête s'apaisa au bout de six jours et les laissa épuisés. On répara la voilure et on remit le bord en bon ordre.

Tout le monde savait désormais leur prochaine destination. Ils devaient faire escale dans l'île portugaise de Madère, encore que personne ne connût le but de l'expédition. Rhodes avait cependant sa petite idée : il fallait remettre à niveau la réserve de vin du chirurgien...

Dumaresq avait certainement lu dans le livre de bord le procès-verbal relatif à la mort du matelot, mais il n'en avait soufflé mot à Bolitho. À la mer, on mourait bien plus nombreux par accident qu'au combat.

Bolitho s'en voulait. Forster et Little, qui avaient des années d'expérience, s'étaient adressés à lui parce qu'il était leur lieutenant.

— C'est pas grave, il ne valait pas grand-chose, avait remarqué Forster négligemment.

Quant à Little :

— Peu importe, ç'aurait pu être pire, m'sieur.

Il était invraisemblable de voir à quel point l'amélioration du temps changeait les choses à bord. La frégate semblait revivre, les hommes montaient réparer une poulie ou refaire une épissure sans jeter de regards terrorisés derrière eux.

Le matin du septième jour, alors que des fumets savoureux s'échappaient de la cuisine, la vigie cria :

— Ohé du pont ! Terre sous le vent !

Bolitho était de quart et demanda à Merrett de lui apporter une lunette. L'aspirant ressemblait à un vieillard après une semaine de gros temps et de travail harassant. Enfin, il était toujours vivant et à l'heure pour prendre son quart.

— Voyons voir.

Bolitho cala la lunette contre un hauban et la pointa au ras de la figure de proue.

— Madère, monsieur Bolitho, ravissante petite île, fit Dumaresq qui était arrivé sans bruit.

Bolitho le salua. Décidément, le capitaine arrivait toujours en silence.

— Je... je suis désolé, monsieur.

Dumaresq, souriant, lui prit la lunette des mains. Il observa l'île un moment avant de remarquer :

— Lorsque j'étais lieutenant, je m'arrangeais toujours pour être prévenu de l'arrivée inopinée du capitaine.

Et il se tourna vers Bolitho, interrogateur.

— Mais ce n'est pas votre cas, j'imagine, autant que je peux en juger.

Il rendit la lunette à Merrett et conclut :

— Venez donc marcher un peu avec moi, l'exercice vous fera du bien.

Le capitaine et son plus jeune lieutenant entamèrent ainsi une longue série d'allers et retours le long du bord au vent, enjambant machinalement apparaux et palans de retraite.

Dumaresq dit quelques mots de sa maison de Norfolk, mais sans parler des êtres qui y vivaient. Il ne laissa même pas entendre s'il était marié ou non.

Bolitho faisait tout son possible pour se mettre à la place de son capitaine. L'homme était capable de parler de choses sans importance tandis que son navire voguait paisiblement sous son

édifice de voiles. Ses marins, ses fusiliers, tout ce qui pouvait lui permettre de combattre, voilà quels étaient ses seuls soucis. Pour le moment, ils se dirigeaient vers une île, puis ils repartiraient pour une autre destination lointaine. Comme le père de Bolitho le lui avait dit un jour, un capitaine ne connaît qu'une seule loi. S'il gagne, d'autres que lui en tirent bénéfice. Et s'il perd, c'est sa faute.

— Vous vous sentez bien à bord ? lui demanda brusquement Dumaresq.

— Oui monsieur, enfin je crois.

— Parfait. Si vous vous faisiez encore des idées noires à propos de ce matelot, je vous demanderais de démissionner. La vie est le plus grand don de Dieu. La risquer est une chose, la gaspiller en est une autre. Cet homme n'avait pas le droit de faire ce qu'il a fait, mais oublions tout cela.

Il se retourna en voyant Palliser apparaître sur le pont, le capitaine d'armes sur les talons.

Palliser salua son capitaine, mais c'était Bolitho qu'il regardait.

— J'ai une demande de punition contre deux matelots, monsieur.

Il sortit le cahier d'enregistrement.

— Vous les connaissez tous les deux.

Dumaresq oscillait lentement d'avant en arrière, comme s'il jugeait son équilibre.

— Nous verrons cela quand on piquera deux coups, monsieur Palliser. Il n'y a pas de raison de priver les gens de dîner.

Et il reprit ses allées et venues, saluant au passage le maître de quart, comme un seigneur son garde-chasse.

Palliser referma sèchement son livre.

— Mes compliments à monsieur Timbrell, demandez-lui de faire préparer le caillebotis.

Et se tournant vers Bolitho :

— Alors ?

— Le capitaine m'a parlé de sa maison de Norfolk, monsieur.

— Je vois, fit Palliser, l'air vaguement déçu.

— Pourquoi le capitaine porte-t-il un gilet rouge, monsieur ?

— Vous me voyez surpris, répondit Palliser en regardant le capitaine d'armes qui revenait avec le bosco : je pensais que ces relations si confiantes vous auraient permis de l'apprendre.

Bolitho dut réprimer un sourire : au bout de trois ans passés avec le même capitaine, Palliser ne connaissait pas la réponse.

Accoudé à la rambarde avec Rhodes, Bolitho admirait l'activité du port. Ils étaient mouillés dans la rade de Funchal ; seuls le canot du capitaine et une annexe flottaient le long du bord. Apparemment, songea-t-il, personne ne serait autorisé à descendre à terre.

De pittoresques embarcations locales, avec leur haute étrave typique, tournaient autour de la frégate pour essayer de vendre aux marins désœuvrés fruits et châles, grandes jarres de vin et autres produits de l'île.

La *Destinée* avait mouillé au milieu de l'après-midi. Tout l'équipage s'était massé sur le pont pour admirer la beauté du site. Derrière les maisons blanches, les collines étaient couvertes de fleurs et d'arbustes, spectacle propre à réchauffer les cœurs après cette dure traversée. Tout cela était maintenant oublié, de même que les deux séances de fouet.

Rhodes sourit en montrant à Bolitho une des embarcations dont l'équipage était formé de trois filles aux cheveux sombres allongées sur des coussins et qui fixaient les deux officiers d'un air insolent. Elles avaient visiblement quelque chose à vendre.

La fumée du salut au gouverneur portugais n'était pas encore dissipée que le capitaine Dumaresq était à terre. Il avait dit à Palliser qu'il allait faire sa visite protocolaire, mais Rhodes n'en croyait rien.

— Il est bien trop excité pour qu'il s'agisse d'une simple visite officielle. Dick, je sens de l'intrigue dans l'air.

Le canot était revenu à bord pour embarquer Lockyer, l'écrivain. Il avait pour instructions de prendre quelques papiers dans le coffre du capitaine. Lockyer, sa serviette sur le dos, attendait la chaise de calfat que lui préparaient les boscós pour le descendre dans l'embarcation.

— Regardez-moi ce vieil imbécile, persifla Palliser, ça ne va jamais à terre, mais quand c'est le cas, il faut préparer une chaise à monsieur pour lui éviter de se noyer !

— C'est sans doute l'ancêtre du bord, fit Rhodes en riant pendant qu'on le descendait dans la chaloupe.

Bolitho s'était déjà fait cette réflexion : l'équipage était plutôt jeune, et les vieux briscards comme il en avait connu sur son soixante-quatorze, assez rares. Sur un grand bâtiment, le maître d'équipage n'arrivait au faîte de sa carrière que pour partir à la retraite, alors que Gulliver n'avait pas trente ans.

Les hommes paraissaient plutôt en bonne santé, en grande partie grâce au chirurgien, à en croire Rhodes. Un tel homme était précieux, qu'il s'agît de prévenir le scorbut ou de lutter contre toutes les maladies qui peuvent infester un navire.

Bulklev faisait partie des rares privilégiés autorisés à descendre à terre. Le capitaine l'avait envoyé acheter tous les fruits frais qu'il pourrait trouver, et Codd avait reçu la même consigne pour les légumes.

Bolitho ôta son chapeau pour profiter du soleil. Il aurait bien aimé découvrir cette ville, s'asseoir à l'ombre dans une taverne comme celle que Bulklev et les autres lui avaient décrite.

Le canot avait accosté et les fusiliers faisaient la haie pour permettre au vieux Lockyer de traverser la foule.

— Tiens, tiens, votre ombre n'est pas loin, fit Palliser.

Bolitho tourna la tête : Stockdale était agenouillé près d'une pièce de douze et écoutait attentivement Vallance, le chef canonnier. Il faisait des gestes, passait la main sous l'affût. Bolitho surprit chez Vallance un signe d'approbation, accompagné d'une bourrade sur l'épaule.

Voilà qui était plutôt insolite. Vallance n'était pas connu pour être facile. Il veillait avec un soin jaloux sur son domaine, de la sainte-barbe aux équipes de pièces, et ne laissait à personne le soin de s'occuper des détails.

Le canonnier s'approcha de Palliser qu'il salua.

— C'est ce nouveau, Stockdale, monsieur. Il vient de résoudre un problème sur lequel je m'arrachais les cheveux depuis des mois. Vous savez, c'est depuis une réparation, ça ne

m'avait jamais vraiment satisfait. Et Stockdale pense que nous pourrions remettre l'affût...

Palliser l'interrompit d'un claquement de mains.

— Vous m'étonnerez toujours, monsieur Vallance. Mais faites comme vous l'entendez – il se tourna vers Bolitho : Votre recrue ne dit pas grand-chose, mais on dirait qu'elle fait son trou.

Bolitho vit Stockdale qui le regardait depuis le pont inférieur. Il lui fit un petit signe amical, auquel le marin répondit par un large sourire illuminé.

Jury, qui était de quart, l'appela :

— L'embarcation pousse de la jetée, monsieur !

— Ils ont fait vite, remarqua Rhodes en prenant une lunette. Et si le capitaine rentre à bord, je ferais mieux de...

Il s'arrêta net et lâcha :

— Monsieur, ils ramènent Lockyer à bord !

Palliser saisit à son tour une lunette pour observer le canot peint en vert.

— L'écrivain est mort, je vois le sergent Barmouth qui le soutient.

Bolitho prit la lunette des mains de Rhodes. À première vue, rien d'anormal. Le joli petit canot faisait force de rames vers la frégate, les avirons blancs plongeaient impeccablement dans l'eau, l'armement portait chemises à carreaux et chapeaux noirs.

La chaloupe fit un écart pour éviter un tronc d'arbre et Bolitho vit enfin le sergent Barmouth. Il maintenait le secrétaire que l'on reconnaissait à ses cheveux clairsemés pour l'empêcher de passer par-dessus bord.

Il portait une blessure horrible à la gorge, aussi rouge au soleil que la tunique écarlate du fusilier.

— Et le chirurgien qui est à terre avec presque tous ses aides ! murmura Rhodes. Par Dieu, ils vont le payer cher !

— Mais cet homme que vous avez ramené à bord avec les autres, monsieur Bolitho, fit Palliser en claquant des doigts, celui qui travaillait chez un apothicaire, où est-il ?

— Je cours le chercher, monsieur, fit vivement Rhodes. Le chirurgien m'a dit qu'il lui avait donné quelques petits travaux pour le tester, il doit être à l'infirmerie.

— Dites à l'aide du bosco de gréer un autre canot, ordonna Palliser à Jury. Il ne s'agit pas d'un accident, ajouta-t-il en se grattant le menton.

Les embarcations locales s'écartèrent pour laisser accoster le canot.

L'embarcation s'approcha lentement de la coupée et un murmure d'horreur parcourut les rangs. Du sang ruisselait sur le pont, Rhodes et l'apothicaire se précipitèrent pour prendre le cadavre.

L'homme s'appelait Spillane. Bien mis de sa personne, ce n'était apparemment pas le genre de personnage à aller courir l'aventure. Mais il paraissait compétent, et Bolitho fut heureux de le savoir à bord en l'observant donner ses ordres aux marins.

— Ouais m'sieur, racontait le sergent Barmouth, je m'étais assuré que l'écrivain passait sans encombre au milieu de la foule et j'étais revenu à mon poste sur la jetée, quand j'ai entendu un grand cri, tout le monde hurlait, vous savez, m'sieur, c'est comme ça qu'ils font dans ces pays.

— Soyez bref, sergent, le coupa Palliser. Et ensuite ?

— J'l'ai r'trouvé dans une allée, m'sieur, la gorge ouverte.

Il pâlit en apercevant son officier qui arpentait nerveusement la dunette : il allait devoir tout raconter à Colpoys en repartant de zéro. Comme tous ceux de son corps, le lieutenant de fusiliers détestait par-dessus tout voir un officier de marine marcher sur ses plates-bandes.

— Et la sacoche avait disparu ? ajouta Palliser avec hauteur.

— Oui m'sieur.

Palliser ne mit pas longtemps à prendre sa décision.

— Monsieur Bolitho, descendez à terre avec un aspirant et six hommes. Je vais vous indiquer l'adresse à laquelle vous trouverez le capitaine. Racontez-lui ce qui s'est passé, mais pas de tragédie, rien que les faits.

Bolitho le salua, ravi à cette idée, même s'il était encore sous le choc de la mort brutale de Lockyer. Quand il lut le morceau de papier que Palliser lui avait glissé dans la main, il découvrit qu'il ne s'agissait ni de la résidence du gouverneur ni d'aucune d'une adresse officielle.

— Emmenez Mr Jury et choisissez vous-même vos six hommes. Et je veux qu'ils soient impeccables.

Bolitho se dirigea vers Jury et entendit Palliser qui s'adressait à Rhodes :

— J'aurais pu vous envoyer à terre, mais Mr Bolitho et Jury ont des uniformes plus flamboyants que le vôtre et je ne voudrais pas faire honte au bâtiment !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le canot voguait vers la terre. Bolitho venait de passer une semaine entière à la mer, mais elle lui avait paru une éternité, tant son nouvel univers était déconcertant.

— Merci de m'avoir emmené, monsieur, lui dit Jury.

Bolitho ruminait la dernière sortie du second. Palliser ne pouvait résister au plaisir de lancer une pique. Et pourtant, c'est lui qui avait pensé à Spillane, lui qui avait remarqué Stockdale quand il réparait ce canon. Cet homme avait décidément plusieurs facettes.

— Ne laissez pas les hommes s'égayer, répondit-il enfin.

Il s'arrêta en voyant Stockdale, à moitié caché derrière les hommes aux avirons. Dieu sait comment, il avait trouvé le moyen de se changer et d'enfiler une chemise et un pantalon blanc. Il portait en outre son couteau.

Stockdale fit mine de ne pas s'apercevoir de sa surprise.

— Oubliez ce que je viens de dire, reprit Bolitho à l'intention de Jury. Vous ne risquez rien.

Que lui avait dit le géant, déjà ? Ah oui : « Je ne vous quitterai pas, ni maintenant ni jamais. »

Le patron s'approcha tout près du quai avant d'ordonner lève-rames.

Courant doucement sur son erre, le canot s'arrêta au pied d'un escalier de pierre et le brigadier crocha une vieille chaîne rouillée.

Bolitho ajusta son ceinturon et leva la tête : les habitants étaient venus voir le spectacle. L'atmosphère était chaleureuse, et pourtant, un homme venait de se faire assassiner à quelques pas. Les fusiliers s'empressèrent, mais, en dépit d'une attitude toute militaire, ils sentaient l'alcool. L'un d'eux portait même une fleur à la boutonnière.

Bolitho se repéra rapidement puis emprunta la première rue, feignant la plus grande assurance. Les marins lui emboîtèrent le pas, clignant de la paupière et jetant des œillades aux filles qui les regardaient passer penchées à leur balcon ou de derrière leur fenêtre.

— Mais monsieur, qui a bien pu vouloir la mort de ce pauvre Lockyer ? lui demanda Jury.

— Je me le demande.

Bolitho hésitait sur le chemin à suivre. Il décida de prendre une étroite ruelle en pente, si étroite que les toits semblaient se rejoindre à en cacher le ciel. L'air embaumait, quelqu'un jouait de la musique.

Il sortit son bout de papier, vérifia l'adresse et s'arrêta devant un lourd portail de fer. Une fontaine coulait doucement au milieu de la cour ; ils étaient arrivés.

Jury avait le regard qui fouinait partout, et Bolitho se souvint qu'il en avait fait autant lui-même en pareille circonstance.

— Venez avec moi, lui dit-il doucement. Fais le guet à la porte, lança-t-il plus fort, à Stockdale, et que personne ne sorte sans mon autorisation, c'est compris ?

Stockdale lui fit un petit signe entendu : seul un demeuré aurait pu essayer de passer.

Un domestique les introduisit dans une pièce à la fraîcheur agréable qui dominait le patio. Dumaresq dégustait un verre de vin en compagnie d'un homme d'un certain âge, à la peau parcheminée et qui portait la barbe taillée en pointe.

Dumaresq ne bougea pas de son siège.

— Oui, monsieur Bolitho ? Des ennuis ?

Si cette subite apparition l'avait surpris, il n'en montra rien.

Bolitho lui désigna le vieil homme du regard, mais Dumaresq l'arrêta :

— Nous sommes ici entre amis, parlez.

Bolitho lui narra ce qui s'était passé depuis le moment où le secrétaire avait quitté le bord avec sa sacoche.

— Le sergent Barmouth n'est pas idiot, fit Dumaresq. Si la sacoche était restée là, il l'aurait vue.

Il se détourna pour dire quelques mots au vieillard dont le regard fut traversé d'un éclair d'inquiétude, mais il se ressaisit immédiatement.

Bolitho n'en croyait pas ses oreilles : l'hôte de Dumaresq avait beau vivre à Madère, le capitaine s'exprimait en espagnol. C'était à n'y rien comprendre.

— Retournez à bord, monsieur Bolitho, ordonna Dumaresq. Présentez mes compliments au premier lieutenant et dites-lui de rappeler à bord le chirurgien et tous ceux qui sont descendus à terre. J'ai l'intention d'appareiller à la tombée de la nuit.

Bolitho essaya de ne pas penser à la difficulté que cela représentait, sans parler du risque que l'on court à quitter un port dans l'obscurité. Mais il était évident qu'il y avait urgence, et que le meurtre de Lockyer les inquiétait tous.

Il salua le vieil homme puis dit à Dumaresq :

— Charmante demeure, monsieur.

Le vieillard lui sourit en se courbant aimablement.

Bolitho descendit les marches, Jury toujours sur les talons. Comme il ne comprenait rien à ce qui se passait, il préférait se concentrer sur le moment présent.

Il ne savait pas si le capitaine avait saisi sa petite manœuvre : son hôte avait très bien compris quand il avait vanté sa charmante demeure. Par conséquent, si Dumaresq s'adressait à lui en espagnol, c'était afin de ne pas être compris de Jury et de lui-même. Mais il résolut de garder cette énigme pour lui.

Comme il l'avait annoncé, Dumaresq prit la mer le soir même. Une douce brise gonflait les voiles de la *Destinée* qui appareilla sous focs et huniers en se faufilant parmi les bâtiments au mouillage. Le cotre avait été mis à l'eau pour la guider et sa lanterne faisait comme une luciole.

À l'aube, Madère n'était plus qu'un petit point rougeâtre à l'horizon. Bolitho n'était pas trop sûr que le secret fût caché dans le petit chemin où Lockyer avait perdu la vie.

IV

L'OR D'ESPAGNE

Le lieutenant Charles Palliser referma soigneusement les deux portières de toile donnant sur la chambre du capitaine :

— Tout le monde est là, monsieur, annonça-t-il.

Officiers et officiers marinières supérieurs de la *Destinée* s'étaient assis pour patienter. On était en fin d'après-midi, cela faisait deux jours qu'ils avaient quitté Madère. La vie à bord avait repris le train-train et un petit vent de nord-est poussait doucement le bâtiment tribord amures au milieu de l'Atlantique.

Une silhouette passa sur le fond du ciel : sans doute le maître de quart.

— Fermez donc ce rideau, ordonna Dumaresq.

Bolitho regardait ses camarades, curieux de savoir s'ils montraient la même anxiété que lui.

Cette réunion était indispensable, mais Dumaresq avait pris grand soin de la repousser le plus tard possible après l'appareillage.

Le capitaine attendit que Palliser se fût assis à son tour, puis examina tour à tour le fusilier, le médecin, le maître d'équipage et le commis, et enfin les trois lieutenants.

— Vous avez tous appris la mort de mon secrétaire, commença-t-il. C'était un homme en qui l'on pouvait avoir confiance, en dépit de certaines excentricités. Et il ne sera pas facile à remplacer. Quoi qu'il en soit, ce meurtre dont les auteurs sont inconnus soulève bien d'autres questions. J'ai reçu des ordres confidentiels, et l'heure est venue de vous en dire un peu plus sur ce qui nous attend. Un secret n'en est plus un dès que deux personnes sont au courant. Notre pire ennemi à bord,

ce sont les rumeurs diffuses qui sèment le trouble dans les esprits.

Le capitaine arrêta son regard sur Bolitho qui cilla imperceptiblement.

— Voici trente ans, continua Dumaresq, bien avant la naissance de ceux qui sont présents à bord, un certain commodore Anson emmena une expédition au cap Horn et dans les mers du Sud. Son intention était de harceler les colonies de l'Espagne, pays avec lequel, comme vous le savez, nous étions alors en guerre, une fois de plus.

Bolitho songeait au vieil homme dans la maison de Funchal, à tous ces mystères, à la sacoche qui avait causé la mort d'un homme.

— Une chose est sûre : le commodore était certainement un homme courageux, mais ses notions d'hygiène étaient des plus limitées. Ce n'est pas notre cas, ajouta-t-il, une lueur d'humour dans son regard posé sur le chirurgien, avec les praticiens particulièrement avisés dont nous disposons.

Petits rires dans l'assistance. La remarque était sans doute destinée à détendre l'atmosphère.

— Quoi qu'il en soit, au bout de trois ans, Anson avait perdu la moitié de ses hommes et il ne lui restait plus que son *Centurion*. Trois mille hommes avaient payé ses diverses facéties et ornaient le fond de la mer. La plupart étaient morts de maladie, du scorbut ou de mauvaise alimentation. Il est probable que, si Anson était rentré en Angleterre, il eût encouru la cour martiale, voire pis.

Rhodes se trémoussait sur sa chaise, l'œil brillant.

— Je le savais bien, Dick, murmura-t-il.

Mais un regard glacé de Dumaresq le fit taire et il ne put en dire davantage.

Le capitaine chassa quelque poussière invisible de son gilet écarlate avant de poursuivre.

— Anson tomba un jour sur un espagnol qui rentrait au pays, chargé d'un butin invraisemblable. Il y en avait pour plus de trois millions de guinées.

Bolitho se souvenait vaguement d'avoir entendu cette histoire. Anson s'était emparé du vaisseau après un combat

farouche, mais il avait rompu alors que le feu de l'espagnol était sur le point de lui démolir son grément, tant il était soucieux de le capturer intact. Il s'agissait de *Nuestra Senora de Covadonga*. Les tribunaux de prise comme l'Amirauté considéraient depuis toujours qu'une prise d'une telle valeur méritait bien la mort de quelques hommes.

Dumaresq secoua impatiemment la tête : Bolitho entendit la vigie crier pour annoncer une voile en vue loin dans le nord. Ils l'avaient déjà aperçue deux fois au cours de la journée, et il semblait assez improbable que plusieurs bâtiments aient emprunté cette route ordinairement peu fréquentée.

— Nous verrons bien, fit le capitaine en haussant les épaules.

Refermant cette parenthèse, il poursuivit sa petite histoire.

— Jusqu'à une époque récente, tout le monde ignorait qu'il y avait un second bâtiment en route pour l'Espagne. Il s'agissait de *l'Asturias*, navire beaucoup plus gros que la prise d'Anson et par conséquent bien mieux armé.

Il s'arrêta pour regarder le chirurgien.

— Je vois à votre tête que vous en avez entendu parler ?

Bulkley s'enfonça un peu plus dans son siège et croisa les mains sur sa bedaine.

— C'est exact, monsieur. Il a été attaqué par un corsaire anglais commandé par un jeune capitaine originaire du Dorset, un certain Piers Garrick. Sa lettre de course l'a sauvé un certain nombre de fois de la potence, si bien qu'il est devenu Sir Piers Garrick, homme respecté s'il en est et qui a occupé plusieurs postes de gouverneur dans les Antilles.

Dumaresq esquissa un sourire.

— C'est exact, mais je vous suggère de garder vos autres déductions pour le carré ! On ne retrouva jamais *l'Asturias* et, quant au corsaire, il était tellement endommagé qu'on dut l'abandonner lui aussi.

Il s'arrêta, visiblement mécontent : le factionnaire l'appelait.

— L'aspirant de quart, monsieur !

Bolitho imaginait très bien les affres des hommes de quart : risquer d'interrompre la réunion et encourir les foudres du capitaine, ou se contenter de noter dans le livre de bord cette

curieuse voile qui réapparaissait en espérant que les choses en resteraient là.

— Entrez, ordonna Dumaresq d'une voix toujours aussi basse, mais qui traversait les portes sans effort.

C'était l'aspirant Cowdroy. Agé de seize ans, le jeune homme avait déjà été puni par le capitaine pour sévérité excessive envers les hommes de son quart.

— Mr Slade vous présente ses respects, commença-t-il, et vous fait dire qu'une voile a de nouveau été repérée dans le nord.

Il déglutit un grand coup et se recroquevilla sous l'œil du capitaine en attendant la suite.

— Je vois, dit enfin Dumaresq. Eh bien, ne faisons rien.

Quand la porte fut refermée, il ajouta :

— Mais j'ai bien peur que cet inconnu ne nous suive pas par hasard.

La cloche tinta sur le gaillard d'avant.

— D'après des informations récentes, reprit Dumaresq, la plus grande partie de ce trésor serait intacte. Et il y en aurait pour un million et demi.

Ils le fixaient comme s'il venait de proférer une obscénité.

— Et nous allons essayer de le récupérer, monsieur ? s'exclama Rhodes.

— Vous voyez les choses bien simplement, répondit Dumaresq en souriant, dites plutôt que nous allons chercher où il est. Mais vous pensez bien qu'un tel trésor ne va pas sans susciter beaucoup d'intérêt. Les Espagnols considèrent qu'il leur appartient. Un tribunal de prise penserait sans doute que, le bâtiment ayant été pris par le corsaire de Garrick avant de s'enfuir, la cargaison appartient à Sa Majesté britannique.

Et un ton plus bas :

— J'en connais d'autres qui s'en empareraient pour soutenir une cause autrement dangereuse pour nous. Messieurs, vous savez tout. Notre objectif consiste à arrondir la fortune de Sa Majesté. Mais si des rumeurs concernant ce trésor devaient conduire à des révoltes, je saurais trouver le responsable.

Palliser se leva et dut se courber aussitôt pour tenir sous le plafond. Les autres l'imitèrent.

Dumaresq fit brusquement demi-tour pour contempler la mer infinie qui scintillait sur l'arrière.

— Pour l'instant, nous faisons route vers Rio de Janeiro. Une fois là-bas, j'en apprendrai davantage.

Alors qu'ils allaient quitter la chambre, le capitaine ajouta :

— Monsieur Palliser, monsieur Gulliver, je vous prie de rester un instant.

— Monsieur Bolitho, ordonna Palliser, prenez le quart jusqu'à ce que je vienne vous relever.

Tous les autres sortirent, plongés dans leurs pensées. Pour le matelot, cette destination si lointaine ne faisait pas grande différence. La nier était toujours sous ses pieds, et le bâtiment avec. Il fallait border les voiles ou prendre des ris, par tous les temps, et la vie du marin n'était pas moins dure, qu'on regagnât l'Angleterre ou que l'on fit route vers l'Arctique. Mais si le bruit d'un trésor venait à se répandre à bord, les choses risquaient de devenir très différentes.

Lorsqu'il regagna la dunette, Bolitho se rendit vite compte que les hommes rassemblés pour prendre leur quart l'observaient d'un air bizarre : ils évitaient de croiser son regard, comme s'ils reniflaient quelque chose.

— La relève est parée, monsieur, annonça Mr Slade en le saluant.

L'homme était dur et redouté de l'équipage, surtout de ceux qui ne lui arrivaient pas à la cheville en matière de connaissances nautiques.

Bolitho attendit la relève des timoniers, toute la routine d'un changement de quart. Coup d'œil en haut pour vérifier les voiles, coup d'œil au compas et à l'ardoise sur laquelle l'aspirant de service notait ses remarques à la craie.

Gulliver arriva, en proie au tic qui le prenait quand il n'était pas content : il frappait ses mains l'une contre l'autre.

— Des ennuis, monsieur ? lui demanda Slade.

Gulliver lui jeta un regard mauvais. Peu de temps avant, il était dans la même situation que Slade, si bien que tout commentaire de sa part n'était pas forcément innocent. Une faveur à demander ? Ou bien voulait-il lui faire remarquer qu'il n'avait pas vraiment sa place au carré ?

— Nous changeons la route au prochain tour de sablier, fit-il sèchement — il consulta le compas. Nous viendrons au sud-sud-ouest. Le capitaine désire établir les perroquets, encore que de ce vent de fond de culotte je doute qu'on puisse tirer un nœud de mieux.

Slade fit un clin d'œil en montrant la vigie.

— Ainsi, cette voile signifie bien quelque chose.

Mais Palliser qui arrivait dans l'échelle lui répondit :

— Cela signifie, monsieur Slade, que si cette voile est toujours là demain matin, sa présence n'est pas fortuite.

Bolitho remarqua que Gulliver se renfrognait : qu'avaient-ils bien pu se dire en bas chez le capitaine ?

— Mais enfin, on n'y peut rien. Après tout, nous ne sommes pas en état de guerre.

Palliser le fixait tranquillement :

— Oh que si ! Nous pouvons faire un tas de choses.

Et, soulignant sa pensée d'un coup de menton martial :

— Soyez prêt à tout.

Bolitho s'apprêtait à quitter la dunette, mais Palliser le rappela :

— Et je vais chronométrer tous les fainéants de votre division lorsque l'on appellera pour établir les voiles.

— J'en suis extrêmement flatté, monsieur, répondit Bolitho en effleurant le bord de son chapeau.

Rhodes l'attendait sur le pont principal.

— Bien joué, Dick, si tu lui tiens tête, il te respectera.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le carré, Rhodes ajouta :

— Notre seigneur et maître est fermement décidé à s'emparer de l'autre, tu en es bien conscient ?

Bolitho jeta son chapeau sur un canon et alla s'asseoir à la table.

— Je pense que tu as raison.

Mais ses pensées étaient ailleurs : il revoyait les petites criques et les falaises de sa Cornouailles.

— Tu sais, l'année dernière, j'ai embarqué quelque temps sur un garde-côte.

Rhodes était sur le point de lâcher une blague, mais l'ombre qui passait dans le regard de Bolitho l'en retint.

— J’y ai connu un homme, un gros propriétaire tout ce qu’il y a de respectable. Il est mort en essayant de fuir le pays. On a pu prouver qu’il faisait de la contrebande d’armes et qu’il essayait de monter un soulèvement aux Amériques². Le capitaine soupçonne peut-être la même chose : si tout cet or n’attendait que l’occasion de servir ?

Il se força à sourire.

— Mais parlons plutôt de Rio, j’ai hâte de voir à quoi ça ressemble.

Colpoys fit irruption au carré et se cala confortablement dans un fauteuil.

— Dites-moi, Rhodes, le premier lieutenant aimerait que vous désigniez un aspirant pour remplacer l’écrivain. À propos, ajouta-t-il en croisant négligemment les jambes, je ne savais même pas que ces jeunes gens savaient écrire !

Leurs rires furent interrompus par l’arrivée du chirurgien. Il avait l’air soucieux, ce qui ne lui ressemblait guère. Il vérifia d’abord que personne ne pouvait les entendre.

— Le canonier vient de me raconter quelque chose d’intéressant. L’un de ses matelots lui a demandé s’il faudrait déménager quelques douze-livres pour faire de la place au butin.

Il se tut pour savourer son effet.

— Et ça a tenu combien de temps ? Un quart d’heure ? Dix minutes ? En tout cas, on peut dire que c’est probablement le secret le plus rapidement éventé de toute l’histoire !

Bolitho n’écoutait déjà plus, captivé par les bruits du bord : craquements du gréement et des vergues, allées et venues du personnel de quart.

Soyez prêt à tout ! La phrase de Palliser prenait soudain toute sa valeur.

Le lendemain matin, la voile mystérieuse était toujours là.

Bolitho était de quart et sentait la tension monter au fur et à mesure que le jour se levait. Les visages eux-mêmes devenaient différents.

— Ohé du pont, cria la vigie ! Voile dans le nordet !

² Voir, chez le même éditeur, À rude école.

Dumaresq devait s'y attendre, car il apparut quelques instants plus tard. Après avoir consulté rapidement le compas et observé les voiles qui battaient, il laissa tomber un « Le vent tombe, fichu métier ! » avant de se ressaisir :

— Je descends déjeuner. Lorsque Mr Slade viendra prendre son quart, envoyez-le donc faire un tour dans les hauts, il a une vue d'aigle. Vous lui direz d'observer soigneusement notre inconnu, bien qu'il ait l'air assez malin pour rester à distance sans jamais nous perdre.

Bolitho le regarda s'éloigner, puis contempla la frégate qui s'offrait à ses yeux sur toute sa longueur. C'était l'heure où tout s'animait à bord, matelots occupés à briquer le pont, à astiquer les canons ou à vérifier courant et dormant sous l'œil sévère de Mr Timbrell. Les fusiliers se livraient à l'un de leurs exercices préférés et incompréhensibles sous les ordres de leur sergent, baïonnette au canon, tandis que Colpoys les observait d'un peu plus loin.

Beckett, le maître charpentier, surveillait ses aides, qui réparaient la coupée bâbord, endommagée par un ballot de vivres tombé malencontreusement pendant une corvée. Quant à la dunette, encadrée comme un mail par ses deux rangées de douze-livres, elle ressemblait à une place de foire, lieu privilégié de tous les bavardages ou des faveurs à quémander.

Lorsque le poste de lavage fut terminé, on rappela l'équipage à la manœuvre. Installé sur le gaillard, Palliser contemplait leurs efforts frénétiques pour gagner quelques secondes : établir une voile, prendre un ris et recommencer, indéfiniment.

Ainsi allait l'ordinaire d'un vaisseau de guerre. Et toujours cette voile qui ne les lâchait pas d'un pouce, moustique posé sur l'horizon. Quand la *Destinée* réduisait la toile et que l'étrave se pointait, l'inconnu réduisait à son tour. Que la frégate renvoyât de la toile, et l'autre en faisait autant.

Dumaresq remonta sur le pont au moment où Gulliver achevait de surveiller les aspirants qui prenaient une méridienne.

Bolitho se trouvait à proximité et l'entendit déclarer :

— Eh bien, monsieur Gulliver, pensez-vous que le vent nous sera favorable ce soir ?

Il semblait nerveux, presque contrarié que Gulliver parvînt à faire son travail.

Le maître d'équipage observa le ciel un instant, puis la flamme écarlate, avant de rendre son verdict.

— Le vent adonne un brin, monsieur, mais il ne forcit pas. On n'aura pas d'étoiles cette nuit, il y a trop de nuages.

— Le ciel vous entende, fit Dumaresq en se mordant la lèvre.

— Faites appeler Mr Palliser, dit-il en se retournant. Vous serez de quart cette nuit, fit-il à l'adresse de Bolitho, faites porter des fanaux au pied de l'artimon. Je veux que notre ami nous voie porter nos feux, cela le mettra en confiance.

Et voilà, se dit Bolitho, le capitaine se reprend. Toute son énergie était tendue vers un seul but : écraser l'impudent qui osait le pister.

Sur ce, Palliser arriva.

— Ah ! monsieur Palliser, j'ai du travail pour vous.

Dumaresq avait beau se forcer à sourire, on voyait bien qu'il était toujours aussi tendu.

— Je veux que le canot soit paré au crépuscule, et même avant, si la lumière tombe. Trouvez-moi un homme de confiance et assez de matelots pour établir les voiles dès qu'on le mettra à l'eau.

Palliser restait de marbre.

— Il faudra aussi leur donner quelques grands fanaux ; quant à nous, nous masquerons tous nos feux dès que le canot aura poussé. Quand ce sera fait, j'ai l'intention de serrer le vent pour me rapprocher, puis nous verrons bien.

Bolitho se retourna pour voir quelle tête faisait Palliser : aller titiller un autre bâtiment dans l'obscurité était une affaire délicate.

— Et je ferai fouetter le premier qui montrera ne serait-ce qu'un ver luisant, conclut le capitaine.

— Je m'en occupe, monsieur, et Mr Slade prendra l'embarcation. Il a tellement hâte d'être promu qu'il sera certainement ravi de l'aubaine.

À la grande surprise de Bolitho, le capitaine et son second se mirent à rire comme des fous. À les voir, on aurait dit que cela leur arrivait tous les jours.

Dumaresq observa un instant le ciel, puis ce qui se passait à la poupe : seule la vigie pouvait voir leur poursuivant, mais peut-être le capitaine avait-il l'œil assez perçant pour aller derrière l'horizon. En tout cas, il avait retrouvé tout son calme.

— Voilà une chose que vous pourrez rapporter à votre père, monsieur Bolitho, cela lui rappellera de bons souvenirs.

Un matelot passa, chargé d'une énorme glène qui lui donnait l'air d'un charmeur de serpents. C'était Stockdale. Quand le capitaine se fut évanoui dans l'ombre, il dit à Bolitho :

— Alors monsieur, on l'attaque ?

— Je crois bien que oui, répondit l'officier en haussant les épaules.

— Dans ce cas, je vais passer un coup de pierre à fusil sur mon couteau.

Voilà tout ce que cela évoquait pour lui.

Livré à ses pensées, Bolitho se dirigea vers la lisse de dunette pour surveiller les hommes qui préparaient le canot. Ils l'avaient déjà dessaisi pour le poser à côté des autres embarcations. Slade se rendait-il bien compte de ce qu'il risquait ? Si le vent forçait après la mise à l'eau, il pouvait fort bien se trouver entraîné à bonne distance, et il serait fort difficile de le récupérer.

Jury arriva. Après avoir un peu hésité, il finit par s'approcher.

— Mais je croyais que vous remplaciez ce malheureux Lockver... remarqua Bolitho.

— J'ai demandé au premier lieutenant, répondit le garçon, de prendre l'aspirant Ingrave à ma place – et un peu gêné : Je préfère rester dans votre équipe de quart, monsieur.

Plus content qu'il ne voulait bien se l'avouer, Bolitho lui donna une claque dans le dos.

— A vos risques et périls.

Les boscos passaient d'une écoutille à l'autre pour rameuter du monde à grands coups de sifflet. On allait mettre le canot à la mer.

— On dirait les rossignols de Spithead, monsieur, observa Jury.

Bolitho se força à ne pas sourire : voilà qu'il se mettait à parler comme un vieux loup de mer.

— Vous feriez mieux d'aller vérifier les fanaux, sans quoi Mr Palliser nous tombera dessus, c'est sûr.

La nuit était maintenant assez noire pour cacher leurs préparatifs. La vigie cria que la voile était toujours en vue.

— Tout est paré, annonça Palliser en saluant le capitaine.

— Parfait. Réduisez la toile et préparez-vous à mettre le canot à l'eau.

Il leva les yeux pour observer le grand hunier qui reprenait le vent.

— Quand ce sera fait, on met toute la toile dessus. Si ce gaillard est ami et qu'il recherche simplement notre protection, nous verrons. Dans le cas contraire, monsieur Palliser, il apprendra de quoi il retourne, parole !

— Le capitaine monte, monsieur, murmura une voix.

Palliser se retourna. Le capitaine vint le rejoindre à la lisse.

Gulliver s'approcha comme un fantôme.

— En route au sud-est, monsieur.

Dumaresq lui répondit d'un grognement.

— Vous aviez raison pour la nébulosité, monsieur Gulliver, mais je pensais que le vent serait moins fort.

Rhodes, Bolitho et les trois aspirants attendaient sous le vent les ordres qu'on pourrait leur donner. La tension était respirable et le petit commentaire de Dumaresq sonnait comme un reproche.

Bolitho fut pris d'un grand frisson. Plongeant dans les crêtes blanches, la *Destinée* était remontée dans le vent, comme ordonné par Dumaresq, sous une brise maintenant bien établie. Les embruns jaillissaient du bord au vent et douchaient copieusement les hommes accroupis.

La frégate ne portait plus que ses focs et huniers, ainsi que la grand-voile arisée, parée s'il fallait brusquement virer de bord.

— Dick, l'autre est quelque part dans le coin, murmura Rhodes.

Bolitho acquiesça d'un signe en essayant de ne pas trop penser au canot qui s'était évanoui dans l'ombre malgré tous les fanaux qu'il portait.

Tout était calme à bord, et l'ambiance féerique. Nul ne disait mot, la barre abondamment graissée ne faisait plus entendre ses grincements habituels. On n'entendait plus que le friselis de la mer le long du bordé ou les débordements d'un dalot lorsque la *Destinée* plongeait un peu trop.

Bolitho essaya d'oublier tout ce qui pouvait arriver pour se concentrer sur ce qu'il avait à faire. Palliser avait choisi les meilleurs matelots pour constituer un détachement d'abordage si l'on en arrivait là. Mais le vent qui forcissait pouvait bien avoir conduit Dumaresq à modifier ses plans.

Il entendait Jury qui remuait sans arrêt contre un filet, ainsi que l'aspirant de Rhodes, Cowdroy, six ans de bord. C'était un garçon de seize ans, ombrageux et difficile. Dieu sait ce que cela pourrait bien donner quand il serait lieutenant. Rhodes s'en était plaint plus d'une fois au capitaine. Pour finir, il avait subi l'ignominie du fouet sur un six-livres. Mais rien n'y changeait. Le minuscule Merrett complétait le trio et cherchait comme d'habitude à se faire le plus petit possible.

— Ça ne va plus tarder, Dick, fit Rhodes à voix basse. Et si c'était un négrier ? ajouta-t-il, assurant son sabre dans son ceinturon.

— Y a pas de danger, m'sieur, répondit Yeames, qui était maître de quart, on l'aurait déjà senti à cette distance !

— Silence là-dedans ! ordonna Palliser.

Bolitho contemplait rêveusement l'écume qui déferlait le long de la coque. Rien au-delà, sinon quelques crêtes blanchâtres et la nuit noire, comme l'avait fait remarquer Colpoys. Ses fusiliers étaient en place dans la mâture et tentaient vaille que vaille de conserver leurs mousquets au sec.

Si le capitaine et Gulliver avaient calculé juste, l'autre devait apparaître sur tribord avant. La frégate aurait ainsi l'avantage du vent et l'inconnu ne pouvait lui échapper. La batterie tribord était parée, chefs de pièce à genoux près des canons et parés à mettre en batterie dès qu'on leur en donnerait l'ordre.

N'importe quel civil paisiblement installé au cœur de l'Angleterre aurait considéré l'ensemble de l'opération comme une folie. Mais pour le capitaine Dumaresq, tout cela avait un sens précis : quel qu'il fût, l'autre bâtiment se mettait en travers des intérêts de Sa Majesté, et il en faisait donc son affaire personnelle.

Bolitho frissonna en repensant aux mots du capitaine quand il l'avait accueilli à bord : « Envers moi, envers ce bâtiment, envers Sa Majesté britannique, et dans cet ordre ! »

La *Destinée* se souleva sur une vague avant de replonger brutalement dans une énorme gerbe, faisant jaillir une volée d'embruns jusqu'au gaillard d'arrière.

Bolitho vit soudain quelque chose qui tombait des hauts. L'objet déclencha une énorme explosion en touchant le pont.

Rhodes plongea pour éviter une balle qui passa à le raser et cria :

— Un de ces foutus cabillots a laissé choir son mousquet !

Brouhaha sur le pont principal, voix étouffées qui jetaient des accusations. Le lieutenant Colpoys monta quatre à quatre l'échelle de la dunette dans sa hâte de châtier le coupable.

Tout se passa très vite : l'incident avait distrait l'attention des officiers, Palliser dut rappeler tout le monde à l'ordre :

— Mais cessez donc ce boucan, bon Dieu !

Bolitho se retourna et resta pétrifié : émergeant soudain de la nuit, l'autre bâtiment venait droit sur eux comme un fantôme. Et il n'arrivait pas par tribord comme prévu, mais par bâbord.

— La barre dessus ! hurla Dumaresq de sa voix puissante qui gela les hommes sur place, du monde aux écoutes, paré sur le gaillard !

Rechignant, plongeant, voiles battant dans un fracas de tonnerre, la *Destinée* abattit lentement et s'éloigna de l'arrivant. Les équipes de pièces ne savaient plus que faire, puis se précipitèrent pour aider leurs camarades de l'autre bordée dont les douze-pouces faisaient face à des mantelets fermés.

Nouvelle lame, nouvelle douche. L'ordre revenait peu à peu, les hommes qui halaient sur les écoutes étaient presque couchés sur le pont.

— Derrière moi ! hurla Bolitho.

Il saisissait encore son sabre qu'il vit Rhodes et les aspirants se ruer sur l'avant.

— Il arrive sur nous, il arrive !

Un coup de fusil résonna brusquement sur l'eau, volontaire ou accidentel. Bolitho ne le savait pas ni n'en avait cure.

Il se retrouva à côté de Jury :

— Que fait-on, monsieur ?

Il avait l'air effrayé, tout comme il aurait pu l'être lui-même, se dit Bolitho. Merrett s'agrippait aux filets et apparemment rien n'aurait pu l'en arracher.

Bolitho appliquait toutes ses forces à se maîtriser. Il avait le commandement, personne d'autre que lui ne pouvait mener l'attaque, personne pour lui donner un conseil. Ceux du gaillard étaient trop occupés pour lui être de quelque secours.

— Regroupez-vous autour de moi ! parvint-il à crier enfin.

Il arrêta un homme qui courait :

— Toi, laisse-moi donc la batterie tribord et prépare-toi à les repousser !

Les hommes hurlaient et juraient de partout, dominés par la voix puissante de Dumaresq. Bolitho avait l'impression qu'il hurlait dans son oreille alors qu'il se trouvait de l'autre bord.

— A l'abordage, monsieur Bolitho ! Il ne faut pas qu'il nous échappe !

Palliser envoyait à la hâte des hommes réduire la toile dans l'espoir d'amortir le choc.

— Bien, monsieur, répondit Bolitho, les yeux rivés sur le capitaine.

Il allait dégainer lorsque le bâtiment les heurta dans un bruit de tonnerre. Sans le réflexe de Dumaresq, il aurait pris la frégate de front et l'aurait brisée en deux comme l'eût fait une énorme hache.

Les hurlements se changèrent en cris aigus quand les cordages et des débris d'espars commencèrent à pleuvoir entre les deux coques. Des corps étaient projetés, la mer souleva encore les deux navires, déclenchant une nouvelle chute de poulies et de morceaux de bois. Des hommes tombaient. Bolitho agrippa Jury par le bras en lui criant :

— Suivez-moi !

Il sortit son sabre, essayant d'oublier la mer qui bouillonnait entre les coques enlacées. Un pas de travers et tout était fini.

Il aperçut encore Little qui brandissait sa hache, Stockdale aussi bien sûr, son couteau à la main : à côté de son énorme carcasse, on eût dit d'un cure-dent.

Bolitho serra les dents un grand coup, sauta et essaya d'attraper les enfléchures de l'autre. Ses jambes battaient l'air alors qu'il essayait désespérément de trouver une prise, son sabre lui avait échappé et dansait dangereusement au bout de la dragonne. Les hommes affluaient autour de lui ; l'un deux tomba soudain et le cri de terreur fut brutalement interrompu lorsqu'il fut broyé entre les murailles.

En atterrissant violemment sur le pont de l'ennemi, il entendit les voix de leurs adversaires et aperçut de vagues silhouettes, sabre au clair. Un coup de pistolet claqua à l'arrière.

Ressaisissant fermement son sabre, il ordonna :

— Au nom du roi, jetez vos armes !

Mais il fut salué par un hurlement. Il s'attendait à se trouver face à des Français ou des Espagnols, mais surprise, ces gens parlaient le même anglais que lui.

Une vergue tomba sur le pont, écrasa une des silhouettes et sépara momentanément les groupes d'adversaires. Dans un dernier tremblement, les deux bâtiments se séparèrent. Un sabre se pointait sur lui, Bolitho comprit soudain qu'il était livré seul à son sort.

V

EN CROISANT LE FER

Se hélant l'un l'autre, hurlant des injures à l'adresse de leurs ennemis, les marins du petit détachement essayaient à tout prix de rester groupés. Mais le pont était balayé par les vagues et tout mouvement rendu difficile par les débris de gréement enchevêtrés qui encombraient le bâtiment ou traînaient dans l'eau comme des ancre flottantes.

Bolitho attaqua un individu qui arrivait sur lui, et sa lame se heurta à celle de son adversaire. Il était bon escrimeur, mais un sabre d'abordage ne valait pas une épée. Tout autour de lui, des hommes se battaient au corps à corps en hurlant : poignard, hache, tout ce qui tient dans la main était bon à prendre.

— Reculez, les gars ! cria Little.

Et il courut vers l'arrière sur le pont encombré, taillant son chemin à grands coups de hache.

Un homme tomba près de Bolitho et se mit en boule pour essayer de se protéger le visage contre le couteau brandi par son adversaire. Bolitho entendit nettement le crissement de l'acier puis le choc contre l'os. Il se retourna : Stockdale essuyait sa lame avant de balancer sans ménagement le cadavre par-dessus bord.

Cela tournait au cauchemar, Bolitho commençait à faiblir. Il dut se défendre contre un marin qui était grimpé dans les haubans pour mieux lui tomber dessus.

Il se courba, la lame lui passa au ras des oreilles. Bolitho lui donna un grand coup de garde au creux de l'estomac avant de lui trancher le cou. Il avait mal au bras, à croire que lui-même avait subi cette horrible blessure.

Mais, en dépit de l'horreur et du danger, son esprit restait clair, comme s'il était étranger à ce qui se passait. Leur ennemi

était un brigantin. Le bâtiment, désarmé, tombait sous le vent. Tout à bord sentait le bâtiment neuf. Son équipage avait dû être pris par surprise en voyant la *Destinée* fondre sur eux, et cela seul expliquait que le détachement d'abordage n'eût pas encore succombé sous le nombre.

Un homme se précipita vers l'avant sans se soucier en apparence des moulinets ni des hommes blessés qui jonchaient le pont. Cette grande silhouette, le manteau bleu et les boutons dorés, ce ne pouvait être que le capitaine.

Le brigantin était temporairement hors d'état de gouverner, mais quelques heures avaient rendu les dégâts irréversibles. Et toujours pas de *Destinée* en vue : elle avait peut-être subi plus d'avaries qu'il ne pensait. On croit toujours que cela n'arrive qu'aux autres, sans songer une seconde à son propre bâtiment.

On voyait maintenant les lames briller, l'aube n'était pas loin. Sans raison, il pensa à sa mère, heureux qu'elle ne le vît pas tomber.

— Lâchez votre sabre ou je vous tue ! cria l'homme.

Bolitho essayait désespérément de crier, de rallier ses hommes. Ils commencèrent à croiser le fer, l'homme était d'une force rare et on avait l'impression que chez lui, sabre et bras ne faisaient qu'un.

Fentes et esquives, choc des lames, mais son adversaire le poussait et prenait l'avantage à chaque passe. Un grand *cling*, son sabre lui échappa de la main et, sous le choc, la dragonne lui tordit violemment le poignet.

— Ici, monsieur ! cria quelqu'un de toutes ses forces.

C'était Jury. Il essayait de prendre son arme à un cadavre. Avec l'énergie du désespoir, il y parvint enfin et la jeta à Bolitho. Des images fugitives passaient comme l'éclair dans la tête de l'officier : son père qui leur faisait la classe dans le jardin de Falmouth, à lui et à son frère Hugh, ou qui surveillait leurs exercices.

Il tressaillit quand la lame de son adversaire lui transperça la manche sous l'aisselle : à un pouce près... Mais le coup lui donna un sursaut d'énergie, presque de fureur. Ils étaient au corps à corps, lame contre lame, son adversaire respirait la haine, il sentait son souffle et sa sueur tout contre lui.

Il entendait Stockdale crier un peu plus loin de sa voix étrange, mais il avait lui-même affaire à forte partie et ne pouvait l'aider. D'autres avaient cessé le combat et observaient le spectacle des deux duellistes.

Puis il y eut un coup de canon, comme venu d'un autre univers. Un boulet siffla au-dessus du pont et vint frapper une voile comme un poing d'acier. La *Destinée* était revenue, son capitaine avait même pris le risque de tuer quelques-uns de ses hommes pour manifester au plus vite sa présence.

Quelques hommes du brigantin lâchèrent leurs armes sur-le-champ. Les autres, moins heureux, furent impitoyablement massacrés par les marins de la frégate avant d'avoir compris ce qui leur arrivait.

— Mais pour vous, monsieur, c'est trop tard ! lui cria son adversaire.

Il poussa Bolitho du poignet, prit son élan et plongea.

Bolitho entendit le cri de Jury. Little arrivait vent du bas, toutes les dents dehors, comme une bête furieuse.

Bolitho n'en pouvait plus. Mais il réussit pourtant à faire un pas de côté, cala sa garde contre un hauban et l'homme, emporté par son élan, s'empala sur la lame qui s'enfonça dans sa poitrine jusqu'à la garde.

Little tira l'homme et levait sa hache pour l'achever.

— Laissez tomber, laissez-le ! lui ordonna Bolitho.

Et, hagard, incrédule, il regarda tout autour de lui, sous les acclamations de ses hommes.

Little laissa l'homme retomber sur le pont et s'essuya lourdement le visage du dos de la main. Lui aussi commençait à sortir de cette folie et reprenait lentement ses esprits. Jusqu'à la prochaine fois.

Jury était adossé à un espar brisé, les mains crispées sur le ventre. Il s'agenouilla près de lui et essaya de desserrer cette étreinte. Oh non, pas lui, pas déjà.

Un matelot que Bolitho reconnut pour être l'un de ses meilleurs gabiers s'approcha et obligea Jury à ôter ses mains. Bolitho déchira la chemise. Il voyait encore Jury, si effrayé et si confiant à la fois juste avant l'abordage. Il avait beau être jeune, ce n'était pas la première fois qu'il voyait une blessure.

Soupir de soulagement : la lame avait sans doute été arrêtée par la grosse boucle dorée du baudrier dont le métal était tout tordu. Elle avait absorbé le gros du choc, et la blessure était superficielle.

Le matelot sourit, prit un bout de la chemise pour faire un pansement et déclara enfin :

— Ça ira monsieur, juste une égratignure.

Bolitho se releva lentement, tout tremblant. Il était si faible qu'il dut s'accrocher à l'épaule du marin.

— Merci, Murray, ça fait plaisir d'entendre ça.

L'homme le regardait comme s'il ne comprenait pas.

— J'ai vu l'autre se jeter sur vous avec son épée, monsieur ! Et à ce moment, l'autre salaud en a profité – il essuya machinalement son couteau sur un bout de voile. Mais c'est la dernière chose qu'il ait eu le temps de faire avant de mourir.

Bolitho se dirigea vers la barre abandonnée. De vieux souvenirs lui revenaient :

À présent, c'est toi qu'ils vont regarder. Haine et fureur les ont abandonnés.

— Emmenez les prisonniers en bas et placez-les sous bonne garde, ordonna-t-il.

Il cherchait un visage familier parmi tous ceux qui l'avaient suivi aveuglément sans savoir ce qui allait leur arriver.

— Toi, Southmead, prends la barre. Les autres, avec Little, jetez-moi tout ce qui traîne à l'eau.

Il jeta un rapide coup d'œil à Jury : l'aspirant avait les yeux grands ouverts et faisait visiblement de grands efforts pour ne pas crier. Bolitho lui adressa un sourire :

— Nous l'avons eu, Jury, et merci pour ce que vous avez fait, cela demandait beaucoup de courage.

Jury essaya de répondre quelque chose, en vain.

Dans le fracas du vent et des embruns, il entendit la grosse voix de Dumaresq qui l'appelait.

— Réponds pour moi, Stockdale, je suis occupé !

— Ce bateau est à nous, monsieur ! répondit Stockdale.

Les deux bâtiments étaient tout proches maintenant, offrant le même spectacle d'espars brisés et de filins enchevêtrés. Une grande clameur s'éleva de la frégate : il était évident que

Dumaresq ne s'attendait pas à retrouver un seul de ses hommes vivant sur la prise.

— Essayez de vous débrouiller tout seuls, leur cria Palliser. Il faut que nous récupérions Mr Slade !

Bolitho crut entendre quelqu'un pousser un grand éclat de rire. Il fit un grand geste de la main à la frégate qui s'éloignait lentement. Les gabiers étaient déjà dans la mâture à mettre en place voiles neuves et poulies de rechange.

Sur le pont du brigantin, les blessés essayaient de se mettre à l'abri tant bien que mal, comme des animaux malades. D'autres, immobiles, ne bougeraient plus jamais.

Bolitho examina l'épée que Jury lui avait lancée et qui lui avait sauvé la vie : la lame était noire de sang, jusqu'à la garde.

Little s'approcha de lui. Le troisième lieutenant était encore si jeune, il était visiblement sur le point de jeter l'arme par-dessus bord, écœuré par leur conduite. Il ne pouvait le laisser faire, il serait si fier de la montrer à son père, plus tard.

— Hé monsieur, donnez-la-moi, je vais vous la briquer aux petits oignons – et, plus doucement, voyant que Bolitho hésitait : Elle vous a rendu un fier service, vous savez, et comme dit toujours Josh Little, faut toujours prendre soin de ceux qui vous ont rendu service.

— J'espère que vous avez raison, fit Bolitho en lui tendant l'épée.

Tous ses muscles lui faisaient mal. Mais il se ressaisit.

— Rondement, les gars, il y a du pain sur la planche !

Et se souvenant de ce que disait souvent le capitaine :

— Ce n'est pas moi qui vais m'en occuper !

Stockdale était déjà au pied du mât de misaine, devant un tas impressionnant d'espars et de bouts. Il acquiesça d'un signe : encore une bagarre qui se terminait bien.

Debout près de la table de Dumaresq, Bolitho attendait. Les membres moulus, il avait du mal à garder son équilibre. À la lumière du jour, ils avaient réussi à lire le nom du brigantin ; *l'Héloïse*, faisant route de Bridport, Dorset, pour les Antilles, avec escale à Madère afin d'y prendre une cargaison de vin.

Dumaresq achevait de feuilleter le livre de bord. Il se tourna vers Bolitho :

— Asseyez-vous donc, vous allez tomber.

Il se leva et s'approcha lentement des fenêtres. Il colla son visage à la vitre pour chercher du regard leur prise qui naviguait dans les eaux.

Palliser était passé à son bord avec des hommes frais et l'expérience du premier lieutenant n'était pas de trop pour réussir à la remettre en état de naviguer.

— Vous vous êtes remarquablement comporté, fit enfin Dumaresq, mieux que je n'aurais osé l'espérer de la part d'un officier inexpérimenté.

Il croisa les mains dans le dos comme pour mieux maîtriser sa colère.

— Mais sept de nos hommes sont morts et d'autres sont gravement blessés.

Il fit craquer ses jointures.

— Monsieur Rhodes, appela-t-il, auriez-vous la bonté de voir où en est ce foutu chirurgien ?

Bolitho essayait d'oublier sa fatigue et la rancœur qu'il avait ressentie lorsqu'on lui avait donné l'ordre de laisser la prise au premier lieutenant. Fasciné, il voyait la colère monter chez Dumaresq. On aurait dit une mèche lente dont la flamme progresse inexorablement vers un tonneau de poudre. Le malheureux Rhodes avait dû être saisi d'effroi en entendant cette grosse voix gronder sous ses pieds.

— On m'a tué des hommes de valeur, reprit Dumaresq. Il s'agit de piraterie et de meurtre, rien de moins !

Il oubliait seulement de mentionner son erreur d'estimation, qui avait valu aux deux bâtiments d'être pratiquement démâtés.

— Je savais bien qu'il y avait anguille sous roche, trop de gens laissaient traîner leurs yeux et leurs oreilles à Funchal. D'abord mon secrétaire, pour s'emparer de sa sacoche. Puis ce brigantin, qui a dû quitter l'Angleterre à peu près au moment où nous avons appareillé de Plymouth. Ils ont peut-être même appareillé du même port, qui sait, et le capitaine savait que je ne pouvais trop gagner au vent pour le poursuivre. Tant qu'il se tenait à bonne distance, il ne risquait rien.

Bolitho commençait de comprendre : si la *Destinée* avait tenté de s'approcher de jour, *l'Héloïse* aurait bénéficié de l'avantage du vent et de la distance. La frégate pouvait rattraper le brigantin en temps normal, mais, dans l'obscurité, celui-ci pouvait facilement s'échapper entre les mains d'un capitaine expérimenté. Bolitho revit l'homme qu'il avait vaincu sur le pont ; il lui faisait presque pitié à présent. Presque.

Dumaresq l'avait fait ramener à bord pour le confier aux mains expertes du chirurgien. Bulkley parviendrait peut-être à le sauver.

— En tout cas, reprit Dumaresq, cela prouve au moins une chose, nous sommes sur la bonne voie.

— Le chirurgien, monsieur ! prévint le factionnaire.

Dumaresq le regarda entrer. Bulkley était en sueur.

— Vous en avez mis un temps !

Bulkley haussa les épaules. Depuis le temps, il s'était habitué au caractère de cochon du capitaine, et cela ne lui faisait plus ni chaud ni froid.

— L'homme est toujours vivant, monsieur. Il a une vilaine blessure, mais elle est à peu près propre. Et, quand je vois la taille du gaillard, ajouta-t-il en se tournant vers Bolitho, je suis surpris de ne pas vous retrouver en rondelles.

— Je m'en fiche complètement ! coupa Dumaresq. Comment cet homme a-t-il bien pu oser s'en prendre à un vaisseau du roi ? Soyez certain que je serai sans pitié !

Il finit pourtant par se calmer. Bolitho avait l'impression de voir la mer refluer.

— Il faut que je tire de lui tout ce qu'il sait. Mr Palliser fouille *l'Héloïse*, mais, après les efforts déjà entrepris par Mr Bolitho, je doute fort qu'il trouve quoi que ce soit. À en croire le livre de bord, elle a été lancée l'an passé et n'a terminé son armement que le mois dernier. Cela dit, sa taille ne la rend guère propre à faire du commerce.

Bolitho avait envie de sortir et de débarrasser son corps comme son esprit des souillures du combat.

— Mr Jury va fort bien, ajouta le chirurgien. Sale blessure, mais c'est un costaud. Il n'aura pas de séquelles.

Dumaresq esquissa un sourire narquois :

— Je lui ai dit quelques mots quand on l’a ramené à bord. Le retour du héros en quelque sorte, monsieur Bolitho ?

— Il m’a sauvé la vie, monsieur, ce n’est pas à lui de faire preuve de reconnaissance.

— Hmm, nous verrons cela plus tard.

Et changeant d’amure :

— Avant la nuit, nous serons en mesure de faire route de conserve. L’important est de garder les hommes occupés. Mr Palliser va devoir établir un hunier de fortune sur ce maudit pirate, il faut le temps que ça se fasse – il regarda Bolitho : Faites passer la consigne au gaillard, qu’on relève la vigie tous les quarts d’heure. Nous allons mettre ce répit à profit pour vérifier qu’il n’y a pas d’autre poursuivant. Pour le moment, nous avons fait une jolie prise et personne ne le sait encore. Cela pourrait nous être utile.

Bolitho se leva pesamment : il ne fallait donc pas espérer prendre un peu de repos.

— Monsieur Bolitho, vous rassemblez l’équipage à midi pour les obsèques des tués. Nous profiterons de cette attente forcée pour envoyer ces pauvres bougres à leur dernière demeure.

Et désireux d’atténuer ce sentimentalisme :

— Je n’ai pas envie de perdre du temps pendant que nous serons en route.

Ils sortirent, Bulkley sur les talons de Bolitho, et se dirigèrent vers l’échelle qui donnait accès au pont principal.

— Il a le mors aux dents, soupira le chirurgien.

Bolitho essayait de percer ce qu’il pensait vraiment, mais il faisait trop sombre entre les ponts. On n’y voyait goutte ; les seules sensations étaient les odeurs et les bruits.

— C’est le butin ?

Bulkley leva la tête : une embarcation arrivait le long du bord et tapait contre la muraille.

— Vous êtes encore trop jeune pour comprendre, Richard – il posa sa main potelée sur sa manche. Et, croyez-moi, ce n’est pas une critique. Mais j’ai connu trop d’hommes comme notre capitaine. C’est un officier tout à fait remarquable, un peu forte tête sans doute. Il a besoin d’agir, comme l’ivrogne a besoin de

la bouteille. Il commande une jolie frégate, tout en sentant confusément que tout vient trop tôt ou trop tard pour lui, c'est selon. L'Angleterre est en paix et les occasions de promotion se font donc rares. Tout cela me convient fort bien, encore que... – il hocha la tête. Mais j'en ai sans doute trop dit. Je sais que je peux vous faire confiance et que vous saurez le garder pour vous.

Il prit l'échelle, laissant derrière lui un sillage de brandy et de tabac qui se mêla aux odeurs du bord.

Bolitho monta à la dunette. Il faisait jour à présent, et il savait bien que s'il ne s'obligeait pas à se remuer, il s'écroulerait comme une masse sur sa couchette.

Le pont de la *Destinée* était parsemé de débris au milieu desquels s'activaient le bosco et le cordier, essayant de sauver tout ce qui pouvait être sauvé. Dans le gréement, les gabiers refaisaient les épissures ou maniaient le marteau. Les voiles endommagées avaient déjà été descendues pour être rapiécées. Elles serviraient ensuite de rechange. Un bâtiment de guerre est autosuffisant, rien ne peut y être gaspillé. Quelques morceaux de toile allaient bientôt glisser par-dessus la lisse lestés d'un boulet, linceul de ceux qui allaient gagner la paix et l'obscurité définitives.

Rhodes vint le rejoindre.

— Ça fait plaisir de te revoir, Dick.

Il regarda le brick et continua un ton plus bas.

— Le seigneur et maître était fou de rage quand il t'a vu sauter à son bord. La semaine qui vient va être délicate.

Bolitho examinait le cotre. Il avait le sentiment de vivre un rêve : comment croire qu'il était parvenu à regrouper ses hommes et à s'emparer de *l'Héloïse*, après tout ce qui s'était passé ? Des hommes étaient morts, il en avait probablement tué un lui-même. Tout cela paraissait tellement irréel...

Il s'approcha de la lisse, et plusieurs visages se tournèrent vers lui à sa vue. Que pouvaient-ils bien penser ? Rhodes paraissait sincèrement content pour lui, mais il fallait s'attendre aussi à des sentiments de jalousie. Certains penseraient peut-être qu'il avait eu de la chance, que ce succès était un peu outré pour quelqu'un de si jeune.

Spillane, le nouvel aide du chirurgien, s'approcha de la lisse et jeta un paquet par-dessus bord.

Bolitho eut envie de vomir : un bras, une jambe ? Sans doute quelque chose de ce genre.

Il entendait Slade s'en prendre à un pauvre matelot. La *Destinée* avait réussi à récupérer le canot, et l'armement ne savait comment manifester sa gratitude, mais tout cela n'avait pas rendu Slade plus souple.

Les corps furent immergés à l'heure dite devant l'équipage rassemblé, tête nue. Le capitaine lut rapidement une prière.

Ce fut ensuite un frugal déjeuner, complété par une caque de brandy, puis l'équipage retourna au travail, dans le bruit des scies et des marteaux, les odeurs de peinture et de goudron.

Dumaresq monta sur le pont à la fin du quart de l'après-midi et resta plusieurs minutes à examiner son bâtiment puis l'état du ciel : les nuages s'estompaient, voilà qui en disait plus long que tous les instruments.

— Regardez-moi donc ces hommes, dit-il à Bolitho qui était de quart, une fois de plus. À terre, ce sont des fainéants tout juste bons à se soûler. Mais donnez-leur un bout ou un morceau de bois, et voilà ce dont ils sont capables.

Il mettait tant de passion dans ses mots que Bolitho jugea le moment propice.

— Croyez-vous que nous allons avoir la guerre, monsieur ?

Il eut le sentiment qu'il était allé trop loin : Dumaresq fit volte-face, le regard dur.

— Vous avez bavardé avec les coupeurs de jambes, c'est ça ?

Puis il se mit à rire.

— Il n'y a pas de réponse, vous n'avez pas encore appris toutes les ruses du métier – et s'éloignant pour reprendre sa promenade habituelle : La guerre ? Mais je ne demande que ça !

Avant que la nuit séparât les deux bâtiments, Palliser fit savoir qu'il était paré à remettre en route. Il pensait réparer le reste de ses avaries durant la traversée jusqu'à Rio.

Slade était passé sur *l'Héloïse* pour assurer la garde des prisonniers et Palliser regagna son bord par le même canot. Il faisait une nuit d'encre.

Le second laissait Bolitho pantois : pas la moindre trace de fatigue, et pourtant il ne se ménageait guère. Une lanterne à la main, il avait entrepris d'inspecter les réparations et manifestait haut et fort sa réprobation en découvrant tel ou tel détail qui ne lui plaisait pas.

Bolitho regagna sa couchette comme un havre en oubliant son manteau sur le pont là où il était tombé. Grand largue, la *Destinée* tremblait doucement, comme si elle aussi était contente de ce repos bien gagné.

Tous en faisaient autant. À l'infirmerie, Bulkley s'était installé confortablement avec une bonne pipe et avait sorti une flasque de cognac qu'il partageait avec Codd, le commis. À deux pas de là, à peine visibles dans l'entrepont, les malades et les blessés geignaient doucement.

Dumaresq avait jeté son manteau et, la chemise à moitié déboutonnée, s'était installé à sa table pour remplir son journal personnel. Il jetait de temps à autre un regard à la porte, comme pour mesurer l'importance de son commandement, son seul univers. Parfois, il levait les yeux vers le pont. Le pas régulier de Gulliver lui disait que le maître d'équipage surveillait la conserve, inquiet de la responsabilité qui pesait sur lui.

Sous le pont principal, là où il n'y avait guère d'endroit où l'on puisse se tenir debout, l'équipage dormait dans les hamacs, bercé par les mouvements réguliers de la *Destinée*. On eût dit une rangée de nids, prêts à laisser échapper leurs couvées dès qu'on rappellerait au poste de manœuvre.

Quelques hommes pourtant, incapables de dormir ou pris par le quart, se remémoraient le combat qu'ils venaient de vivre, les amis qu'ils avaient perdus, mais songeaient aussi à la part de prise que pourrait leur valoir la capture du brigantin.

Chahuté dans sa couchette à l'infirmerie, l'aspirant Jury ressassait l'abordage : sa tentative désespérée pour venir au secours de Bolitho quand le lieutenant avait laissé échapper son sabre, la violente douleur qu'il avait sentie à l'estomac, comme la brûlure d'un fer rouge. Il se rappelait son père disparu et s'imaginait qu'il aurait été fier de lui.

La *Destinée* les emportait tous, de Palliser, installé en face de Colpoys dans le carré désert, jusqu'à Poad, le maître d'hôtel,

qui ronflait comme un sonneur dans son hamac. Leur vie reposait sur la frégate dont la figure de proue pointait sur l'horizon éternellement inaccessible.

Deux semaines après la capture du brigantin, la *Destinée* traversa l'équateur, cap plein sud. Le maître d'équipage lui-même semblait plutôt satisfait de leur allure. Le vent favorable, l'air devenu plus doux, tout cela contribuait à guérir les hommes et à leur redonner le moral.

Le passage de la ligne était une première pour un bon tiers de l'équipage. Les festivités habituelles n'auraient pas été complètes sans les quatre jours de vin et d'eau-de-vie qui furent accordés pour l'occasion.

Little faisait un étonnant Neptune avec sa couronne et sa barbe d'étope. Il donnait le bras à une reine plantureuse, en la personne de l'un des mousses. Tous les nouveaux sujets de son royaume furent copieusement douchés et peinturlurés.

Quand la fête fut finie, Dumaresq alla rejoindre ses officiers au carré pour leur faire part de sa satisfaction. Ils avaient laissé *l'Héloïse* loin derrière, ses avaries n'étant pas encore totalement réparées. Dumaresq n'avait visiblement aucune envie de retarder l'atterrissage, et il avait simplement ordonné à Slade de rallier Rio aussi vite qu'il le pourrait.

La *Destinée* était grand large la plupart du temps et aurait fait un beau spectacle, si seulement il y avait eu quelqu'un pour la voir dans ces mers désertes. À force de manœuvres et d'école à feu, les nouvelles recrues commençaient de s'amariner. Les teints pâlis des ex-prisonniers ou pis encore s'étaient tannés au soleil.

Un des blessés était mort, portant le total de leurs pertes à huit tués. Surveillé nuit et jour par un des fusiliers de Colpoys, le capitaine de *l'Héloïse* reprenait lentement ses forces et Bolitho se disait que Dumaresq ne le conservait en vie que pour le plaisir de le voir pendu.

L'aspirant Jury avait repris son service, mais son état ne lui permettait guère que de faire le quart ou de travailler sur le pont. Bizarrement, ce qu'ils avaient vécu en commun semblait les séparer et ils ressentaient tous deux un certain malaise, alors qu'ils se croisaient plusieurs fois par jour.

Le capitaine avait peut-être raison : la conduite héroïque de Jury, comme il disait, était peut-être plus gênante que flatteuse.

Le petit Merrett, bien au contraire, avait pris confiance en lui au-delà de ce que l'on aurait pu imaginer. On aurait dit que, convaincu qu'il allait se faire tuer, il était maintenant persuadé que plus rien ne pouvait lui arriver. Il courait dans les enfléchures comme les autres aspirants et on entendait souvent sa voix haut perchée, au cours des quarts de nuit.

Un soir, alors qu'ils faisaient route sous basses voiles et huniers, Bolitho, qui prenait la relève de Rhodes, aperçut Jury qui regardait tristement les autres aspirants se promener dans la mâture.

Bolitho attendit que le timonier eût chanté le cap, sud-sud-ouest, avant de s'approcher de lui.

— Comment va votre blessure ?

Jury lui fit un sourire.

— Elle ne me fait plus souffrir, monsieur, j'ai eu de la chance. Mais, étaient-ce bien des pirates ? demanda-t-il en tripotant nerveusement la boucle de son ceinturon.

Bolitho haussa les épaules.

— Je pense qu'ils avaient l'intention de nous suivre, des espions sans doute, mais, aux yeux de la loi, ce ne sont que des pirates, c'est vrai.

Il avait repensé souvent à cette nuit dramatique et il soupçonnait Dumaresq comme Palliser d'en savoir beaucoup plus qu'ils n'en disaient : le brigantin était sans doute plus qu'impliqué dans la mission secrète de la *Destinée* et son escale à Funchal.

— Mais si nous maintenons cette allure, reprit-il, nous serons à Rio d'ici à une semaine. À ce moment-là, j' imagine que nous apprendrons toute la vérité.

Gulliver apparut sur le pont et passa une longue minute à observer la voilure sans dire mot.

— Le vent forcit, lâcha-t-il enfin, je crois que nous devrions réduire – il hésita, guettant un signe chez Bolitho. Vous en parlez au capitaine ou j'y vais ?

Bolitho observa à son tour les huniers gonflés par le vent. Au soleil couchant, ils ressemblaient à de gros coquillages roses. Gulliver avait raison, il aurait dû s'en rendre compte lui-même.

— J'y vais.

Comme incapable de rester en place, Gulliver s'approcha du compas.

— C'était trop beau pour durer, je m'en doutais bien.

Bolitho appela l'aspirant Cowdroy qui avait été affecté à son quart en attendant la guérison de Jury.

— Présentez mes respects au capitaine et dites-lui que le vent fraîchit par le nord-est.

Cowdroy salua et se jeta dans la descente. Bolitho essayait de dissimuler les sentiments peu amènes qu'il lui portait : une brute épaisse, aussi arrogante qu'intolérante. Il se demandait comment Rhodes arrivait à le supporter.

— Nous allons avoir une tempête, monsieur ? demanda calmement Jury.

— C'est peu probable à mon avis, mais il vaut mieux être paré à cette éventualité. Vous avez une bien belle montre, ajouta-t-il en voyant un objet brillant dans sa main.

Tout content, Jury la lui tendit :

— Elle appartenait à mon père.

Bolitho ouvrit précautionneusement le couvercle pour découvrir une miniature parfaite, le portrait d'un officier. Jury lui ressemblait. C'était un instrument magnifique, sorti de chez le meilleur joaillier de Londres.

Il la lui rendit en disant :

— Prenez-en grand soin, elle a certainement beaucoup de valeur.

— J'y tiens énormément, dit Jury en la remettant au fond de sa poche, c'est tout ce qu'il me reste de mon père.

Le ton de sa voix bouleversa Bolitho. Il s'en voulait maintenant de s'être montré si distant, sans remarquer tous les efforts que faisait l'aspirant pour lui être agréable. Il n'avait plus personne au monde, si ce n'est lui.

— Mon garçon, lui dit-il en souriant, si vous réussissez à sauver vos abattis pendant cette mission, un grand avenir vous attend. Regardez le capitaine James Cook : personne n'avait

jamais entendu parler de lui et à présent, c'est un héros national. Je suis certain qu'il aura une promotion au retour de sa dernière expédition.

La voix de Dumaresq le fit se retourner :

— N'excitez pas trop ce garçon, Bolitho. Si ça continue, il va vouloir ce commandement à ma place !

Bolitho ne répondit pas, attendant la suite : avec le capitaine, on ne savait jamais comment les choses allaient tourner.

— Nous allons réduire la toile, monsieur Bolitho...

Il regarda la mâture.

— ... mais en en gardant le plus possible.

Et il disparut dans l'échelle. Le maître de quart appela :

— Le canot est en train de s'en aller, monsieur.

— Très bien, prenez quelques hommes et allez le saisir, ordonna Bolitho à Cowdroy.

L'aspirant n'avait pas l'air content, et Bolitho savait très bien pourquoi. Vivement qu'on le retire de son quart, celui-là !

Jury avait très bien compris ce qui se passait.

— J'y vais, monsieur, ce devrait être mon quart.

Mais Cowdroy fit volte-face et lui cria :

— Vous êtes souffrant, monsieur Jury, et n'essayez pas de vous faire bien voir sur notre dos.

Et il partit, criant après un bosco.

Comme Gulliver l'avait prévu, le vent continuait de forcer et la mer ne fut bientôt qu'un champ de crêtes blanches. Bolitho oublia la querelle qu'il avait suscitée entre les deux aspirants.

On commença par un ris, puis un second, mais le bâtiment continuait à souffrir. Dumaresq finit par ordonner de tout rentrer sauf le grand hunier afin que la *Destinée* traversât la tempête sans trop de casse.

C'est alors que le vent mollit, comme pour signifier qu'il savait se montrer aussi pervers qu'il pouvait être bienveillant. Au lever du jour, la frégate fumait sous un grand soleil.

Bolitho dirigeait l'école à feu de la batterie de douze tribord quand Jury vint lui annoncer qu'il était autorisé à reprendre son service normal.

Bolitho sentait confusément que quelque chose n'allait pas, mais il n'insista pas.

— Le capitaine veut un salut comme ces gens n'en ont jamais vu lorsque nous arriverons à Rio – les canonniers riaient en se frottant les mains. Alors, nous faisons la course, la première division contre la seconde et il y aura du vin pour les gagnants.

Il s'était arrangé avec le commis. Codd, ses grandes dents en avant, lui avait accordé facilement cette faveur :

— Si c'est vous qui payez, monsieur Bolitho, seulement si vous payez !

— Parés, monsieur, annonça Little.

— Vous allez les chronométrer, fit Bolitho à Jury. Nous allons tirer trois fois, la division qui l'emporte deux fois a gagné.

— Mais je n'ai pas de montre, monsieur, dit Jury.

Bolitho le regarda, conscient que le capitaine et le second les observaient de la dunette.

— Vous l'avez perdue ? La montre de votre père ?

Il voyait encore sa fierté, sa tristesse quand il la lui avait montrée.

— Dites-moi ce qui s'est passé !

— Je ne l'ai plus, elle a disparu et c'est tout ce que je sais.

Jury était visiblement bouleversé. Bolitho lui posa la main sur l'épaule.

— Calmez-vous, je vais essayer de faire quelque chose.

Il sortit machinalement sa propre montre, qu'il tenait de sa mère.

— Prenez la mienne.

Accroupi près d'un canon, Stockdale avait tout entendu et il scrutait les visages de tous les hommes présents. De sa vie, il n'avait jamais possédé de montre et il y avait peu de chances que cela lui arrivât jamais, mais là, il devinait que c'était grave. Dans l'espace surpeuplé d'un navire, voler est dangereux, les marins sont gens trop pauvres pour laisser impuni ce genre de crime. Et le coupable courait moins de risques à se faire pendre qu'à subir bien pis.

Bolitho leva le bras :

— En batterie !

La deuxième division l'emporta haut la main. Pour les perdants, ce n'était pas étonnant : la deuxième avait Little et Stockdale, certainement les deux hommes les plus forts de tout le bord.

Tout ce beau monde alla gaiement boire un pot de vin. Bolitho savait pourtant bien que la fête était gâchée pour Jury.

— Faites saisir les pièces, ordonna-t-il à Little avant de regagner la dunette.

Dumaresq l'attendait :

— Joliment réussi, commenta le capitaine.

Palliser eut un fin sourire.

— Si nous donnons du vin aux hommes avant qu'ils aient eu l'occasion de tirer un seul vrai coup de canon, nous allons bientôt être à sec !

Mais Bolitho fut bien obligé de raconter ce qui venait de se passer :

— L'aspirant Jury s'est fait voler sa montre.

Dumaresq le regarda comme si de rien n'était.

— Et alors, qu'allons-nous faire, monsieur Bolitho ?

Le lieutenant rougit violemment.

— Je suis désolé, monsieur, je pensais que...

Dumaresq plissa les yeux pour observer un trio d'oiseaux de mer qui plongeaient à raser l'eau.

— Ça sent la terre.

Et se retournant brusquement vers Bolitho :

— C'est à vous qu'on en a parlé, débrouillez-vous. Bolitho salua le capitaine et le premier lieutenant qui reprirent leurs allées et venues sur le gaillard.

Oui, il avait encore beaucoup à apprendre.

VI

UN ACTE D'INDISCIPLINE

Sous huniers et foc, la *Destinée* glissait lentement sur les eaux bleues de la baie de Rio. Il faisait une chaleur torride, la brise suffisait à peine à créer un minuscule filet d'étrave. Tout l'équipage était excité à l'idée de se retrouver bientôt au mouillage.

Le plus endurci des hommes de mer n'aurait pu échapper à l'impression saisissante procurée par ce spectacle impressionnant. Ils avaient vu la terre se détacher dans les lueurs de l'aube et elle les dominait maintenant de toute sa splendeur. Bolitho n'avait encore jamais rien vu de semblable au Pain de Sucre, qui s'élevait comme un rocher gigantesque. Plus loin, entre des taches de forêt verte, se dessinaient une succession de chaînes montagneuses. On eût dit des vagues pétrifiées. Des plages blanches ourlées d'écume se nichaient entre la ville et la mer. Avec ses maisons blanches et ses tours ramassées, la ville évoquait tout sauf les rives de la Manche.

Surmontée du pavillon portugais, la première batterie se démasquait sous le vent, écrasée de soleil. Rio était une ville bien défendue et ses nombreux forts faisaient hésiter les plus entreprenants.

L'œil rivé dans sa lunette, Dumaresq examinait la ville et les bâtiments au mouillage.

— Laissez venir un brin.

— Ouest-nord-ouest, monsieur !

— Le garde-côte approche, annonça Palliser.

Dumaresq esquissa un sourire :

— Ils doivent se demander ce que nous venons diable faire dans les parages !

Bolitho décolla sa chemise de la peau. Il enviait les matelots, nus jusqu'à la ceinture, alors que les officiers devaient supporter leurs gros manteaux.

Mr Vallance, le canonnier, vérifiait les derniers préparatifs et s'assurait que tout était paré pour le salut.

Bolitho se demanda combien de paires d'yeux examinaient la frégate anglaise en ce moment : un bâtiment de guerre, que venait-il donc faire ? Avait-il des intentions pacifiques, ou bien apportait-il la nouvelle que la guerre avait éclaté en Europe ?

— Commencez le tir !

L'une après l'autre, les pièces ouvrirent le feu, dégageant un lourd nuage de fumée qui stagna au-dessus de la mer et leur cacha un moment la terre.

Le garde-côte portugais avait viré sur place. Ses grands avirons le faisaient ressembler à une araignée d'eau.

— Cet abruti veut nous montrer le chemin, nota une voix.

La dernière pièce tira et les canonniers se précipitèrent afin d'écouvillonner, puis de saisir les fûts, comme pour montrer que les intentions de la frégate étaient pacifiques.

Une silhouette agita un pavillon sur le garde-côte.

— Pas trop près, monsieur Palliser, ordonna le capitaine, ne prenons pas de risques avec ces gens-là !

Palliser s'empara de son porte-voix :

— Du monde aux bras, paré à virer !

Matelots et officiers, tout le monde se précipita à son poste.

— A rentrer les huniers !

Effrayés par la grosse voix de Palliser, les oiseaux de mer, chassés par le bruit des canons, et qui venaient tout juste de se poser, reprirent en catastrophe leur envol.

— A carguer les huniers !

— C'est bon, fit Dumaresq, mouillez.

Cédant à la pression de la barre, la *Destinée* vint lentement dans le vent.

— Mouillez !

Il y eut un grand plouf, l'ancre plongea dans les eaux tandis que les gabiers ferlaient les voiles dans un ensemble parfait, que semblait diriger une main invisible.

— Les embarcations à l'eau !

La *Destinée* rappelait sur son câble et finit par se stabiliser.

— Faites signe au garde-côte d'accoster, ordonna Dumaresq, je dois aller présenter mes respects au vice-roi, et plus tôt j'en serai débarrassé...

Il fit un petit signe de satisfaction à Gulliver et aux timoniers qui se tenaient près de la barre :

— Très belle manœuvre !

Gulliver se méfiait pourtant, ne sachant pas trop si le compliment cachait ou non un piège. Apparemment non.

— C'est ma première escale ici en tant que maître d'équipage, monsieur.

Leurs yeux se croisèrent : si la collision avec *l'Héloïse* avait été plus grave, ils n'auraient plus été là ni l'un ni l'autre pour en parler.

Pris par ses hommes, Bolitho n'eut guère le temps d'assister à l'arrivée des officiers portugais. Ils étaient magnifiques dans leurs uniformes chamarrés et ne paraissaient guère souffrir de la chaleur. Les maisons blanches de la ville étaient maintenant noyées dans la brume, ce qui ajoutait encore au mystère. Les embarcations locales possédaient un grément assez semblable à celui des felouques arabes que Bolitho avait eu l'occasion d'observer sur les côtes d'Afrique.

La voix de Palliser le sortit brusquement de ses pensées :

— Faites rompre du poste de manœuvre, monsieur Bolitho. Vous allez à terre avec le capitaine.

Bolitho s'engouffra avec délice sous la dunette : il y régnait une fraîcheur de rêve.

Il faillit heurter de plein fouet le chirurgien qui remontait, extrêmement agité.

— Il faut que je voie le capitaine d'urgence, le maître du brigantin se meurt.

Bolitho traversa le carré et entra dans sa chambre minuscule, le temps de ramasser son sabre et son chapeau.

Ils savaient fort peu de chose sur le capitaine du brigantin : l'homme s'appelait Jacob Triscott, originaire du Dorset. Et comme Bulkley le lui avait fait remarquer, il n'était pas très réconfortant pour un homme de savoir qu'on vous gardait en vie pour le plaisir de vous faire pendre. Bolitho dut bien s'avouer

que cette nouvelle le bouleversait. Tuer un homme en état de légitime défense, rien à dire. Mais ce délai lui semblait déloyal, à la limite de la décence.

Rhodes arriva dans le carré.

— Je suis mort, avec tous ces visiteurs, ils vont m'épuiser. Mais, fit-il en voyant la tête de Bolitho, que se passe-t-il ?

— Le capitaine de la brigantine est à l'agonie.

— Je suis au courant, fit-il avec un haussement d'épaules. C'était toi ou lui, pas la peine de chercher plus loin. Oublie tout ça, c'est le problème de notre seigneur et maître, il voulait arracher à ce salopard le maximum de renseignements avant qu'il meure. Et sans trop regarder aux moyens.

Il accompagna Bolitho jusqu'à la porte de toile et ils s'arrêtèrent un instant pour contempler la lumière aveuglante.

— Toujours pas de nouvelles, pour la montre de Jury ?

— Le capitaine m'a dit de me débrouiller, sourit amèrement Bolitho.

— Naturellement...

— J'avais espéré que cela lui était sorti de la tête, mais maintenant, il faut bien que je fasse quelque chose. Jury a déjà eu assez de malheurs comme ça.

Johns, le cuisinier personnel du capitaine, passait par là. Apercevant Bolitho, il lui dit :

— Le canot est à l'eau, monsieur, et vous feriez bien de ne pas trop traîner.

Rhodes donna à Bolitho une grande tape dans le dos.

— Notre seigneur et maître n'aimerait pas trop que tu te fasses désirer !

Comme Bolitho s'apprêtait à suivre le coq, Rhodes ajouta :

— Écoute, Dick, si tu veux que je m'occupe de cette foutue montre pendant que tu es à terre...

— Non, merci, répondit Bolitho en secouant la tête, le voleur appartient presque sûrement à ma division. S'il faut que je les fouille un par un, tous les efforts que j'ai faits pour établir un climat de confiance avec eux seront réduits à néant. Il faut que je trouve autre chose.

— J'espère simplement que ce jeune Jury ne l'a pas perdue : une chose est de perdre un objet, se le faire voler en est une autre.

Ils gagnèrent en silence la coupée tribord où la garde était rassemblée pour rendre les honneurs au capitaine.

Mais Dumaesq avait bien d'autres chats à fouetter : « Non monsieur, l'entendait-on crier au chirurgien, il ne mourra pas ! Pas tant qu'il ne m'aura pas dit tout ce qu'il sait ! »

Bulkley se tordait les mains de désespoir.

— Mais cet homme est à l'agonie, monsieur, je ne peux rien faire de plus !

Dumaesq contemplait le canot à ses ordres et la garde de fusiliers. On l'attendait à la résidence du vice-roi, il valait mieux éviter tout contretemps si jamais il avait besoin de la coopération des Portugais. Du coup, il tomba sur Palliser :

— Bon sang de bois, débrouillez-vous avec ça. Dites à cet âne de Triscott que, s'il nous fournit les détails de sa mission et de sa destination, j'écirai à sa paroisse dans le Dorset. Avec ça, on se souviendra de lui comme d'un honnête homme. Essayez de l'impressionner en évoquant tout ce que cela représentera pour sa famille et pour ses amis.

Palliser paraissait toujours aussi incrédule.

— Mais, bon Dieu, monsieur Palliser, faites quelque chose !

Le second ne savait trop quoi dire.

— Et s'il me crache à la figure ?

— Dans ce cas, je le pendrai sur-le-champ, et nous verrons bien ce qu'en pensera sa famille !

Bulkley s'avança :

— Gardez votre calme, monsieur : cet homme est à l'agonie, il ne peut plus faire de mal à personne !

— Allez le voir et répétez-lui mot pour mot ce que je viens de vous dire, c'est un ordre ! Dites à Mr Timbrell, ajouta-t-il à l'adresse de Palliser, de disposer un palan à la grand-vergue. Si ce gaillard ne veut pas coopérer, mourant ou pas, c'est le sort que je lui prépare !

Palliser le suivit à la coupée.

— Je lui ferai signer sa déposition, monsieur. Il y aura un témoin et je vous garantis qu'il produira un document écrit.

Dumaresq eut un petit sourire.

— Voilà un homme comme je les aime. Occupez-vous de ça ! – apercevant Bolitho : Montez dans le canot, nous allons nous occuper de ce vice-roi, pas vrai ?

Après que son canot eut débordé, Dumaresq se retourna pour examiner son bâtiment. Le soleil le contraignait à plisser les yeux.

— Ce Bulkley est sans doute un excellent chirurgien, mais il est parfois trop timoré. À le voir, on croirait que nous faisons une promenade de santé, alors que nous recherchons un trésor.

Bolitho essayait de se décontracter. Le banc le brûlait, mais il essayait d'adopter un maintien aussi digne que celui de son capitaine.

Mis en confiance par ce début de confiance, il hasarda, en prenant bien garde de parler à voix basse pour ne pas être entendu des nageurs :

— Mais monsieur, ce trésor existe-t-il vraiment ?

Dumaresq serra un peu plus fort ses mains autour de la garde de son sabre, les yeux perdus sur le rivage.

— Je suis sûr qu'il est quelque part, même si je ne sais pas où. Je ne sais même pas ce qu'il en reste ni sous quelle forme. C'est la raison pour laquelle nous avons fait escale à Madère chez ce vieil ami. Mais il se passe des choses très surprenantes. Voilà pourquoi mon secrétaire a été assassiné, et pourquoi aussi *l'Héloïse* nous a pistés. Et à présent, ce malheureux Bulkley voudrait que je dise une prière pour ce salopard qui détient peut-être des secrets de première importance, un homme qui a manqué tuer mon troisième lieutenant ! – il se retourna pour regarder Bolitho dans les yeux : Vous êtes toujours sur la trace de la montre de Jury ?

Bolitho dut avaler sa salive – le capitaine n'avait rien oublié du tout.

— Je vais m'en occuper, monsieur, dès que possible.

— Hmm, mais ne vous en faites pas un monde. Vous êtes l'un de mes officiers. S'il y a eu crime, le coupable doit être puni, et avec la plus grande sévérité. Ces pauvres diables n'ont pas un sou à eux tous, et il n'est pas question qu'ils se fassent avoir par

un voleur de bas étage. Encore que la plupart d'entre eux aient commencé leur existence ainsi !

Sans lever la voix, Dumaresq glissa à son cuisinier :

— Johns, regarde ce que tu peux faire.

Il n'en dit pas plus, mais Bolitho sentit très bien à quel point ils étaient de connivence.

Dumaresq fixait l'escalier sur le quai. On apercevait des uniformes, quelques chevaux. Une voiture aussi, en y regardant de plus près, sans doute destinée à conduire les visiteurs à la résidence.

Dumaresq soupira.

— Vous allez m'accompagner, cela vous fera une bonne expérience – et riant soudain : Après que *l'Asturias* eut rompu le combat, il y a trente ans, on prétend qu'il est venu faire escale à Rio. On raconte aussi que les autorités portugaises ont leur petite idée sur ce qu'il est advenu du butin. Quelques-uns parmi ceux qui nous attendent sur la jetée sont donc plus inquiets que je ne le suis en ce moment.

Le brigadier leva sa gaffe. Avirons rentrés, le canot vint mourir contre les marches.

Dumaresq avait oublié sa bonne humeur.

— Laissons les choses suivre leur cours, mais j'ai hâte de rentrer à bord pour voir si Mr Palliser aura su se montrer persuasif.

Les fusiliers de Colpoys les attendaient au garde-à-vous en haut des marches, aussi rouges que leurs uniformes. La garde portugaise, vestes blanches à parements jaunes, leur faisait face.

Dumaresq serra les mains de différents dignitaires, fit force courbettes ; on échangea des compliments qu'il fallut traduire dans les deux langues. Bolitho fut surpris de voir autant de noirs dans la foule des badauds, esclaves ou domestiques au travail dans les plantations. On était allé les chercher à des milliers de milles et, avec de la chance, ils étaient achetés par un maître à peu près humain. Dans le cas contraire, ils n'avaient guère de temps à vivre.

Dumaresq monta en voiture avec trois des Portugais, tandis que les autres montaient en selle.

Colpoys remit son sabre au fourreau et leva les yeux pour regarder la résidence du vice-roi qui se dessinait en haut d'une colline escarpée.

— Et dire qu'il va falloir qu'on se paye cette grimpette ! Je suis fusilier, bon sang, pas fantassin !

Le temps d'arriver au palais, Bolitho était trempé. Un domestique conduisit les fusiliers derrière la demeure, Bolitho et Colpoys dans une pièce haute de plafond qui ouvrait sur la mer et sur un grand jardin plein de fleurs sous les palmes.

D'autres domestiques, qui prenaient bien soin de ne jamais lever les yeux, leur apportèrent du vin et des sièges. Un énorme éventail se mit en branle au-dessus de leurs têtes.

— Dieu que ça fait du bien ! soupira Colpoys en étendant paresseusement les jambes.

Les fonctionnaires, militaires, commerçants portugais qui vivaient là se la coulaient douce, songea Bolitho en souriant. Il leur fallait certes supporter la chaleur, les fièvres et des foules de risques mortels. Mais on prétendait que la richesse de l'empire était immense : argent, pierres précieuses, métaux rares, plantations de canne, pas étonnant que des armées d'esclaves fussent nécessaires pour satisfaire aux exigences de Lisbonne.

Colpoys posa son verre et se dressa brusquement. Dumaresq avait apparemment fait ce qu'il avait à faire, le temps pour ses fusiliers de grimper la côte à pied. À voir sa tête, il était évident qu'il n'était guère satisfait du résultat.

— Nous rentrons à bord, annonça-t-il brusquement.

Les adieux eurent lieu à la résidence, cette fois-ci, et Bolitho comprit enfin que le vice-roi était absent de Rio, mais qu'il rentrerait dès que la nouvelle de l'arrivée de la *Destinée* lui serait parvenue.

C'est en tout cas ce que Dumaresq leur expliqua en passant devant la garde.

— Cela signifie en clair, grommela-t-il, qu'il insiste pour que j'attende son retour. Mais je ne suis pas né de la dernière pluie, Bolitho. Ces gens-là sont peut-être nos plus vieux alliés, ils n'en restent pas moins des pirates ou guère mieux. Enfin, vice-roi ou pas, dès que *l'Héloïse* sera là, je lève l'ancre !

» Et ramenez vos hommes, ordonna-t-il à Colpoys.

Les fusiliers se mirent en branle dans un grand nuage de poussière et Dumaresq monta en voiture.

— Venez avec moi, dit-il à Bolitho. Lorsque nous serons arrivés au quai, je veux que vous portiez un message pour moi — il tira une enveloppe de son manteau : J’ai préparé ce pli en prévoyant le pire. Le cocher vous conduira là-bas, et toute la ville sera au courant dans moins d’une heure — sourire narquois : Le vice-roi est peut-être futé, mais il n’est pas le seul !

Ils dépassèrent Colpoys et ses fusiliers en nage.

— Prenez quelqu’un avec vous — et comme Bolitho ne comprenait pas : Je veux dire, une sorte de garde du corps, si vous préférez. J’ai aperçu votre lutteur de foire dans le canot. Stockdale, je crois ? Emmenez-le.

Bolitho n’en revenait pas : comment Dumaresq pouvait-il bien se souvenir de son nom ? À bord, un homme était à l’agonie, et Palliser ne vaudrait guère mieux s’il ne parvenait pas à lui tirer les vers du nez. Il devait y avoir quelque part à Rio un homme qui avait à voir avec le trésor perdu, mais pas celui à qui était destiné le billet de Dumaresq.

Il y avait aussi un bâtiment, son équipage, la prise et des milliers de milles les attendaient, sans qu’ils soient certains de réussir. Dumaresq portait un lourd fardeau sur ses épaules. Cela en rendait la montre de Jury dérisoire.

Une grande métisse, un panier de fruits sur la tête, s’arrêta pour les regarder passer. Ses épaules nues étaient couleur de miel et elle leur fit un grand sourire.

— Joli brin de fille, nota simplement Dumaresq. Et la plus belle paire de lolos que j’aie jamais vue. Je risquerais bien quelques ennuis ultérieurs pour le plaisir de la cajoler un peu !

Bolitho ne savait trop quoi dire : il était certes habitué au langage cru des marins, mais, venant de Dumaresq, le propos lui paraissait d’une vulgarité à toute épreuve.

Dumaresq attendit que leur voiture s’arrête.

— Faites vite, j’ai l’intention de faire aiguade demain, et nous avons encore du pain sur la planche d’ici là.

Sur ces mots, il descendit l’escalier à grandes enjambées pour embarquer dans le canot.

Assis en face de Stockdale qui prenait toute la place, Bolitho indiqua au cocher l'adresse où il devait se rendre.

Dumaresq avait pensé à tout : Bolitho aurait pu se faire arrêter à tout moment, comme n'importe quel étranger. Mais les armoiries du vice-roi sur les portières valaient tous les laissez-passer.

La voiture s'arrêta devant une grande demeure entourée d'un grand mur. Apparemment, c'était l'une des plus vieilles maisons de Rio. Elle occupait le centre d'un jardin magnifique, sans compter une large allée qui menait au portail.

Un domestique noir accueillit Bolitho sans manifester la moindre surprise et le conduisit dans un grand hall circulaire. Des vasques de marbre débordant de fleurs alternaient avec des statues dans leurs niches.

Bolitho restait planté là, ne sachant trop que faire. Un autre domestique passa, raide comme la justice, et fit comme s'il ne voyait pas la lettre qu'il tenait à la main.

— Je vais leur frotter les oreilles, grogna Stockdale.

Une porte s'ouvrit sans bruit : un homme frêle, vêtu d'une culotte blanche et d'une chemise de dentelle, observait Bolitho.

— Vous appartenez à ce navire.

Bolitho n'en croyait pas ses oreilles : c'était un Anglais.

— Oui, euh, monsieur, lieutenant Richard Bolitho du bâtiment de Sa Majesté...

L'homme s'avança pour lui serrer la main.

— Mais je connais le nom de ce bâtiment, lieutenant, tout Rio est au courant.

Il le précéda dans une pièce tapissée de livres et lui offrit un siège. Un domestique invisible referma la porte derrière eux et Bolitho aperçut Stockdale, immobile là où il l'avait laissé. Le marin était paré à le protéger et à réduire la maison à un tas de briques si besoin était.

— Je m'appelle Jonathan Egmont, fit-il en souriant, mais cela ne vous dit sans doute rien. Vous êtes bien jeune pour votre grade.

Bolitho posa les mains sur les accoudoirs : un meuble massif, finement sculpté, aussi ancien que la demeure.

Une autre porte s'entrouvrit. Un domestique attendit qu'Egmont voulût bien remarquer sa présence.

— Un peu de vin, lieutenant ?

— Volontiers, monsieur, dit Bolitho qui avait la bouche horriblement sèche.

— Mettez-vous à l'aise, pendant que je lis le billet de votre capitaine.

Egmont alla s'asseoir à son bureau et découpa soigneusement le pli avec un stylet d'or. Bolitho examina la pièce : des livres et des livres au mur le sol recouvert de riches tapis. Il distinguait mal les objets dans la pénombre, encore aveuglé par le soleil. Les volets étaient tirés, et il y avait à peine assez de lumière pour seulement distinguer les traits de son hôte. Mais l'homme avait un visage intelligent, la soixantaine peut-être, encore que l'on vieillisse vite sous ces climats. Il était difficile de deviner ce qu'il faisait dans cette région et comment Dumaresq le connaissait.

Egmont reposa soigneusement la lettre et regarda Bolitho.

— Votre capitaine ne vous a parlé de rien ? Non, à voir votre expression, et j'ai eu tort de vous le demander.

— Il m'a ordonné de porter cette lettre aussi vite que possible, c'est tout ce que je sais.

— Je vois.

L'espace d'un instant, il parut incertain sur la conduite à tenir. Il se décida enfin :

— Je vais faire mon possible. Cela prendra du temps, naturellement, mais je suis sûr que votre capitaine souhaitera rester un peu, compte tenu de l'absence du vice-roi.

Bolitho ouvrit la bouche et la referma aussitôt : une porte s'ouvrait et une femme entra dans la pièce, portant un plateau.

Il se leva, honteux de sa chemise trempée et de ses cheveux plaqués par la sueur. Il n'avait jamais vu plus belle femme de sa vie.

Elle était tout de blanc vêtue et sa taille était soulignée par une ceinture dorée. Ses cheveux noirs d'ébène, comme les siens, étaient attachés sur la nuque et retombaient souplement sur des épaules soyeuses.

Elle le regardait, le détaillait même de la tête aux pieds, la tête légèrement penchée.

Egmont, qui s'était levé lui aussi, annonça :

— Je vous présente ma femme, lieutenant.

Bolitho s'inclina.

— Très honoré, madame.

Et il se tut, ne sachant que dire. Cette femme l'intimidait, il ne trouvait pas ses mots, et elle n'avait pourtant pas ouvert la bouche.

Elle posa le plateau sur une table et lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, lieutenant, vous pouvez me baiser la main.

Bolitho prit délicatement les doigts qu'on lui tendait : quelle douceur, quelle odeur !

Elle avait les épaules nues, et l'on devinait dans la pénombre ses yeux violets. Sa beauté était parfaite, sa voix même, excitante au plus haut point. Mais comment pouvait-elle être sa femme ? Elle était certainement beaucoup plus jeune que lui. Espagnole ou portugaise, sûrement pas anglaise. Bolitho était prêt à croire qu'elle était tombée d'une autre planète.

— Richard Bolitho, madame, finit-il par bredouiller.

Elle se recula un peu et posa un doigt mutin sur sa bouche.

— Bo-li-tho ! Je crois que je préfère vous appeler lieutenant, ce sera plus facile !

Sa longue robe balayait majestueusement le sol, elle tourna les yeux vers son mari :

— Et plus tard, je crois que je vous appellerai Richard !

— Je vais rédiger une réponse à l'attention de votre capitaine, déclara Egmont, et vous la lui porterez.

Et regardant sa femme, mais comme si elle n'était pas là :

— Je vais voir ce que je peux faire.

Son épouse se tourna vers Bolitho.

— N'hésitez pas à revenir pendant que vous serez à Rio, cette maison est la vôtre. Votre visite m'a fait réellement plaisir, ajouta-t-elle, le fixant avec intensité.

Elle se retira. Les jambes en coton, Bolitho se laissa tomber dans son fauteuil.

— J'en ai pour quelques instants, reprenez du vin si cela vous chante.

Et Egmont alla s'installer à son bureau. Lorsqu'il eut terminé, il scella soigneusement l'enveloppe à la cire.

— La mémoire est une faculté étrange, laissa-t-il enfin tomber distraitement. Je suis ici depuis des années et je ne voyage que rarement, lorsque mes affaires m'appellent. Puis un beau jour, voilà que débarque un vaisseau du roi, commandé par le fils de quelqu'un qui me fut cher. Et tout est bouleversé.

Il se tut brusquement avant de poursuivre :

— Mais vous avez certainement hâte de retourner à vos devoirs. Je vous souhaite une excellente journée, conclut-il en lui tendant le pli.

Stockdale l'attendait, interrogateur.

— Terminé, monsieur ?

Bolitho s'arrêta net en entendant une porte s'ouvrir : elle était là, muette, impassible. Sa longue robe lui faisait dans l'ombre une silhouette aussi parfaite que les statues du hall. Elle restait impassible, se contenant de le dévorer des yeux, comme si elle essayait de faire passer un message. Elle posa doucement sa main sur sa poitrine. Bolitho avait le cœur qui battait à rompre, à la seule idée que sa main aurait pu rejoindre la sienne.

La porte se referma. Avait-il rêvé ? Était-ce l'effet du vin ?

Il jeta un coup d'œil à Stockdale : à voir sa tête, inutile d'essayer de lui en conter.

— Nous rentrons à bord, Stockdale.

Le marin le suivit et ils émergèrent à la lumière. Ce n'était pas trop tôt.

On était au crépuscule lorsque le canot poussa du quai. Pendant toute la traversée, Bolitho ne put détacher ses pensées de la dame blanche.

Rhodes l'attendait à la coupée et lui murmura rapidement :

— Dick, le premier lieutenant te cherche partout.

— Venez me voir à l'arrière.

C'était la voix impérative de Palliser, et Rhodes n'eut pas le temps d'en dire davantage.

Bolitho monta l'échelle de dunette et le salua.

— Oui, monsieur.

— Je vous ai attendu, monsieur, fit sèchement Palliser.

— Oui monsieur, mais le capitaine m'avait confié une mission.

— Et ça vous a pris tout ce temps ?

Bolitho essaya de contrôler la colère qu'il sentait monter. Quoi qu'il dît, quoi qu'il fît, Palliser n'était jamais content.

— Eh bien, monsieur, répondit-il calmement, je suis rentré à présent.

Palliser le scrutait, guettant quelque insolence.

— Durant votre absence, continua-t-il, le capitaine d'armes, agissant selon mes ordres, a fouillé les affaires de quelques hommes – il attendit une réaction de Bolitho : J'ignore quelle sorte de discipline vous tentez d'inculquer aux hommes de votre division, mais laissez-moi vous dire que vous n'y arriverez sûrement pas à coups de doubles ou de distributions de vin ! On a retrouvé la montre de Mr Jury en possession de l'un de vos gabiers volants, Murray. Alors, qu'en dites-vous ?

Bolitho le fixait, incrédule. Murray avait sauvé la vie de Jury. Sans lui, l'aspirant aurait péri sur le pont de *l'Héloïse* cette sombre nuit. Et si Jury ne lui avait pas jeté un sabre, Bolitho serait mort lui aussi. Tout cela était leur secret, aucun n'en avait dit mot à qui que ce soit.

Il essaya de protester.

— Murray est un excellent marin, monsieur, je n'arrive pas à croire que c'est un voleur.

— Et moi, je suis certain de ce que j'avance. Il vous reste beaucoup de choses à apprendre, monsieur Bolitho. Des gens comme Murray ne se risqueraient certainement pas à voler quelque chose à l'un de leurs camarades. Mais avec un officier ou un aspirant, c'est plus facile.

Il avait visiblement beaucoup de peine à contrôler le ton de sa voix.

— Je ne vous ai pas encore dit le pire, reprit-il. Mr Jury a eu l'impertinence insensée de prétendre qu'il avait fait cadeau de cette montre à Murray. Pourriez-vous croire une seconde, même un homme comme vous, monsieur Bolitho, une fable pareille ?

— Je crois qu'il a dit cela pour essayer de sauver Murray, monsieur. Il a sans doute eu tort, mais je le comprends très bien.

— C'est bien ce que je pensais — il s'approcha : Je vais faire en sorte que Mr Jury regagne l'Angleterre dès que nous aurons rencontré un autre bâtiment. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous agissez de manière injuste, répondit impulsivement Bolitho.

Il n'en était même plus à la colère, mais plutôt au dernier stade du désespoir. Palliser avait tenté de le provoquer, cette fois, il débordait.

— Si vous essayez de me discréditer à travers Mr Jury, ajouta-t-il, vous avez gagné. Mais même dans ce cas, sachant qu'il n'a plus de famille et qu'il est prêt à se consacrer corps et âme à la marine, votre attitude est condamnable ! Et si j'étais à votre place, monsieur, j'aurais honte de moi !

Palliser le fixait comme s'il venait de recevoir un coup de poing.

— Que dites-vous ?

Une frêle silhouette sortit de l'ombre. C'était Macmillan, le cuisinier du capitaine.

— Vous d'mande bien pardon, messieurs, mais le capitaine aimerait vous voir immédiatement dans sa chambre.

Et il s'éclipsa comme s'il craignait de prendre un mauvais coup dans l'algarade.

Dumaresq se tenait au milieu de sa chambre, jambes écartées, les poings campés sur les hanches.

— Je ne veux pas vous entendre hurler sur la dunette comme des mégères, fit-il en regardant ses deux officiers. Mais bon sang, qu'est-ce qui vous arrive ?

Palliser, tout pâle, semblait très affecté.

— Si vous aviez entendu ce que m'a dit Mr Bolitho, monsieur...

— Entendu ? Entendu quoi au juste ? Mais tout le bâtiment vous a entendus ! s'écria Dumaresq, tendant le poing vers le ciel. Comment osez-vous, fit-il en s'adressant à Bolitho, faire preuve d'insubordination envers le premier lieutenant ? Vous lui devez obéissance, sans hésitation ni murmure. La discipline

est capitale, sans quoi ce bâtiment deviendrait un ramassis. J'attends, non, j'exige que ce navire obéisse au moindre de mes ordres. Régler ce genre d'affaire en public est une pure folie, et je ne le tolérerai pas ! Que cela ne se reproduise plus, ajouta-t-il en le fixant droit dans les yeux.

Palliser tenta bien de protester :

— Je lui disais, monsieur...

Mais il se tut sous le regard glacial de Dumaresq.

— Vous êtes mon premier lieutenant et je vous soutiendrai dans tout ce que vous accomplirez sous mes ordres. Mais vous n'êtes pas autorisé pour autant à vous passer les nerfs sur un jeune officier qui ne peut pas lutter à armes égales. Vous êtes un officier expérimenté et de grande valeur, alors que Mr Bolitho vient d'embarquer. Il est comme Mr Jury : il ne connaît de la mer que ce qu'il a appris depuis notre appareillage. En êtes-vous d'accord ?

Palliser déglutit difficilement. Sa tête courbée sous les barrots lui donnait l'air d'un orant.

— Oui, monsieur.

— Parfait, voilà au moins un point sur lequel nous nous comprenons.

Dumaresq s'approcha de la fenêtre pour contempler les lumières qui jouaient sur l'eau.

— Vous allez poursuivre votre enquête, monsieur Palliser. Je ne souhaite pas qu'un gabier de la capacité de ce Murray soit inquiété s'il est innocent. Mais je ne veux pas non plus qu'il échappe au châtement s'il est coupable. Tout le bord sait ce qui s'est passé. S'il s'en tire uniquement parce que nous aurons été incapables de mettre au jour la vérité, nous ne pourrons plus jamais tenir les vrais voleurs et les fauteurs de troubles en puissance.

Il tendit la main à Bolitho :

— Vous avez une lettre pour moi, j'imagine – et la prenant : Débrouillez-vous avec Mr Jury. Traitez-le sévèrement, mais justement. Ce sera une épreuve décisive, autant pour vous que pour lui. Et maintenant, rompez.

En refermant la porte derrière lui, Bolitho entendit Dumaresq dire :

— La déposition que vous avez arrachée à ce Triscott est tout à fait remarquable, cela explique bien des choses.

Palliser répondit quelque chose qu'il ne comprit pas et Dumaresq répondit :

— Il manque encore une minuscule petite pièce, et le puzzle sera complet, plus rapidement que je ne pensais.

Bolitho s'éloigna. Il sentait dans son dos les yeux du factionnaire qui l'observait avec curiosité dans la pénombre. Il se dirigea vers le carré et alla s'asseoir avec difficulté, comme quelqu'un qui vient de faire une chute de cheval.

— Quelque chose à boire, monsieur ? lui demanda Poad.

Bolitho fit signe que oui sans même avoir entendu. Bulkley était assis contre une membrure.

— Le patron de *l'Héloïse* est-il mort ? lui demanda-t-il.

Bulkley leva lentement des yeux embrumés...

— Ouais, quelques minutes après avoir signé sa déposition – sa voix était mortellement lasse : j'espère qu'au moins ça en valait la peine.

Colpoys sortit de sa chambre et vint s'asseoir avec eux, une jambe négligemment passée par-dessus l'accoudoir.

— Vous tombez bien, je commençais à m'ennuyer considérablement : au mouillage, rien à faire... Mais, ajouta-t-il avec un petit sourire ironique en les regardant tour à tour, je vois que j'avais tort, il y a une de ces ambiances...

Bulkley poussa un long soupir.

— J'ai tout entendu ou presque. Triscott faisait une unique traversée comme patron, il avait apparemment pour consigne de nous rallier à Funchal pour savoir ce que nous fabriquions...

Il fit tomber son verre de brandy par mégarde mais ne vit apparemment pas l'alcool qui dégoulinait sur ses jambes.

— ... Il devait ensuite rallier les Antilles pour remettre le navire à son propriétaire, celui qui avait financé la construction.

Il toussa, s'essuya lentement le menton avec un grand mouchoir rouge.

— Mais il voulut se montrer trop malin et tenta de nous suivre. Vous imaginez ça ? poursuivit-il en se retournant comme pour s'assurer que Dumaresq ne pouvait pas l'entendre de

l'autre côté de la cloison. C'est la souris qui court après le chat ! Enfin, il a reçu son dû.

— Mais, le coupa le fusilier, qui est donc ce mystérieux acheteur de brigantins ?

Bulkley se tourna vers lui avec difficulté.

— Je vous croyais plus perspicace. Sir Piers Garrick, bien sûr ! Un ex corsaire du roi qui fait maintenant le pirate pour son propre compte !

Rhodes pénétra dans le carré.

— J'ai tout entendu, et nous aurions dû nous en douter depuis que notre seigneur et maître y a fait allusion. Quand on pense à tout ce temps, il doit bien avoir la soixantaine. Et vous croyez vraiment qu'il connaît l'existence de *l'Asturias* et du trésor ?

— Nous voilà bien, Stephen, le coupa Colpoys, le carabin s'est assoupi.

Poad, qui rôdait dans les parages, annonça :

— Ce soir, messieurs, nous avons du porc frais qu'un certain Mr Egmont nous a fait parvenir avec ses compliments – il ménageait ses effets : Le batelier a dit que c'était pour fêter la visite de Mr Bolitho.

L'intéressé rougit comme une tomate.

Colpoys hocha tristement la tête.

— Mon Dieu, nous sommes à peine arrivés, et je devine qu'il y a déjà une femme là-dessous !

Gulliver alla s'installer à table avec le chirurgien et le commis, et Rhodes prit Bolitho à part.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Dick ?

— J'ai perdu mon sang-froid – pauvre sourire : Ça peut arriver à tout le monde.

— Bien, tiens-lui tête et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé. J'ai dit à Jury, continua-t-il après s'être assuré que personne ne les entendait, d'aller t'attendre dans la chambre des cartes, vous ne serez pas dérangés. Règle cette affaire, je suis déjà passé par là.

Il renifla soudain avec volupté :

— Oh, mais, je sens le fumet délicieux de ce cochon. Décidément, Dick, tu sais y faire !

Bolitho se dirigea vers la chambre des cartes, située immédiatement après la descente. Jury l'attendait près de la table vide. Il ruminait sans doute sa carrière irrémédiablement balayée, comme avaient été effacés tous les calculs de Gulliver.

— Je sais ce que vous avez fait, commença Bolitho. Le cas de Murray fera l'objet d'une enquête en règle, j'ai la parole du capitaine. Quant à vous, vous ne serez pas débarqué – Jury poussa un profond soupir de soulagement. Maintenant, à vous de jouer.

— Je... je ne sais que dire, monsieur.

Bolitho était bien décidé à crever l'abcès. Lui aussi, dans le temps, avait été une espèce de Jury, et il savait ce que Ton ressent quand on est confronté à un désastre imminent.

— Vous avez eu tort, reprit-il : vous avez raconté un mensonge pour sauver un homme qui est peut-être coupable – Jury essaya de protester mais il le fit taire : Vous n'aviez pas à faire pour lui ce que vous n'auriez sûrement pas fait pour un autre. Mais j'ai ma part de responsabilité : s'il ne s'était agi ni de vous ni de Murray, je dois bien admettre que je n'aurais pas réagi de la même manière.

— Je suis désolé pour le tort que j'ai pu causer. Et spécialement pour celui que je vous ai causé, monsieur.

Bolitho le regarda pour la première fois dans les yeux : il semblait désespéré.

— Je sais, je sais. Nous devons tirer tous les deux la leçon de ce qui s'est passé – durcissant un peu le ton : Dans le cas contraire, nous ne serions dignes ni l'un ni l'autre de porter l'uniforme du roi. À présent, regagnez votre poste.

Jury quitta les lieux, et Bolitho attendit là plusieurs minutes le temps de se refaire une contenance.

Il avait fait ce qu'il avait à faire, même si c'était un peu tard. À l'avenir, Jury serait davantage sur ses gardes et ne ferait plus une confiance aussi aveugle aux autres. De la graine de héros, comme disait le capitaine.

Il soupira et sortit de la chambre des cartes. Rhodes leva les yeux en le voyant entrer, l'air interrogateur.

— Cela n'a pas été facile, fit Bolitho en haussant les épaules.

— Ce n'est jamais facile.

Puis Rhodes lui fit un grand sourire en plissant les narines :

— Nous sommes en retard puisque ce cochon s'est fait attendre, mais nous n'en aurons que plus d'appétit !

Bolitho prit le verre de vin que lui tendait Poad et alla s'asseoir. Rhodes avait de la chance : il vivait au jour le jour, sans jamais s'inquiéter du lendemain. C'était là la meilleure méthode pour vivre agréablement. Mais il revit soudain le visage déconfit de Jury : tout le monde n'est pas fait ainsi.

VII

CAS DE CONSCIENCE

Deux jours passèrent, le vice-roi n'était toujours pas là. Ou bien, s'il était rentré, il ne manifestait pas d'empressement exagéré à recevoir Dumaresq.

Assommés par le soleil, les marins accomplissaient leurs tâches avec de moins en moins d'enthousiasme. Les caractères s'aigrissaient, il fallut punir plusieurs matelots.

Chaque fois que l'on piquait la cloche pour la relève de quart, Dumaresq montait sur le pont. Lui aussi semblait de plus en plus nerveux. Un marin fut puni d'une corvée pour l'avoir regardé un peu fixement, et l'aspirant Ingrave, qui lui servait d'écrivain, fut renvoyé au motif qu'« il était trop stupide pour tenir une plume ».

Bolitho lui-même, pourtant peu au fait des finesses diplomatiques, était bien conscient de leur isolement croissant. Quelques embarcations tournaient bien autour de la *Destinée*, dans l'espoir vain de monnayer quelque marchandise, mais les factionnaires avaient pour consigne de les repousser systématiquement. Quant à Egmont, aucun signe de vie.

Le commis était allé se plaindre à l'arrière qu'il ne pouvait garantir l'approvisionnement en fruits frais. Il s'était fait proprement recevoir, et tout le bord avait retenti des hurlements de Dumaresq :

— Mais pour qui me prenez-vous donc, avec vos gémissements ? Vous croyez que je n'ai rien d'autre à faire que m'occuper de vos petits commerces ? Prenez donc une embarcation, allez à terre vous-même, et dites-leur que cette fois-ci, les vivres sont pour moi !

Codd s'enfuit précipitamment sous les cris qui le poursuivaient de plus belle :

— Et cette fois, ne vous avisez pas de revenir les mains vides !

Pourtant, au carré, l'atmosphère n'avait guère changé : les plaisanteries habituelles, la dernière histoire qui courait à bord. Mais l'ambiance s'alourdissait quelque peu à chaque apparition de Palliser.

Bolitho avait convoqué Murray pour l'informer des accusations qui pesaient sur lui. Murray avait vigoureusement nié toute implication, apparemment plus indigné qu'effrayé par la pensée du châtiment. Il l'avait supplié de plaider sa cause, et Bolitho avait été très impressionné par son apparente sincérité. Malheureusement, le pire l'attendait si l'on n'apportait pas la preuve de son innocence.

Poynter, capitaine d'armes, était perplexe. La situation était trop simple : il avait trouvé la montre dans le coffre de Murray, quelqu'un l'y avait peut-être cachée, et alors ? Il était évident que des fouilles allaient être entreprises après le vol, et un vrai voleur se serait arrangé pour la cacher dans un endroit plus discret. Tout cela n'avait pas de sens.

Le soir de ce même jour, on annonça que *l'Héloïse* était en vue. Dumaresq l'observa un long moment dans sa lunette.

— Il a pris son temps, maugréa-t-il, ce n'est pas comme cela qu'il obtiendra une promotion !

— Tu as vu, Dick ? fit remarquer Rhodes. Les citernes ne sont pas venues comme promis. Les niveaux sont bas, et notre seigneur et maître doit être vert de rage !

Bolitho se souvint de ce que lui avait dit Dumaresq : la *Destinée* devait refaire le plein d'eau douce le lendemain de leur arrivée au mouillage. Mais il avait oublié cette remarque, l'esprit trop occupé à bien d'autres choses.

— Monsieur Rhodes !...

Dumaresq s'était approché de la lisse de dunette.

— ... Signalez à *l'Héloïse* de venir mouiller en grand-rade, je ne veux pas voir Mr Slade tenter une entrée de nuit. Et envoyez donc une embarcation pour assurer le coup.

Trilles de sifflet, l'armement de l'embarcation accourut sur le pont. Quelques hommes manifestèrent leur grogne en voyant

la distance qu'il y avait à parcourir. Cela signifiait beaucoup d'efforts et de fatigue, à l'aller comme au retour.

Rhodes appela l'aspirant de quart.

— Monsieur Lovelace, vous prendrez le commandement du canot – il se tourna vers Bolitho : Sacrés aspirants, hein, Dick ? Faut les garder occupés !

— Monsieur Bolitho ?

Dumaresq le fixait.

— Voudriez-vous venir un instant, je vous prie ?

Bolitho accourut à la poupe, hors de portée d'oreille de quiconque.

— Je dois vous dire que Mr Palliser n'est pas parvenu à découvrir un autre coupable – son regard se fit intense : Je vois que vous êtes troublé.

— Oui, monsieur, c'est vrai. Je n'ai pas de preuve, mais je suis intimement convaincu que Murray est innocent.

— J'attendrai que nous ayons appareillé pour le punir. Fouetter un marin devant des étrangers m'a toujours paru déplacé.

Bolitho se taisait, sûr qu'il n'en avait pas terminé. Dumaresq mit la main devant ses yeux pour observer la flamme.

— Jolie brise, tiens, il me faut un secrétaire. On use plus de papier sur un bâtiment de guerre qu'on ne dépense de poudre ou de boulets ou même d'eau douce !

Sa voix, aux derniers mots, se fit plus dure. Bolitho se raidit soudain en voyant arriver Palliser, qui restait néanmoins à distance respectueuse.

— Voilà une affaire réglée, fit Dumaresq. Eh bien, qu'y a-t-il, monsieur Palliser ?

— Une embarcation approche du bord, monsieur – il faisait comme s'il ne voyait pas Bolitho : Celle-là même qui est venue livrer du porc au carré.

Dumaresq haussa le sourcil.

— Vraiment ? Mais cela m'intéresse au plus haut point.

Et, tournant subitement les talons :

— Je suis chez moi. Et, à propos de secrétaire, j'ai choisi Spillane, l'aide du chirurgien. Il m'a l'air compétent et plein de bonne volonté. En outre, je m'en voudrais de surcharger notre

chirurgien en lui imposant cet assistant, il a bien assez de jolis garçons pour l'aider à faire tourner l'infirmier.

— Bien monsieur, fit Palliser en le saluant.

Bolitho se dirigea vers la coupée pour observer l'embarcation, mais il n'avait pas de lunette et elle était encore trop loin pour lui permettre de reconnaître qui que ce fût. Il s'en voulait de sa propre bêtise : que se figurait-il donc, que ce Jonathan Egmont venait rendre visite en personne au capitaine ? Ou que son adorable épouse se donnait tout ce mal, affrontait une traversée pénible pour lui faire le plaisir de sa compagnie ? Il était décidément d'un ridicule à pleurer. Peut-être était-il en mer depuis trop longtemps, ou son dernier séjour à Falmouth l'avait-il laissé insatisfait et malheureux, plein de rêves impossibles à réaliser.

Le canot arriva enfin près du bord, il y eut des échanges de signes entre le patron et un bosco. Enfin, on remit un pli à Rhodes qui s'empressa de le porter à l'arrière.

L'embarcation attendit à la dérive à quelques brasses du bord. L'armement, des hommes au teint olivâtre, observait la frégate et jugeait sans doute sa puissance réelle.

Rhodes revint à la coupée pour remettre la réponse au patron. Puis il remarqua la présence de Bolitho et vint le retrouver.

— Je sais que cela ne te fera pas trop plaisir, Dick, mais nous sommes invités à terre pour le souper. Je crois que tu vois de quel endroit il s'agit ?

— Qui va y aller ? demanda Bolitho, en essayant de cacher son anxiété.

Rhodes lui fit un large sourire :

— Le seigneur et maître, bien entendu, plus tous les lieutenants, ainsi que le chirurgien, par mesure d'exception !

— Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama Bolitho. Tu ne crois tout de même pas que le capitaine va laisser la frégate sans un seul officier à bord !

Dumaresq apparut sur le pont.

— Non, reprit Rhodes, mais tu y crois vraiment ?

— Allez me chercher Macmillan, cria Dumaresq, et mon nouveau secrétaire, ce Spillane ! — il était visiblement redevenu tout guilleret : Et je veux mon canot dans une demi-heure !

Rhodes s'empressa de disparaître.

— Et puis, ajouta Dumaresq, je veux vous voir, vous, monsieur Bolitho et notre fusilier, dans une tenue présentable ! — fin sourire : Sans parler de notre chirurgien, naturellement !

Et il disparut, suivi à la trace par ses domestiques.

Une folle agitation s'était emparée du carré, où Poad et ses adjoints tentaient désespérément de dénicher chemises propres, vareuses repassées et bottes cirées à l'intention de leurs administrés.

Colpoys avait sa propre ordonnance et, entre deux coups d'œil complaisants à sa personne dans la glace, jurait comme un troupier tandis que le domestique s'escrimait avec ses bottes.

Bulkley ressemblait comme d'habitude à une chouette en plein midi. Il murmura :

— Je sais bien pourquoi il m'emmène : c'est pour se faire pardonner de m'avoir volé mon assistant !

— Pour l'amour du ciel, le coupa Palliser, c'est tout simplement qu'il n'a pas envie de vous laisser seul à bord !

Gulliver était visiblement ravi qu'on lui laissât la responsabilité temporaire du bâtiment. Depuis l'escale à Funchal, il avait acquis beaucoup de confiance en ses capacités. Sans compter qu'il détestait les « manières de la haute », comme il l'avait dit un jour à Codd.

Bolitho se présentait le premier à la coupée. Il aperçut Jury qui prenait le quart ; leurs regards se croisèrent un court instant. Les choses reprendraient leur cours normal lorsqu'ils seraient en mer. Mais le cas Murray était toujours pendant.

Dumaresq monta sur le pont à son tour et se livra rapidement à l'inspection de ses officiers.

— Parfait, parfait !

Il jeta un coup d'œil en bas pour vérifier l'état du canot. Les nageurs avaient revêtu leurs plus belles chemises à carreaux et portaient des chapeaux impeccables.

— Je suis très content, Johns.

Bolitho se souvint alors de son précédent passage à terre avec le capitaine, lorsqu'il avait demandé à Johns de s'occuper de la montre disparue. Du fait de ses fonctions, ce dernier bénéficiait d'un respect considérable chez les officiers marinières et les matelots les plus anciens. Il lui avait suffi d'un seul mot, d'une remarque glissée en passant au capitaine d'armes, qui n'avait pas besoin qu'on l'encourage longtemps en la matière. Une fouille rondement menée avait fait le reste.

— Embarquez !

Les officiers de la *Destinée* embarquèrent par ordre d'ancienneté, sous l'œil curieux de l'équipage.

Le capitaine descendit à bord le dernier, magnifique dans son grand uniforme à galons d'or et parements blancs, et vint s'installer dans la chambre.

— C'est très aimable à vous de nous avoir conviés, lui dit Rhodes alors que le canot poussait lentement du bord.

Dumaresq lui sourit de toutes ses dents.

— Si j'ai demandé à tous mes officiers de se joindre à moi, monsieur Rhodes, c'est pour montrer que nous formons une seule équipe – son sourire s'agrandit : Et je souhaite en outre que nos hôtes voient que nous sommes tous là !

— Je comprends, monsieur, répondit courtoisement Rhodes, qui en fait ne comprenait rien du tout.

Bolitho avait oublié tous ses soucis des derniers jours et admirait les lumières sur la rive. Bien décidé à s'amuser et à profiter de ces contrées exotiques, il voulait se souvenir de tout par le menu pour en faire un récit circonstancié à son retour. Rien d'autre ne comptait plus ce soir.

Puis il se souvint soudain de l'impression qu'elle lui avait faite lorsqu'il avait quitté sa demeure, et sentit toutes ses bonnes résolutions l'abandonner. En y repensant, c'était absurde, bien sûr, mais d'un seul regard, elle l'avait fait se sentir un homme.

Aussi émerveillé qu'un enfant, Bolitho admirait la longue table chargée à profusion de mets tous plus délicieux les uns que les autres. Il avait déjà oublié le conseil donné par Palliser quand ils avaient débarqué du canot : « Ils vont essayer de vous

faire boire, prenez garde ! » Et dire que cela remontait déjà à deux heures ! Il ne parvenait pas à y croire.

La grande salle voûtée était décorée de tapisseries bariolées, des centaines de bougies étincelaient dans les lustres et la table elle-même était hérissée de grands candélabres, très probablement en or massif.

Les officiers de la *Destinée* avaient été soigneusement répartis parmi les invités et faisaient des taches bleues et blanches au milieu des riches habits de la bonne société locale. Tous les autres convives étaient portugais. Ils avaient pour la plupart de vagues notions d'anglais et s'interpellaient à grands cris pour demander une traduction ou une précision destinée à leurs visiteurs. Le commandant des défenses côtières, énorme individu, ne le cédait à personne, sauf peut-être à Dumaresq, sous le rapport de l'organe, tout aussi tonitruant, et du coup de fourchette. Il se penchait fréquemment vers sa voisine en éclatant d'un rire gras ou martelait la table pour souligner quelque grosse plaisanterie.

Une nuée de domestiques s'empressaient, apportant et remportant une procession de plats, poissons délicieux, rôts fumants. Et le vin coulait à flots sans aucune interruption : crus du Portugal ou d'Espagne, vins pétillants d'Allemagne, grands vins français. Egmont était un homme d'une prodigalité inouïe et Bolitho, qui échangeait d'aimables sourires avec ses voisins, avait l'impression – totalement fausse au demeurant – de ne pas avaler une seule goutte.

Seule ombre au tableau, l'épouse d'Egmont trônait exactement à l'autre bout de la table. Elle lui avait fait un léger signe de tête en l'accueillant, rien de plus. Bolitho se sentait bien seul en la buvant des yeux. Elle était coincée entre un négociant portugais et une énorme dame qui engloutissait la nourriture sans même reprendre souffle.

Enfin, le seul fait de la voir le remplissait de bonheur. Elle était vêtue de blanc, comme la première fois, ce qui faisait ressortir sa peau dorée. Un collier double orné d'un pendentif aztèque, une espèce d'oiseau bicéphale à longue queue rouge, soulignait un décolleté vertigineux. « Ce sont sûrement des rubis », lui avait glissé Rhodes.

Lorsqu'elle se détournait légèrement pour parler à ses voisins, cette plume rouge de malheur oscillait doucement entre deux seins magnifiques. Bolitho en avalait tout sec son verre de bordeaux, sans même s'en rendre compte.

Colpoys, à moitié ivre, décrivait à sa voisine avec force détails comment il s'était fait surprendre un beau jour par le mari dans le lit de sa maîtresse.

Palliser, quant à lui, était fidèle à lui-même : mangeant peu, le plus lentement possible, et prenant bien garde de toujours conserver son verre à moitié plein. Rhodes se trouvait dans un état plus avancé, à en juger par ses gestes, de plus en plus engourdis. Le chirurgien tenait remarquablement l'alcool, la nourriture ne lui avait jamais fait peur, mais il transpirait à grosses gouttes en essayant de comprendre l'anglais hésitant d'un fonctionnaire portugais tout en répondant aux questions de sa femme.

Dumaresq était impayable : il ne manquait pas la moindre miette d'un seul plat et restait pourtant aussi impavide qu'à l'accoutumée. On entendait d'un bout à l'autre de la table ses retentissants éclats de voix et il n'hésitait même pas devant une bonne blague, histoire de relancer la conversation.

Bolitho laissa glisser son coude par mégarde et faillit s'effondrer dans un monceau d'assiettes vides. Le choc le réveilla brutalement et il prit soudain conscience qu'il avait nettement trop bu : expérience à ne jamais recommencer, se promit-il.

— Je crois, messieurs, annonça Egmont, que les dames souhaitent se retirer et je vous propose de nous rendre dans des lieux plus frais.

Bolitho réussit vaille que vaille à se lever et même à aider sa voisine qui tentait désespérément d'en faire autant. Elle suivit les autres, la bouche encore pleine.

Un maître d'hôtel ouvrit une porte, Egmont et ses invités se rendirent dans un salon qui donnait sur la mer. Bolitho aperçut avec gratitude une terrasse et alla s'accouder à la balustrade. L'air léger était une vraie bénédiction après cette atmosphère surchauffée, tant à cause des chandelles que sous l'effet du vin.

Il resta là un moment à admirer la lune et les feux de la *Destinée*. De vagues lueurs apparaissaient par les sabords ouverts, et on aurait pu croire que la frégate était en flammes.

Le chirurgien vint le rejoindre.

— Quel repas, mon garçon ! fit-il d'une voix pâteuse – il lâcha un énorme rot. Il y avait de quoi nourrir tout un village pendant un mois ! Pensez qu'ils font tout venir d'Espagne ou du Portugal : vous imaginez la dépense ? Quand on sait que bien des gens se battent pour un quignon de pain, cela vous laisse rêveur !

Bolitho le regarda dans les yeux. Lui aussi s'était fait ce genre de réflexion, mais ce n'était pas l'injustice de la situation qui le frappait. Comment diable un homme comme Egmont, un étranger, avait-il bien pu se constituer une fortune pareille ? Elle était en tout cas suffisante pour lui permettre de vivre à sa guise et même de s'offrir une épouse ravissante qui devait être moitié moins âgée que lui. Le pendentif qui ornait son cou était sûrement en or pur et valait à lui seul une somme exorbitante. Et s'il s'agissait d'une part du butin de *l'Asturias* ? Egmont avait connu dans le temps le père de Dumaresq, mais il était évident qu'il n'avait encore jamais rencontré le fils. À y repenser, ils ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole, sinon pour échanger les banalités d'usage.

Bulkley se pencha pour ajuster ses besicles.

— Tiens, regardez donc là-bas. Voilà un patron si pressé de se mettre à l'ouvrage qu'il n'attend même pas la marée du matin.

Bolitho regarda dans la direction indiquée par le chirurgien. L'estomac chaviré avait laissé intacte en lui l'acuité visuelle du marin, et il aperçut vite un navire.

Le bâtiment était sous voiles et sa silhouette se découpait sur les lueurs du mouillage. Il sortait de la rade.

— Sans doute un caboteur... fit-il mollement. Seul un pratique peut se permettre ça sans se mettre au plein.

— Venez vous joindre à nous, messieurs.

C'était Palliser qui les appelait.

— Les gens sont toujours fort généreux, fit Bulkley en ricanant, lorsqu'il s'agit de la cave du voisin !

Mais Bolitho ne bougea pas : tout ce brouhaha, les gros rires de Colpoys, le tintement des verres... non, décidément, il était mieux tout seul. Personne ne remarquerait son absence dans la foule.

Et il s'éloigna lentement sur la terrasse pour mieux savourer la brise de mer.

Alors qu'il passait devant une porte, il surprit la voix de Dumaresq : un ton dur, insistant.

— Je n'ai pas fait tout ce voyage pour le plaisir de me faire payer de mots. Vous êtes mouillé dans cette affaire jusqu'au cou et depuis le début, mon père m'a tout raconté avant de mourir.

La voix s'était faite cinglante.

— Et quand je pense que le second de mon père, cet officier si chevaleresque, s'est esquivé précisément quand on avait besoin de lui !

Bolitho savait bien qu'il aurait dû s'éloigner, mais il était littéralement paralysé. Le ton de Dumaresq lui glaçait les sangs. On sentait de vieilles rancœurs restées enfouies pendant des années et qui débordaient soudain sans retenue.

Egmont protestait mollement :

— Mais je n'étais pas au courant, je vous conjure de me croire. J'aimais votre père, je l'ai servi fidèlement et j'ai toujours eu pour lui la plus grande admiration.

Dumaresq parlait plus bas à présent. Bolitho l'avait souvent constaté à bord : il était parfaitement capable de passer de l'indignation au plus grand calme.

— Parfait, admettons. Eh bien, mon père que vous admiriez tant est mort dans la misère. Et que vouliez-vous qu'il arrive d'autre à un officier en retraite qui avait perdu un bras et une jambe, hein ? Mais il a gardé votre secret, Egmont, lui au moins savait ce que loyauté veut dire ! Cela pourrait bien signifier la fin de votre tranquillité.

— Vous me menacez, monsieur ? Dans ma propre maison ? Le vice-roi a de l'estime pour moi et pourrait bien avoir son mot à dire si j'allais me plaindre à lui.

— Vraiment ? — Dumaresq était calme, trop calme. Piers Garrick était pirate, de bonne naissance certes, mais un sacré pirate tout de même. Si l'on avait su la vérité sur *l'Asturias*,

même sa lettre de marque n'aurait pu sauver sa tête. L'espagnol s'était battu courageusement et le corsaire de Garrick avait été sérieusement endommagé. Quand *l'Asturias* a baissé pavillon, il ne savait sans doute pas à quel point son adversaire était à bout de bord. C'est sûrement la pire vilenie qu'il ait jamais commise.

Il se tut et Bolitho retint son souffle, affolé à l'idée que l'on pût découvrir sa présence.

— Garrick a abandonné son bâtiment, reprit doucement Dumaresq, pour passer sur la prise. Il a sans doute massacré sans pitié tous les Espagnols, ou les a abandonnés sur quelque îlot désert. Tout était simple désormais : il n'avait plus qu'à amener *l'Asturias* dans un port, sous un quelconque prétexte. L'Espagne et l'Angleterre guerroyaient, il était évident que *l'Asturias* serait autorisé à faire relâche pour réparer ses avaries. En fait, il ne s'agissait pas du tout de cela : Garrick voulait simplement être vu à flot après son prétendu combat contre lui.

— Tout cela n'est que pure invention, s'insurgea Egmont.

— Invention ? Laissez-moi poursuivre, et après cela, nous verrons si vous avez toujours envie d'aller trouver le vice-roi.

Le ton était redevenu si coupant que Bolitho en eut presque pitié pour Egmont.

— On envoya donc, poursuivit Dumaresq, un navire de Sa Majesté pour enquêter sur la disparition de Garrick et la perte d'une prise qui appartenait au roi. Mon père le commandait. C'est vous, son second, qui avez été chargé de recueillir le témoignage de Garrick. Et vous avez très vite compris que, si vous n'y mettiez pas un peu du vôtre, il était bon pour la potence. Il bénéficia donc d'un non-lieu et, après avoir caché son trésor à l'abri, détruisit *l'Asturias* avant de démissionner. Il refit surface à Rio dans des conditions assez mystérieuses, à Rio où tout avait commencé. Quant à vous, vous étiez devenu quelqu'un de très, très riche. Mon père était resté au service. Et en 1762, en combattant les Français que l'amiral Rodney voulait chasser des Antilles, il fut gravement blessé, anéanti pour tout dire. Vous aurez sûrement saisi la morale de cette histoire ?

— Qu'attendez-vous de moi ?

Il avait l'air atterré du récit que venait de lui faire Dumaresq.

— J'attends de vous une déposition sous serment qui confirme tout ce que je viens de vous raconter. J'ai l'intention de requérir aide et assistance auprès du vice-roi, et je me ferai envoyer une lettre de mission d'Angleterre. Vous êtes assez grand pour deviner la suite. Fort de votre déposition et du mandat qui m'a été confié par Sa Majesté et par les Lords de l'Amirauté, j'ai l'intention d'arrêter Sir Piers Garrick et de l'emmener en Angleterre pour qu'il y soit jugé. Je veux récupérer ce butin, ou du moins ce qu'il en reste, mais avant tout, c'est *lui* que je veux !

— Mais je ne vous comprends pas, pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je ne suis pour rien dans cette affaire ! Je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé à votre père ! Je n'étais plus dans la marine, vous le savez parfaitement !

— Piers Garrick approvisionnait en armes et en munitions les garnisons françaises de la Martinique et de la Guadeloupe. Sans lui, mon père s'en serait peut-être sorti et, sans vous, il n'aurait peut-être pas eu l'occasion de trahir son pays une seconde fois !

— Je... laissez-moi le temps de réfléchir...

— Après tout ce temps, Egmont ? Les faits remontent à trente ans. J'exige de savoir ce qu'est devenu Garrick, où il se trouve. J'exige que vous me racontiez tout ce que vous savez sur ce butin, j'ai bien dit : absolument tout ! Si j'en suis satisfait, j'appareille et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Dans le cas contraire...

— Puis-je vous faire confiance ? demanda Egmont.

— Jadis, mon père vous a fait confiance — Dumaresq éclata de rire. À vous de choisir.

Bolitho s'appuya contre le mur pour contempler les étoiles. Ainsi Dumaresq n'était pas poussé par le devoir ni par son énergie intime. C'était la haine qui le motivait : la haine qui l'avait mis sur cette piste, par pure intuition, la haine qui le faisait poursuivre sans relâche la trace de Garrick. Nul besoin de se demander pourquoi l'Amirauté lui avait confié cette mission : seule la soif de vengeance le poussait.

Une porte claqua violemment. Bolitho entendit Rhodes qui chantait à tue-tête. Quelqu'un le fit rentrer de force dans la pièce.

Il s'éloigna à pas lents sur la terrasse, encore sonné par ce qu'il venait de surprendre, ce formidable secret. Comment s'y prendrait-il pour dissimuler qu'il le partageait, avec un Dumaresq qui n'aurait aucune peine à le percer à jour ?

Cet épisode l'avait complètement dégrisé et il se sentit soudain tout gaillard.

Mais elle, que deviendrait-elle si Dumaresq mettait ses menaces à exécution ?

Il se dirigea lentement vers la salle. Lorsqu'il entra, beaucoup d'invités étaient déjà partis. Le commandant des défenses côtières, plié en deux, était en train de prendre congé.

Egmont avait rejoint sa femme. Il était très pâle, mais ne montrait rien de plus. Dumaresq, lui, était semblable à lui-même, comme si rien ne s'était passé. Il saluait les notables, baisait la main gantée de la femme du négociant. Rien à voir avec les deux personnages que Bolitho avait vus s'affronter quelques minutes plus tôt.

— Je crois me faire l'interprète de mes officiers, monsieur Egmont, en vous disant à quel point nous avons apprécié votre hospitalité.

Ses yeux se posèrent sur Bolitho l'espace d'une seconde. Rien de plus, mais le lieutenant se sentit découvert.

— Et je souhaite vivement que nous puissions vous rendre la politesse. Cela dit, le service passe d'abord, comme vous le savez trop bien.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil autour de lui : apparemment, personne n'avait surpris cette soudaine tension entre les deux hommes.

— Eh bien, répondit Egmont, il me reste à vous souhaiter une excellente nuit.

Sa femme s'avança et tendit la main à Dumaresq.

— Disons plutôt : une bonne matinée !

Il lui sourit et baisa la main tendue.

— Avec vous, madame, chaque heure est un délice !

Ses yeux s'égarèrent un court instant sur les seins magnifiques et Bolitho se sentit rougir en repensant à ce qu'il lui avait dit lorsqu'ils avaient croisé cette métisse.

Elle fit un grand sourire au capitaine.

— Je crois en tout cas que vous en avez vu suffisamment pour une première fois, capitaine !

Dumaresq éclata de rire et prit le chapeau que lui tendait un domestique.

Rhodes, complètement vaseux, affichait un sourire béat. On dut le porter à la voiture.

— C'est insupportable ! murmura Palliser entre ses dents.

Colpoys, en revanche, avait trop d'amour-propre pour se laisser voir clans un état pareil. Mais Rhodes crut bon d'insister et s'écria d'une voix pâteuse :

— Cette soirée a été superbe, madame.

Il essaya de la saluer et manqua s'écrouler.

— Je crois que vous feriez mieux de vous retirer, Aurore, fit Egmont, visiblement agacé. Il fait froid et la rosée tombe.

Bolitho était incapable de regarder ailleurs : Aurore, quel prénom ravissant ! Il prit son chapeau pour suivre le mouvement.

— Eh bien, lieutenant, vous n'avez donc rien à me dire ?

Elle le regardait intensément, comme à leur première rencontre, la tête légèrement penchée. Visiblement, elle le provoquait.

— Je suis désolé, madame.

Elle lui tendit sa main.

— Vous ne devriez pas dire sans arrêt que vous êtes désolé, j'aurais aimé que nous ayons davantage le temps de causer, mais il y avait tant de monde... — elle leva la tête, les rubis brillaient sur sa gorge. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé ?

Bolitho vit qu'elle avait ôté son gant avant de lui tendre la main.

Il prit ses doigts.

— Ennuyé ! Mais non, je me suis énormément amusé. J'étais au désespoir, c'est différent.

Elle retira lentement sa main, et Bolitho se dit qu'il avait tout gâché par sa bêtise.

Elle avait tourné la tête, posant les yeux sur son mari qui saluait le chirurgien.

— Nous ne supporterions pas de vous voir désespéré, lieutenant, c'est impossible – de nouveau, le fixant intensément, l'œil brillant : En tout cas, moi je ne le supporterais pas.

Bolitho s'inclina profondément.

— Je voudrais vous voir un instant, murmura-t-il.

— Allez, les autres s'en vont, lança Egmont, il ne faudrait pas mettre en retard votre capitaine.

Bolitho se dirigea vers l'une des voitures qui attendaient. Elle savait tout, elle avait tout compris. Et, à en croire ce qu'il venait d'entendre, elle aurait bientôt besoin d'un ami. Il faisait nuit noire, il n'y voyait goutte, mais il avait encore dans les oreilles le son de sa voix, il sentait encore le toucher de ses doigts.

Aurore...

Il sursauta, il venait de prononcer tout haut son prénom. Mais il n'avait pas à se soucier : ses compagnons étaient déjà dans les bras de Morphée.

Elle se trémoussait dans ses bras, elle riait, elle le provoquait. Lui essayait en vain d'embrasser son épaule nue.

Bolitho se réveilla en sursaut dans sa couchette. Sa tête lui faisait horriblement mal.

C'était Yeames, l'aide du maître d'équipage, tout saisi de voir le lieutenant dans cet état.

— Quelle heure est-il ? demanda Bolitho.

— C'est l'aube, monsieur, répondit Yeames avec un sourire mi-figue, mi-raisin. Les hommes sont au poste de lavage. Le capitaine veut vous voir, ajouta-t-il.

Bolitho se hissa péniblement hors de sa couchette. Il avait du mal à tenir debout. Le bref répit qu'il avait ressenti sur la terrasse d'Egmont s'était envolé, il avait un effroyable mal de tête et un goût bizarre dans la bouche. L'aube, avait dit Yeames. Il n'avait pas passé deux heures dans son lit !

De la chambre voisine lui parvenaient les râles d'agonie de Rhodes, qui à un moment se répandit en bruyantes

protestations : un matelot venait de laisser tomber quelque objet au-dessus de sa tête.

— V’feriez mieux d’vous dépêcher, m’sieur, le pressa Yeames.

Bolitho enfila tant bien que mal son pantalon et chercha sa chemise jetée dans un coin.

— Un problème ?

Yeames haussa les épaules.

— Tout dépend de ce que vous entendez par là, monsieur.

Pour lui, Bolitho était quantité négligeable, une espèce d’étranger : le voir soucieux ne suffirait certainement pas à lui faire cracher le morceau.

Bolitho attrapa son chapeau à la volée, passa son manteau et se précipita au carré.

« Le troisième lieutenant, monsieur ! » annonça le factionnaire, puis Macmillan ouvrit la porte qui donnait dans les appartements du capitaine, comme s’il l’attendait.

Dumaresq se tenait près de la fenêtre. Les cheveux en bataille, il était visible qu’il n’avait pas pris la peine de se changer au retour. Dans un coin, Spillane griffonnait on ne sait quoi. Il essayait visiblement de ne pas se montrer trop surpris d’être convoqué à une heure pareille. Gulliver et Jury étaient également présents.

Dumaresq lui jeta un regard glacial.

— Je vous ai attendu, monsieur ! Je ne demande pas à mes officiers de s’habiller comme s’ils allaient au bal quand je les convoque !

Bolitho jeta un regard piteux sur sa chemise chiffonnée et ses bas en vrille. Sans parler de son chapeau tordu et de ses cheveux qui sentaient l’oreiller. Bref, pas vraiment une tenue de bal.

— Pendant que nous étions à terre, reprit Dumaresq, votre matelot, Murray, s’est évadé. Il n’était plus aux fers, on l’avait envoyé à l’infirmerie parce qu’il se plaignait de violentes douleurs à l’estomac – il se tourna vers Gulliver, bien content de passer sa hargne sur lui : Mais, bon sang, monsieur Gulliver, comment n’avez-vous pas compris ce qu’il manigançait !

Gulliver gardait les lèvres pincées.

— J'avais la responsabilité du bâtiment, monsieur, je ne savais pas que Murray était souffrant et de toute manière, il n'était pas aux arrêts.

— C'est ma faute, monsieur, murmura Jury. On est venu me le dire.

— Contentez-vous de répondre quand on vous parle, le reprit sèchement Dumaresq. Ce n'est pas votre « faute », car les aspirants n'ont aucune responsabilité. Cela dit, ils sont tout de même supposés avoir assez de méninges pour deviner ce que les hommes vont faire – ses yeux se posèrent sur Gulliver : Allez, racontez donc à Mr Bolitho ce que vous savez.

— Le caporal d'armes l'accompagnait, et Murray l'a allongé au sol. Le temps de donner l'alarme, il avait déjà rejoint la rive à la nage.

Il baissa les yeux, visiblement humilié de devoir fournir tous ces détails en présence d'un jeune lieutenant.

— Voilà où nous en sommes, reprit Dumaresq. Vous avez fait confiance à cet homme, et regardez ce qui est arrivé. Il a échappé au fouet, mais il sera pendu si nous arrivons à le reprendre – il jeta un regard à Spillane : Notez tout ceci dans le journal de bord.

Bolitho ne pouvait détacher les yeux de Jury, visiblement bouleversé. D'une façon générale, il n'y avait que trois façons de quitter la marine, respectivement notées D, R ou RD. D signifiait déserteur, R, rayé des cadres et Murray apparaîtrait sous la rubrique RD : rayé décédé.

Et tout ça à cause d'une malheureuse montre. Pourtant, même s'il faisait toujours confiance à Murray, Bolitho était plutôt soulagé de cette issue. Au moins, cet homme qu'il avait apprécié, qui avait sauvé la vie de Jury, ne serait pas puni.

— Voici la situation, reprit lentement Dumaresq. Monsieur Bolitho, restez ici. Les autres peuvent disposer.

Macmillan referma la porte derrière Gulliver et Jury. Le maître d'équipage était visiblement amer.

— Je devine ce que vous pensez, fit Dumaresq, c'est dur, hein ? Mais cela peut vous éviter bien des faiblesses à l'avenir.

Et il se calma aussi soudainement qu'il s'était mis en colère.

— J'ai été très satisfait de votre comportement hier soir, monsieur Bolitho, j'espère que vous avez ouvert tout grand vos yeux et vos oreilles ?

Le factionnaire frappa le pont de son mousquet :

— Le premier lieutenant, monsieur !

Bolitho regarda Palliser entrer, sa liasse habituelle de papiers sous le bras, l'air toujours aussi renfrogné.

— Les citernes à eau vont peut-être arriver aujourd'hui, monsieur, et j'ai demandé à Mr Timbrell de tout préparer. Nous avons deux hommes à vous présenter pour une promotion, puis enfin le cas du caporal d'armes qui a laissé Murray s'enfuir.

Et il souligna cette dernière remarque d'un coup de menton à l'adresse de Bolitho.

« C'est curieux, se dit le lieutenant, il donne toujours l'impression d'être ailleurs lorsqu'il est avec le capitaine. »

— Très bien, monsieur Palliser, mais je ne croirai à ces citernes que lorsque je les aurai vues. Puis, se tournant vers Bolitho : Allez vous mettre dans une tenue convenable, vous descendez à terre. Je crois que Mr Egmont a un pli pour moi. Et ne traînez pas trop, ajouta-t-il avec un fin sourire, je sais trop bien tout ce que Rio offre comme distractions !

— Bien monsieur, je pars sur-le-champ.

Il sentit une rougeur lui envahir subitement le visage.

En sortant, il entendit Dumaesq qui riait :

— Un sacré bougre, celui-là !

Mais c'était dit sans méchanceté.

Vingt minutes plus tard, Bolitho était dans le canot. Stockdale comptait parmi les hommes de l'armement. Il se faisait des amis partout où il passait, celui-là, sa carrure devant l'aider à se conduire à peu près à sa guise.

— Rentrez partout ! ordonna soudain Stockdale, sur quoi les avirons vinrent se ranger dans les dames de nage.

Un bâtiment s'approchait : un vieux brick tout couturé, aux voiles rapiécées, usé par le vent et la mer.

Il était en train d'établir ses huniers et les gabiers dévalaient déjà les enfléchures pour s'occuper de la misaine.

Le brick se faufilait lentement entre la *Destinée* et quelques bâtiments de pêche mouillés çà et là. Sa grande ombre passa sur le canot, et ils attendirent qu'il se fût éloigné pour repartir.

Bolitho lut son nom sur le tableau, le *Rosario*. Des centaines de bateaux du même genre affrontaient quotidiennement la tempête et les périls de la mer pour assurer les échanges dans un empire qui continuait à se développer.

— En route ! cria Stockdale.

Bolitho tournait la tête pour examiner le rivage lorsqu'il vit quelqu'un bouger à la fenêtre de poupe. Il crut d'abord s'être mépris, mais non : ce visage ovale, cette chevelure noire !... Il était trop loin pour distinguer la couleur de ses yeux, mais il la vit qui le regardait. Puis elle disparut dans un éclat de soleil au changement d'amure.

Il avait le cœur gros en arrivant à la vieille demeure. Le majordome lui annonça tranquillement que son maître était absent, de même que sa femme. Non, il n'avait aucune idée de leur destination.

Bolitho rentra à bord et vint faire son rapport au capitaine, sûr qu'il allait subir ses foudres.

Palliser était présent. Le jeune lieutenant raconta tout ce qui s'était passé, sans faire toutefois mention de la femme d'Egmont.

Ce n'était pas nécessaire, Dumaresq avait compris tout seul.

— Le seul bâtiment à quitter la rade, c'est ce brick, il était sans doute à bord. Décidément, traître un jour, traître toujours. Mais ce coup-ci, bon Dieu, il ne va pas s'échapper comme ça !

— C'est donc pour cette raison que nous n'avons pas eu d'eau et que le vice-roi ne vous a pas reçu, fit gravement Palliser. Ils nous ont bien eus ! Et nous ne pouvons rien faire, ils le savent fort bien, conclut-il amèrement.

Contre toute attente, Dumaresq lui fit un grand sourire, puis cria :

— Macmillan, je veux un bain, venez me raser ! Spillane, prenez de quoi écrire, j'ai des ordres à donner à Mr Palliser.

Il s'approcha de la fenêtre et se pencha pour regarder le gigantesque safran.

— Vous allez choisir quelques hommes de premier brin, monsieur Palliser, et passer sur *l'Héloïse*. Arrangez-vous pour ne pas attirer l'attention du garde-côte, n'emmenez pas de fusiliers. Vous allez poursuivre ce foutu brick, et ne le lâchez pas d'une semelle.

Médusé, Bolitho admirait une fois de plus cette capacité de réaction. C'est pour cela qu'il avait ordonné à Slade de rester dehors : il avait sans doute déjà prévu ce qui pouvait arriver et avait gardé cet atout dans sa manche.

— Et vous, monsieur ? lui demanda Palliser.

Dumaresq regarda son domestique préparer le bol et le rasoir près de son fauteuil favori.

— Eau douce ou pas, monsieur Palliser, je compte lever l'ancre ce soir et vous suivre.

Palliser avait l'air dubitatif.

— Les batteries pourraient bien ouvrir le feu, monsieur.

— Peut-être en plein jour. Mais c'est l'honneur qui est en jeu ; advienne que pourra.

Il s'apprêtait à les renvoyer, mais ajouta encore :

— Et prenez le troisième lieutenant, j'ai besoin de Rhodes pour vous remplacer, même s'il n'a pas encore repris ses esprits.

Dans d'autres circonstances, Bolitho aurait été ravi de cette escapade. Mais il avait surpris le regard de Palliser, il se souvenait de ce visage furtivement entrevu à la fenêtre du brick. Après cela, elle le détesterait, et adieu les beaux rêves.

VIII

LA POURSUITE

Le lieutenant Charles Palliser se dirigea vers l'habitable, puis leva les yeux pour observer la flamme.

Comme pour confirmer ses craintes, Slade dit sourdement :

— Le vent refuse, monsieur, et il mollit.

Bolitho observait le second : quelle différence de comportement avec Dumaresq ! À bord de la *Destinée*, le capitaine s'occupait de tout, jusques et y compris la promotion de deux matelots. Les problèmes de ravitaillement en eau, les visites au vice-roi, toutes ces choses ne disaient à peu près rien à l'équipage. Bolitho savait pourtant qu'une seule chose comptait pour Dumaresq : le refus d'Egmont et sa fuite précipitée sur le *Rosario*. Sans Egmont, Dumaresq n'avait plus qu'une solution, en référer à l'autorité supérieure. Et, le temps de recevoir d'autres instructions, l'oiseau se serait envolé pour de bon.

Slade avait vu le brick s'éloigner dans le nord-nordet après avoir paré la pointe. Egmont faisait route en suivant la côte, sans doute vers les Antilles. La vie risquait d'être fort inconfortable pour sa charmante épouse à bord d'un bâtiment d'aussi faible tonnage.

Palliser s'approcha de lui. Sur le pont minuscule du brigantin, il paraissait encore plus gigantesque. Pourtant, il avait l'air fort satisfait, contrairement à son habitude. Débarrassé de la tutelle de son capitaine, il pouvait agir à sa guise. À supposer du moins qu'il ne perdît pas le *Rosario*, éventualité qu'il ne convenait pas d'exclure avec ce vent qui tombait.

— Nous avons un atout, dit-il à Bolitho, ils ne s'attendent pas à être poursuivis.

Il leva les yeux, l'air irrité : cette misaine qui faseyait et pendait lamentablement, et les hommes qui souffraient de la chaleur...

— Foutu vent ! Mr Slade prétend que le brick va suivre la côte, et si le vent ne tourne pas, je veux bien le croire. Nous allons continuer ainsi, changez les vigies aussi souvent que vous le jugerez nécessaire et vérifiez les armes. Et ne fatiguez pas trop les hommes, ajouta-t-il, croisant les mains dans le dos.

Il sourit devant l'air interrogateur de Bolitho.

— Il va falloir les mettre aux avirons dans peu de temps, j'ai l'intention de remorquer *l'Héloïse*, et ils auront grand besoin de leurs muscles !

Bolitho le salua et se dirigea vers l'avant. Il aurait dû s'en douter. Mais il fallait bien reconnaître une qualité à Palliser : cet homme pensait à tout.

Jury et Ingrave l'attendaient près du mât de misaine. Jury était tendu, mais Ingrave, plus vieux d'un an, semblait ravi de ne plus servir de secrétaire au capitaine.

Il reconnut d'autres visages familiers parmi les hommes choisis par Palliser : Josh Little et sa grosse bedaine, Ellis Pearse, bosco aux sourcils broussailleux, qui avait été aussi content que lui lorsque Murray s'était échappé. C'est Pearse qui aurait dû lui donner le fouet, alors que c'était un ami de toujours. Plus l'inévitable Stockdale, bien entendu, ses bras énormes croisés sur la poitrine et qui contemplait le pont. Il revoyait peut-être le combat au corps à corps qui avait opposé Bolitho et le patron.

Dutchy Vorbink, gabier volant, était aussi des leurs. Il avait quitté la Compagnie des Indes orientales pour une vie beaucoup moins bien payée sur un bâtiment de guerre. Comme il parlait assez mal anglais, personne ne savait exactement ce qui l'avait poussé à agir ainsi.

D'autres visages lui étaient beaucoup plus familiers : visages durs, marqués par la vie, marins capables aussi bien de donner le meilleur d'eux-mêmes que de tomber sur un camarade pour un mot de travers.

— Monsieur Spillane, lui ordonna Bolitho, allez vérifier le coffre des armes et dressez-en une liste. Little, allez faire un

tour au magasin – il jeta un œil aux quelques pierriers, dont deux venaient de la *Destinée* : Il y a à peine de quoi faire la guerre.

Sa dernière remarque suscita quelques rires et Stockdale murmura entre ses dents :

— Il y a encore des prisonniers en bas, monsieur.

Bolitho le regarda. Il avait totalement oublié l'équipage de *l'Héloïse*. Tous ceux qui avaient échappé à la mort et n'étaient pas trop blessés avaient été enfermés dans la cale. Ils ne pouvaient guère leur faire courir de risque, mais, en cas d'engagement, il faudrait avoir l'œil.

Little sourit largement, dévoilant une bouche passablement ébréchée.

— Faut pas vous faire de souci, m'sieur, je les ai confiés à Olsson. Et j'crois pas qu'ils se risqueront trop à le titiller !

Bolitho acquiesça. Olsson était un Suédois à moitié toqué. Ses yeux bleu délavé en disaient assez sur son caractère. C'était un bon marin, qui connaissait parfaitement son métier. Mais Bolitho se souvenait encore de ses cris de dément lorsqu'ils avaient pris le brigantin à l'abordage.

— Effectivement, j'y réfléchirais à deux fois si j'étais à leur place, fit-il en souriant.

— Et ce maudit vent qui tombe encore, grommela Pearse en regardant les voiles qui pendaient désespérément contre les vergues.

Bolitho s'approcha de la lisse et se pencha pour regarder l'eau bleue. Quelques risées faisaient comme des sillages de poissons sous l'étrave. Le brigantin se laissait doucement bercer par la houle, les voiles et les poulies grinçaient lamentablement.

— Armez les embarcations ! ordonna Palliser qui se tenait près du timonier.

Dans un martèlement de pieds nus, les hommes mirent à l'eau le canot, d'autres descendirent dans l'annexe de la *Destinée* qu'ils avaient prise à la remorque.

Passer les toulines leur demanda un certain temps et le travail harassant de galérien put commencer.

Ils ne pouvaient guère espérer avancer très vite, mais cela épargnerait au moins à *l'Héloïse* de trop tomber sous le vent. Dès que la brise reviendrait, ils seraient parés.

Bolitho vint se placer entre les bossoirs pour surveiller les deux embarcations. Les remorques se tendaient et mollissaient, au rythme des nageurs.

Little hochait tristement la tête.

— Mr Jury n'est pas fait pour ça, monsieur, faudrait user d'autres moyens avec ces bons à rien.

Et Bolitho voyait certes bien la différence entre les deux canots. Celui de Jury ne halait guère, les avirons manquaient d'ensemble. Mais celui d'Ingrave déhalait hardiment, et Bolitho en connaissait parfaitement la raison : Ingrave n'était pas un foudre de guerre, mais il se savait observé par ses supérieurs. Il n'hésitait donc pas à user de la garcette pour encourager son équipage.

Bolitho retourna à l'arrière.

— Je ferai relever les hommes toutes les heures, dit-il à Palliser.

— Parfait.

Palliser allait du compas aux voiles.

— On gagne un peu au vent, mais ce n'est sûrement pas la faute du canot sous le vent.

Bolitho se tut. Il savait trop bien ce que cela représentait pour un aspirant de se voir confier une besogne aussi désagréable. Dieu soit loué, Palliser ne jugea pas bon d'insister. Bolitho s'étonnait lui-même de sa nouvelle assurance : il avait décidé tout seul de faire relever les hommes des canots, sans rien demander au second, et il n'avait pas pipé. Au fond, Palliser était fait du même bois que Dumaresq, dans un genre différent : tous deux savaient s'y prendre pour obtenir exactement ce qu'ils voulaient de leurs subordonnés.

Slade, la main devant les yeux, observait le ciel. Voilà quelqu'un qui ne rêvait que promotion, et de cet homme impossible aussi Dumaresq savait comment tirer le meilleur. Cela le servirait en retour. Palliser lui-même rêvait commandement, et cet intérim sur *l'Héloïse* ferait bon effet dans son calepin.

Toute la journée durant, les embarcations déhalèrent le brigantin. Pas l'ombre d'un souffle pour redonner vie aux voiles qui pendaient, pitoyables, à leurs vergues, comme aux hommes que l'on venait de relever dans les canots. Ils étaient trop épuisés pour faire autre chose qu'avalier la double ration de vin que Slade avait dégotée dans la cambuse, avant d'aller s'écrouler.

Les officiers et les aspirants avaient trouvé refuge dans la chambre. Elle était certes exiguë, mais incomparablement plus confortable que l'entrepont. Là au moins, ils avaient un abri contre la chaleur et pouvaient résister à la dangereuse tentation de boire sans arrêt.

Palliser dormait, Slade était de quart. Bolitho alla s'asseoir à la petite table. Il dodelinait de la tête, mais faisait des efforts démesurés pour rester éveillé. En face de lui, les lèvres gercées par le soleil, Jury, la tête dans les mains, regardait dans le vague.

Ingrave avait repris son poste à bord d'une embarcation, mais son autorité ne servait plus à grand-chose.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Bolitho.

— Épuisé, monsieur, fit Jury avec un triste sourire.

Il se redressa et secoua un peu sa chemise trempée de sueur.

Bolitho lui tendit une bouteille.

— Buvez donc un peu – et, le voyant hésiter : Si vous préférez, je vous renverrai dans le canot, cela vaudra toujours mieux que de rester ici à ne rien faire.

Jury se servit un verre de vin.

— Non, merci monsieur, mais j'irai quand on m'appellera.

Bolitho sourit en repensant à l'idée qu'il avait eue : envoyer Stockdale avec l'aspirant. Un seul geste de lui suffirait à couper court à toute velléité d'indiscipline ou de relâchement. Jury avait besoin qu'on le forçât à prendre de l'assurance, cela lui serait précieux plus tard.

— Je, euh... monsieur, je pensais – il n'osait pas le regarder... C'est au sujet de Murray : vous croyez qu'il va s'en tirer ?

Bolitho réfléchit un instant. Même cela réclamait de lui un effort démesuré.

— Peut-être bien, mais à condition qu'il s'éloigne de la côte. J'ai connu des hommes qui avaient fui la marine et étaient revenus plus tard sous un autre nom. Mais cela peut être dangereux. La marine est une grande famille, il y a toujours quelqu'un pour reconnaître un visage et faire le rapprochement.

Il pensait à Dumaresq et Egmont, liés indissolublement par le père du capitaine.

— Je pense souvent à lui, reprit Jury, à ce qui s'est passé sur le pont...

Il leva les yeux, comme s'il s'attendait à entendre les cliquetis de l'acier, les cris de désespoir des hommes serrés de près.

— Je suis désolé, fit-il en regardant Bolitho, on m'a dit de ne plus penser à ça.

Il y eut des cris et un ordre fusa :

— Relève des canots !

Jury se leva.

— On m'a dit la même chose lorsque j'ai rejoint la *Destinée*, répondit Bolitho. Et j'ai autant de mal que vous à m'y faire.

Il resta assis, écoutant les bruits des canots que l'on ramenait le long du bord pour la relève, le fracas des avirons.

La porte s'ouvrit, Palliser entra, courbé en deux comme un homme blessé, et vint s'écrouler sur une chaise.

— Ce salaud est en train de m'échapper, dit-il d'une voix neutre, c'est bien la peine d'avoir tenu aussi longtemps.

Bolitho trouvait poignant que Palliser ne s'efforçât même plus de cacher sa déception. Il fit glisser la bouteille :

— Prenez donc un peu de vin, monsieur.

Palliser semblait perdu dans ses pensées. Il finit par sourire et saisit un verre.

— Pourquoi pas, Richard, pourquoi pas ?

Et il remplit son gobelet à ras bord.

Ils restèrent là tous deux sans mot dire, buvant une gorgée de temps en temps. Le vin était tiède comme du lait.

Bolitho finit par sortir sa montre :

— Encore une heure à déhaler et puis on rentre les embarcations pour la nuit, monsieur ?

Palliser était ailleurs et mit longtemps à répondre.

— Oui, lâcha-t-il enfin, de toute manière, il n'y a rien d'autre à faire.

Bolitho était saisi par le changement qu'il constatait chez lui, mais savait également qu'il valait mieux ne pas essayer de l'aider, car le répit serait de courte durée.

La grande carcasse de Little s'encadra dans la porte :

— Vous d'mande pardon, m'sieur, mais Mr Slade vous envoie ses respects et fait dire qu'on entend du canon dans l'nord !

Une bouteille de vin roula sur le pont et vint s'écraser contre la cloison.

Hébété, Palliser regardait fixement la bouteille. Même assis, sa tête touchait les barrots.

— *Le vent !* s'exclama-t-il enfin, ce foutu, ce sacré vent ! — il se précipita dehors : Ce n'est pas trop tôt !

Bolitho sentit la coque vibrer, comme réveillée d'un long sommeil. Il se précipita à la suite de Palliser, étouffant un cri lorsque son crâne cogna un boulon.

Là-haut, les hommes regardaient sans y croire la misaine gonflée qui se débattait contre la vergue.

— Rappelez les embarcations ! cria Palliser, paré à remettre en route !

Il surveillait en même temps le compas, la flamme que l'on distinguait à peine sur le fond d'étoiles.

— Le vent a légèrement tourné, annonça Slade, il est venu au suroît.

Palliser se caressait pensivement le menton.

— Vous avez entendu du canon ?

— Sans aucun doute, monsieur, je dirais que c'est du petit calibre.

— Bien. Dès que les canots seront à bord, remettez en route bâbord amures, cap nord-noroît.

Puis il s'écarta pour laisser passer les hommes qui rejoignaient leurs postes.

Bolitho résolut de mettre à l'épreuve leurs nouvelles relations :

— Vous n'attendez pas la *Destinée*, monsieur ?

Palliser leva la main pour le faire taire : des coups de canon assourdis dans le lointain.

— Non, monsieur Bolitho, répondit-il sèchement, je ne l'attendrai pas. Même si le capitaine a réussi à appareiller et en admettant qu'il ait des vents plus favorables que nous, il ne me pardonnerait pas d'avoir laissé échapper les preuves dont il a le plus grand besoin.

— Les embarcations sont saisies, monsieur ! annonça Pearse.

— Du monde aux écoutes, paré à border !

Les voiles se tendirent sous la poussée du vent et le brigantin prit son erre dans un friselis d'écume blanche.

— Faites masquer les feux, Pearse, je ne veux rien voir qui trahisse notre présence !

— Tout pourrait bien être terminé avant l'aube, monsieur, suggéra Slade.

— Vous dites n'importe quoi ! le coupa Palliser. Il est attaqué, sans doute par des pirates. Ils ne vont pas se risquer à le prendre à l'abordage dans l'obscurité — il se tourna pour chercher Bolitho : Ce n'est pas comme nous, pas vrai ?

Little hocha la tête en poussant un énorme soupir dans la figure de Bolitho : on aurait dit un courant d'air sorti d'une cave.

— Par Dieu, monsieur Bolitho, on a fini par avoir de la chance !

Bolitho revoyait la fine silhouette aperçue sur le *Rosario*.

— Priez pour que nous arrivions à temps !

Little, qui n'y comprenait goutte, alla rejoindre ses camarades pour un petit « rafraîchissement ». Voilà que le troisième lieutenant se montrait aussi acharné à faire une prise que le capitaine, conclut-il, ça ne pouvait faire de mal à personne.

Palliser faisait les cent pas à l'arrière comme une âme en peine.

— Réduisez la toile, monsieur Bolitho ! Faites rentrer les huniers et l'étai ! Et rondement !

Les hommes s'empressèrent aux drisses, d'autres grimpaient dans les enfléchures et sur les vergues.

Bolitho admirerait toujours autant la facilité avec laquelle des marins s'adaptaient à un nouveau bâtiment, même pour des manœuvres de nuit.

L'aube n'allait plus tarder et il sentait toutes les fatigues de la veille lui tomber dessus, ajoutées à celles de cette nuit blanche. Palliser avait maintenu sous pression l'équipage : changement d'amures, changement de route, réglage des voiles, au fur et à mesure qu'il réévaluait la position des autres. Ils avaient entendu à plusieurs reprises de courts échanges de tirs, mais Palliser les analysait comme des actions dissuasives plus que comme des engagements proprement dits. Une chose au moins était sûre : les agresseurs étaient au nombre de trois, en plein sur leur avant. Les pirates rôdaient comme une meute de loups autour de leur proie, guettant quelque erreur fatale. Little rendit compte :

— Tous les canons sont chargés, monsieur.

— Très bien, répondit Palliser – et plus bas à Bolitho : *Tous les canons !* Quelques pierriers avec à peine assez de munitions pour effrayer une bande de corbeaux !

— Je demande l'autorisation de hisser le pavillon, monsieur. C'était Ingrave.

— Allez-y, lui répondit Palliser, nous sommes sur un bâtiment du roi et il y a peu de chances que nous en rencontrions un autre.

Bolitho avait entendu quelques remarques de l'équipage au cours de la nuit. Les hommes s'inquiétaient à l'idée de combattre des pirates ou qui que ce fût d'autre avec un armement aussi dérisoire.

Bolitho risqua un regard à tribord, pour tenter de distinguer une lueur. Mais ils avaient une excellente vigie dans la hune, ce qui constituait leur meilleur espoir de surprendre l'ennemi. Des pirates qui s'apprêtent à prendre un navire de commerce à l'abordage songent rarement à placer une vigie.

Slade discutait à voix basse avec Palliser : encore un qui s'inquiétait !

Palliser le reprit brutalement.

— Occupez-vous donc du cap et restez prêt à virer de bord si nous rencontrons l'ennemi. Pour le reste, ce sont mes affaires, compris ?

Bolitho en avait les lèvres tremblantes : *l'ennemi !* Palliser n'avait plus aucun doute sur ce qui les attendait.

Stockdale sortit de l'ombre, luttant contre la gête.

— Ces fumiers tirent à boulets ramés, je les ai nettement entendus une ou deux fois quand j'étais là-haut.

Bolitho se mordit la lèvre : les choses étaient claires, ils voulaient mettre bas le grément du *Rosario* pour s'en emparer en courant le minimum de risques. Ils allaient être pris de court en voyant *l'Héloïse* leur tomber dessus, au moins dans un premier temps.

— La *Destinée* est peut-être derrière nous, qui sait ?

— Peut-être bien.

Jury s'approcha de lui. Il était clair que Stockdale ne croyait pas trop ce qu'il venait de lui dire, pas plus d'ailleurs qu'il n'y croyait lui-même.

— Vous croyez que ça va prendre encore longtemps, monsieur ? demanda Jury.

— L'aube approche, nous verrons leurs huniers ou leurs pommes de mâât d'un instant à l'autre. Et s'il y en a un qui fait feu, nous aurons au moins un relèvement.

Jury essayait de distinguer son visage dans l'ombre.

— Et ça ne vous fait rien, monsieur ?

Bolitho haussa les épaules.

— Pour l'instant, non, on verra plus tard. Nous saurons bientôt – il se retourna pour mettre la main sur son épaule : Souvenez-vous d'une chose, Mr Palliser a choisi soigneusement ceux qui sont ici, et ils sont parmi les plus expérimentés. Mais les officiers sont tous jeunes. Alors, gardez la tête froide et arrangez-vous pour qu'on vous voie en permanence. Pour le reste, faites confiance à Mr Palliser.

Jury fit un sourire qui se transforma en grimace : ses lèvres gercées lui faisaient mal.

— Je reste avec vous.

— Vous demande bien pardon, mon jeune monsieur, mais vous prenez ma place, fit Stockdale en riant doucement – il

lança son couteau qui alla se planter dans la lisse. Si vous voulez pas perdre la tête, faites excuse !

— A border la misaine, cria Palliser, elle faseye !

— C'est l'aube, monsieur, signala l'aide du bosco.

— Merci de vos avis, Pearse, répondit le second d'un ton aigre, nous ne sommes ni sourds ni aveugles !

— T'es un vrai salopard, Palliser, murmura Pearse dans son dos, tout en s'assurant que personne ne l'entendait.

— Ohé du pont, héla la vigie, voile à tribord avant ! Et en voilà encore une autre à bâbord !

Un éclair orange : c'était un coup de canon, dont le bruit arriva aussitôt après.

— J'en vois une troisième au vent ! cria Slade d'une voix inquiète.

Bolitho serra la garde de son sabre pour se rasséréner.

Trois vaisseaux. Celui du centre était sûrement le *Rosario*, et ses deux agresseurs complétaient le triangle. Il entendit un sifflement aigu puis un grand choc. Quelques bouts de grément tombèrent à l'eau.

— Toujours leurs boulets ramés, lâcha seulement Stockdale, quelle bande de salauds !

— Parés sur le pont, préparez les mèches !

Il n'était plus nécessaire de se faire discret. Bolitho entendit un trille de sifflet sur le bâtiment le plus proche, un coup de pistolet. Ou le coup était parti par accident, ou il s'agissait d'un signal pour alerter la conserve.

Mousquets et poires à poudre parés, piques et coutelas à la main, les marins de la *Destinée* essayaient de deviner ce qui se passait dans l'ombre.

— A ferler la misaine !

Les hommes coururent pour exécuter l'ordre et la grande toile fut aussitôt carguée. Les premières lueurs de l'aube révélaient un peu partout des silhouettes indécises d'hommes allongés et les formes des pierriers. Tout était en place pour le lever de rideau.

Nouvelle série de tirs, Bolitho entendit un boulet ramé passer à raser au-dessus de sa tête.

— Jésus, grommela Little entre ses dents, il est trop haut
cui-ci !

Mais le boulet fit pourtant tomber une pluie de débris sur
tribord, pile entre les deux mâts.

— La barre dessous ! ordonna Palliser, serrez le vent tant
que vous pouvez !

— *Du monde aux écoutes !*

Le brigantin obéit lentement dans les claquements de
protestation des voiles qu'il portait encore.

— En route ouest-noroît, monsieur !

Leur adversaire se remit à tirer et un boulet vint s'écraser à
vingt pieds devant l'étrave dans une grande gerbe qui arrosa
copieusement le gaillard d'avant.

Le feu s'intensifiait maintenant, les boulets pleuvaient un
peu au hasard. Les canonniers de *l'Héloïse* essayaient en vain de
saisir les intentions de l'ennemi.

Un boulet passa en ronflant dans la trinquette et laissa dans
la toile un trou large d'une tête.

— Mais il est complètement fou, hurla Palliser, il nous tire
dessus !

— I'croit sans doute qu'on est des pirates nous aussi ! ricana
Little.

— Je vais lui montrer, moi, si on est des pirates !

Palliser mit le cap droit dessus. Le brick sortait de l'ombre
sur bâbord et réduisait la toile en virant de bord pour approcher
de cet intrus.

— La goélette, on tire sur la goélette pour commencer !

Little mit ses mains en porte-voix :

— Sur la crête, les gars, attendez d'être sur la crête !

Les hommes qui s'affairaient à traîner le dernier pierrier sur
bâbord demandaient à Little de leur accorder un peu de temps.

Mais il connaissait son métier :

— Vous inquiétez pas, ça va aller !

On aurait dit qu'il flattait l'encolure d'un animal pour le
calmer.

Les mèches plongèrent dans les lumières comme des vers
luisants et les pierriers rugirent à l'unisson. Les boîtes à

cartouches balayèrent le gaillard de l'ennemi, Bolitho crut entendre des hurlements de douleur.

— Paré à abattre ! ordonna Palliser.

Il n'avait pas besoin de porte-voix pour se faire entendre.

— Les écoutes sous le vent, à choquer les écoutes sous le vent !

Puis le second se précipita pour aller rejoindre Slade près de la barre.

— Nous allons tirer une seconde bordée, la barre dessous !

Le brigantin abattit lourdement, toutes voiles faseyantes. Les hommes se pressaient pour brasser les vergues. L'ennemi passa devant le boute-hors et se retrouva la poupe bâbord à eux. Ils fondaient droit dessus.

— Allez Little, hurla Palliser, arrosez-moi ce tillac ! — et à Slade : Tiens bon, comme ça !

Bolitho comprenait trop bien l'hésitation de Slade : ils venaient droit sur le tableau comme un fauve qui charge, le choc promettait d'être effroyable.

— *Feu !*

Les pièces des deux adversaires lâchèrent simultanément de longues flammes orangées. Immédiatement après, ce fut le fracas du fer qui s'écrasait sur les bordés. La mitraille de *l'Héloïse* avait apparemment nettoyé à blanc le château : timoniers ou gabiers, aucun ne pouvait échapper aux faucheuses de marguerites. La goélette tombait sous le vent, et Little se prépara à cracher une nouvelle bordée.

— A envoyer la misaine ! ordonna Palliser.

Bolitho voyait sa haute silhouette se détacher à l'arrière sur le mur de flammes.

— *Feu !*

Un déluge de fer passa au-dessus de lui : le second pirate arrivait à la rescousse.

Et il aperçut enfin le *Rosario*. Son sang se glaça à ce spectacle : le mât de misaine était tombé, il ne restait que la moitié du grand mât. Des débris traînaient un peu partout sur le pont, des ruisseaux de sang s'échappaient par les dalots, à croire que c'était le bateau lui-même qui le perdait à grandes pulsations, et non ses défenseurs.

— *Du monde aux manœuvres !*

Bolitho crocha un matelot par l'épaule :

— Allez, vivement, allez rejoindre les autres !

L'homme courut se jeter sur une écoute, comme s'il avait senti une poigne de fer.

Un fracas énorme, Bolitho manqua tomber à genoux sous le choc. La coque de *l'Héloïse* encaissa deux nouveaux coups de plein fouet.

Comme pétrifié, Ingrave fixait la goélette, incapable de bouger d'un pouce.

— Descendez à la cale pour estimer les dégâts ! lui cria-t-il.

L'autre ne bougeant toujours pas, il dut aller le secouer par la manche comme une poupée de chiffon.

— Allez, monsieur Ingrave, allez sonder le puits de cale !

Ingrave le regardait sans comprendre, les yeux vides. Puis, sans raison apparente, il courut à la descente.

Stockdale tira violemment Bolitho par la manche. Une énorme poulie s'écrasa juste à côté de lui, suivie d'un amas de cordages, et rebondit sur le pont avant de tomber à l'eau.

— *Paré*, cria Palliser en sortant son *épée paré à l'abordage* !

Contre les canons de la goélette, d'aussi faible calibre qu'ils fussent, leurs pierriers ne pouvaient faire grand-chose. Une boîte à mitraille alla réduire en charpie la misaine du pirate et au passage réduisit deux hommes en bouillie. Mais les boulets continuaient de marteler leurs œuvres vives, on entendait le fracas du bois éclaté, et il était évident qu'ils commençaient à souffrir sérieusement.

Quelqu'un avait réussi on ne sait trop comment à mettre les pompes en marche, mais il vit deux hommes gravement atteints s'écrouler. Un troisième, qui s'affairait aux bras de hunier, rampait désespérément en essayant de se mettre à l'abri. Sa main ne tenait plus au bras que par un lambeau de chair.

— Venez me rejoindre à l'arrière ! cria Palliser.

Bolitho se précipita sur le tillac.

— Les choses prennent mauvaise tournure, descendez et allez vérifier l'état des fonds !

Il ferma les yeux sous le bruit des impacts qui ne discontinuaient pas. Un homme poussa un hurlement d'agonie.

— Vous entendez ça ? Ce bateau est en train de mourir.

Bolitho le regarda. Ce n'était que trop vrai : *l'Héloïse*, si manœuvrante d'habitude, s'alourdissait inexorablement et ne répondait plus ni à la barre ni au vent. Les rôles s'étaient subitement inversés, et leurs adversaires allaient leur faire payer chèrement leur peau.

— Je vais me diriger sur le brick, décida Palliser. Avec notre équipage et leurs canons, il y a peut-être encore une chance de s'en tirer. Et maintenant, ajouta-t-il à l'adresse de Bolitho, descendez, descendez vite.

Bolitho dévala la descente en prenant à peine le temps de jeter un dernier coup d'œil sur le pont dévasté maculé de sang. C'est à cet endroit même qu'ils s'étaient battus victorieusement une première fois, mais le sort en avait peut-être décidé autrement aujourd'hui.

— Venez avec moi, ordonna-t-il à Jury.

Il essayait de percer l'obscurité, déjà angoissé à l'idée de se laisser prendre au piège si le bâtiment venait à sombrer. Il essaya de parler d'une voix aussi neutre que possible pour cacher son anxiété.

— Nous allons évaluer les avaries tous les deux. Et si je tombe...

Il vit Jury tressaillir : l'aspirant n'avait donc pas vaincu son appréhension à l'idée de mourir.

— ... si je tombe, vous irez rendre compte à Mr Palliser.

Parvenu en bas de l'échelle, il alluma un fanal de combat et s'engagea dans l'entrepont. Il fallait éviter tous les débris de bois tombés du pont et l'on entendait encore, bien qu'assourdis, tous les fracas du combat qui se déroulait au-dessus.

Leurs deux attaquants les pressaient chacun d'un bord, sans se soucier de risquer une collision. Ils n'avaient plus qu'un seul but : détruire cet impudent dont le pavillon rouge flottait toujours à la corne.

— J'entends du clapotis, fit Bolitho en ouvrant un panneau de cale.

— Mon Dieu, murmura Jury, nous coulons !

Bolitho se pencha un peu pour éclairer le trou noirâtre avec son fanal. Un vrai spectacle de désolation l'attendait : tonneaux

percés, débris de toile flottaient au milieu de débris de bois, et il était trop visible que l'eau entraînait toujours à flots.

— Retournez voir le premier lieutenant, ordonna-t-il à Jury, dites-lui qu'il n'y a plus aucun espoir – devant son air effaré, il le prit par la manche : Allez, montez, et souvenez-vous de ce que je viens de dire, tout le monde vous observera.

Il se força à sourire, pour bien lui montrer que les choses n'avaient plus d'importance.

— Ça ira ?

Jury reculait lentement, les yeux rivés sur Bolitho.

— Mais vous, qu'allez-vous faire ?

Bolitho tourna brusquement la tête en entendant un nouveau coup de marteau. L'une de leurs ancres s'était dessaisie et heurtait sauvagement la coque à chaque coup de roulis. Mais cela ne pouvait plus guère qu'accélérer un peu leur fin.

— Je vais chercher Olsson, il faut libérer les prisonniers.

Et il se retrouva seul. Il respira profondément, essayant de ne pas trembler, et reprit lentement sa progression. Toujours ce martèlement lancinant de l'ancre, qui battait lugubrement comme un tambour lors d'une exécution capitale.

Il y eut un nouveau bruit contre la muraille, suivi immédiatement d'un énorme craquement. Il se raidit soudain, s'attendant au choc final lorsque le pont toucherait l'eau.

Il bascula dans le noir, le fanal lui échappa, il ne se souvenait de rien. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était coincé sous un amas de bois, incapable de faire un geste.

Il appliqua l'oreille contre un caillebotis d'aération et entendit l'eau bouillonner. Glacé de terreur, il savait qu'il ne lui restait plus que quelques secondes pour se sortir de là. Non, surtout, ne pas crier en se débattant pour échapper au traquenard.

Des pensées folles lui couraient dans la tête : sa mère quand elle l'avait vu s'en aller, la mer au bout de la pointe de Falmouth lorsqu'il était parti avec son frère sur un petit bateau de pêche, la fureur de leur père lorsqu'il avait découvert le pot aux roses...

Il avait les yeux grands ouverts, mais impossible de remuer un doigt : il était pris au piège.

L'ancre avait cessé de battre. Cela signifiait sans doute qu'elle était sous la flottaison avec tout le gaillard d'avant.

Il ferma les yeux, priant seulement le ciel de ne pas craquer avant la fin qui l'attendait.

IX

LA RUSE DE PALLISER

Bolitho sentit un morceau de bois appuyer davantage sur sa colonne vertébrale : le tas s'effondrait lentement sous les mouvements de la coque. Il entendit un grand bruit au-dessus de sa tête, l'une des pièces avait rompu ses bragues. La bande s'était accentuée, la mer clapotait de plus en plus fort contre la coque : le bâtiment s'enfonçait inexorablement.

Il distinguait encore de rares coups de feu. Les vainqueurs attendaient sans doute tranquillement que la mer complétât leur ouvrage.

À gestes comptés, désespérés, Bolitho essaya de se dégager de la gangue qui l'entourait. Il s'entendait gémir sous l'effort, murmurer des mots sans suite pour se donner du courage.

Mais c'était sans espoir. Il réussit seulement à faire tomber un morceau pointu qui passa à lui raser la tête.

La panique le saisit. Il entendit tout à coup les bruits d'une embarcation qu'on mettait à l'eau, des cris, des coups de mousquet.

Il serra alors les poings comme un enfant et les pressa à toute force contre son visage, pour s'empêcher de hurler : le navire coulait, Palliser avait ordonné l'évacuation.

Il essaya tout de même de reprendre son sang-froid, de réfléchir calmement. C'était impossible, ses camarades faisaient sûrement tout pour venir à son secours. Mais non, l'heure n'était plus aux sentiments ni aux gestes fous, il était déjà mort, aussi mort que les hommes tués pendant le combat.

Il entendit des voix, quelqu'un l'appeler par son nom. Des rais de lumière, le pont bascula, il eut la force de crier :

— Sauvez-vous, ne vous occupez pas de moi !

La force de sa voix l'étonna lui-même. Il avait désespérément envie de vivre, mais il tenait encore plus à ce que personne ne risquât sa vie en tentant de le sauver.

Puis la voix de Stockdale :

— Eh, pousse-moi donc ce bout de bois !

Et une autre :

— Tu vois bien que c'est trop tard, on ferait mieux de remonter vite fait !

— Prends ce morceau comme je t'ai dit, ordonna Stockdale. Allez, les gars, tous ensemble ! *Oh hisse !*

Bolitho hurla de douleur, un morceau venait de lui tomber sur le dos. Il entendait des bruits de pieds de l'autre côté du tas, il aperçut Jury qui essayait de le trouver, à genoux sur le pont.

— Ça ne va plus être long, monsieur – il tremblait de peur mais essayait tout de même de sourire. Tenez bon !

Et tout à coup, il se retrouva libre.

Un homme le saisit par les chevilles et le tira rudement. Stockdale avait soulevé le tas de bois à lui tout seul.

— Vivement ! cria Jury.

Il manqua tomber, mais un marin le rattrapa de justesse. Tous deux se débattaient comme des ivrognes qui essayent d'échapper à un détachement de presse.

Bolitho finit par atterrir sur le pont. Quel soulagement !

Il faisait maintenant complètement jour. *L'Héloïse* était réduite à l'état d'épave, le mât de misaine était tombé et il ne restait guère qu'un moignon du grand mât. Voiles déchirées, espars brisés, cordages emmêlés complétaient cette scène d'horreur.

Les deux embarcations avaient été mises à l'eau, l'une d'entre elles les dominait déjà tant ils s'étaient enfoncés.

Palliser se trouvait à bord du cotre et dirigeait le feu de ses hommes. Le brigantin à l'agonie leur servait de bouclier, seule chance de réussir à gagner le brick pour reprendre le combat.

— Allez, tout le monde embarque ! cria Stockdale.

L'esprit encore tout embrouillé, Bolitho vit que l'un de ceux qui étaient venus à son secours était Olsson, ce paysan qu'il avait recruté à Plymouth.

Jury se débarrassa de ses chaussures d'un coup de pied et les mit à l'abri dans sa chemise. Un peu apeuré, il regardait l'eau bouillonnante qui le séparait du canot.

— Eh, ça va faire un bout à nager !

Bolitho se courba en deux en entendant une balle de mousquet lui frôler les oreilles. Elle alla se loger dans le pont en soulevant une esquille grosse comme un poulet à quelques pas d'eux.

— Allez, c'est maintenant ou jamais !

La mer s'engouffrait déjà dans la descente, un tourbillon entraîna un cadavre.

Bolitho et Jury, poussés par Stockdale, sautèrent à la mer. Il leur fallut une éternité pour parvenir au canot le plus proche, ils se raccrochèrent tant bien que mal au plat-bord en essayant de ne pas gêner les hommes qui faisaient force de rames pour se rapprocher du *Rosario*, complètement démâté à présent.

Bolitho ne reconnaissait pas grand monde, il s'agissait sans doute des prisonniers que l'on était parvenu à libérer. C'était miracle qu'Olsson ne les eût pas laissés sombrer avec leur navire.

Et ils se retrouvèrent soudain sous le brick. C'était un petit bâtiment, mais vu d'en dessous, il paraissait énorme.

Poussés, tirés, halés, ils finirent par se retrouver à bord où l'équipage les regardait comme s'ils sortaient des abysses.

Palliser ne laissa planer aucun doute : c'est bien lui qui assurait le commandement.

— Little, emmenez les prisonniers et jetez-les aux fers dans la cale. Pearse, occupez-vous de mettre en place un gréement de fortune, il faut absolument que nous arrivions à manœuvrer ! — et découvrant tous ceux qui le regardaient, sans faire le moindre geste : Remuez-vous un peu, chargez-moi ces pièces, non, mais vous entendez ? Bon sang de bois, on dirait un tas de vieilles femmes !

Un homme qui semblait posséder un semblant d'autorité joua des coudes et s'avança devant ses hommes.

— C'est moi le patron, John Mason. Je sais très bien pourquoi vous êtes ici, mais j'en rends grâce au ciel, je savais bien que je ne pouvais pas m'en tirer contre ces pirates !

Palliser lui jeta un regard froid.

— Nous verrons cela plus tard. Pour l’instant, obéissez. Et votre sort dépend de la manière dont vous vous comporterez aujourd’hui, vous et vos hommes.

L’homme essaya de protester :

— Mais je ne comprends pas, enfin, monsieur...

— N’auriez-vous pas un passager du nom de Jonathan Egmont ?

Bolitho était appuyé à la rambarde près d’un canon et avalait de grandes goulées d’air frais. Il avait l’impression que l’eau de mer froide qui dégoulinait de ses vêtements se mêlait à son sang et lui revigorait les membres.

— Certes, monsieur, mais ?...

— Est-il encore en vie ?

— Oui, la dernière fois que je l’ai vu. J’ai mis mes passagers à l’abri dans les fonds au début du combat.

Palliser eut un bref sourire.

— Vous avez bien fait, et autant pour vous que pour moi, j’entends. Assurez-vous qu’Egmont est en sécurité, fit-il à Bolitho, mais ne lui dites rien.

Il allait s’intéresser de nouveau aux deux goélettes quand il aperçut *l’Héloïse*. C’était la fin. Le brigantin laissa jaillir un dernier jet d’écume par les écoutilles et coula pour de bon.

— J’ai ordonné l’évacuation, mais je suis heureux de vous voir parmi nous – il posa les yeux un court instant sur Jury et Stockdale. Cependant...

Bolitho se dirigea d’un pas hésitant vers la descente, encore tout sonné du spectacle qu’offrait le *Rosario*.

Le brick avait subi des coups terribles. Canons désarmés, cadavres et débris humains traînant çà et là : visiblement, son équipage avait fait des efforts surhumains pour repousser l’attaque.

— Par ici, lui dit un marin en lui montrant le panneau.

Il avait une main bandée et tenait un pistolet de l’autre.

Bolitho s’engagea dans l’échelle, le cœur au bord des lèvres. Trois hommes étaient allongés là, inanimés ou mourants, on ne savait trop, un autre se traînait un peu plus loin, les vêtements en lambeaux.

Egmont, assis à une table, se frottait rageusement les mains. Un marin tenait une lanterne pour éclairer la scène.

En voyant Bolitho, il laissa échapper un long soupir.

— Je ne m’attendais guère à vous voir ici, lieutenant.

— Vous vous êtes déjà occupé de blessés ? demanda Bolitho.

— Vous connaissez la marine, lieutenant, cela fait bien longtemps que j’ai servi sous les ordres du père de votre capitaine, mais c’est quelque chose que l’on n’oublie jamais.

On entendait le claquement des pompes, des bruits de poulies sur le pont. Les hommes de la *Destinée* s’étaient mis à l’ouvrage ; Palliser allait avoir besoin de lui là-haut pour houspiller tout ce beau monde, par la force si nécessaire.

— Et votre épouse, reprit Bolitho, est-elle saine et sauve ?

Egmont lui montra une porte :

— Par ici.

Bolitho poussa l’huis d’un coup d’épaule. Il avait toujours cette hantise de se retrouver coincé dans les fonds.

À la lueur de son fanal, il pénétra dans une petite chambre sans air. Il y avait là trois femmes, Aurore Egmont, sa servante et une troisième, sans doute la femme du patron.

— Dieu soit loué, fit-il, vous n’avez rien.

Elle s’avança vers lui comme dans un songe, on aurait dit qu’elle survolait le plancher, puis toucha doucement ses vêtements trempés, son visage.

— Je vous croyais toujours à Rio, fit-elle doucement.

Elle passait très lentement ses mains sur sa poitrine, sur ses bras.

— Mon pauvre petit lieutenant, mais que vous ont-ils donc fait ?

Bolitho sentait la tête lui tourner. Dans cette ambiance de mort et de désolation, il sentait son parfum, il sentait ses doigts sur sa peau. Il avait envie de la serrer contre lui, de lui dire à quel point il s’était inquiété d’elle.

— Je vous en prie – il essaya de reculer. Je suis dégoûtant, je voulais seulement m’assurer que vous n’aviez rien, que vous étiez bien vivante.

Mais elle mit ses mains sur ses épaules en guise de réponse.

— Mon beau lieutenant, si brave ! — et se tournant vers sa servante : Cesse donc de pleurer, petite sotte, tu n'as donc aucune fierté ?

Elle s'était appuyée contre lui, Bolitho sentait la chaleur de ses seins, comme s'il n'y avait aucun vêtement entre eux.

— Je dois y aller, murmura-t-il avec peine.

Elle le regardait intensément, comme pour ne pas en perdre une miette.

— Tu retournes te battre, tu dois vraiment retourner te battre ?

Bolitho sentait une nouvelle vigueur l'envahir. Il réussit même à sourire :

— Mais, Aurore, maintenant, j'ai quelqu'un pour qui me battre !

— Ainsi, tu te souvenais de moi ! s'exclama-t-elle.

Et elle l'embrassa impulsivement sur les lèvres. Elle frissonnait, elle aussi, toute sa colère contre sa servante soudain oubliée.

— Fais attention, Richard, murmura-t-elle à son oreille, prends grand soin de toi. Oh, mon beau, mon joli lieutenant !

Palliser l'appelait en haut. Bolitho réussit enfin à se dégager et se rua dans l'échelle qu'il grimpa quatre à quatre.

Palliser observait les deux goélettes à la lunette. Sans la poser, il demanda sèchement :

— Dois-je supposer que tout se passe bien en bas ?

Bolitho leva la main pour toucher le bord de son chapeau, avant de se souvenir que le couvre-chef avait disparu dans la bagarre.

— Oui monsieur, tout va bien, Egmont s'occupe des blessés.

— Vraiment ?

Palliser replia la lunette d'un coup sec.

— A présent, écoutez-moi bien. Ces diables vont essayer de diviser nos défenses, un de chaque bord — il réfléchissait visiblement tout haut. Nous avons réussi à survivre jusqu'ici, mais ils sont persuadés qu'ils ont remporté une première victoire en coulant *l'Héloïse* et cette fois-ci, ils ne feront pas de quartier.

Bolitho approuva d'un signe.

— Mais monsieur, nous pouvons espérer les tenir à distance si nous parvenons à armer toutes les pièces.

Palliser était dubitatif.

— Non, je ne crois pas. Nous sommes désemparés et je ne vois guère comment empêcher l'un ou l'autre de nous aborder par l'arrière.

Il jeta un coup d'œil à des marins du brick qui passaient, traînant un lourd cordage.

— Et ces gens-là sont au bout du rouleau, on n'en tirera rien de bon. C'est à nous de jouer – son opinion était faite désormais : Oui, conclut-il, laissons l'un de ces salopards venir à l'abordage, ils seront alors séparés et nous verrons bien ce qui se passera.

Les marins de la *Destinée* s'activaient parmi les débris et les cadavres comme des vautours sur un champ de bataille. Bolitho passa rêveusement un doigt sur ses lèvres, à l'endroit précis où elle l'avait embrassé avec tant de passion, comme s'il s'attendait à sentir une différence.

— Je vais dire ça aux autres, monsieur.

Palliser le fixait froidement.

— C'est cela, dites-le-leur, mais pas d'explications superflues, ça viendra plus tard. Ils auront toutes les explications de la terre si nous gagnons. Et sinon, c'est que nous aurons perdu.

— Ils sont meilleurs marins que je ne pensais, fit amèrement Palliser en baissant sa lunette.

Bolitho dut se protéger les yeux pour observer les deux goélettes qui venaient se placer au vent sans trop se presser.

La plus grosse des deux, les voiles grêlées de trous par la mitraille, était une goélette à hunier. Bolitho se souvint soudain qu'il l'avait déjà vue quelque part. Oui, il reconnaissait parfaitement le gréement, c'était le bâtiment qu'il avait observé de la terrasse, chez Egmont. Il fit part de sa découverte à Palliser.

— Oui, c'est bien possible, il n'y en pas beaucoup comme cela dans les parages.

Palliser observait la manœuvre. Les deux pirates agissaient avec méthode : l'un restait au vent tandis que l'autre

contournait le brick par l'autre bord, au niveau de l'étrave, là où il serait à peu près à l'abri des canons du *Rosario*. Il ne s'agissait que de pièces de six livres, mais aux mains de Little, elles pouvaient encore causer pas mal de dégâts à quelqu'un qui s'approcherait un peu trop.

— Mais regardez donc vous-même, fit Palliser en tendant la lunette à Bolitho.

Et il le quitta pour aller dire un mot à Slade et au patron qui se tenaient près du compas.

Bolitho bloqua sa respiration pour stabiliser l'instrument. La goélette la plus proche était un vieux bâtiment ; il distinguait très bien son équipage, encore assez nombreux, qui guettait le brick désarmé. Quelques marins agitaient leurs armes ou lançaient des insultes, mais il était trop loin pour les entendre.

Il songea à cette femme réfugiée dans sa chambre, à tout ce qu'ils lui feraient subir et serra convulsivement la poignée de son sabre, à s'en faire mal aux doigts.

— Je ne veux pas discuter avec un officier du roi, ça c'est sûr, mais je ne réponds pas non plus de ce qui risque d'arriver, disait le patron.

Slade renchérisait :

— Mais monsieur, nous ne leur en avons jamais parlé, et ce n'est vraiment pas le moment de tenter l'expérience !

Palliser gardait pourtant un ton très calme.

— Et alors, que suggérez-vous ? Vous attendez peut-être un miracle ? Vous vous imaginez que la *Destinée* va arriver par enchantement et nous sauver ? — il ne cherchait plus à contenir ses sarcasmes. Allez au diable, Slade, j'attendais mieux de votre part !

En se retournant, il vit que Bolitho avait les yeux rivés sur le petit groupe.

— D'ici à un quart d'heure, ce coupeur de jarret va nous tomber dessus. Si nous parvenons à le repousser, il restera avec l'autre pour attendre son heure. Et ils recommenceront aussi souvent qu'il faudra, jusqu'à ce qu'ils parviennent à leurs fins. À votre avis, fit-il en lui montrant les hommes épuisés, aux yeux hagards, vous croyez que c'est avec ça que nous en viendrons à bout ?

— Non monsieur, répondit Bolitho, je ne crois pas.

— Parfait, fit Palliser en tournant les talons.

Bolitho avait eu le temps de saisir l'impression fugitive sur son visage : du soulagement à l'idée que quelqu'un partageait son point de vue dans une situation aussi désespérée.

— Je descends, annonça le lieutenant, il faut que j'aille toucher un mot aux prisonniers que nous avons faits sur *l'Héloïse*.

— Ces fichus incapables ne savent sûrement plus trop de quel bord ils sont, pas vrai ? glissa Little à son voisin, Ellis, le bosco.

Et tous deux de s'esclaffer comme s'il s'agissait d'une grosse plaisanterie.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Jury.

— Parlementer ? suggéra Ingrave.

Bolitho ne répondit pas. Il observait la goélette qui approchait, misaine parfaitement établie pour la dernière approche en ligne droite.

— Nous nous défendrons lorsqu'ils viendront à l'abordage.

Les hommes l'avaient entendu. Certains saisissaient leurs couteaux ou leurs haches, tous bandaient leurs muscles dans l'attente imminente du combat. Les marins du brick étaient des mercenaires, pas des marins entraînés et disciplinés comme ceux de la *Destinée*. Mais les hommes de la frégate étaient épuisés, et ils n'étaient plus assez nombreux pour espérer résister à la horde hurlante qui leur arrivait dessus. On les entendait distinctement à présent, vraie meute d'animaux en furie.

Ils auraient peut-être réussi à s'en sortir contre un seul adversaire. Et il aurait peut-être mieux valu périr à bord de *l'Héloïse* qu'endurer cet interminable calvaire.

— Little, allez vous mettre aux pièces de l'avant, lui ordonna Palliser. Vous ouvrirez le feu à volonté quand je vous le dirai, mais arrangez-vous pour ne pas faire trop de dégâts.

Little en resta tout éberlué.

— Ensuite, vous chargerez les autres pièces à double charge et à mitraille. Je veux que ces salopards se fassent ratiboiser quand ils monteront à bord – un silence, le temps de laisser les

mots bien pénétrer ses méninges, puis : Laissez-y tous vos hommes s'il le faut, mais je veux impérativement que ces canons ouvrent le feu !

Little se gratta lentement la tête et finit par saisir ce que voulait le second. Le pavois du brick n'offrait guère de protection et les assaillants seraient réduits en charpie.

Palliser enleva son fourreau et le jeta loin de lui. L'épée nue, il fit quelques grands moulinets pour admirer l'éclat du soleil sur la lame, comme un gamin.

— La besogne promet d'être rude aujourd'hui !

Bolitho respira profondément, il avait la bouche horriblement sèche. Il sortit son sabre et se débarrassa lui aussi du fourreau, comme il l'avait vu faire à Palliser. Perdre était déjà assez pénible comme cela, se faire tuer parce qu'on s'était entravé dans son fourreau devenait franchement ridicule.

Les deux coques continuaient de se rapprocher, des coups de mousquet éclatèrent et les hommes se courbèrent en deux pour éviter les balles qui venaient se ficher dans la membrure ou miaulaient au-dessus de leurs têtes.

Menaçant un ennemi imaginaire de son épée, Palliser cria enfin :

— *Feu !*

Les pièces de la première bordée reculèrent violemment dans leurs palans. Dans un nuage de fumée, les hommes de Little se précipitèrent pour recharger.

La misaine de la goélette était maintenant ornée d'un grand trou, mais les autres boulets ratèrent la cible et se contentèrent de l'asperger copieusement.

On entendait des vivats, d'autres coups de feu. Bolitho dut se mordre la lèvre : un homme fut projeté loin de la lisse, une balle de mousquet venait de lui emporter la joue.

— Paré à repousser les assaillants ! cria Palliser.

La goélette leur faisait maintenant face de toute sa longueur et ils étaient pris sous son ombre.

Quelques balles passèrent tout près de Bolitho, un homme se mit à hurler. En entendant le bruit flasque de la balle qui entraînait dans la chair, Ingrave se couvrit le visage comme pour échapper au sort qui le guettait lui aussi.

La goélette affala toutes ses voiles d'un coup et les grappins fusèrent, saisissant le *Rosario* entre leurs dents de fer.

Cependant, quelqu'un à bord de la goélette se méfiait de gens qui savaient se battre de cette manière. Plusieurs coups de feu, deux des servants s'écroulèrent à leur tour.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil à Jury. Il tenait son poignard d'une main et son pistolet de l'autre.

— Restez près de moi, lui fit Bolitho entre ses dents, ne perdez pas votre sang-froid et faites ce que vous m'avez vous-même dit de faire — un éclair de terreur passa dans les yeux de l'aspirant. Et tenez bon !

Dans un grand craquement, la goélette les accosta sous le vent et continua à glisser lentement contre la muraille, jusqu'à ce que les grappins soient raidis.

— C'est le moment, cria Palliser en brandissant son épée, feu !

Une longue flamme sortit de la bouche des canons et la charge alla éclater au beau milieu des assaillants massés pour l'abordage. Du sang, des membres disloqués qui volaient de partout. Après une hésitation, la terreur de leurs adversaires se changea en fureur et ils passèrent par-dessus la rambarde.

On entendait le cliquetis de l'acier, des hommes rechargeaient leur mousquet, d'autres se battaient à la pique, essayant de repousser les assaillants dont certains se firent broyer comme des noix entre les deux coques.

— Feu ! cria Palliser.

Mais Little et ses hommes étaient maintenant coupés du château par une masse hurlante et n'avaient plus accès au dernier canon encore chargé. Les servants de cette pièce gisaient tout autour, morts ou blessés. Sans cette dernière décharge de mitraille, ils étaient perdus.

Un marin se mit à ramper vers la pièce, mèche au poing, mais un pirate l'aperçut et le décapita d'un coup de hache. Sous la force du coup, il glissa inexorablement dans le sang de sa victime. Dutchy Vorbink qui se trouvait à côté de Jury l'aperçut, fonça et lui donna un grand coup de couteau qui le scalpa. Avant que Vorbink terminât calmement la besogne, Bolitho eut le temps de voir une oreille tomber sur le pont.

En relevant les yeux, Bolitho vit Stockdale près du canon. Il avait une méchante entaille à l'épaule, mais semblait ne pas même s'en apercevoir. Il approcha sa mèche de la lumière, et boum ! L'explosion fut d'une extrême violence, Bolitho crut même que l'âme avait éclaté. La goélette venait de se faire emporter un grand morceau de pavois et les hommes qui attendaient derrière en réserve périrent tous.

— *Sus à eux, mes gaillards !* hurla Palliser.

Et il abattit son épée sur une silhouette tout en déchargeant son pistolet.

Bolitho fut entraîné en avant par la masse. Taillant par-ci, coupant par-là, les poumons en feu. Un coup de pistolet claqua à son oreille, Jury criait à on ne sait qui de prendre garde derrière lui, deux pirates se débattaient à grands coups de pied au milieu des marins. Une pique vola et vint en clouer net un autre qui tentait de suivre ses camarades dans la brèche. Stockdale arracha l'épieu et acheva l'homme au couteau.

L'aspirant Ingrave était allongé sur le pont au milieu des combattants, la tête dans les mains.

— A moi, les gars !

C'était la grosse voix de Palliser qui dominait tout ce vacarme. Il y eut des cris d'enthousiasme, des hurlements, et Bolitho vit surgir avec étonnement une masse compacte de marins équipés d'armes blanches, qui montaient par l'écouille et couraient rejoindre le second. Ils se mirent à l'ouvrage sans attendre.

— Allez, repoussez-moi tout ça ! criait Palliser pour les encourager.

Bolitho eut à peine le temps de voir une ombre lui tomber dessus de tout son poids. L'homme poussa un *Han !* quand la lame lui passa en travers du corps et tomba à genoux, les mains serrées convulsivement sur le sabre. Des matelots l'achevèrent.

Contre toute attente, la situation se renversait, une défaite assurée se transformait en victoire, les pirates commençaient à perdre pied.

Bolitho venait de comprendre que Palliser avait libéré les prisonniers de *l'Héloïse*. Occupé qu'il était à se battre comme un beau diable, il n'avait pas les idées très claires. Son épaule lui

faisait un mal de chien, son bras pesait son poids de plomb. Palliser leur avait certainement promis quelque chose en échange de leur aide, comme Dumaresq l'avait fait avec leur capitaine. Plusieurs d'entre eux étaient déjà tombés, mais leur arrivée totalement inattendue avait redonné du cœur à l'ouvrage aux marins de la *Destinée*.

Quelques-uns des pirates étaient déjà repassés à leur bord, les grappins avaient été coupés.

Epuisé, Bolitho laissa tomber son bras. La goélette s'éloignait doucement du brick au pont couvert de sang, mais vainqueur.

Des hommes poussaient des hourras, se tapaient mutuellement sur l'épaule. D'autres accouraient au secours des blessés ou appelaient désespérément des camarades qui ne répondraient jamais plus.

L'un des pirates avait fait le mort. Il se leva brusquement, courut à la lisse pour voir son bâtiment s'éloigner. Trop tard. Olsson s'avança et lança son couteau d'un geste précis. L'éclat de la lame – l'homme s'écroula en tournoyant sur lui-même, le couteau vibrant encore entre les deux épaules.

Little arracha le poignard et le lança à Olsson.

— Attrape donc ça !

Puis il balança le cadavre à la mer sans ménagement.

L'épée posée sur l'épaule où elle laissait de grandes traces rouges, Palliser contemplait le pont. Bolitho croisa son regard :

— On les a eus, monsieur, je n'y croyais pas.

Palliser surveillait les prisonniers qui ramassaient leurs armes et se regardaient sans trop comprendre ce qui leur était arrivé.

— Ni moi non plus.

Jury attachait un bandage sur la tête d'Ingrave : ces deux-là avaient survécu au carnage.

— Vous croyez qu'ils vont revenir à l'attaque ? demanda Bolitho à Palliser.

Palliser sourit.

— Nous n'avons plus de mâts, mais eux en ont, et une vigie avec, qui voit beaucoup plus loin que nous. Je suis sûr que la victoire n'est pas seulement due à notre petite ruse.

Et il avait raison, comme toujours. Moins d'une heure plus tard, les voiles de la *Destinée* apparurent à l'horizon dans le soleil. Ils n'étaient plus seuls.

X

UN CAPRICE D'ENFANT

Le carré spacieux de la *Destinée* les changeait agréablement de l'exiguïté du brick. Malgré tout ce qu'il venait d'endurer, Bolitho se sentait parfaitement réveillé et se demandait même ce qui lui valait ce sursaut d'énergie.

La frégate avait remorqué le *Rosario* toute la journée. Les hommes de Palliser et les blessés avaient été transférés sur la *Destinée*, les embarcations faisaient des allées et venues incessantes pour transférer les hommes et le matériel dont le brick avait besoin. Il fallait établir un gréement de fortune et exécuter un minimum de réparations pour lui permettre de rejoindre un port.

Dumaresq était assis à son bureau devant un monceau de papiers et de cartes saisis à bord du *Rosario*. Il avait ôté sa veste, sa chemise était largement ouverte, son foulard défait : bref, il ressemblait à tout sauf au capitaine d'une frégate.

— Vous vous êtes bien comporté, monsieur Palliser — et levant les yeux vers Bolitho : Vous aussi.

Bolitho songeait à toutes les occasions où Palliser et lui-même s'étaient fait houspiller sans ménagement par le capitaine.

Le capitaine repoussa les paperasses et se laissa aller dans son fauteuil.

— Nous avons eu cependant beaucoup trop de morts, et *l'Héloïse* est perdue. Mais vous avez fait exactement ce qu'il fallait, monsieur Palliser, vous avez agi en brave. Je vais envoyer les hommes de *l'Héloïse* sur le *Rosario*. D'après tout ce que j'ai pu lire, ils ne sont pour rien dans ce qui s'est passé. Ils ont été recrutés ou embarqués par ruse, et ils étaient au large depuis longtemps quand ils ont découvert le pot aux roses. Triscott

s'est arrangé pour qu'il en soit ainsi. Donc, nous allons les confier au *Rosario*.

— Mais, continua-t-il en pointant le doigt sur son second, vous choisirez cependant les meilleurs pour combler nos propres pertes. Le service du roi risque de les changer passablement...

Palliser se pencha pour prendre un verre de vin.

— Et Egmont, monsieur ?

Dumaresq poussa un long soupir.

— J'ai ordonné qu'il soit conduit ici avec sa femme avant la tombée de la nuit : le lieutenant Colpoys s'en occupe. Je voulais qu'Egmont reste le plus longtemps possible sur le brick, pour voir tous ces morts victimes de sa félonie.

Il regarda Bolitho.

— Notre bon chirurgien m'a déjà parlé de ce bâtiment que vous avez vu quitter Rio en catimini. Tant qu'il se cachait, Egmont était en sûreté, mais celui qui a ordonné l'attaque du *Rosario* voulait évidemment le voir mourir. D'après ses cartes, le brick faisait route vers Saint-Christophe. Egmont était prêt à payer n'importe quoi pour éviter toute escale intermédiaire.

Il eut un petit sourire.

— Et j'en conclus que Sir Piers Garrick s'y trouve ; la chasse est bientôt terminée. Avec le témoignage d'Egmont, et il ne peut plus guère s'y refuser à présent, nous allons mettre ce pirate hors d'état de nuire une bonne fois pour toutes.

Bolitho était tout ouïe.

— Les Antilles ont vu naître bien des fortunes. Pirates commerçants, négriers, soldats de fortune, ils sont tous là. Et quel meilleur endroit nos ennemis de toujours pourraient-ils rêver pour fomenter leurs mauvais coups ?

Mais il était temps de redescendre sur terre.

— Monsieur Palliser, faites achever les transbordements sans trop tarder. J'ai conseillé au *Rosario* de rejoindre Rio. Le patron pourra raconter son histoire au vice-roi, ce que je n'ai pas eu l'occasion de faire. À l'avenir, il saura que la neutralité n'est pas une attitude à sens unique.

Palliser et Bolitho se levèrent.

— J'ai bien peur que nous ne soyons à court d'eau douce. Mr Codd a trouvé toute la viande et les légumes nécessaires, mais il faudra refaire de l'eau ailleurs.

Quand ils furent sortis, Palliser dit à Bolitho :

— Je vous dispense provisoirement de votre service. Allez vous coucher et reposez-vous tant que vous le pouvez.

Mais Bolitho avait autre chose à demander.

— Eh bien ?

— Je – je me demandais ce qu'il allait advenir de Sir Egmont – il essayait de garder un ton aussi neutre que possible... Et de sa femme ?

— Egmont est un insensé. En ne faisant rien, il a aidé Garrick qui assistait à son tour les Français de la Martinique pour les monter contre nous. Cela rend son cas particulièrement grave. Pourtant, s'il lui reste un fond de jugeote, il racontera au capitaine tout ce qu'il sait. Mais c'est un homme perdu, et il le sait certainement.

Et il s'éloigna du pas d'un homme frais et dispos. Il portait toujours sa vieille veste de mer, maintenant décorée d'une large traînée rouge sur l'épaule, là où il avait posé son épée.

— Monsieur, j'aimerais proposer Stockdale pour une promotion, fit Bolitho.

Palliser s'arrêta et dut baisser la tête sous un barrot pour le voir.

— Vraiment ?

Bolitho soupira : le vieux Palliser reprenait le dessus.

— J'y ai déjà pensé, reprit Palliser. Vous savez, Bolitho, il faudrait vous décider à réfléchir un peu plus vite, désormais.

Bolitho sourit, soulagé, en dépit de ses membres qui lui faisaient mal de partout et de la confusion créée dans son esprit par le baiser d'Aurore.

Il se dirigea vers le carré, où Poad l'attendait comme un héros.

— Asseyez-vous, monsieur, je vais vous chercher à boire et à manger – et se penchant vers lui : J'suis bien content de vous voir ici sain et sauf, vous savez !

Bolitho s'affala dans un fauteuil, mort de fatigue.

Mais la vie continuait à bord. Il entendait les piétinements habituels, les bruits des palans. Les marins et les fusiliers étaient habitués à obéir et à garder leurs réflexions pour eux. Demain, le *Rosario* allait les quitter, son odyssée ferait le tour de la ville. Les hommes se raconteraient mille fois l'histoire de cet Anglais qui avait passé des années chez eux dans un exil volontaire, de sa femme ravissante. Ils raconteraient aussi les aventures de cette frégate et de son capitaine qui s'était enfui une belle nuit comme un assassin.

Bolitho regardait le plafond, attentif aux bruits du bord, au clapotis de l'eau. Lui du moins appartenait à la race des privilégiés, de ceux qui connaissent toutes les ficelles. Et bientôt, très bientôt, *elle* serait là.

Lorsque Poad revint avec une assiette de viande et un pichet de madère, le lieutenant dormait profondément, les jambes étendues n'importe comment. Son pantalon était tire-bouchonné, ses bas à moitié baissés, tous ses vêtements couverts de sang. Ses cheveux mouillés étaient plaqués sur le front, et on voyait une grosse ecchymose à sa main droite, celle qu'il s'était faite en serrant si fort sa garde.

« Comme il fait jeune quand il dort, se dit Poad, quelle innocence ! » Si jeune et, dans ces rares moments de paix, comme sans défense.

Bolitho arpentait lentement le tillac, prenant soin sans y penser d'éviter les manœuvres et les taquets d'artimon. Le soleil allait se coucher, cela faisait déjà vingt-quatre heures qu'ils avaient abandonné le *Rosario* à son sort. Le brick était dans un état épouvantable, et l'invraisemblable fatras qui lui servait de voiles n'arrangeait guère son aspect général. Il lui faudrait certainement plusieurs jours pour rejoindre un port.

Les fanaux se reflétaient dans l'eau au-dessus du safran. Bolitho s'arrêta un instant pour admirer les dernières lueurs du couchant. Il essayait de s'imaginer la salle à manger du capitaine : *elle* s'y trouvait avec son mari. Et comment se sentait-elle à présent ? Que savait-elle au juste ?

Bolitho l'avait entr'aperçue un bref instant lorsqu'elle était montée à bord avec son mari et un petit monceau de bagages. Elle l'avait vu qui la regardait du haut de la coupée, avait même

esquissé un petit geste de sa main gantée, mais le geste était resté inachevé. On aurait dit un signe de soumission, presque de désespoir.

Il leva les yeux pour vérifier les vergues, les huniers devenus soudain plus sombres et qui se détachaient encore sur fond de nuages. Le ciel avait été ainsi toute la journée. Ils faisaient cap au nord-nordet, assez au large pour éviter une mauvaise rencontre ou pour décourager un poursuivant.

Les hommes de quart se livraient à leurs tâches de routine : inspection des espars, du courant et du dormant. Il entendait monter la mélodie d'un marin s'accompagnant au violon, les conversations à voix basse des hommes qui attendaient le souper.

Bolitho interrompit ses allées et venues et alla s'appuyer à un filet. La mer était déjà toute sombre sur bâbord, on ne distinguait plus que les trains de houle qui gonflaient doucement avant de passer sous la quille de la *Destinée*, dans une lente procession sans fin.

Il laissa son regard errer sur les canons saisis derrière leurs sabords, les haubans et le gréement, la silhouette claire de la figure de proue. Il eut un frisson en imaginant soudain que c'était Aurore qui tendait le bras vers lui et non vers l'horizon.

On entendit un homme éclater de rire, l'aspirant Lovelace réprimandant un marin de quart qui avait certainement l'âge d'être son père. Sa voix haut perchée ajoutait encore au comique de la situation. Lovelace s'était vu infliger quelques corvées par le second pour avoir rêvassé pendant les quarts de nuit au lieu de faire ses devoirs de navigation.

Bolitho se souvenait de sa jeunesse, de ses propres efforts, lorsqu'il fallait se tenir éveillé et réviser les leçons du maître pilote. Tout cela était si loin : les odeurs, la pénombre de l'entrepont et du poste des aspirants, tous ces chiffres et ces calculs incompréhensibles, à la lueur d'une mauvaise chandelle fichée dans une vieille coquille d'huître.

Et pourtant, il se revoyait comme si c'était hier. Contemplant les voiles, il n'en revenait pas : si peu de temps, et il avait franchi un pas aussi énorme. Autrefois, il était tout bonnement tétanisé à l'idée de seulement prendre la

responsabilité du quart. Maintenant, il savait quand et à quel propos faire chercher le capitaine, et lui seul. Plus de lieutenant ni de pilote à qui demander aide ou assistance. Tout cela appartenait désormais au passé, à moins qu'il ne commît quelque erreur désastreuse qui lui enlèverait brutalement tout ce qu'il avait si péniblement acquis.

De fil en aiguille, Bolitho en vint à faire un examen de conscience plus approfondi. Il avait été terrorisé lors qu'il avait cru qu'il partait au fond avec *l'Héloïse* – il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé une telle peur de sa vie. Et pourtant, il en avait vu, des combats, depuis l'âge de douze ans lorsque, aspirant à son premier embarquement, il avait claqué des dents en entendant pour la première fois la bordée épouvantable du vieux *Manxman*.

Et il avait eu le temps d'y penser et d'y repenser dans la solitude de sa chambre : comment ses camarades prenaient-ils la chose, comment le jugeaient-ils ?

À vrai dire, aucun d'entre eux n'avait eu l'air d'y prêter attention jusqu'ici : Colpoys, avec son air perpétuellement las, Palliser, aussi impénétrable que jamais, pris par la routine du bord. Rhodes cependant était plus attentionné ; tout ce qui s'était passé sur *l'Héloïse* puis sur le brick lui avait peut-être fait une impression plus forte qu'il n'y paraissait.

Il avait tué ou blessé un certain nombre de gens, il en avait vu bien d'autres tailler en pièces leurs adversaires sans que cela leur fit ni chaud ni froid. Mais comment s'y habituer ? L'haleine d'un homme contre votre visage, la chaleur de son corps alors qu'il tentait de briser votre garde, son air de triomphe quand il croyait vaincre, son épouvante quand il sentait une lame lui passer au travers du corps...

— En route nord-nordet, annonça l'un des deux timoniers.

Bolitho se retourna à temps pour voir l'immense silhouette du capitaine émerger de la descente. Dumaresq avait beau trimballer une énorme carcasse, il se déplaçait avec la discrétion d'un chat.

— Tout est tranquille, monsieur Bolitho ?

— Oui, monsieur, tout va bien.

Le capitaine sentait le brandy, il venait sans doute de terminer son souper.

— Nous avons encore de la route à faire.

Dumaresq se pencha un peu sur les talons pour admirer les premières étoiles et observer les voiles.

— Alors, vous vous êtes remis de vos petites aventures ?

Bolitho se sentit mis à nu : on aurait dit que le capitaine lisait dans ses propres pensées.

— Oui, monsieur, je crois que oui.

Mais Dumaresq insista :

— Vous avez eu une petite frayeur, n'est-ce pas ?

— Pendant un moment, oui, fit-il en acquiesçant.

Il se souvenait encore de ce poids terrible qui lui écrasait le dos, du grondement de l'eau qui s'engouffrait dans la coque.

— C'est bon signe, répondit le capitaine, ne devenez jamais trop dur. C'est comme l'acier de mauvaise qualité, ça finit par casser un beau jour.

— Nous garderons les passagers à bord tout du long, monsieur ? demanda prudemment Bolitho.

— Au moins jusqu'à Saint-Christophe. Une fois là-bas, j'ai l'intention de demander l'aide du gouverneur et d'envoyer un message à l'amiral, sur place ou à Antigua.

— Et ce trésor, monsieur, vous pensez que nous avons une chance de le récupérer ?

— En partie tout au moins, mais j'imagine que ce ne sera pas exactement sous la forme initiale. Il y a de la rébellion dans l'air, et cela depuis la fin de la guerre. Tôt ou tard, nos ennemis héréditaires nous tomberont dessus.

Il se retourna pour le regarder dans les yeux.

— A propos, j'ai lu quelque chose sur le compte de votre frère lorsque nous étions à Plymouth. Il s'est battu contre une espèce de Garrick, si j'ai bien compris ? Il a tué un homme qui tentait de s'enfuir aux Amériques, un homme extrêmement respectable mais qui s'est finalement révélé aussi pourri que le premier traître venu.

— C'est exact monsieur, répondit tranquillement Bolitho, j'étais avec lui.

— Vraiment ? fit Dumaresq avec un petit rire, on n'en disait pourtant rien dans la *Gazette*. Votre frère avait sans doute envie d'en retirer toute la gloire ?

Et il tourna les talons avant que Bolitho eût seulement le temps de lui demander quelle relation existait entre cette histoire et le mystérieux Sir Piers Garrick.

— Je vais jouer aux cartes avec Mr Egmont, ajouta le capitaine. Le chirurgien est d'accord pour être son partenaire, et je jouerai avec notre brave fusilier. Nous arriverons peut-être à vider l'une des cassettes de Mr Egmont avant de mouiller devant Basse-Terre !

Bolitho poussa un profond soupir et se dirigea lentement vers la lisse de la dunette. Encore une demi-heure avant la relève : quelques mots pour la suite à Rhodes, et il pourrait regagner le carré.

Mais il entendit soudain Yeames s'adresser à quelqu'un, avec une politesse qui ne lui était guère coutumière :

— Je vous souhaite bien le bonsoir, *mesdames*.

Bolitho sentit son cœur battre la chamade : elle s'avavançait lentement le long du tillac, le bras passé dans celui de sa servante.

— Laissez-moi vous aider !

Bolitho traversa le pont et prit la main qu'elle lui tendait. Il devinait à travers le gant la chaleur des doigts, la finesse du poignet.

— Venez donc au vent, madame, il y a moins d'embruns et la vue est plus belle.

Elle se laissa faire et le suivit sur le pont incliné. Bolitho sortit son mouchoir qu'il enroula autour du filet à hamac.

Et il lui expliqua que ce mouchoir était destiné à lui épargner une tache de goudron ou de tout autre de ces produits répugnants que l'on trouve sur un navire.

Elle s'approcha du filet et resta là à contempler rêveusement l'immensité de la nuit. Bolitho humait éperdument le bonheur inestimable de son parfum.

— Nous avons une longue route à faire avant d'atteindre Saint-Christophe ? fit-elle enfin.

Elle s'était tournée vers lui, mais ses yeux restaient cachés dans l'ombre.

— A en croire Mr Gulliver, madame, nous en avons pour deux bonnes semaines. Cela représente une distance d'un bon trois mille milles.

Ses dents brillaient : était-ce du dépit, de l'impatience ?

— *Un bon* trois mille milles, lieutenant ? Je vois.

On entendait à travers les claires-voies le gros rire de Dumaresq et Colpoys qui lui répondait on ne sait quoi. Mais cela avait visiblement à voir avec la partie en cours.

Elle aussi avait entendu.

— Vous pouvez nous laisser, ordonna-t-elle à sa servante, vous avez eu une rude journée. Elle a passé toute son existence sur le plancher des vaches, ajouta-t-elle en la regardant s'éloigner, autant dire qu'elle se sent perdue à bord d'un navire.

— Que vas-tu devenir, lui demanda Bolitho, après tout ce qui s'est passé ?

Elle tressaillit en entendant Dumaresq éclater de rire.

— C'est de lui que cela dépend. Mais, ajouta-t-elle en regardant Bolitho, cela t'importe tant ?

— Tu le sais bien, lui répondit-il, je me fais un sang d'encre.

— Vraiment ?

Elle s'approcha un peu et lui prit le bras.

— Tu es un bon garçon – elle le sentit se raidir. Je te fais mes excuses. C'est toi qui m'as sauvée alors que je me voyais déjà morte.

Bolitho sourit :

— Mais non, c'est moi qui te dois des excuses. J'ai tellement envie que tu m'aimes que cela me pousse à faire des folies !

Elle se rapprocha encore.

— Tu le penses vraiment ? Alors, je peux bien te concéder au moins cela.

— Si seulement tu étais restée à Rio, soupira Bolitho. Ton mari n'aurait jamais dû risquer ta vie de cette manière.

Elle secoua doucement la tête, et le doux mouvement de sa chevelure atteignait Bolitho comme un poignard.

— Il s'est montré bon envers moi. Sans lui, je serais une femme perdue. J'étais à Rio comme une étrangère, je suis

espagnole. Lorsque mes parents sont morts, un négociant portugais était sur le point de m'acheter pour faire de moi sa femme – elle eut un fier mouvement de tête. Je n'avais que treize ans, et c'était un vrai porc !

Bolitho se sentait trahi.

— Ainsi, ce n'est pas par amour que tu as épousé ton mari ?

— L'amour ? Allons donc ! Je n'ai jamais été très attirée par les hommes, tu sais. Mais je me suis résolue à accepter cet arrangement. Je suis pour lui comme l'un de ses nombreux biens, je sers à la décoration – elle ouvrit le châle qu'elle avait pris pour monter sur le pont : C'est comme cet oiseau, tu vois.

Bolitho reconnut le bijou de rubis qu'il lui avait déjà vu à Rio.

— Je t'aime, oh, que je t'aime ! fit-il passionnément.

Elle essaya de rire, mais sans y parvenir.

— Je crois que tu en sais encore moins que moi sur l'amour – elle lui passa doucement la main sur le visage. Mais je suis sûre que tu es sincère, je suis désolée de t'avoir blessé.

Bolitho pressa violemment sa main et l'appliqua sur sa joue : elle n'avait pas éclaté de rire, elle ne s'était même pas moquée de ses avances insensées.

— Bientôt, tu vivras en paix.

— Et alors, soupira-t-elle, tu arriveras sur ton destrier pour me sauver, c'est cela ? J'ai fait des rêves de ce genre lorsque j'étais petite, mais désormais, je suis une femme.

Elle tira doucement sa main à elle et la posa sur sa gorge. Il sentait son cœur battre sous la peau si douce d'un sein ferme à souhait.

— Sens-tu comme il bat ?

Elle le fixait intensément.

— Cela, ce n'est pas un caprice d'enfant.

Elle essaya de s'écarter, mais il la retint contre lui.

— Mais à quoi bon ? Nous ne sommes pas libres d'agir à notre guise. Si mon mari s' imagine que je le trahis, il se vengera en ne disant rien de ce qu'il sait à ton capitaine – elle posa doucement un doigt sur ses lèvres : Ecoute-moi, je t'en prie ! Cher Richard, ne vois-tu pas ce que cela signifierait ? Mon mari serait jeté dans quelque obscure prison anglaise pour y attendre

le jugement et la mort. Et moi, sa femme, je serais sans doute emprisonnée comme lui, ou l'on me livrerait à un autre marchand portugais, sinon pis.

Elle attendit de sentir un peu se relâcher son étreinte avant de murmurer :

— Mais ne va pas t'imaginer que je ne veux ni ne puis t'aimer.

Il y eut des bruits de voix sur le pont, Bolitho entendit un bosco qui faisait l'appel de la relève. Oh, qu'il le haïssait de venir troubler ces instants de délices !

— Il faut absolument que je te revoie ! s'exclama-t-il.

Mais elle s'éloignait déjà, sa fine silhouette se découpant comme un spectre sur l'eau sombre.

— Trois mille milles ? Lieutenant, cela fait un long chemin, chaque jour sera une nouvelle torture – elle hésita un peu... Pour toi comme pour moi.

Rhodes montait l'échelle et s'effaça pour la laisser passer.

— Quelle beauté ! fit-il à Bolitho.

Mais il vit bien qu'il valait mieux ne pas insister.

— Pardonne-moi, j'ai été stupide.

Bolitho l'attira à l'écart, loin des hommes qui venaient prendre leur quart.

— Je souffre mille morts, Stephen, je ne peux me confier à personne. Je crois bien que je vais devenir fou !

Rhodes était bouleversé par la sincérité évidente de Bolitho, par la confiance qu'il lui montrait en lui livrant son secret.

— Il faut que nous trouvions un moyen – mais son ami avait l'air plus que dubitatif. Il peut encore se passer bien des choses avant que nous soyons en vue de Saint-Christophe.

— La relève est parée, monsieur, annonça le maître de quart.

Bolitho se dirigea vers la descente, mais s'arrêta à la première marche. Il sentait encore son parfum, ou bien avait-il imprégné ses vêtements ?

— Mais que faire, que faire ? sexe lama-t-il à voix haute.

Personne ne lui répondit, hormis le grondement de la mer et le grincement de la barre.

La première semaine se passa sans incident majeur, si ce n'est quelques tornades qui maintinrent l'équipage en éveil et rafraîchirent agréablement l'atmosphère.

Après avoir paré le cap Blanc, ils vinrent au nord-ouest, en direction des possessions espagnoles et des Antilles. Les périodes de calme se faisaient plus fréquentes, tout devint plus pénible.

Les réserves d'eau douce atteignaient désormais un niveau alarmant. Pas de pluie, pas d'aiguade en vue, il fallut rationner plus sévèrement encore. Au bout d'une semaine, chaque homme n'eut plus droit qu'à une pinte par jour.

Au cours de tous ces longs quarts sous un soleil de plomb, Bolitho eut peu d'occasions de voir la femme d'Egmont. Mais il se consolait en se disant que cela valait mieux, pour elle et pour lui. Il avait bien assez de soucis, et de plus sérieux : il fallut régler quelques manifestations d'indiscipline, mais cela ne dépassa pas la canne ou le coup de poing. Dumaresq était visiblement réticent à l'idée d'utiliser le fouet, Bolitho ne savait trop si cela tenait à son désir de calmer le jeu ou d'épargner ce spectacle à ses passagers.

Bulkley paraissait préoccupé, lui aussi. Trois hommes étaient atteints du scorbut, et le chirurgien semblait incapable d'enrayer la maladie, malgré la distribution régulière de jus de fruits frais.

Un jour qu'il se reposait à l'ombre de la brigantine, Bolitho avait entendu des éclats de voix chez le capitaine. Dumaresq s'en prenait violemment au chirurgien, l'accusant de ne pas arrêter les mesures nécessaires pour soigner les malades.

Mais Bulkley avait sans doute consulté la carte, et il se défendit.

— Et pourquoi pas la Barbade, capitaine ? Nous pourrions mouiller devant Bridgetown et faire de l'eau. Celle qui nous reste est pleine de vermine, et je ne puis répondre de la santé des hommes si vous persistez à les traiter de cette manière !

— Allez au diable ! Et croyez-moi, je vous apprendrai à qui en répondre ! Je n'irai pas à la Barbade pour clamer à la face du monde ce que nous sommes en train de faire ! Faites votre devoir, et laissez-moi faire le mien !

Au dix-septième jour après qu'ils eurent laissé le *Rosario*, le vent refit enfin son apparition. Sous toute sa toile et bonnettes établies, la *Destinée* bondit comme un pur-sang qu'elle était.

Mais il était sans doute déjà trop tard pour prévenir l'explosion qui couvait, et ce fut comme une réaction en chaîne. Slade subissait toujours le ressentiment de Palliser qui lui mettait sans cesse des bâtons dans les roues et voyait même s'éloigner tout espoir de promotion. Le maître pilote s'en prit un jour à l'aspirant Merrett, sous prétexte qu'il s'était trompé dans ses calculs de méridienne. Merrett avait surmonté sa timidité des débuts, mais n'avait tout de même que douze ans. Se faire rabrouer ainsi devant des matelots et en présence des deux timoniers était plus qu'il n'en pouvait supporter, il éclata en sanglots.

Rhodes était de quart, il aurait pu intervenir. Mais il décida de ne pas broncher et gagna le bord au vent, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, sourd aux plaintes de Merrett.

Bolitho était sous le grand mât, occupé à surveiller quelques-uns de ses gabiers qui changeaient une poulie en haut de la hune. Il avait suivi toute la scène.

Stockdale se tenait à côté de lui.

— C'est comme une charrette trop chargée, monsieur, lui murmura – t-il, ça finira bien par lâcher quelque part.

Merrett s'essuyait les yeux et laissa tomber son chapeau. Un marin le ramassa et le lui tendit, en jetant un regard noir à Slade.

Le maître pilote réagit immédiatement :

— Mais comment osez-vous vous mêler des affaires de vos supérieurs, vous là-bas ?

Le marin, l'un des plus anciens à bord, répliqua vivement :

— Bon sang, monsieur Slade, il fait de son mieux. C'est déjà assez dur pour des gens endurcis comme nous, alors pour lui... Laissez-le donc tranquille !

Slade devint rouge de colère.

— Capitaine d'armes, hurla-t-il, saisissez-vous de cet homme ! Et, foi de moi, je veux voir son dos tout nu sur un caillebotis, ajouta-t-il en prenant les assistants à témoin.

Poynter arriva avec le caporal d'armes et ils empoignèrent l'homme.

Mais ce dernier ne renonçait pas :

— Ce s'ra comme Murray, hein ? Un bon marin, loyal et tout ça, et ils voulaient le faire fouetter, lui aussi !

Les hommes murmuraient autour de Bolitho : visiblement, ils approuvaient leur camarade.

Rhodes sortit enfin de sa torpeur devant la tournure que prenaient les événements.

— Du calme, là-dedans ! Que se passe-t-il ?

— Cet homme a osé me défier, répondit Slade, il m'a injurié ! C'est comme je vous le dis !

Il était étrangement calme et regardait le marin comme s'il allait se jeter sur lui.

— Dans ce cas... fit Rhodes, qui hésitait encore.

— *Dans ce cas*, monsieur Rhodes, faites mettre cet homme aux fers. Je ne veux pas d'histoire de ce genre à mon bord.

C'était Dumaresq qui était arrivé comme par magie.

Slade déglutit avec difficulté.

— Cet homme s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas, monsieur.

— J'ai tout entendu.

Dumaresq croisa les mains dans le dos.

— Comme tout le bâtiment, j' imagine – il jeta un regard acerbe à Merrett – et cessez de pleurnicher, vous !

L'aspirant s'arrêta net, comme un automate. Il osait à peine regarder autour de lui, tout gêné.

Dumaresq se tourna vers le marin :

— Cela va vous coûter cher, Adams, une bonne douzaine de coups de fouet.

Bolitho savait bien que Dumaresq ne pouvait faire autrement que soutenir ses subordonnés, qu'ils aient tort ou raison, peu importe. Et une douzaine de coups de fouet n'étaient jamais qu'une misère, comme disaient les vieux marins.

Une heure plus tard, le chat à neuf queues fit son œuvre et s'abattit avec sa force terrible sur le dos nu du condamné. Bolitho comprit à quel point leur emprise sur l'équipage tenait à bien peu de chose, lorsqu'ils étaient si loin de toute terre.

On démontra le caillebotis et Adams fut emmené à l'infirmerie pour y recevoir le traitement traditionnel, à base d'eau de mer et de rhum. On lava à grande eau les traces de sang et la vie normale reprit son cours comme à l'accoutumée.

Bolitho avait pris le quart à la suite de Rhodes, et il entendit Dumaresq qui disait au maître pilote :

— La discipline est une chose dont nous avons tous le plus grand besoin. Mais dorénavant je ne saurais trop vous conseiller de vous tenir loin de moi !

Bolitho se détourna pour que Slade ne voie pas qu'il avait tout entendu. Mais il avait vu la tête qu'il faisait : celle d'un homme qui s'attend à un compliment et qui se retrouve soudain entre les mains du bourreau.

Toute la nuit, Bolitho rêva d'Aurore. Impossible de l'approcher, on lui avait attribué une chambre à l'arrière tandis qu'Egmont occupait une couchette spartiate dans la salle à manger. Dumaresq dormait dans la chambre à cartes, tout à côté, et le factionnaire ou le domestique veillaient à ce que personne ne vînt rendre visite aux passagers.

Allongé tout nu dans sa couchette, Bolitho s'imaginait entrant dans sa chambre et la serrant dans ses bras. Il en grognait de douleur et essayait en vain d'humecter sa bouche desséchée. L'eau douce s'était faite encore plus rare, le vin n'était qu'un bien médiocre substitut pour apaiser cette soif qui les dévorait.

Il entendit soudain des pas dans le carré, puis quelqu'un frappa à sa porte de toile. Il attrapa en vitesse une chemise et demanda :

— Qui est-ce ?

C'était Spillane, le nouveau secrétaire du capitaine. En dépit de la chaleur, il était toujours impeccable et on aurait dit que sa chemise venait d'être lavée. Comment réussissait-il à se maintenir dans cet état ? Mystère.

— Monsieur, j'ai un message pour vous, annonça-t-il respectueusement.

Il l'observait, avec ses cheveux en désordre et tout nu qu'il était.

— Un message de la dame.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil à travers le carré : personne, les bruits habituels de la membrure et le murmure des voiles.

— Où est ce message ? fit-il à voix basse.

— Un message oral, répondit Spillane, elle n'a ni plume ni papier.

Bolitho le regarda : bon gré mal gré, Spillane trempait désormais dans cette petite conspiration.

— Je vous écoute.

Spillane baissa la voix d'un ton.

— Vous prenez le quart de quatre heures, monsieur.

Il avait une façon précieuse de s'exprimer qui le faisait paraître plus terrien que jamais.

— Exact.

— La dame montera sur le pont pour prendre l'air, si quelqu'un venait à poser des questions.

— C'est tout ?

— C'est tout, monsieur.

Spillane l'observait attentivement à la lueur du fanal.

— Vous espériez autre chose, monsieur ?

Bolitho le fixa, méfiant. Et si cette dernière remarque était un signe de familiarité, assez déplacé, une insolence destinée à tester leur nouvelle connivence ? Ou bien Spillane était peut-être seulement tendu et avait hâte d'en avoir terminé...

— Non, répondit-il enfin, merci de m'avoir prévenu.

Il se leva et resta ainsi un bon moment pour reprendre le rythme du bateau, repassant dans sa tête tout ce qu'il venait d'entendre.

Il se dirigea vers le carré et resta planté au beau milieu, sa chemise pendant à bout de bras, à rêver dans l'obscurité.

C'est là que le trouva le bosco venu le réveiller.

— Je vois que vous êtes déjà debout, monsieur, fit-il à voix basse, la relève est en cours. Nous avons une belle brise, mais la journée promet d'être chaude.

Et il s'écarta respectueusement.

Bolitho enfila son pantalon et fouilla dans ses affaires pour trouver une chemise propre. Le lieutenant dort à moitié, se dit

le bosco, quel gâchis d'enfiler une chemise qui sera réduite en serpillière avant la fin du quart !

Bolitho le suivit sur le pont et releva l'aspirant Henderson sans tarder. Henderson était sur la liste d'admission au grade de lieutenant et Palliser l'avait autorisé à faire le quart de nuit tout seul.

Du coup, l'aspirant survolait presque le pont de bonheur et Bolitho imaginait fort bien ses pensées alors qu'il regagnait sa couchette dans l'entrepont. Son premier quart tout seul, il en revivait chaque seconde, ce qui avait failli mal se passer, le moment où il avait été à deux doigts de réveiller le second ou le pilote... Puis ce sentiment de triomphe à l'arrivée de Bolitho, ce premier quart qui s'était terminé sans encombre.

Les hommes de Bolitho s'activaient dans l'ombre. Le lieutenant jeta un œil au compas, vérifia l'ordonnancement des voiles, avant de se diriger vers la descente.

L'aspirant Jury était installé du bord au vent, rêvant sans doute lui aussi du jour où il serait lâché à son tour. En se retournant, il aperçut Bolitho près de l'artimon et vit une autre silhouette s'approcher de l'officier.

Les timoniers papotaient à voix basse, le bosco de quart s'éloigna un peu par discrétion.

— Hé là-bas, surveillez donc votre barre ! ordonna Jury aux deux gaillards.

Maintenant, les deux silhouettes semblaient confondues en une seule. Jury s'approcha lentement de la lisse de dunette et la saisit fermement à deux mains. En tout cas, se dit-il fièrement, c'est mon premier quart tout seul...

XI

TOUT PRÈS DU BUT

Sous voilure réduite, huniers, misaine et foc, la *Destinée* se dirigeait lentement vers l'île noyée de verdure. La brise était faible, la frégate progressait à une allure d'escargot, et cette impression s'accroissait au fur et à mesure qu'ils approchaient du rivage.

La vigie l'avait aperçue pour la première fois la veille, juste avant la tombée de la nuit. Tout au long des quarts, les supputations allèrent bon train, du carré à l'entrepont.

Mais l'île était bien là désormais, droit entre les bossoirs dans la lumière de ce petit matin. Le voile de brume qui la cachait à moitié la rendait pareille à un mirage, et l'on s'attendait à la voir s'évanouir sous peu.

Le point culminant se trouvait à peu près au centre. D'épais bouquets d'arbres et de cocotiers dominaient le paysage, avant la chute dénudée qui aboutissait aux plages en forme de croissant.

— Six brasses !

L'homme qui chantait le fond à l'avant rappela soudain à Bolitho qu'ils se trouvaient au milieu des récifs. On apercevait des remous sur tribord. Quelques oiseaux de mer piquetaient l'océan, d'autres décrivaient de grands cercles autour des mâts de hune.

Dumaresq était en pleine discussion avec Palliser et Gulliver. L'île était bien indiquée sur les cartes, mais personne n'en revendiquait apparemment la possession. Les relevés hydrographiques étaient sommaires, et Dumaresq regrettait sans doute en ce moment d'être venu y faire aiguade.

Pourtant, il n'avait pas le choix : les derniers barils ne contenaient plus qu'une eau croupie, si bien que Bulkley et le

commis, unissant leurs efforts, avaient fini par convaincre le capitaine qu'il devenait urgent de refaire les pleins, au moins pour être en mesure d'arriver à destination.

— *Sept brasses !*

Gulliver essayait de garder son calme. La quille était maintenant en eaux plus profondes, la frégate se trouvait à environ deux encablures du rivage le plus proche. Mais que le vent vînt à tourner et la *Destinée* pourrait se trouver en grand péril, coincée entre la côte et le récif.

Tout l'équipage était monté sur le pont, à la seule exception des cuisiniers et des malades. Quelques marins étaient juchés dans les enfléchures, mais tous observaient le plus grand silence. Ce n'était que l'une des centaines d'îles de la région ; cependant celle-ci avait une valeur particulièrement précieuse : ils y trouveraient peut-être de l'eau.

— *Cinq brasses !*

Dumaresq fit la grimace.

— Venez dans le vent, je vous prie, ordonna-t-il à Palliser, paré à mouiller !

Toutes voiles pendantes, la frégate remonta lentement le lit du vent. Puis ce fut l'ordre de mouiller. L'ancre plongea dans les eaux bleues avant de soulever un nuage de sable blanc en touchant le fond.

Au mouillage, la chaleur se faisait encore plus écrasante. En remontant vers le gaillard, Bolitho aperçut Egmont et sa femme qui se tenaient à la lisse, à l'ombre d'une toile que George Durhain, le maître voilier, avait installée à leur intention.

Dumaresq avait emprunté la grande lunette de l'aspirant chargé des signaux et observait méthodiquement l'île.

— Je ne vois pas de fumée ni aucun signe de vie. Pas de traces non plus sur la plage, on dirait qu'il n'y a pas d'embarcations, en tout cas de ce côté. Cette crête semble prometteuse, ajouta-t-il en tendant l'instrument à Palliser.

— Il se pourrait bien qu'il y ait de l'eau là-haut, fit prudemment Gulliver.

Mais Dumaresq fit comme s'il n'avait pas entendu et se tourna vers ses deux passagers.

— Vous pourriez aller vous dégourdir les jambes.

Il eut un petit rire. Il s'était adressé aux deux, mais Bolitho sentit bien qu'il parlait surtout à la femme.

Il repensa aux petites heures du matin, lorsqu'elle était venue le voir sur le pont. Tout cela paraissait tellement irréel, mais ce souvenir lui était précieux, sans doute parce qu'il recelait tant de danger latent.

Ils n'avaient pas dit grand-chose. Bolitho y avait repensé toute la journée, anxieux à la seule idée d'en oublier fût-ce une bribe.

Il la serrait tout contre lui dans la pâle lumière de l'aube, il avait senti son cœur battre contre sa poitrine, il mourait d'envie de la toucher et il en avait peur tout à la fois. Puis elle s'était doucement dégagée de ses bras pour l'embrasser sur les lèvres avant de disparaître.

Et maintenant, en entendant Dumaresq lui suggérer d'aller marcher un peu, il se sentait malade de jalousie, comme jamais.

Mais le capitaine interrompit brutalement le cours de ses pensées.

— Vous allez prendre la tête d'un détachement, monsieur Bolitho. Essayez de trouver un ruisseau ou des flaques dans les rochers, j'attendrai votre signal.

Et il se dirigea à l'arrière pour aller dire quelques mots à Egmont et Aurore.

Bolitho rougit en voyant Jury qui l'observait. Il se demanda même un bref instant s'il n'avait pas prononcé son nom à haute voix.

— Allez, dépêchez-vous un peu, lui ordonna Palliser. S'il n'y a pas d'eau, il vaudrait mieux qu'on le sache rapidement.

L'air nonchalant comme toujours, Colpoys s'était appuyé au mât d'artimon.

— Si vous le désirez, je vous donne quelques-uns de mes hommes.

— Mais par le diable, s'exclama Palliser, nous ne nous attendons pas à faire la guerre !

On mit le cotre à l'eau. Stockdale, désormais promu patron, s'activait déjà avec les hommes désignés pour descendre à terre, et le cuistot mettait en place les palans dont on aurait peut-être besoin pour soulever les barriques.

Bolitho attendit que tout fût prêt pour rendre compte à Palliser. La femme le regardait, une main posée sur son collier. Elle se souvenait peut-être que sa main à lui s'y était posée.

— Prenez donc un pistolet, fit Palliser, et tirez si vous trouvez quelque chose – il plissa les yeux. Quand les tonneaux seront pleins, ils trouveront bien autre chose pour s'amuser un peu !

Le cotre déborda et Bolitho sentit tout le poids du soleil lui tomber dessus lorsqu'ils quittèrent l'ombre de la frégate.

— Avant partout !

Bolitho passa un bras par-dessus le bordé. Cette eau fraîche faisait un bien fou. Il s'imaginait qu'elle était avec lui, ils avaient cette grande plage blanche pour eux tout seuls.

En se penchant vers l'avant, on voyait parfaitement le fond parsemé de cailloux blancs et de coquillages, quelques petits massifs de corail qui paraissaient bien inoffensifs.

— On dirait que personne n'a jamais mis les pieds dans le coin ! fit remarquer Stockdale à Jim, le cuisinier.

L'homme poussa un peu sur la barre et un ruisseau de sueur s'échappa de dessous son chapeau.

— Doucement ! Brigadier, paré devant !

L'ombre du cotre sur le fond se rapprochait de la coque ; le brigadier se pencha pour guider l'étrave dans le sable. Les nageurs rentrèrent les avirons et restèrent là, épuisés comme des vieillards.

Tout n'était que calme et tranquillité. On ne distinguait plus que le murmure de la mer sur le récif, quelques bruits de clapot sur la coque. Rien ne bougeait, pas un oiseau, pas même un insecte.

Bolitho descendit à terre. Il avait beau ne porter que son pantalon et une chemise largement ouverte, il avait l'impression d'être enveloppé dans une fourrure. Il eut soudain envie de se déshabiller pour se baigner, et il se demanda même si elle n'était pas en train de l'observer à la lunette. Mais il se rendit compte tout à coup que les matelots l'attendaient.

— Restez ici, ordonna-t-il au cuistot, et l'armement aussi. Il faudra sans doute faire plusieurs voyages – et à Stockdale :

Nous allons escalader cette colline ; c'est probablement le chemin le plus court, et nous serons au frais.

Il inspecta rapidement les hommes de son détachement. Deux d'entre eux venaient de *l'Héloïse*, ils semblaient encore tout surpris de leur nouvelle vie. Ils étaient cependant assez bons marins pour savoir éviter les coups de gueule du bosco.

À l'exception de Stockdale, il n'y avait là aucun homme de sa division. Apparemment, les hommes manifestaient peu d'enthousiasme à l'idée d'explorer une île inconnue. Mais s'ils trouvaient de l'eau douce, les choses seraient différentes.

— Suivez-moi ! ordonna Stockdale.

Bolitho commença à escalader la pente, peinant dans le sable profond. Le pistolet passé à sa ceinture le brûlait comme un fer chaud. Tout semblait irréel : un îlot perdu, ignoré de tous, où Ton s'attendait presque à découvrir des ossements humains, restes de naufragés ou d'hommes abandonnés là par de cruels pirates qui les auraient laissés mourir à petit feu.

Mais il y avait aussi le doux bruissement des palmes. Il s'arrêta un instant et se retourna pour contempler la frégate. Elle semblait déjà très loin, forme parfaite qu'on eût crue délicatement posée sur son reflet. Estompée dans les lointains, elle paraissait plus floue, image irréelle d'un bâtiment qui aurait perdu mâts et haubans dans la brume.

Ils finirent par atteindre une zone plus ombragée ; on apercevait çà et là de petites flaques, agrémentées d'herbes lacustres. Les odeurs aussi étaient différentes, senteurs de racines et de fleurs aux couleurs vives.

Bolitho leva les yeux pour observer le ciel. Une frégate faisait des cercles au-dessus d'eux, ses grandes ailes immobiles, et se laissait porter par les courants. Ainsi, ils n'étaient pas totalement seuls.

— Regardez par là, monsieur ! cria un marin, tout excité, *il y a de l'eau !*

Ils pressèrent le pas, oubliant subitement toute la fatigue accumulée.

Bolitho n'en croyait pas ses yeux. Dans un creux, l'eau brillait, comme s'il y avait quelque source cachée. Les images

des palmiers et des marins se reflétaient parfaitement à la surface.

— Je vais y goûter, fit-il.

Il avança sur le sable et trempa la main dans l'eau. C'était sans doute une impression trompeuse, mais elle lui parut aussi fraîche qu'un torrent de montagne. Osant à peine y croire, il porta un peu d'eau à sa bouche et, après une brève hésitation, l'avalait goulûment.

— Elle est bonne, annonça-t-il enfin.

Les hommes s'aspergeaient copieusement le visage et la poitrine, avalaient de grandes gorgées d'eau fraîche.

— Ça fait du bien, fit Stockdale en s'essuyant les lèvres.

— Josh Little dirait que c'est un petit rafraîchissement, répondit Bolitho en riant. On se repose un moment, prévenez le bâtiment.

Les matelots plantèrent leurs couteaux dans le sable et allèrent se reposer à l'ombre des palmes. Quelques-uns se plongeaient dans l'eau, comme pour s'assurer qu'elle était bien là.

Bolitho s'éloigna un peu et inspecta son pistolet pour s'assurer qu'il n'était pas mouillé ni souillé par le sable. Rien à faire, il repensait toujours à cet instant où elle l'avait rejoint sur le pont. Non, tout cela ne pouvait disparaître du jour au lendemain.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ?

C'était Stockdale.

Bolitho comprit soudain qu'il avait dû froncer le sourcil, perdu dans ses pensées.

— Non, non, tout va bien.

C'était invraisemblable, cette façon qu'avait Stockdale de tout sentir, de rappliquer chaque fois que l'on pouvait avoir besoin de lui. Il existait des liens très particuliers entre eux. Bolitho avait plaisir à discuter avec lui, et l'inverse était vrai, sans aucune arrière-pensée entre eux.

— Allez donc faire le signal convenu, lui fit Bolitho, j'ai besoin de réfléchir.

Stockdale prit le pistolet qui paraissait minuscule dans son énorme poing. Mais il l'observait toujours, l'air impassible.

— Vous êtes jeune, monsieur, j’vous d’mande bien pardon, et si j’peux dire, j’crois que vous devriez toujours rester jeune comme ça.

Bolitho le regarda : ce Stockdale, on ne savait jamais trop sur quel pied danser avec lui. Voulait-il dire qu’il ferait mieux de se tenir à l’écart d’une femme qui avait dix ans de plus que lui ? Mais Bolitho chassa cette pensée. Leur vie se passait maintenant, là où ils se trouvaient. Il serait bien temps de s’occuper des obstacles, plus tard.

— Ne vous mêlez pas de ça, fit-il enfin, j’aimerais que tout soit aussi simple.

Stockdale haussa les épaules et s’en fut dans la descente, vers la mer. Mais Bolitho savait bien qu’il n’en avait pas fini avec lui.

Il poussa un grand soupir puis se dirigea vers la mare pour prévenir les autres que Stockdale allait tirer un coup de feu. Les marins habitués à la vie sur un bâtiment de guerre deviennent souvent plus nerveux lorsqu’ils sont à terre.

L’un des matelots avait la tête dans l’eau. En voyant Bolitho approcher, il se souleva sur les mains, le visage éclairé de bonheur.

— Attention, avertit Bolitho... Mais il s’arrêta net. L’homme qui venait de lui sourire poussa un grand cri et s’écroula tête la première dans la mare.

En une seconde, ce fut la panique la plus totale. Des marins se précipitaient pour saisir leurs couteaux plantés dans le sable, d’autres contemplaient avec horreur le cadavre enfoncé dans l’eau jusqu’aux épaules.

Bolitho fit volte-face : quelques silhouettes fugitives, des éclats de lumière sur les armes, des vociférations à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

— *Aux armes !*

Il attrapa son sabre, un autre marin s’effondra, crachant le sang. Il donnait de grands coups de pieds désordonnés et tentait désespérément d’arracher de son ventre l’espèce d’épieu qui y était encore fiché.

— *Oh mon Dieu !*

Bolitho s'abrita les yeux du soleil. Leurs agresseurs les avaient pris à revers et serraient de près ses marins. Et toujours ces cris horribles qui vous paralysaient totalement.

Ils étaient tout noirs, on distinguait leurs yeux et leurs bouches d'un blanc éclatant qui leur donnaient comme un air de triomphe. Ils abattirent un nouveau matelot et lui écrasèrent littéralement la tête avec un bloc de corail.

Bolitho se précipita à l'attaque, sans se rendre compte qu'il était coupé de ses hommes. Encore un cri horrible, des supplications, puis le craquement abominable d'un crâne ouvert comme une noix de coco.

Il se retrouva acculé contre un arbre. Il se défendait avec l'énergie du désespoir, mais il faiblissait et risquait à tout moment de recevoir l'un de ces terribles épieux durcis au feu.

Il eut encore le temps de voir trois de ses hommes qui avaient réussi à se regrouper et qui étaient assaillis par de grandes silhouettes gesticulantes.

— Ça ne sert à rien ! cria une voix, on ne viendra jamais à bout de ces salopards !

Bolitho sentit son sabre lui échapper des mains, il avait oublié de passer la dragonne. Désespéré, il chercha une autre arme, ses hommes fuyaient vers la plage. Un blessé réussit encore à faire quelques pas avant d'être fauché pour de bon.

Terrifié, Bolitho vit deux yeux énormes et une mâchoire bardée de dents blanches fondre sur lui. L'homme chargeait, un antique coutelas à la main.

Il plongea, essaya de se jeter sur le côté. Puis le choc d'une violence inouïe, une douleur atroce. Il se rendit compte qu'il tombait, face en avant, la tête en feu. Il s'entendit encore crier, comme si cela venait d'ailleurs, un râle d'agonie.

Puis, grâce au ciel, le néant.

En revenant à lui, il sentit une douleur intolérable.

Il essaya d'ouvrir les yeux, péniblement, comme si cela pouvait apaiser son tourment, mais tout son corps se contractait de souffrance.

Il entendait des murmures au-dessus de lui. Les yeux à demi clos, il ne distinguait que des ombres confuses.

Il avait l'impression qu'on lui écrasait lentement la tête entre deux fers rouges. La douleur était atroce, de violents éclairs lui vrillaient le cerveau.

On avait posé des linges frais sur son visage et sur le cou, sur son torse. Il était nu, pas exactement attaché, mais plusieurs mains le maintenaient fermement par les chevilles et les poignets.

Une soudaine pensée lui vint, qui manqua le faire hurler de terreur : il avait d'autres blessures graves, sa tête n'était pas seule touchée, ils s'apprêtaient à l'achever. Il avait déjà eu l'occasion d'assister à ce genre de spectacle : la lame qui brille à la lueur d'une lanterne, un petit coup sec en tournant.

Enfin, il recouvra la vue.

— *Du calme, du calme, fiston.*

C'était Bulkley. Sa présence le calma un peu. Il reconnaissait son odeur, ce mélange de tabac et de brandy.

Il essaya de parler, mais ne put qu'émettre un bruit rauque.

— Que m'est-il arrivé ?

Bulkley se pencha sur son épaule ; sa face de chouette et ses besicles le rendaient plus comique que jamais.

— Respirez doucement, ménagez vos forces. Voilà, c'est bien, comme ça.

Bolitho serra les dents : la douleur reprenait. Le pire, c'était au-dessus de son œil droit, là où il avait un épais bandage. Ses cheveux étaient collés par le sang séché. Peu à peu, il revit la scène : ces yeux globuleux, le coutelas qui arrivait sur lui. Horrible.

— Mes hommes, que sont-ils devenus ? demanda-t-il encore.

Il sentit une manche passer sur son bras nu. Dumaresq se penchait sur lui et vu sous cet angle, il paraissait encore plus grotesque. Son regard était grave.

— L'armement du cotre est sain et sauf, deux de vos hommes les ont rejoints à temps.

Bolitho essaya de bouger la tête, mais quelqu'un le tenait fermement.

— Stockdale ? Est-il ?...

Dumaresq lui fit un sourire.

— Il vous a transporté jusqu'à la plage, mais sans lui, tout le monde y serait resté. Je vous raconterai tout cela plus tard. Pour le moment, il faut vous reposer, vous avez perdu énormément de sang.

De nouveau, sa vue se brouillait, mais il avait eu le temps de surprendre le bref échange de regards entre le capitaine et le chirurgien. Son état était certainement désespéré, s'il allait mourir... Cette pensée le fit paniquer, il sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Je... je ne veux pas... quitter la *Destinée*... Je ne veux pas m'en aller... comme ça !

— Mais allons, vous vous en sortirez, fit Dumaresq pour le réconforter.

Et il posa la main sur son épaule, comme pour lui insuffler un peu de son énergie, avant de se retirer.

C'est alors que Bolitho comprit où il se trouvait, dans la grand-chambre. De l'autre côté des grandes fenêtres, il faisait nuit.

Bulkley s'approcha de lui.

— Vous êtes resté sans connaissance toute la journée, Richard – et, faisant mine de le morigéner du doigt : Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur, savez-vous !

— Cela veut dire que vous êtes rassuré, à présent ?

Il essaya de bouger, mais rien à faire, des mains le maintenaient fermement.

Bulkley arrangea un peu ses pansements.

— Un coup aussi rude porté par une lame aussi grosse n'est jamais à prendre à la légère. Je vous ai déjà un peu arrangé tout ça, le reste sera pour plus tard. Vous avez survécu à un terrible corps à corps, mais sans Stockdale et son acharnement à vous sauver, vous seriez mort.

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que le capitaine était bien parti.

— Il a récupéré les rescapés qui étaient sur le point de fuir la plage. Il était comme une bête sauvage, mais il vous a porté à bord avec la douceur d'une femme – il soupira. C'est certainement la corvée d'eau la plus coûteuse de l'histoire maritime.

Bolitho se sentait plus faible ; cette douleur au crâne s'apaisait légèrement. Bulkley lui avait donné quelque calmant.

— Vous me diriez franchement, si... ? murmura-t-il.

Bulkley s'essuyait soigneusement les doigts.

— Probablement – et, levant les yeux : Vous êtes bien soigné. Nous allons lever l'ancre incessamment, tenez-vous tranquille.

Bolitho essayait désespérément de remettre de l'ordre dans ses idées : lever l'ancre, ils avaient passé toute la journée au mouillage. Donc ils avaient réussi à faire de l'eau. Des hommes étaient morts, bien d'autres avaient dû périr lorsque les hommes de Colpoys s'étaient vengés.

Il parlait lentement, conscient que ce qu'il disait était difficilement compréhensible, mais il fallait absolument se faire comprendre.

— Dites à Aur... à Mrs Egmont que...

Bulkley se pencha sur lui et lui souleva un peu les paupières.

— Mais dites-le-lui vous-même ; elle ne vous a pas quitté une seconde depuis que vous êtes rentré à bord. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes bien soigné.

Bolitho l'aperçut qui se tenait à son chevet. Ses cheveux noirs lâchés tombaient sur son épaule et brillaient doucement à la lueur du fanal.

Elle lui caressa doucement le visage, ses doigts effleuraient ses lèvres.

— Tu peux dormir, cher lieutenant, fit-elle doucement, je suis là.

Bolitho sentit qu'on lui lâchait les pieds et les mains, les aides du chirurgien disparurent dans l'ombre.

— Je... je ne veux pas que tu me voies dans cet état, Aurore, murmura-t-il d'une voix faible.

Elle lui sourit, mais il y avait une telle tristesse dans ses yeux !

— Tu es beau.

Il laissa tomber ses paupières, épuisé.

Bulkley, près de la portière de toile, se retourna une dernière fois. Il avait beau être un familier de la douleur, ressentir du soulagement en voyant un patient revenir à la vie, il

se sentait tout remué par le spectacle qu'il avait sous les yeux. On aurait dit une scène mythologique, la beauté faite femme en pleurs près du corps de son héros.

Il n'avait pas menti en expliquant à Bolitho son état : le couteau n'avait pas seulement causé une profonde blessure au-dessus de l'œil et dans le cuir chevelu, la lame avait également touché l'os. Si Bolitho avait été plus âgé, ou si le coup de couteau avait été mieux porté, il n'aurait jamais survécu.

— Il s'est endormi, fit-elle à voix basse.

Mais elle ne s'adressait pas à Bulkley. Elle ôta lentement son châle et en recouvrit le corps de Bolitho, comme si sa nudité et ce qu'elle venait de dire étaient une affaire entre elle et lui.

On entendit dans le lointain une voix qui annonçait :

— *Haute et claire, monsieur !*

Bulkley dut s'accrocher pour résister à la gête soudaine. Il décida de retourner à l'infirmerie se servir quelques grands verres : il n'avait aucune envie d'admirer l'île qui allait disparaître derrière eux. Elle leur avait certes fourni l'eau dont ils avaient tant besoin, mais à quel prix ! Celui de plusieurs vies humaines. Le détachement de Bolitho s'était fait massacrer, à l'exception de Stockdale et de deux autres marins. À son retour, Colpoys leur avait indiqué que ces sauvages étaient d'anciens esclaves marrons qui avaient sans doute réussi à s'échapper lors d'un transfert entre deux plantations.

En voyant Bolitho et ses hommes s'approcher de leur repaire, ils avaient sûrement imaginé qu'on les pourchassait. Lorsque les embarcations de la *Destinée* étaient arrivées à leur tour, alertées par le coup de pistolet puis par la panique qui régnait sur la plage, les esclaves avaient couru vers elle. Personne ne saurait jamais s'ils avaient fini par comprendre que la *Destinée* n'était pas un négrier, en quête de quelque récompense. Colpoys avait fait pointer pierriers et mousquets sur la plage. Et lorsque les derniers nuages de fumée s'étaient dissipés, il n'y avait plus un seul survivant.

Bulkley fit une pause en haut de l'échelle pour écouter ces éternels bruits familiers : claquements de poulies, pas sourds des hommes nu-pieds qui s'activaient aux drisses et aux écoutes.

Sur un bâtiment de guerre, tout cela n'était qu'une péripétie, quelques lignes portées au journal de bord. Jusqu'à la prochaine fois, jusqu'au prochain combat. Il se retourna pour regarder le fanal de poupe et le factionnaire dans son uniforme rouge.

Et pourtant, pourtant, la journée n'avait pas été inutile.

XII

SECRETS

Les journées qui suivirent le retour progressif de Bolitho à la vie furent proprement paradisiaques. Depuis ses douze ans, depuis qu'il avait pris la mer, il n'avait connu que les sévères exigences de la vie à bord. Nuit et jour, à toute heure, par tous les temps, il fallait se tenir prêt à courir avec les autres là où l'on vous l'ordonnait, et gare à qui manifestait le moindre petit signe de désobéissance !

Mais à présent, alors que la *Destinée* taillait sa route cap au nord dans la mer des Caraïbes, il était bien obligé d'accepter cette inactivité forcée, de rester tranquille et de se contenter de saisir quelques bruits familiers, loin au-dessus de sa tête.

Et tout cela, mon Dieu, était rendu très supportable grâce à la présence d'Aurore. Des éclairs de douleur le transperçaient encore de temps à autre, mais elle les apaisait, tout comme elle feignait de ne pas voir les efforts dérisoires qu'il faisait pour les lui cacher.

Elle lui prenait alors la main, lui essuyait doucement le front d'un linge humide. Lorsque la douleur devenait trop vive et qu'il avait le sentiment qu'on lui transperçait le crâne au fer rouge, elle mettait son bras sous ses épaules et pressait doucement son visage sur sa poitrine, en murmurant des mots incompréhensibles qui apaisaient ses tourments.

Chaque fois qu'il le pouvait, il la contemplait sans se lasser. Lorsque son état le lui permettait, il lui décrivait par le menu tous les bruits du bord, il lui expliquait comment fonctionne un équipage et comment il réussit à faire d'un navire un être vivant.

Il lui raconta aussi sa vie à Falmouth, il lui parla de son frère et de ses sœurs, de ses ancêtres qui étaient marins depuis la nuit des temps.

Tout en prenant garde à ne pas l'épuiser de questions, elle le laissait parler tout son soûl. Elle le nourrissait elle-même, avec cependant tant de délicatesse qu'il n'en ressentait aucune humiliation.

Un jour, il parla de se raser et elle perdit son sérieux.

— Mais, cher Richard, j'ai l'impression que tu n'en as pas besoin !

Il rougit, sachant pertinemment que c'était bien vrai. D'ordinaire, il ne se rasait qu'une fois par semaine.

— Ce n'est pas grave, allez, je vais faire ça pour toi, ajouta-t-elle.

Elle maniait le rasoir avec beaucoup de soin, s'appliquant à rendre aussi léger que possible chaque passage de la lame. De temps en temps, elle jetait même un coup d'œil par la grande fenêtre pour vérifier que le bâtiment n'avait pas trop de gîte.

Bolitho essaya de se détendre, ravi à l'idée de ce qu'elle imaginait, la peur d'un coup de rasoir intempestif. Mais il appréciait par-dessus tout le fait qu'elle soit tout près de lui. Il sentait la douce pression de ses seins lorsqu'elle se penchait sur lui, le contact excitant de son visage sur sa gorge.

— Et voilà.

Elle se recula légèrement pour admirer son œuvre.

— Tu as l'air, comment dire – elle cherchait ses mots... extrêmement distingué.

— Je peux voir, s'il te plaît ? demanda Bolitho – il se rendit compte qu'elle hésitait soudain : Je t'en prie !

Elle prit un miroir dans le coffre de la chambre.

— Tu es assez fort maintenant, fit-elle, tu supporteras le spectacle.

Bolitho se regarda dans la glace : c'est bien simple, il ne se reconnaissait pas. Le chirurgien l'avait rasé sur tout le côté droit, et là où il avait encore quelques cheveux, c'était un magma de chairs noires et rougeâtres. Pourtant, Bulkley avait paru satisfait lorsqu'il lui avait retiré ses pansements, mais, aux yeux de Bolitho, cette horrible cicatrice, rendue plus laide encore par les fils de suture, était tout bonnement repoussante.

— Cela doit te rendre malade, fit-il enfin d'une voix trop calme.

Elle lui prit le miroir.

— Je suis fière de toi, rien ne pourra jamais te rendre laid à mes yeux. Je ne t'ai pas quitté une seconde depuis qu'on t'a ramené, je t'ai veillé sans relâche, et je connais maintenant ton corps comme le mien.

Elle le fixa fièrement.

— Cette cicatrice restera à jamais, mais c'est une marque d'honneur, non d'infamie.

Dumaresq la faisait appeler, et elle le quitta.

Macmillan annonça à Bolitho que la *Destinée* serait en vue de Saint-Christophe le lendemain. C'était sans doute la raison pour laquelle le capitaine voulait mettre au clair la déposition d'Egmont et s'assurer qu'il s'y tiendrait.

Cette chasse au trésor ou à ce qu'il en restait depuis que Garrick s'en était emparé importait désormais assez peu à Bolitho. Il avait eu largement le temps de souffrir mille morts ou de se reconforter dans ses bras, sûrement trop de temps.

L'idée de la voir descendre à terre pour rejoindre son mari là où il l'ordonnerait, cette idée lui était proprement insupportable.

Signe indubitable de sa convalescence, il reçut plusieurs visites. Rhodes, qui ne pouvait cacher son plaisir de le revoir, lui lança, aussi pince-sans-rire que jamais :

— Tu as vraiment l'air d'une terreur, Richard ; les poules vont sursauter en te voyant !

Mais il prit grand soin de ne pas faire mention d'Aurore.

Palliser vint aussi le voir, pour lui faire quelque chose qui, chez lui, pouvait ressembler à des excuses.

— Si j'avais envoyé un détachement de fusiliers, comme Colpoys l'avait suggéré, rien de tout cela ne serait arrivé...

Il haussa les épaules et inspecta rapidement la chambre : un vêtement féminin était soigneusement plié près de la fenêtre.

— ... mais la chose a aussi ses bons côtés !

Bulkley et le secrétaire de Dumaresq l'aidèrent à faire ses premiers pas. Pieds nus, il sentait tous les mouvements du navire, mais il restait très faible et réussissait mal à le dissimuler, en dépit de ses efforts.

— J'ai peut-être une fracture, s'enquit-il auprès de Spillane.

— Vous dites n'importe quoi, répondit Bulkley, mais ce ne sont que les tout premiers jours de convalescence, et c'est parfaitement normal.

Bolitho, qui s'était attendu à mourir, ne parvenait pas à imaginer que son sort était encore en balance. Il risquait d'être rapatrié par le premier bâtiment regagnant l'Angleterre, d'être rayé des listes et de se retrouver en demi-solde, dans l'espoir incertain d'un nouvel embarquement.

Il aurait bien aimé manifester sa gratitude à Stockdale, mais le gaillard, malgré toute sa débrouillardise, ne parvint jamais à franchir le barrage du factionnaire.

Tous les aspirants étaient passés le voir, à l'exception notable de Cowdroy. Ils regardaient sa blessure avec un mélange d'horreur et de pitié. Jury n'avait pu cacher son admiration :

— Et quand je pense que j'ai pleuré comme un bébé, avec ma misérable égratignure !

Il était déjà tard lorsqu'elle vint le retrouver. Elle n'était plus la même ; elle mit un soin inhabituel à remettre en place son oreiller et à vérifier que son pichet était plein d'eau.

— Je dois te quitter demain, Richard, annonça-t-elle tranquillement, mon mari a signé tous les documents. C'est terminé. Ton capitaine nous a promis qu'il nous rendrait notre liberté dès qu'il aurait vu le gouverneur de Saint-Christophe. Ensuite, je ne sais pas ce qui arrivera.

Bolitho lui saisit la main, en essayant de ne pas penser à une autre promesse de Dumaresq, celle qu'il avait faite au patron de *l'Héloïse* avant sa mort. Et il était mort de la main de Bolitho.

— Je vais peut-être débarquer, moi aussi.

Elle se pencha sur lui, inquiète, comme si elle oubliait ses propres soucis.

— Mais que dis-tu ? Tu vas partir, toi aussi ?

Il l'attira tendrement à lui pour lui caresser les cheveux. On eût dit de la soie.

— Cela n'a plus aucune importance désormais, Aurore.

Elle passa tendrement le doigt sur son épaule.

— Mais comment peux-tu dire une chose pareille ? Bien sûr, que cela importe. La mer est ton univers ; tu as déjà fait beaucoup de choses, mais tu as toute la vie devant toi.

Bolitho frissonna en sentant ses cheveux lui effleurer la peau.

— Je vais quitter la marine, déclara-t-il d'une voix ferme, ma décision est prise.

— Après tout ce que tu m'as raconté des traditions de ta famille, tu renoncerais à ce métier ?

— Pour toi, oui, je le ferais.

Elle hocha tristement la tête.

— Non, tu n'as pas le droit de parler ainsi !

— Mon frère est le préféré de notre père, et il en a toujours été ainsi.

Il avait dit cela sans aucune amertume, et il savait pourtant que ce n'était que trop vrai.

— Je suis capable de transgresser les traditions, c'est toi que je veux et c'est toi que j'aime.

C'était dit avec tant de détermination qu'elle en fut toute bouleversée.

Elle avait posé la main sur sa gorge, une petite veine battait à son cou, trahissant le mensonge qu'elle se forçait à commettre.

— C'est pure folie ! Je te connais par cœur, alors que tu ne sais rien de moi. Imagine ce que sera ton existence, tu me regarderas vieillir en regrettant chaque jour davantage les bateaux. Tu vas mettre une croix sur toutes tes espérances.

Elle lui posa la main sur le front.

— C'est comme la fièvre, Richard. Tu dois lutter, sans quoi tu feras notre malheur à tous les deux !

Bolitho enfonça son visage dans l'oreiller, ses yeux le piquaient.

— Mais je saurai bien te rendre heureuse, Aurore !

Elle lui prit le bras, désespérée.

— Je n'en ai jamais douté, mais la vie n'est pas faite que de cela, tu peux m'en croire !

Elle s'éloigna de lui.

— Je te l'ai déjà dit, j'aurais pu t'aimer. Quand je repense à tous ces jours, à toutes ces nuits que j'ai passés près de toi. Je

t'ai regardé, je t'ai touché. Toutes mes pensées étaient pour toi, tu m'as attendrie plus que je ne saurais l'avouer – elle hocha la tête. Je t'en prie, ne me regarde pas ainsi. Cette traversée a peut-être été trop longue, et il est trop tard. Je ne sais rien d'autre.

Et elle se détourna, son visage se découpait en ombre chinoise contre la croisée.

— Je ne t'oublierai jamais, Richard, et je m'en voudrai sans doute toute ma vie de t'avoir repoussé. Mais j'ai besoin que tu m'aides, je ne peux pas y arriver seule.

Macmillan arriva avec le plateau du souper.

— Vous d'mande pardon, madame, mais le capitaine et ses officiers vous envoient leurs hommages, ils aimeraient que vous soupiez avec eux ce soir. C'est la dernière fois, si j'ose dire.

À vrai dire, Macmillan était un peu trop vieux pour exercer son office et il servait son capitaine à la façon d'un vieux majordome. L'atmosphère qui régnait lui échappait totalement et il ne saisit même pas sa tension lorsqu'elle répondit :

— J'en serai très honorée.

Il ne vit pas non plus le désespoir du lieutenant lorsqu'elle s'éloigna pour rejoindre le coin de la chambre masqué par une toile où sa servante passait la plus grande partie de la journée.

Elle s'arrêta.

— Le lieutenant a repris ses forces, à présent, il va s'en sortir – elle se détourna et conclut d'une voix brisée : Tout seul.

Aidé par Bulkley qui le tenait par le coude, Bolitho s'aventura sur la dunette. On apercevait la terre au bout du pont.

Il faisait terriblement chaud, le soleil de midi lui était insupportable et il comprit à quel point il était encore faible. Il se sentit tout perdu en voyant les marins torse nu qui s'activaient aux manœuvres avant le mouillage. Il était devenu étranger à tout ce qui avait fait sa vie jusqu'alors.

— J'ai déjà fait escale à Saint-Christophe, fit Bulkley, voici Bluff Point, continua-t-il en désignant la pointe. Plus loin, vous avez Basse-Terre et son mouillage. C'est sans doute rempli de bâtiments du roi. Et il y a bien quelque officier oublié qui a envie de dire à notre capitaine ce qu'il doit faire.

Quelques fusiliers passèrent près d'eux, engoncés dans leur lourd équipement et leurs vestes rouges.

Bolitho dut s'agripper à un filet pour observer le rivage. C'était une petite île, mais elle constituait un maillon important dans la chaîne de commandement des Britanniques. Dans d'autres circonstances, ce spectacle l'aurait enthousiasmé. Pour l'instant, la vue de ces palmiers, des embarcations indigènes, ne lui faisait rien. Il savait seulement ce que signifiait cette escale : c'est ici qu'ils allaient être séparés. Quel que dût être son sort, tout était fini entre eux. À voir comment Rhodes et les autres évitaient d'aborder le sujet, ils croyaient sans doute qu'il rendait grâce au ciel de s'en être sorti et d'avoir été dorloté par une aussi jolie femme, toutes choses qui auraient fait le bonheur de n'importe qui. Mais ce n'était pas le cas.

Dumaresq arriva sur le pont et jeta son coup d'œil habituel au compas et aux voiles.

Gulliver le salua :

— En route nord-nordet, monsieur.

— Parfait. Monsieur Palliser, faites préparer le salut. Nous serons à Fort Londonderry dans moins d'une heure.

Il leva la main en apercevant Bolitho et s'approcha de lui.

— Restez ici, si cela vous fait plaisir.

Il le regardait droit dans les yeux, ce qui était difficile car l'horrible balafre attirait irrésistiblement le regard.

— Vous êtes vivant, soyez-en reconnaissant. Grimpez, ordonna-t-il à Lovelace qui était aspirant de quart, et regardez donc ce qui se passe au mouillage de la flotte. Comptez les bâtiments et rendez-moi compte lorsque vous aurez terminé.

Il regarda le jeune homme escalader les enfléchures.

— Comme tous les autres, ce garçon a bien grandi depuis l'appareillage – et à Bolitho : Cela s'applique d'ailleurs à vous, tout particulièrement.

— J'ai l'impression d'avoir cent ans, monsieur.

— J'espère bien.

Dumaresq lui fit un grand sourire.

— Lorsque vous commanderez à votre tour, vous vous souviendrez des épines, mais je doute fort que vous manifestiez autant de pitié que moi pour les jeunes lieutenants.

Sur ce, il tourna les talons, mais Bolitho eut le temps de voir son œil s'allumer. Sans regarder, il sut qu'elle était là. Elle était montée sur le pont pour admirer l'île. Que voyait-elle au juste ? Un refuge temporaire, une prison ?

Egmont n'avait pas l'air trop éprouvé par son interrogatoire. Il s'avança près du pavois et remarqua simplement :

— Les lieux ont passablement changé.

— Vous êtes certain que Garrick sera là-bas ? lui demanda Dumaresq d'une voix neutre.

— Aussi sûr qu'on peut l'être.

Et, remarquant Bolitho, il s'inclina.

— Je vois que vous êtes remis, lieutenant.

Bolitho eut un sourire forcé.

— Je vous remercie, monsieur. Oui, je souffre encore, mais je suis en un seul morceau.

Aurore s'approcha de son mari et dit tranquillement à Bolitho :

— Nous vous remercions tous deux, lieutenant, nous vous devons la vie, et c'est une dette dont nous vous serons éternellement redevables.

Dumaresq les observait chacun à son tour, comme un chasseur.

— C'est là notre rôle, mais certains devoirs sont plus agréables que d'autres. Voir Garrick tomber entre nos mains est la seule chose qui m'importe, qu'il aille au diable. Trop d'hommes sont morts à cause de sa félonie, et son ambition a fait bien trop de veuves.

Palliser mit ses mains en porte-voix :

— A rentrer la misaine !

Dumaresq commençait à perdre son calme.

— Mais bon sang, monsieur Palliser, que fait ce Lovelace là-haut ?

Palliser leva les yeux vers le chouque du grand mât, où Lovelace se tenait perché comme un singe.

Egmont avait bien vu le changement d'humeur subit du capitaine et il en oublia Bolitho et sa femme.

— Pourquoi vous faites-vous tant de souci ?

Dumaresq avait les doigts crispés sur la lisse.

— Je ne me fais pas de souci, monsieur, je suis seulement, comment dire ? *intéressé*.

L'aspirant Lovelace se laissa glisser le long d'un hauban et atterrit sur le pont comme une bombe. Il avait le souffle court et la vue de tout ce monde l'intimidait énormément.

— Devons-nous attendre encore, monsieur Lovelace ? lui demanda Dumaresq d'une voix suave, ou bien avez-vous vu des choses si étonnantes que vous n'avez pu nous le crier de là-haut ?

Lovelace ne savait plus où se mettre.

— M... mais, monsieur, vous m'avez dit de compter les bâtiments – il dut s'y reprendre : J'ai vu un seul bâtiment de guerre, une frégate.

Dumaresq fit quelques pas pour s'éclaircir les idées.

— Un bâtiment, dites-vous ? – il regarda Palliser. L'escadre a sans doute été appelée ailleurs, peut-être à l'est d'Antigua pour renforcer l'amiral.

— Il y a peut-être un officier supérieur sur place, répondit le second, sans doute à bord de cette frégate.

Il était resté impassible en prononçant ces mots : Dumaresq n'allait pas trop apprécier de se retrouver face à un capitaine plus ancien.

Bolitho n'avait cure de tout cela. Il s'approcha de la lisse de dunette, sur laquelle elle avait posé la main.

— Mais où est donc ce foutu scribouillard de malheur ? Envoyez-moi Spillane, immédiatement ! Et se tournant vers Egmont : Je souhaite vous entretenir de quelques points de détail avant notre arrivée au mouillage, venez avec moi, je vous prie.

Bolitho s'approcha d'elle et lui effleura furtivement la main. Elle était tendue, comme si elle partageait sa douleur.

— Mon amour, fit-elle doucement, j'ai l'impression d'être en enfer.

Elle regardait droit devant elle.

— Tu m'as promis de l'aider, *je t'en prie*, la honte retombera sur nous deux si tu continues.

Elle tourna lentement la tête pour le regarder, les yeux calmes mais trop brillants.

— Tout sera perdu si tu dois être malheureux et si tu gâches ta vie pour quelque chose qui nous tient à cœur tous les deux.

— Monsieur Vallance, cria Palliser, paré à effectuer le salut !

Les servants se précipitèrent à leur pièce alors que la frégate entraient lentement dans la baie.

Bolitho la prit par le bras et la guida vers la descente.

— Il va y avoir de la fumée et de la poussière, il vaudrait mieux que tu descendes en attendant que nous soyons plus près du rivage.

Mais comment parvenait-il à parler si calmement de choses aussi insignifiantes ?

— Il faut que je te parle, ajouta-t-il.

Elle avait déjà disparu dans la pénombre.

Bolitho revint à l'avant. Stockdale, posté près de la coupée tribord, l'observait. Sa pièce ne participait pas au salut, mais il manifestait sa curiosité habituelle.

— On dirait que je ne trouve jamais le mot juste, Stockdale, lui dit Bolitho. Comment vous remercier après ce que vous avez fait pour moi ? Si je vous avais offert une récompense, j' imagine que vous en auriez été blessé. Les mots ne peuvent exprimer ce que je ressens.

Stockdale lui sourit.

— Vous voir de retour parmi nous est la plus belle des récompenses. Un jour, vous aussi, vous serez capitaine, ça me fait bien plaisir. Et vous aurez besoin d'un bon cuistot.

Il lui montra du menton Johns, le cuisinier du capitaine, impeccablement mis dans son gilet à boutons et son pantalon rayé.

— C'est comme ce vieux Dick, regardez, il a trouvé une vraie sinécure !

Il semblait s'amuser follement, mais la fin de sa phrase se perdit dans le fracas des coups de canon.

Palliser attendit la réponse du fort.

— Mr Lovelace avait raison, pour cette frégate.

Il reposa sa lunette et regarda Bolitho.

— Seule erreur, il n'a pas remarqué qu'elle portait les couleurs espagnoles. Et je serais fort étonné que le capitaine trouve cela très drôle !

— Je crois que vous devriez vous reposer, lui dit Bulkley, préoccupé. Vous avez passé des heures sur le pont. Que cherchez-vous au juste, vous avez envie de mourir ?

Bolitho contemplait les maisons serrées autour du mouillage, les deux forts placés à merveille comme des sentinelles.

— Je suis désolé. Je pensais à autre chose.

Il passa la main sur sa blessure. Ses cheveux auraient peut-être suffisamment repoussé pour en cacher une partie, avant les retrouvailles avec sa mère. Un mari avec un bras en moins, un fils défiguré, elle allait avoir bien des choses à endurer.

— Vous avez fait beaucoup pour moi, vous aussi.

— *Moi aussi ?*

Le chirurgien écarquilla les yeux derrière ses lunettes.

— Oui, je crois que je comprends.

— Monsieur Bolitho !

C'était Palliser.

— Vous sentez-vous assez bien pour descendre à terre ?

— Il est de mon devoir de protester ! fit Bulkley en s'avancant, il tient à peine debout !

Palliser était campé devant eux, les poings sur les hanches. Depuis que l'ancre était tombée à l'eau et que les embarcations avaient été mises à la mer, on n'avait cessé de l'appeler pour une affaire urgente ou pour une autre, surtout en bas, à vrai dire. Dumaresq était fou de rage et du coup, Palliser n'était pas d'humeur à discuter.

— Mais bon sang, laissez-le donc décider tout seul ! Je n'ai pas trop de monde sous la main, continua-t-il en s'adressant à Bolitho, mais pour une raison que j'ignore, le capitaine désire que vous descendiez à terre avec lui. Vous vous souvenez de notre première rencontre ? J'ai besoin de chaque officier, de chaque marin à bord de ce bâtiment. Je ne veux pas savoir comment vous vous sentez, vous faites votre devoir. Jusqu'à ce que vous ayez débarqué, ou tant que vous êtes capable de vous remuer, vous êtes toujours l'un de mes lieutenants. Est-ce clair ?

Bolitho fit signe que oui, assez content finalement de cet accès d'humeur.

— Je suis prêt.

— Bien. Allez vous changer – et, comme se ravisant : À propos, vous pourriez mettre une coiffure !

Bulkley attendit qu'il se soit éloigné pour exploser.

— Cela dépasse l'entendement ! Par Dieu, Richard, si vous vous sentez trop faible, j'exige que vous restiez à bord ! Le jeune Stephen peut parfaitement prendre votre place.

Bolitho essaya de faire non de la tête, mais la douleur l'arrêta aussitôt.

— Ça ira, merci quand même.

Et il ajouta en se dirigeant vers la descente :

— J'imagine qu'il a ses raisons pour m'emmener avec lui.

— Vous commencez à bien connaître le capitaine, Richard : il ne fait jamais rien sans raison, il n'offre jamais une guinée si elle ne doit pas lui en rapporter deux autres !

Il poussa un profond soupir.

— Cela dit, la simple pensée de renoncer à le servir est pire que continuer à subir ses insultes. Quand on a connu Dumaresq, le reste paraît bien terne !

La nuit allait tomber lorsque Dumaresq se décida enfin à descendre à terre. Il avait envoyé Colpoys en éclaireur chez le gouverneur, mais l'officier était revenu pour lui annoncer que seul le gouverneur par intérim était présent.

— Alors, ça recommence comme à Rio ? laissa tomber le capitaine d'un ton acerbe.

Assis à l'arrière de son canot, Dumaresq observait le rivage, les deux mains posées sur la garde de son épée.

Bolitho était assis à côté de lui, uniquement occupé à surmonter la souffrance et la fatigue. Il essayait de se concentrer sur les bâtiments au mouillage, sur les embarcations de la *Destinée* qui faisaient des allées et venues incessantes pour transporter malades et blessés à terre ou rapporter à bord les vivres du commis.

— Une épave à tribord, Johns ! fit brusquement Dumaresq en s'adressant à son cuisinier.

Sans même ciller, le cuisinier donna un coup de barre.

— Vous avez encore bonne vue, monsieur, murmura-t-il entre ses dents.

Dumaresq poussa Bolitho du coude.

— Sacré lascar, pas vrai ? Il me connaît mieux que je ne fais !

Ils passèrent sous la poupe de l'espagnol et Bolitho put l'observer à loisir. En fait, il était plus proche d'un vaisseau de quatrième rang que d'une frégate. De facture ancienne, les sculptures dorées de la poupe étaient particulièrement soignées. En tout cas, il était soigneusement entretenu, avec un air d'efficacité plutôt rare chez un bâtiment de cette nation.

Dumaresq se faisait les mêmes réflexions. Il murmura :

— Le *San Agustin*. Ce n'est pas l'une de ces reliques locales de La Guaira ou de Porto Bello, je parierais plutôt pour Cadix ou Algésiras.

— Et quelle est la différence, monsieur ?

Dumaresq se tourna brusquement vers lui, avant de se radoucir.

— Je ne suis pas quelqu'un de bonne compagnie, j'en ai bien peur. Après ce que vous venez d'endurer sous mes ordres, je peux bien me montrer civil, après tout.

Il examina le bâtiment avec un intérêt tout professionnel.

— Au bas mot quarante-quatre canons.

Il sembla soudain se rappeler la question de Bolitho.

— Cela pourrait bien faire la différence, en effet. Voilà seulement quelques mois, pour ne pas dire quelques semaines, les Espagnols suspectaient qu'il existait une preuve leur permettant de récupérer le trésor de *l'Asturias*. À présent, on dirait bien qu'ils ont plus que des soupçons. Le *San Agustin* est ici pour pister la *Destinée* à la trace et pour l'empêcher d'agir. Sa Majesté Très Catholique risque fort de se fâcher si nous ne partageons pas nos petits secrets – il sourit. Mais nous verrons cela plus tard. À coup sûr, une bonne douzaine de lunettes sont pointées sur nous en ce moment, alors, regardez ailleurs. Laissons-les se faire de la bile.

Ils n'étaient plus qu'à cinquante yards de la rive.

— Si je vous ai emmené avec moi, c'est afin que le gouverneur puisse voir votre cicatrice. C'est la meilleure preuve que nous travaillons bien pour nos seigneurs de l'Amirauté. Et personne n'a besoin de savoir que vous avez récolté cette glorieuse blessure en allant chercher de l'eau !

Un petit groupe les attendait à l'embarcadère, dont quelques soldats en uniforme rouge. C'était chaque fois la même chose, les nouvelles du pays, de ce pays qui les avait envoyés si loin de chez eux. Tout ce qui pouvait maintenir ce lien fragile et précieux était bon à prendre.

— Les Egmont vont-ils être autorisés à reprendre leur liberté, monsieur ? demanda Bolitho.

Mais il baissa aussitôt la tête, surpris de sa propre impudence. Dumaresq lui jeta un regard glacé. Il insista pourtant :

— J'aimerais bien savoir, monsieur.

Dumaresq l'examina gravement plusieurs secondes.

— En effet, je vois que cela présente pour vous une certaine importance.

Il ôta son épée d'entre ses jambes pour descendre à terre.

— C'est assurément une femme très désirable, fit-il sans plus de façons, j'en conviens volontiers.

Il se leva et ajusta sa coiffure avec un soin étudié.

— Vous n'avez pas à vous sentir gêné comme ça, je ne suis pas insensible à ce point. Non, je vous envie.

Il lui donna une tape sur l'épaule.

— Maintenant, allons rendre visite au gouverneur de ce fleuron de notre empire, Sir Jason Fitzpatrick. Quand ce sera fait, je m'occuperai de *votre* problème !

Le chapeau dans une main et l'épée dans l'autre, Bolitho suivit son capitaine. Cette façon qu'avait eue Dumaresq de considérer son amour pour la femme d'un autre comme parfaitement naturel le laissait désemparé. Le chirurgien avait bien raison, il était difficile d'imaginer capitaine plus imprévisible.

Un jeune officier de la garnison les salua. En voyant Bolitho, il s'exclama :

— Seigneur tout-puissant, quelle sale blessure !

Dumaresq jeta un regard à son lieutenant qui était visiblement gêné de cette remarque et lui fit un petit clin d'œil.

— C'est là le prix du devoir. Et je m'entends, cela peut se comprendre de bien des manières.

XIII

EN LIEU SÛR

Sir Jason Fitzpatrick, gouverneur par intérim de Saint-Christophe, présentait toutes les apparences d'un homme qui aime trop la vie. Agé d'environ quarante ans, il était vraiment énorme et sa figure était rouge brique, sans doute pour avoir bravé le soleil depuis pas mal d'années.

Bolitho suivit Dumaresq dans un hall somptueux au sol dallé puis dans une pièce plus basse de plafond. Et là, on comprenait tout de suite à quel genre d'occupation se livrait le maître de céans : des plateaux chargés de bouteilles traînaient absolument partout, ainsi que des rangées de verres de prix soigneusement alignés. Le tout était à portée de la main, afin que le gouverneur par intérim pût en toute circonstance apaiser sans délai une petite soif.

— Asseyez-vous, messieurs, commença Fitzpatrick, je vais vous faire goûter de mon bordeaux. Il est assez convenable, encore que, sous ces climats...

Il avait une étonnante voix de gorge, ses petits yeux disparaissaient à moitié dans les plis de son visage.

Ce qui frappa d'abord Bolitho, ce fut précisément ces yeux minuscules. Ils remuaient sans cesse, comme s'ils étaient indépendants de l'énorme carcasse qui les portait. Pendant le trajet, Dumaresq lui avait raconté que Fitzpatrick était l'un des riches planteurs de l'endroit. Il possédait d'autres propriétés dans l'île voisine de Nevis.

— Me voici, maître.

Bolitho se retourna et resta bouche bée. Un grand nègre, en veste rouge et pantalon blanc, lui tendait un plateau. Mais Bolitho ne distinguait ni plateau ni verres. Il revoyait soudain

un autre visage noir, il entendait les horribles cris de triomphe de celui qui l'avait terrassé au couteau.

Il réussit pourtant à reprendre son calme et saisit le verre qu'on lui tendait, avec un bref remerciement.

Dumaresq avait ouvert le débat.

— En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés, j'ai reçu l'ordre de mener à bien cette enquête sans délai, sir Jason. J'ai tous les documents écrits nécessaires et j'aimerais que vous me communiquiez tout ce que vous savez sur Garrick.

Tout en écoutant ce discours, Fitzpatrick jouait négligemment avec son verre, les yeux toujours aussi mobiles.

— Allons, allons, capitaine, vous me semblez bien pressé. Voyez-vous, le gouverneur est absent. Il a été atteint par la fièvre voici quelques mois et a dû regagner l'Angleterre à bord d'un navire de la Compagnie des Indes. Il est sans doute déjà sur le chemin du retour à l'heure qu'il est. Mais les moyens de communication sont rares par ici, nous avons beaucoup de mal à recevoir notre courrier, sans parler de tous ces pirates. Les honnêtes gens naviguent au péril de leur vie, dans ces parages. Et je regrette vivement que Leurs Seigneuries de l'Amirauté n'y consacrent pas davantage d'efforts.

Dumaresq restait imperturbable.

— J'espérais qu'un officier supérieur serait présent sur place.

— Comme je viens de vous le dire, capitaine, le gouverneur est absent, sans quoi...

— Sans quoi je n'aurais pas trouvé ce maudit espagnol au mouillage, j'en suis bien certain !

Fitzpatrick eut un petit sourire forcé.

— Nous ne sommes pas en guerre avec l'Espagne, le *San Agustin* est ici avec des intentions pacifiques. Il est commandé par le *capitan de navio* don Carlos Quintana, officier tout à fait estimable qui représente également les intérêts de son pays.

Il s'enfonça dans son fauteuil, visiblement satisfait de son petit effet.

— Et après tout, quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez ? Les propos d'un homme qui est mort avant d'être

conduit devant la justice, la déposition sous serment d'un renégat prêt à raconter n'importe quoi pour sauver sa peau ?

Dumaresq essayait de dominer le sentiment d'amertume qui l'envahissait.

— Mon secrétaire portait sur lui d'autres éléments de preuve lorsqu'on l'a assassiné à Madère.

— Vous m'en voyez sincèrement désolé, capitaine, mais se lancer sans preuve dans une action de ce genre contre un homme aussi important que Sir Piers Garrick constituerait tout bonnement un acte criminel.

Il sourit avec condescendance.

— Puis-je vous suggérer d'attendre des instructions de Londres ? Vous pourriez expédier vos dépêches par le premier bâtiment en partance, qui appareillera probablement de la Barbade. Et vous pourrez rester ici au mouillage, paré à intervenir dès que vous aurez reçu vos instructions. D'ici là, le gouverneur sera sans doute de retour, l'escadre également, vous aurez sur place un officier plus ancien pour entériner vos décisions.

Dumaresq explosa.

— Mais cela prendra des mois ! L'oiseau aura largement le temps de s'envoler !

— Pardonnez mon manque d'enthousiasme. Comme je l'ai déjà expliqué à don Carlos, ces événements sont vieux de trente ans et je ne comprends guère ce subit regain d'intérêt.

— Garrick a commencé par être un félon avant de devenir un traître. Vous vous plaignez des pirates qui écument les Caraïbes, qui mettent les villes à sac et s'emparent des navires marchands, mais où croyez-vous donc qu'ils trouvent leurs bâtiments ? Comme *l'Héloïse*, sortie tout droit d'un chantier britannique, armée par un équipage provisoire, et pour quoi faire, je vous le demande ?

Bolitho n'en croyait pas ses oreilles. Il pensait en arrivant que Fitzpatrick allait convoquer sur-le-champ le commandant de la garnison pour organiser l'arrestation de Garrick, convenir avec Dumaresq des actions à entreprendre et *plus tard seulement*, attendre les ordres.

Fitzpatrick leva les mains dans un geste plein de componction.

— Il n'entre pas dans mes attributions de traiter ce genre de problème, capitaine. J'exerce mes fonctions à titre provisoire et on ne me féliciterait certainement pas si je mettais le feu aux poudres. Mais vous pouvez bien entendu agir sous votre seule responsabilité. Vous disiez que vous espériez trouver un officier supérieur sur place : n'était-ce pas uniquement pour qu'il assume cette responsabilité à votre place ?

Dumaresq ne disant toujours mot, il poursuivit :

— Dans ce cas, ne m'en veuillez pas si moi non plus, je n'ai pas envie de me mettre ce poids sur les épaules.

Bolitho était de plus en plus abasourdi par cette scène. L'Amirauté, le gouvernement du roi George peut-être avaient décidé d'envoyer la *Destinée* exécuter cette mission. Dumaresq avait agi avec la dernière énergie pour faire son devoir. Il était facile d'imaginer le nombre d'heures qu'il avait passées dans la solitude de sa chambre à en peser les tenants et aboutissants.

Et maintenant, sous prétexte qu'il n'y avait pas d'officier supérieur sur rade, il lui faudrait attendre des ordres venus on ne sait d'où, ou bien endosser la pleine responsabilité de ses actes. Dumaresq n'avait peut-être que vingt-huit ans, il n'en était pas moins l'officier le plus ancien à Saint-Christophe. Il était difficilement imaginable qu'il adoptât une conduite susceptible de le mener au désastre et à la ruine de sa carrière.

— Dites-moi ce que vous savez de Garrick, fit sèchement Dumaresq.

— Bien peu de chose, en vérité. On sait qu'il a des intérêts maritimes, et il a pris livraison de plusieurs petits bâtiments ces derniers mois. Il est extrêmement riche, et je pense qu'il veut continuer à commercer avec les Français de la Martinique ou même étendre le champ de ses relations commerciales.

Dumaresq se leva.

— Je dois retourner à mon bord – puis, sans regarder Bolitho : Je vous saurais gré d'accueillir chez vous mon troisième lieutenant, qui a été gravement blessé, et en pure perte si je comprends bien.

— Je serai heureux de vous rendre ce service, fit le gouverneur, qui se leva à son tour, non sans difficulté.

Il avait du mal à cacher son soulagement : apparemment, Dumaresq était revenu à de meilleurs sentiments.

D'un regard, le capitaine fit taire Bolitho qui manifestait une réprobation muette.

— J'enverrai quelques domestiques pour vous servir – et se tournant vers le gouverneur : Je reviendrai vous voir après m'être entretenu avec le capitaine du *San Agustin*.

Quand ils furent sortis, Dumaresq laissa libre cours à sa colère.

— Mais quel chien ! Il est mouillé jusqu'au cou dans ces combines ! Et ça croit que je vais rester sagement au mouillage comme un petit garçon bien élevé ? Qu'il aille au diable, et il y sera avant moi !

— Je *dois* vraiment rester ici, monsieur ?

— Jusqu'à nouvel ordre, oui. Je détacherai quelques marins pour veiller sur vous, je n'ai pas trop confiance en ce Fitzpatrick. Il a des terres sur place, il est sans doute aussi suspect que n'importe quel pirate, contrebandier ou négrier de la région. Et il se permet en plus de faire l'innocent avec moi ! Par Dieu, je vous fiche mon billet qu'il sait pertinemment combien de navires sont passés ici pour prendre les ordres de Garrick !

— Vous pensez qu'il se livre toujours à la piraterie, monsieur ?

Dumaresq eut un petit sourire.

— Pis encore : je suis convaincu qu'il fournit les armes et les bâtiments qu'on utilise contre nous dans le Nord.

— En Amérique, monsieur ?

— Oui, c'est là-bas que tout se termine, et les choses iront encore plus loin si ces renégats arrivent à leurs fins. Vous croyez que les Français resteront sans rien faire si l'incendie se rallume ? Nous les avons chassés du Canada et de leurs possessions aux Antilles, croyez-vous qu'ils soient décidés à nous le pardonner ?

Bolitho avait souvent entendu parler des troubles dans leurs colonies américaines, après la guerre de Sept ans. Malgré un

certain nombre d'incidents préoccupants, personne ne croyait vraiment à une révolte généralisée.

— Et pendant toutes ces années, Garrick a mené patiemment son travail de sape. Il se considère comme le chef naturel de la rébellion à venir. Les responsables qui voient les choses différemment se trompent totalement. J'ai eu amplement le temps d'étudier les affaires de Garrick et la déloyauté dont il a fait preuve envers mon père.

Bolitho observait le canot qui s'approchait. Ainsi, Dumaresq avait d'ores et déjà pris sa décision. Il aurait dû s'en douter, il avait eu tout le temps de prendre la mesure de l'homme.

— Egmont et sa femme débarqueront bientôt, fit Dumaresq en passant du coq à l'âne. Ils seront confiés aux soins de Fitzpatrick, mais je les ferai garder. Je veux que Fitzpatrick sache qu'il sera tenu pour personnellement responsable à la moindre tentative de tricherie.

— Vous croyez qu'Egmont court encore un danger, monsieur ?

Dumaresq lui montra la petite résidence.

— Là-bas, tout le monde est en sécurité. Je ne veux pas laisser Egmont courir avec je ne sais quelle idée en tête, trop de gens aimeraient le savoir mort. Lorsque j'en aurai terminé avec Garrick, je me moque éperdument de ce qu'il deviendra. Et le plus tôt sera le mieux.

— Je comprends, monsieur.

Dumaresq fit un signe à son cuisinier et se mit à rire.

— J'en doute. Mais gardez vos oreilles grandes ouvertes, les choses pourraient bien bouger d'ici peu.

Bolitho attendit qu'il fût monté à bord de son canot puis reprit le chemin de la résidence.

Il ne savait trop que penser : Dumaresq se souciait-il vraiment du sort d'Egmont et de sa femme, ou bien, en vrai chasseur qu'il était, les considérait-il seulement comme l'appât qui allait garnir son piège ?

Deux ou trois maisons d'hôte avaient été construites autour de la résidence du gouverneur, à l'intention des officiels de passage ou des officiers de la milice et de leurs familles.

Apparemment, les visiteurs étaient plutôt rares, et ils avaient intérêt à prendre eux-mêmes soin de leur confort, se dit Bolitho. Les embrasures de portes étaient mangées par les termites, les palmes envahissaient les toits et touchaient les murs. En cas de tempête, le tout devait prendre l'eau comme un panier percé.

Il alla s'asseoir sur le lit de bonne taille et alluma une lampe. Les insectes bourdonnaient de partout et venaient se jeter contre le verre chaud. Quand on voyait comment vivait le gouverneur, il ne fallait pas s'étonner du sort des indigènes, livrés à toutes les fièvres imaginables.

Il entendit grincer les planches de l'allée : c'était Stockdale qui arrivait en compagnie de six marins. Pour employer son langage, il était là afin de veiller au grain.

— Tout le monde est à son poste, monsieur ; j'ai organisé les quarts – grognement pour s'être cogné à l'encadrement de la porte. J'en ai mis deux près de l'autre maison, tout est paré.

Bolitho la revoyait encore, cette façon qu'elle avait eue de le regarder lorsqu'elle était arrivée à la résidence avec son mari. On les avait installés dans la maison mitoyenne. Elle lui avait paru inquiète, désarçonnée par le cours que prenaient les événements. On racontait qu'Egmont avait encore des amis à Basse-Terre, mais il n'avait pas été autorisé à aller leur rendre visite. Il était « invité », ou pour mieux dire, prisonnier.

— Allez donc vous coucher, ordonna Bolitho à Stockdale – il passa le doigt sur sa cicatrice et fit une grimace. J'ai l'impression que c'était hier.

Stockdale se mit à rire.

— C'est du joli travail, monsieur, heureusement qu'on a les os solides par chez nous !

Il sortit, Bolitho l'entendit qui cherchait un endroit où s'installer pour la nuit. Les marins parviennent à dormir n'importe où... Puis il alla s'allonger sur son lit, les mains derrière la nuque, et resta à rêvasser, les yeux fixés sur la lanterne.

Quel gâchis, quand on y songeait ! Garrick avait quitté l'île ; il était sans doute mieux informé que ne le croyait Dumaresq. À

présent, il devait bien rire en voyant la frégate et l'espagnol cloués au mouillage tandis que lui...

Il se releva brusquement et s'empara de son pistolet : les planches de l'allée couinaient sous les pas de quelqu'un.

La poignée tourna doucement. Son cœur battait la breloque : aurait-il le temps de sauter sur ses pieds et de traverser la pièce pour se défendre ?

Le battant s'entrebâillait, il aperçut une main toute frêle. Sa main.

Il bondit de son lit.

— Eteins, je t'en prie, éteins cette lampe !

Ils tombèrent dans les bras l'un l'autre, appuyés contre la porte. On n'entendait rien que leurs souffles haletants, Bolitho n'osait dire mot, de peur de rompre le charme.

— Il fallait que je vienne, fit-elle doucement, c'était déjà assez insupportable à bord. Mais savoir que tu étais ici et que je...

Ses yeux brillaient étrangement.

— Je t'en prie, ne m'en veux pas pour cette faiblesse.

Bolitho la serrait de toutes ses forces, il sentait toutes les courbes de ce corps souple. Il le savait bien, ils étaient perdus. Le monde pouvait s'écrouler, rien ne le priverait jamais de cet instant.

Il ne voulait même pas savoir comment elle avait réussi à franchir le barrage des sentinelles. Mais bien sûr, Stockdale ! Il aurait dû y penser plus tôt.

Ses mains tremblaient. Il la tenait par les épaules, il embrassait ses cheveux, son visage, son cou.

— Laisse-moi-t-aider, murmura-t-elle.

Elle s'écarta un peu et laissa sa robe tomber par terre.

— Serre-moi dans tes bras, je t'en prie.

Dehors, dans l'ombre, Stockdale avait planté son couteau dans le tronc d'un arbre et, assis à même le sol, admirait le clair de lune. Cela faisait bien une *heure* que la porte s'était doucement ouverte puis refermée. Il pensait à ces deux êtres. Pour le lieutenant, c'était sans doute la première fois. Mais il n'aurait pu rêver meilleur professeur...

Bien avant l'aube, Aurore se glissa doucement hors du lit et enfila sa robe. Elle resta longtemps immobile, la main posée sur sa poitrine qu'il avait caressée, avant de se pencher pour l'embrasser. Ses lèvres avaient le goût du sel, peut-être pour les larmes qu'elle y avait laissées. Tête droite, elle sortit et passa près de Stockdale sans même le voir.

Bolitho franchit lentement la porte et descendit la petite allée illuminée de soleil. Il avait beau porter son uniforme, il se sentait tout nu. Il l'imaginait qui le serrait dans ses bras, il revivait ces moments de passion insensée qui l'avaient laissé pantelant.

L'un des factionnaires, appuyé sur son mousquet, l'observait avec curiosité. Stockdale s'avança à sa rencontre.

— Rien à signaler, monsieur, tout est calme.

Il s'amusait follement en voyant l'air inquiet de Bolitho, qui ne savait trop que faire. Le lieutenant avait changé : perdu, mais vivant, quoique un peu confus, à n'en pas douter. Il mettrait le temps à comprendre ce que cet instant lui avait apporté.

— Rassemblez les hommes, je vous prie.

En remettant sa coiffure en place, il se souvint tout à coup de sa blessure, sensible au moindre toucher. Elle avait réussi à lui faire oublier même cela.

Stockdale se pencha pour ramasser un morceau de papier qui était tombé du chapeau. Il le lui tendit, toujours aussi impassible.

— Je ne sais pas lire, monsieur.

Bolitho déplia le billet et ses yeux se remplirent de larmes au fur et à mesure qu'il lisait.

« Mon chéri, je ne pouvais plus attendre. Pense à moi, parfois, et souviens-toi de ce que nous avons vécu ensemble. »

Et elle avait ajouté, au bas de ces deux lignes :

« L'endroit que recherche ton capitaine s'appelle l'île Fougeaux. »

Elle n'avait pas signé, mais il avait l'impression de l'entendre parler.

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ?

— Non, ça va.

Il relut le message une fois encore. Elle avait écrit ce billet à l'avance, elle savait qu'elle se donnerait à lui. Et elle savait aussi que ce rendez-vous serait le point final.

Il entendit des bruits de pas dans le sable. C'était Palliser, accompagné de l'aspirant Merrett qui peinait visiblement à suivre le train.

— Tout est terminé, fit le second.

Il attendait visiblement quelque chose, les yeux perdus dans le vague, et Bolitho lui posa la question :

— Egmont et sa femme... Que s'est-il passé ?

— Oh, vous n'êtes pas au courant ? Ils viennent tout juste de prendre passage à bord d'un navire qui les attendait dans la baie. Nous avons transféré leurs bagages à bord pendant la nuit. Voyez-vous, je vous croyais mieux informé.

Bolitho hésita un peu. Il plia soigneusement le billet, déchira la partie inférieure où figurait le nom de l'île et la tendit au second.

Palliser lut ce qui y était écrit.

— Cette fois, c'est la bonne.

Il replia le morceau de papier et, le passant à Merrett :

— Retournez à bord, mon garçon, dit-il, et remettez-le au capitaine avec mes respects. Ne vous avisez pas de le perdre en route, ou je vous promets une mort dans les tourments les plus abominables !

L'aspirant partit au pas de course. La tête que faisait Bolitho arracha un sourire à Palliser.

— Allons, venez ! Je vous accompagne.

— Vous dites qu'ils ont déjà embarqué, monsieur ? Mais pour quelle destination ?

Il n'arrivait pas à s'y faire.

— Je ne sais plus, mais quelle importance ?

Bolitho se mit en chemin. Elle lui avait fourni ce renseignement en signe de reconnaissance, peut-être pour sauver sa vie, peut-être aussi pour le remercier d'avoir partagé son amour. Dumaresq s'était servi d'eux, de tous les deux. Son visage se crispa de colère. Là-bas, vous serez en sécurité, voilà ce qu'il avait dit. Pas la sécurité, non, la plus grosse déception de sa vie.

Lorsqu'ils arrivèrent à bord, l'équipage était prêt à appareiller, les voiles déferlées.

Bolitho alla se présenter chez le capitaine. Dumaresq et Gulliver étudiaient les cartes. Le maître d'équipage fut prié de sortir un instant.

— Afin de m'éviter de vous punir pour insubordination, déclara sèchement le capitaine, laissez-moi vous dire une chose. Notre mission dans ces eaux est importante pour un bâtiment de cette taille. Je l'ai toujours pensé. Maintenant que je possède le dernier morceau du puzzle, je sais où se cache Garrick, je sais où il a stocké ses armes, ses munitions, ses navires. Voilà ce qui importe vraiment.

Bolitho le fixait droit dans les yeux.

— J'aurais préféré être informé, monsieur.

— Vous avez pris du bon temps, je me trompe ? — puis, se radoucissant : Je sais parfaitement ce que cela représente de tomber amoureux d'une femme de rêve, cela ne pouvait pas finir autrement. Vous êtes officier du roi, vous pouvez même devenir un excellent officier, à condition toutefois de garder un zeste de bon sens.

Bolitho s'approcha lentement de la fenêtre. Il y avait plusieurs bâtiments au mouillage, mais sur lequel se trouvait-elle ?

— Puis-je disposer, monsieur ?

— Oui. Allez vous occuper de votre division, j'ai l'intention d'appareiller dès que mon gratte-papier aura terminé les copies des dépêches que j'envoie aux autorités et à Londres.

Il était déjà perdu dans d'autres pensées.

Bolitho sortit en titubant de la chambre et entra au carré. Impossible de reconnaître ce qu'avaient été ces lieux. Ses vêtements soigneusement accrochés, la servante qui se trouvait toujours à portée de voix. Dumaresq avait peut-être choisi la meilleure méthode, mais pourquoi se montrer si brutal, si insensible ?

Rhodes et Colpoys se levèrent pour l'accueillir et lui serrèrent chaleureusement la main.

Le poing enfoncé dans sa poche, Bolitho serrait de toutes ses forces le petit bout de papier plié, d'où il puisait une énergie

nouvelle. Dumaresq et les autres pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient, ils ne sauraient jamais toute la vérité.

Bulkley pénétra dans le carré. Apercevant Bolitho, il s'apprêta à lui demander des nouvelles de sa blessure, mais Rhodes, d'un petit signe, coupa ses élans. Le chirurgien se contenta d'appeler Poad pour demander du café.

Bolitho surmonterait cette épreuve, sans aucun doute, mais cela prendrait du temps.

— Haute et claire, monsieur !

Appuyé à la lisse, Dumaresq observait le vaisseau espagnol La *Destinée* prenait lentement le vent et pointait vers le large.

— Voilà qui va les agacer, fit-il. La moitié de l'équipage est à terre pour faire des vivres et ils ne pourront pas appareiller avant plusieurs heures !

Et il éclata d'un rire énorme :

— Va au diable, Garrick et profite bien de tes derniers instants de liberté !

Bolitho surveillait ses hommes occupés à établir le grand hunier. Ils se hélaient, échangeaient des plaisanteries, comme si la joyeuse humeur de Dumaresq avait déteint sur eux. La mort, de bonnes parts de prise, une terre inconnue, tout était bon à prendre et ils ne faisaient pas le détail.

— Houspillez-moi donc vos hommes, monsieur Bolitho ! lui cria Palliser de la dunette. On dirait qu'ils ont du plomb dans les jambes !

Bolitho se retourna, le visage crispé de colère, puis haussa les épaules. Palliser essayait de l'aider à sa manière, la seule qu'il connût.

Donnant un large tour à Bluff Point pour éviter les récifs affleurants, la *Destinée* envoya toute sa toile et mit cap à l'ouest. Un peu plus tard, lorsque Bolitho remonta sur le pont pour prendre le quart de l'après-midi, il alla jeter un œil à la carte et aux calculs méticuleux de Gulliver.

L'île Fougues était un petit îlot à cent cinquante milles dans l'ouest-nord-ouest de Saint-Christophe. Elle appartenait à un archipel et avait été successivement revendiquée par la France, l'Angleterre et l'Espagne. Les Hollandais eux-mêmes avaient à une certaine époque émis quelques prétentions. Pour

l'instant, elle n'appartenait à personne, et ne présentait en effet guère d'intérêt : pas de bois de feu ni de construction et, à en croire les instructions nautiques, l'eau y était rare. L'endroit était franchement hostile ; seul le lagon incurvé fournissait un bon abri par gros temps. Mais, comme l'avait fait remarquer Dumaresq, de quoi d'autre Garrick aurait-il eu besoin ?

Le capitaine arpentait inlassablement le pont, comme incapable de rester dans ses appartements, maintenant que le but était si proche. Les vents leur étaient contraires, et ils devaient louvoyer péniblement, gagnant à peine quelques encablures pour chaque mille parcouru.

Mais l'existence du trésor, la perspective d'une bonne part de prise, tout cela allégeait l'effort incessant qu'exigeaient toutes ces manœuvres.

Et si l'île se révélait déserte, si ce n'était pas la bonne ? Pour Bolitho, cette hypothèse était hautement improbable. Aurore savait que la capture de Garrick était le seul moyen pour elle et son mari d'échapper à sa vengeance. En outre, Dumaresq ne leur aurait certainement pas rendu leur liberté s'il n'avait pas été sûr de détenir enfin le fin mot de l'énigme.

Le lendemain, ils se retrouvèrent encalminés. Voiles pendantes, la *Destinée* était immobile.

Loin sur leur tribord, ils distinguaient un autre îlot, mais à cela près, la mer leur appartenait. Il faisait une chaleur à périr, les pieds collaient au pont et la volée des pièces était aussi chaude qu'au cours d'un combat.

— Si nous avions pris le passage du nord, monsieur, fit prudemment Gulliver, nous aurions peut-être eu davantage de vent.

— Mais je sais bien, bon sang de bois ! répondit Dumaresq, hargneux. Et j'aurais aussi risqué d'y laisser ma quille, par-dessus le marché ! Souvenez-vous que nous sommes sur une frégate, pas sur une barcasse de pêcheurs !

Le calme dura toute la journée et encore la matinée du lendemain.

La *Destinée* roulait doucement dans la houle, immobile. Un requin rôdait prudemment près du tableau, les hommes mirent quelques lignes à l'eau pour s'amuser.

Dumaresq ne quittait pratiquement pas la dunette. Au cours d'un quart, Bolitho remarqua sa chemise trempée de sueur. Il avait aussi au front une tache livide qu'il n'avait jamais remarquée jusqu'alors.

Aux environs du milieu de l'après-midi, le vent se leva. Mais une autre surprise les attendait.

— Navire en vue, monsieur, sur bâbord arrière !

Dumaresq et Palliser se précipitèrent pour observer la pyramide de toile brune qui montait au-dessus de l'horizon. La grande croix écarlate qui ornait la misaine ne laissait aucun doute : c'était l'espagnol.

Dumaresq laissa tomber sa lunette. Son regard s'était fait soudain plus dur.

— C'est Fitzpatrick. Il les a mis au courant, à n'en pas douter. Et maintenant, ils sont décidés à en découdre.

Il regarda ses officiers.

— Mais si don Carlos Quintana veut se mêler de ce qui ne le regarde pas, c'est son sang à lui qui coulera !

— Du monde aux écoutes !

La *Destinée* tremblait doucement sous la poussée du vent, enfin, quelques embruns autour de la figure de proue manifestaient qu'ils reprenaient enfin un peu d'erre.

— Vous allez faire de l'école à feu, monsieur Palliser, ordonna Dumaresq.

L'autre se rapprochait toujours.

— Et hissez les couleurs, je vous prie, je ne veux pas voir ce foutu espagnol me barrer le chemin !

— Il a pris le mors aux dents, dit Rhodes à voix basse. Son heure est venue et il préférerait mourir plutôt que de devoir partager son butin !

Sur la dunette, quelques marins se jetaient des coups d'œil furtifs. La méfiance qu'ils ressentaient pour toute marine qui n'était pas la leur avait encore été accentuée par leur bref séjour à Basse-Terre. Le *San Agustin* alignait au moins quarante-quatre canons, alors qu'ils n'en avaient que vingt-huit.

— Mettez-moi tous ces fainéants à l'ouvrage, monsieur Palliser ! cria Dumaresq. Ce bateau est une vraie pétaudière !

— Et moi qui croyais qu'on était à la poursuite d'un pirate ! murmura l'un des chefs de pièce de Bolitho.

— Un ennemi est toujours un ennemi, Tom, répondit Stockdale, peu importe la couleur du pavillon !

Bolitho sentait son cœur se serrer. Si Dumaresq ne faisait rien, il était passible de la cour martiale pour incompétence ou couardise. Et s'il croisait le fer avec un vaisseau espagnol, on le blâmerait sévèrement pour avoir déclenché une nouvelle guerre.

— Du calme, les gars, cria-t-il, débâchez les canons !

Après tout, Stockdale avait peut-être raison. Une seule chose comptait, vaincre.

Le lendemain matin, on envoya les hommes prendre leur petit déjeuner sans attendre le poste de lavage, bien avant le lever du jour.

Le vent était toujours faible mais, bien établi, il avait tourné au suroît durant la nuit.

Dumaresq était monté sur le pont avant tout le monde, visiblement nerveux. Bolitho l'observait qui arpentait le pont. De temps en temps, il vérifiait le compas ou consultait l'ardoise du maître de quart près de la barre. Mais c'était pour la forme, et il n'y portait sans doute guère attention. Palliser et Gulliver le savaient bien, qui évitaient soigneusement de le croiser de trop près. Quand le capitaine était de cette humeur, mieux valait se tenir à bout de gaffe.

En compagnie de Rhodes, Bolitho observait le bosco qui s'affairait. Lorsqu'on avait derrière soi un bâtiment comme celui qui suivait, avec la perspective d'atterrir sur une île mal connue comme celle de Fougoux, mieux valait prendre quelques précautions, et Mr Timbrell s'activait en conséquence.

— Vérifiez-moi donc les chaînes de vergues avant toute chose, monsieur Timbrell, ordonna Palliser.

Quelques marins levèrent les yeux, mais les plus anciens avaient tout de suite compris de quoi il retournait. Au combat, les bouts étaient remplacés par des chaînes qui résistaient mieux aux coups. La manœuvre consistait ensuite à tendre des filets au-dessus du pont afin de protéger les hommes contre les chutes d'espars et de débris en tout genre.

Peut-être les Espagnols en faisaient-ils autant au même instant, songea Bolitho. Pour le moment, ils se contentaient apparemment de les suivre et d'observer le cours des événements.

Rhodes se retourna soudainement.

— Voilà notre seigneur et maître qui arrive !

Bolitho se retrouva nez à nez avec le capitaine. Il était assez rare de le voir ailleurs que sur le tillac. Les matelots s'activèrent, rendus soudain plus inquiets par sa présence.

Bolitho salua et attendit la suite.

Dumaresq le regardait sans rien dire.

— Prenez donc une lunette, fit-il à Bolitho, et venez m'accompagner là-haut. Une petite grimpette nous éclaircira les idées.

Et il entama l'ascension des enfléchures.

Bolitho avait horreur de grimper dans la mâture. De tout ce qui l'avait poussé à accéder au grade de lieutenant, c'était sans doute cela qui avait le plus compté pour lui. Plus besoin de monter avec les hommes, plus cette terreur immonde à l'idée de se retrouver sur un marchepied gelé ou précipité à la mer.

Dumaresq essayait peut-être de lui jeter un défi, ou tentait seulement de calmer sa propre tension.

— Allez, monsieur Bolitho, venez avec moi, on dirait que vous êtes dans les choux, aujourd'hui !

Et Bolitho fut bien obligé de le suivre dans les enfléchures qui vibraient sous la poussée du vent. Pied à pied, une main après l'autre. Il se forçait à ne pas regarder au-dessous de lui, tout en imaginant fort bien le pont clair de la *Destinée*, qui roulait comme à plaisir.

Dédaignant le trou de la vigie, Dumaresq passa directement aux haubans de hune, si bien qu'il se retrouva littéralement couché sur le dos, parallèle à la surface de l'eau. Il continua à grimper dans la hune de perroquet, sans seulement voir quelques fusiliers qui s'entraînaient à manier le pierrier.

Stimulé par cet exemple, Bolitho grimpait plus vite qu'il ne l'avait jamais fait. Après tout, que connaissait-il à l'amour ? Et avec Aurore à côté de lui, n'aurait-il pas surmonté tous les obstacles ?

Il allait arriver au cacatois lorsque Dumaresq s'arrêta, une jambe ballant dans le vide.

— D'ici, on sent son bâtiment vivre.

Bolitho s'accrocha des deux mains. Dumaresq parlait avec une telle passion qu'on en venait presque à l'aimer.

— Alors, vous le sentez ?

Dumaresq attrapa un hauban et lui donna un grand coup de poing.

— Voyez comme il est ferme, comme tout bâtiment doit l'être si on en prend soin ! Alors, ça va ?

Bolitho lui fit signe que oui. Partagé entre la peur et le ressentiment, il en avait oublié sa blessure.

— Parfait, venez me rejoindre.

Quand enfin ils atteignirent la hune de cacatois, la vigie se poussa un peu pour leur faire de la place.

Dumaresq essuya soigneusement la lentille de sa lunette et la pointa sur tribord.

Bolitho en fit autant. Le spectacle avait de quoi vous glacer ; il n'avait encore jamais rien vu de pareil.

L'île était droit devant : un bloc de rocher et de corail sur lequel on n'arrivait pas à imaginer la présence d'un seul être vivant. Au centre, une crête, ou plutôt une sorte de colline au sommet arasé. Elle était noyée dans la brume, et l'on aurait facilement pu la prendre pour une forteresse gigantesque.

Il essaya de se rappeler ce qu'il avait vu sur la carte. D'après ses souvenirs, le lagon devait se trouver droit sous la colline.

— Ils sont sûrement cachés là-bas ! lui cria Dumaresq.

Bolitho essaya de distinguer quelque chose. Vu d'aussi loin, l'endroit paraissait pourtant désert, comme bouleversé par quelque désastre naturel.

Il aperçut soudain quelque chose, une tache plus sombre que le reste du paysage. Un mât, plusieurs peut-être, des vaisseaux cachés derrière la barrière de corail.

Il jeta un coup d'œil à Dumaresq pour voir s'il avait fait la même observation.

— Les morceaux du puzzle se mettent lentement en place, fit le capitaine. Voici la petite armada de Garrick. Ils ne sont pas en

ordre de bataille, monsieur Bolitho, ils n'ont pas de vaisseau amiral, mais ils n'en sont pas moins dangereux pour autant.

Bolitho reprit sa lunette. Il n'était pas besoin de se demander pourquoi Garrick se sentait en sécurité : il avait appris leur arrivée à Rio, leur escale à Madère sans doute. Et maintenant, il avait tous les atouts en main. Le choix lui appartenait : disperser ses bâtiments en profitant de la nuit, ou rester terré sur place, comme un bernard-l'ermite dans sa coquille.

Dumaresq réfléchissait à voix haute.

— Ces Espagnols veulent remettre la main à tout prix sur ce trésor. Garrick pourrait s'échapper sans peine. Et Quintana est convaincu qu'il peut venir à bout de toute cette flottille sans tirer un seul coup de canon.

— Après tout, monsieur, fit Bolitho, Garrick en sait peut-être moins que nous et il essaye tout simplement de nous abuser ?

— J'ai bien peur que non. J'ai essayé d'expliquer à cet Espagnol dans quel état d'esprit il se trouvait. Mais il n'a rien voulu entendre. Garrick a aidé les Français, et, à plus ou moins long terme, l'Espagne aura besoin de la France. Soyez bien certain que don Carlos Quintana a tout cela parfaitement en tête.

— Capitaine, monsieur ! les appela la vigie. L'espagnol envoie de la toile !

— Il est temps de redescendre, fit Dumaresq.

Il observait tour à tour les trois mâts, puis le pont. Bolitho ne pouvait se décider à en faire autant, voir toutes ces silhouettes minuscules en dessous de lui le rendait malade. Mais il eut l'impression subite de mieux comprendre son capitaine. Ce bâtiment était sa chose, son domaine privé, du plus petit bout à la dernière vergue.

— Cet Espagnol peut décider d'entrer dans le lagon avant moi. C'est pure folie, la passe est étroite et mal connue. Il n'a plus le bénéfice de la surprise et il peut seulement tableur sur ses intentions pacifiques. Si cela échoue, il lui faudra faire usage de la force.

Il se laissa descendre jusqu'en bas avec une agilité étonnante. Lorsque Bolitho atteignit le pont à son tour, il était déjà en train de discuter avec Palliser et le pilote.

— L'Espagnol a visiblement l'intention de pénétrer dans le lagon, disait Palliser.

Dumaresq avait repris sa lunette.

— Dans ce cas, il est en grand danger, signalez-lui de prendre le large.

Bolitho voyait tous ces visages devenus familiers autour de lui. Un instant encore, et ils sauraient à quoi s'en tenir : leur sort dépendait uniquement de la décision qu'allait prendre Dumaresq.

— Il fait semblant de ne pas comprendre, monsieur ! cria Palliser.

— Très bien, rappelez aux postes de combat. Nous verrons bien s'il réagit, cette fois-ci !

Rhodes prit Bolitho par le bras :

— Mais il est complètement fou, il ne peut pas se battre à la fois contre l'Espagnol et contre Garrick !

Les tambours se mirent à battre le rappel, l'heure n'était plus aux hésitations.

XIV

LA DERNIÈRE CHANCE

— L'espagnol réduit la toile, monsieur !

— Et nous allons en faire autant.

Au beau milieu de la dunette, Dumaresq était planté comme un roc au pied de l'artimon.

— A carguer les perroquets !

Bolitho leva les yeux mais il dut s'abriter du soleil pour observer ses hommes, qui se débattaient avec la toile. En moins d'un heure, la tension était montée d'un cran. Le *San Agustin* restait fermement sur leur hanche tribord. La *Destinée* avait certes l'avantage du vent, mais ce capitaine espagnol avait tout de même réussi à se placer entre la frégate et le lagon.

Rhodes vint le rejoindre.

— Il va laisser cet Espagnol courir sa chance, et je dois bien avouer que je l'approuve. Je préfère encore les combats où j'ai tous les atouts entre les mains, à vrai dire – il jeta un coup d'œil à la dunette. Et toi, continua-t-il un ton plus bas, que ferais-tu si tu étais à la place de notre seigneur et maître ?

Bolitho haussa les épaules.

— Je suis partagé entre la colère et l'admiration. Je le hais pour la façon qu'il a eue de se comporter avec moi : il savait bien qu'Egmont ne lui indiquerait pas la retraite de Garrick sans se faire prier.

— Ainsi, reprit Rhodes, c'est bien sa femme ?... – il hésita une seconde, puis : Tu te remets, Dick ?

Bolitho avait le regard perdu dans le lointain, il observait le *San Agustin*, la flamme blanche d'Espagne.

Mais Rhodes insista :

— Et dans toute cette affaire, avec la perspective de souffrir mille morts pour quelque chose qui remonte à Mathusalem, tu

trouves encore le temps de te ronger pour une histoire de femme ?

— Non, répondit Bolitho, je n'en suis toujours pas remis. Si seulement tu avais pu la voir...

Rhodes sourit tristement.

— Mon Dieu, Dick, je vois bien que je perds mon temps avec toi. Mais lorsque nous serons rentrés en Angleterre, il faudra que je m'occupe sérieusement de te changer les idées !

Tous deux s'arrêtèrent : ils avaient entendu l'écho d'un coup de canon sur l'eau. Le boulet tomba dans une grande gerbe, droit devant l'espagnol.

— Bon Dieu de bois, cria Dumaresq, ces salopards ont osé tirer les premiers !

Toutes les lunettes disponibles étaient braquées sur l'île, mais personne ne réussit à repérer le canon qui avait tiré.

— Et ce n'était qu'un avertissement, fit Palliser, j'espère que notre Espagnol a compris. Dans un cas de ce genre, il faut faire preuve de subtilité et ne pas se contenter de foncer tête baissée.

— Vous croyez qu'il en est capable ? répondit Dumaresq dans un sourire. Vous vous exprimez comme un amiral, monsieur Palliser, il va falloir que je vous surveille de plus près...

Bolitho examina minutieusement le vaisseau espagnol. Mais on eût dit qu'il ne s'était rien passé : il continuait sa route, imperturbable, droit vers la langue de terre qui s'ouvrait sur le lagon.

Quelques cormorans décollèrent lourdement au passage des deux bâtiments, comme des oiseaux héraldiques.

— Ohé du pont, je vois une fumée en haut de la colline, monsieur !

Toutes les lunettes pivotèrent dans la direction indiquée.

— C'est sûrement un de ces foutus fourneaux, grommela Clow, un canonnier. Ces bougres sont en train de nous réchauffer du boulet pour le balancer aux Espagnols !

Bolitho s'humecta les lèvres. Son père l'avait bien souvent mis en garde contre la folie qui consiste pour un bâtiment à s'en prendre à une batterie côtière. Avec des boulets chauffés au rouge, un bâtiment était incendié en moins de temps qu'il n'en

faut pour le dire. Le bois séché par le soleil, le goudron, la peinture, les voiles, tout cela ne demandait qu'à prendre feu, et le vent faisait le reste.

Un soupir de soulagement parcourut tout le pont lorsque l'espagnol ouvrit ses sabords avec un bel ensemble. On entendit la sonnerie d'une trompette ; les équipes se précipitaient à leurs pièces, minuscules fourmis qui se détachaient sur le blanc de la muraille.

Le chirurgien rejoignit Bolitho près d'une pièce de douze. Ses lunettes brillaient dans le soleil. Dans un dernier geste de courtoisie envers ces hommes qui pourraient bientôt avoir besoin de ses services, il s'était abstenu d'enfiler son tablier.

— Tout cela me rend nerveux comme une puce.

Bolitho ne le comprenait que trop bien. Quand on se retrouvait enfermé dans l'entrepont, sous la flottaison, avec les fanaux qui dansaient follement, les odeurs du combat, tous les bruits vous arrivaient déformés.

— J'ai bien l'impression que cet Espagnol a l'intention de forcer le passage, annonça-t-il.

Il n'avait pas fini sa phrase que le bâtiment envoyait ses huniers pour profiter au maximum de la brise de suroît. Il était magnifique, on aurait dit une vieille gravure. En comparaison, la *Destinée* paraissait misérable.

Bolitho se dirigea vers l'arrière et s'arrêta sous la lisse de dunette. Il entendit Dumaresq qui disait :

— On laisse venir encore une encablure, et on verra.

— Il pourrait bien forcer la passe, monsieur, fit timidement Palliser. Une fois à l'intérieur, il peut s'emparer de tout ce qui flotte et, sans ses embarcations, Garrick est un homme perdu.

Dumaresq attendit une seconde pour répondre.

— Jusque-là, je suis d'accord. J'ai déjà entendu parler de quelqu'un, voilà bien longtemps, qui marchait sur les eaux... J'ignore si le miracle va se reproduire aujourd'hui.

Les servants des neuf-livres s'esclaffèrent à la plaisanterie du capitaine.

Bolitho s'émerveilla une fois de plus de l'à-propos de Dumaresq. Il trouvait toujours le mot propre pour rire, au moment où les hommes en avaient le plus grand besoin.

— S'il réussit, fit Gulliver sans s'adresser à personne en particulier, adieu notre part de prise !

Dumaresq lui jeta un regard féroce.

— Vous êtes un misérable, monsieur Gulliver. Je n'arrive pas à comprendre comment vous arrivez encore à écumer les mers en traînant votre pessimisme comme un boulet !

— L'espagnol a passé la pointe, monsieur ! annonça l'aspirant Henderson.

— Vous avez une bonne vue, grommela Dumaresq – et à Palliser : Il est sous le vent, c'est maintenant ou jamais.

Bolitho serrait les mains sur la lisse à s'en faire mal, dans l'espoir que cela l'aiderait à calmer son angoisse. Il aperçut soudain des éclairs qui jaillissaient par les sabords du *San Agustin*, puis ce fut le coup de tonnerre de la bordée.

Des colonnes de fumée et de poussière s'élevaient sur le flanc de la colline, des cailloux dégringolaient jusqu'à la mer.

— Il va falloir qu'on aille rapidement à la rescousse, capitaine, fit Palliser.

Bolitho le regarda. Palliser espérait bien avoir un commandement quand il débarquerait de la *Destinée*, il n'en avait jamais fait mystère. Mais, quand des centaines d'officiers avaient dû déposer sac à terre et se retrouvaient en demi-solde, il fallait bien plus qu'une simple commission pour y parvenir. *L'Héloïse* aurait pu lui mettre le pied à l'étrier, mais les listes d'avancement ont la mémoire courte. À présent, *l'Héloïse* se trouvait par le fond et non entre les mains d'un tribunal de prise.

Si don Carlos Quintana réussissait à terrasser Garrick, toute la gloire lui en reviendrait et ces messieurs de l'Amirauté, verts de rage, ne se souviendraient plus que de cet échec, certainement pas de Palliser.

On entendit un nouveau coup de canon, un seul, et une immense gerbe s'éleva lentement, assez loin cependant de l'espagnol.

— Garrick n'était pas aussi fort qu'il essayait de le faire croire, déclara Palliser, et les Espagnols doivent se tordre de rire en pensant à nous : nous avons retrouvé la trace du trésor, mais ce sont eux qui vont mettre la main dessus !

Ledit espagnol brassait ses vergues pour franchir une pointe de corail. Son irruption dans le lagon devait constituer un spectacle assez impressionnant pour la flottille qui s'y trouvait mouillée.

— Ils mettent leurs embarcations à la mer, murmura quelqu'un.

En effet, deux canots descendaient lentement du pont supérieur du *San Agustin*. La manœuvre n'avait pas l'air très brillante : des hommes se précipitaient en désordre pour monter à bord. Bolitho se dit que le capitaine n'avait sans doute pas trop envie de se jeter à la côte sous le vent, sans parler de la menace de cet énorme canon.

Contre toute attente, les deux embarcations ne prirent ni la route de l'île ni celle du récif, et elles furent bientôt masquées par la masse écrasante du vaisseau. Bolitho les perdit de vue.

La vigie, cependant, voyait parfaitement tout ce qui se passait. Elle rendit bientôt compte que les deux embarcations sondaient soigneusement le chenal, sans doute pour baliser le chemin du vaisseau espagnol et lui éviter de se mettre au plein.

Rien à dire, cet Espagnol faisait preuve d'une belle audace. Don Carlos avait sans doute combattu les Britanniques par le passé et il tenait là une belle occasion de les humilier.

Bolitho se retourna : Dumaresq était toujours aussi impassible. Il observait certes l'autre bâtiment, mais comme si tout cela ne le concernait pas. *Il attendait son heure*, tout simplement : telle fut la réflexion qui vint soudain à l'esprit de Bolitho. Depuis le début, Dumaresq avait fait semblant. Il avait aiguillonné l'espagnol plutôt que d'aller se jeter lui-même dans la gueule du loup.

Bulkley surprit son expression.

— Ça y est, je crois que je comprends.

L'espagnol cracha une nouvelle bordée de sa batterie tribord, des débris de toute sorte jaillirent de la colline. Mais personne ne se montra, aucun canon ne répondit à son feu.

— Abattez de deux rhumbs, ordonna Dumaresq.

— *Du monde aux bras sous le vent !*

Les vergues grinçaient sous la traction des hommes, la *Destinée* pointa lentement son bout-hors droit sur le sommet de la colline.

Bolitho attendit que ses hommes eussent regagné leurs postes. Il avait peut-être mal estimé la situation, Dumaresq ayant sans doute l'intention de faire une baïonnette avant de reprendre le cap initial.

C'est alors qu'il entendit une double explosion, comme un rocher percutant une maison. Il courut à la proue et vit sur l'avant de l'espagnol quelque chose qui sautait en l'air avant de retomber en morceaux.

— C'est l'un de leurs canots, cria la vigie : il a été touché de plein fouet !

Ils n'avaient pas eu le temps de revenir de leur surprise qu'une succession d'éclairs illuminait la colline. Ils en comptèrent bien sept ou huit.

L'eau bouillonnait autour de l'espagnol, plusieurs trous apparurent soudain dans ses huniers.

Sans lunette, le spectacle était déjà assez effrayant, mais il entendit Palliser crier :

— Leur voile prend feu, ils se font tirer à boulets rouges !

Les autres coups étaient tombés de l'autre côté, hors de leur vue. Bolitho aperçut un éclair de lumière : un rayon de soleil réverbéré par la lunette de l'un des officiers occupé à observer la batterie.

Le *San Agustin* riposta, la batterie lui répondit. Mais les pièces à terre tiraient à leur aise en réponse à la bordée du navire, car chaque coup était pointé posément.

D'épaisses volutes de fumée s'élevaient du pont supérieur, et à l'arrière l'incendie faisait rage. Des objets divers volaient en tous sens.

— Il attend d'avoir atteint le point de non-retour, monsieur Palliser, fit tranquillement Dumaresq, Garrick n'est pas assez stupide pour risquer de faire bloquer son chenal par une épave. Et regardez bien, ajouta-t-il en lui montrant le bâtiment en flammes, voilà le sort qui attendait la *Destinée* si nous n'avions pas su résister à la tentation !

Le feu de l'espagnol était de plus en plus erratique : des boulets tombaient sur les rochers où ils ne causaient guère de dégâts, d'autres ricochaient sur l'eau comme des poissons volants.

Vu de la *Destinée*, le *San Agustin* semblait noyé dans le corail. Il progressait toujours dans le lagon, laissant derrière lui une épaisse traînée de fumée noire. Sa voilure était grêlée de trous comme une vraie passoire.

— Mais pourquoi ne vire-t-il pas de bord ? demanda Palliser.

Toute sa colère envers ces Espagnols était soudain tombée. À présent, il avait même du mal à cacher son angoisse pour le bâtiment pratiquement désarmé. Dire qu'il avait été fier, majestueux, et le voir réduit à cet état pitoyable !...

Le chirurgien murmura quelque chose à l'oreille de Bolitho.

— Je n'oublierai jamais ce spectacle — il ôta ses lunettes qu'il essuya soigneusement. Cela me rappelle un poème qu'on m'a fait apprendre lorsque j'étais jeune :

*Dans le lointain, là où la mer au ciel s'unit,
Une forme à l'allure imposante grandit.
C'est par édit royal qu'elle fend l'onde amère :
Voyez, battue des vents, flotter sa flamme altière !*

Il eut un petit sourire triste.

— A présent, cela sonne comme une épitaphe.

On entendit une nouvelle explosion et la fumée qui s'élevait au-dessus du lagon leur masqua totalement la vue des bâtiments au mouillage.

— Il va se rendre, annonça calmement Dumaresq, son capitaine n'a plus le choix. Si vous étiez à sa place, que décideriez-vous : abandonner ou laisser brûler vos hommes dans la fournaise ?

D'autres explosions suivirent, sans que l'on sût trop si elles venaient de la terre ou du bâtiment. Comme Bulkley, Bolitho avait du mal à admettre la situation : un vaisseau superbe, et voilà ce qu'il était devenu. Et si cela leur arrivait, à lui et à ses compagnons ?... Affronter le danger, c'était aussi le métier ;

mais la perspective de tomber aux mains de pirates sans foi ni loi qui vous tuaient un homme pour un pari entre ivrognes, voilà qui était sans commune mesure.

— Paré à virer, monsieur Palliser, nous allons venir à l'est.

Palliser ne répondit rien. Il imaginait sans doute, et mieux encore que Bolitho, ce qui se passait à bord du bâtiment espagnol. Ces gens-là allaient voir la *Destinée* virer de bord, et ils sauraient alors, sans espoir de retour, qu'on les abandonnait à leur sort.

— Je vous expliquerai plus tard ce que j'ai l'intention de faire, ajouta Dumaresq.

Bolitho et Rhodes échangèrent un regard : ainsi, les choses n'étaient pas terminées. De fait, rien n'avait encore commencé.

Palliser referma précipitamment la portière de toile, comme s'il craignait qu'une oreille ennemie ne vînt les espionner.

— Les stocks de munitions sont prêts, monsieur, les feux sont masqués, comme vous l'avez ordonné.

Bolitho attendait avec les autres dans la grand-chambre du capitaine. Il partageait leur anxiété, mais aussi leur excitation.

Toute la journée, la *Destinée* avait tiré des bords sous un soleil de plomb. Ils étaient restés à proximité de l'île Fougoux, assez au large cependant pour demeurer hors de portée des batteries. Ils avaient attendu pendant des heures, espérant que le *San Agustin* s'en sortirait. Mais rien ne s'était passé. Plus grave encore, ils n'avaient pas entendu la moindre explosion qui leur eût annoncé sans conteste la fin de l'espagnol. S'il avait sauté, la plupart des navires mouillés dans le lagon auraient disparu par la même occasion. Ce silence pesant était encore plus angoissant.

Dumaresq observait tous ces visages tendus vers lui. Il faisait une chaleur torride dans la chambre calfeutrée, et tous avaient ouvert largement leur chemise. On eût cru avoir affaire à une conjuration de comploteurs plutôt qu'à une réunion d'officiers du roi.

— Nous avons traîné toute la journée, messieurs, commença le capitaine, et c'est certainement ce à quoi Garrick s'attendait. Je peux même vous dire qu'il avait visiblement prévu tout ce qui s'est passé jusqu'à présent.

L'aspirant Merrett renifla un grand coup et s'essuya le nez sur sa manche, ce qui lui valut un regard sévère de son capitaine.

— Garrick a soigneusement établi son plan, c'est certain. Il sait que j'ai demandé de l'aide à Antigua. Nous avons encore une chance de le coincer dans son antre en attendant, lorsque le *San Agustin* est venu faire son cirque.

Il se pencha sur son bureau au-dessus de la carte de la zone.

— A présent, il n'y a plus aucun obstacle entre Garrick et ses ambitions, si ce n'est précisément la *Destinée*. Dans ces conditions, messieurs, je n'ai guère d'options. Nous pouvons attaquer sa flottille si elle sort, les combattre tous ensemble ou les détruire un par un. Mais les choses ont changé, et le silence qui a régné toute la journée en est la meilleure preuve.

— Vous voulez dire qu'il pourrait utiliser le *San Agustin* contre nous ? demanda Palliser.

Dumaresq manifesta son irritation en se voyant ainsi interrompu.

— Au bout du compte, je dirais oui.

On entendit des bruits de pas sur le pont, quelques voix alarmées.

— Don Carlos Quintana s'est probablement rendu à l'heure qu'il est, reprit Dumaresq, à moins qu'il ne soit tombé au cours du combat, ce que je lui souhaite. Il n'a aucune espèce de pitié à attendre de cette racaille. Et je vous prie de bien vouloir garder ce point en tête, me suis-je bien fait comprendre ?

Bolitho se tordait les mains d'énervement sans même s'en rendre compte. Il se sentait les paumes moites ; la terreur qui l'avait envahi pendant l'attaque de l'île le reprenait. Sa douleur à la tête se réveilla subitement et il dut faire un effort considérable pour se ressaisir.

— Vous vous souvenez sans doute, continua Dumaresq, des premiers coups de canon ? Ils venaient d'une seule et unique pièce, installée à l'ouest de la colline. Ils ont délibérément visé à côté pour encourager l'assaillant à se jeter dans leur piège. Une fois que l'espagnol a eu franchi la passe, ils ont fait feu à boulets rouges pour créer la panique et l'amener à raison. Cela vous donne une idée de la finesse de ce Garrick : il était prêt à risquer

de l'embraser plutôt que de mettre en péril sa flottille. Contre un bombardement classique, don Carlos aurait sans doute persévéré, encore que je ne croie guère qu'il ait pu réussir.

Au-dessus d'eux, les hommes de quart s'agitaient. Bolitho les imaginait trop bien, inquiets de ce que tramaient les officiers, s'interrogeant sur les plans à l'étude, et qu'ils paieraient de toute manière au prix de leur vie. Il s'imaginait aussi le pont noyé dans l'obscurité, les feux masqués, la toile réduite qui devaient donner à la *Destinée* l'air d'un fantôme.

— Demain, Garrick sera toujours là à nous observer, à essayer de percer ce que nous lui préparons. Nous continuerons à patrouiller, sans rien changer. Cela entraînera deux conséquences : d'abord, Garrick verra que nous attendons des renforts, ensuite, il comprendra que nous n'avons aucunement l'intention de quitter les lieux. Du coup, en s'apercevant que le temps passe, il ne manquera pas de tenter de précipiter les événements.

— Mais êtes-vous certain que c'est la bonne solution ? demanda en hésitant Gulliver. Pourquoi ne pas le laisser là où il est en attendant l'escadre ?

— Parce que je ne crois pas une seule seconde que l'escadre va arriver, lui répondit brutalement Dumaresq. Fitzpatrick peut fort bien avoir retardé l'expédition de mes dépêches pour gagner du temps, jusqu'au moment où il sera déchargé de ses responsabilités.

Il eut un pâle sourire.

— Cela ne sert à rien, monsieur Gulliver. Il vous faut accepter votre sort comme j'accepte le mien.

Palliser intervint.

— Vous nous voyez nous mesurer à un quarante-quatre, monsieur ? Je suis certain aussi que tous les bateaux de Garrick sont fort bien armés, et il a sans doute l'expérience de ce petit jeu...

Dumaresq avait tout de l'homme que cette discussion fatiguait.

— Demain soir, j'ai l'intention de mettre quatre canots à terre. Je ne peux pas espérer forcer la passe par mes propres

moyens, et Garrick le sait très bien. Ses pièces sont pointées sur le chenal, ce qui nous met en position de faiblesse.

Bolitho sentit son estomac se contracter : un débarquement ! C'était toujours une opération risquée, dangereuse, même avec les hommes les plus expérimentés.

— Nous discuterons les plans de détail plus tard, continua Dumaresq ; je veux voir comment se comporte le vent. Pour l'instant, voici déjà ce que j'ai arrêté. Mr Palliser prendra le commandement du cotre et de l'annexe, il se dirigera vers la pointe sud-ouest. C'est la partie la mieux protégée de l'île, donc la moins propice à une attaque. Il sera secondé par Mr Rhodes, l'aspirant Henderson et enfin... — il tourna les yeux vers Slade : ... par notre maître pilote.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil à Rhodes : il était tout pâle, quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

Henderson, le plus ancien des aspirants, avait au contraire l'air calme et décidé. C'était sa première occasion de se mettre en valeur et, tout comme Palliser, il visait une promotion. Sa belle assurance flancherait peut-être lorsque l'heure aurait sonné.

— Nous n'aurons pas de lune et, autant que je peux en juger, la mer sera clément. Nous mettrons ensuite la pinasse à l'eau, elle fera route vers les récifs situés au nord-est de l'île.

Bolitho retenait son souffle — il se doutait bien de ce qui allait suivre. Ce fut donc avec soulagement qu'il entendit Dumaresq annoncer :

— Monsieur Bolitho, vous prendrez le commandement de la pinasse ; vous serez assisté par les aspirants Cowdroy et Jury. Je vous donnerai également un canonnier expérimenté pour renforcer l'armement. Votre mission consistera à vous emparer de cette pièce isolée qui est enterrée au flanc de la colline, et vous l'utiliserez ensuite selon mes ordres.

Il eut un sourire sans chaleur.

— Le lieutenant Colpoys choisira également quelques tireurs d'élite parmi ses hommes pour assurer la protection de Mr Bolitho. Assurez-vous, je vous prie, qu'ils ne portent pas leur uniforme, je veux les voir déguisés en marins.

Colpoys était visiblement mécontent, non à la perspective de se faire tuer, mais à l'idée de voir ses fusiliers déguisés et dépouillés de leurs vestes rouges.

Dumaresq observait tous ces visages en silence. Peut-être pour voir le soulagement de ceux qui allaient rester à bord, peut-être pour mesurer l'anxiété de ceux qui avaient été désignés pour l'attaque.

— Pendant ce temps-là, la *Destinée* se préparera à livrer combat. Je crois en effet, messieurs, que Garrick finira par tenter la sortie. Et, comme la *Destinée* est le dernier témoin existant, il aura à cœur de la détruire. Croyez-moi, conclut-il, c'est bien ce qu'il devra faire s'il veut passer !

Palliser se leva.

— Rompez, messieurs.

Ils se dirigèrent un par un vers la sortie. Ce qu'ils venaient d'entendre avait de quoi leur donner à penser, tous espéraient confusément qu'il existait encore un moyen d'éviter le combat.

— Tu vois, Dick, fit Rhodes, je crois que je vais me payer un grand verre avant de prendre mon quart ce soir. J'ai envie de me changer les idées.

Bolitho regardait les aspirants passer devant lui : ce devait être encore bien pire pour eux.

— J'ai déjà participé à une expédition de ce genre, et j'en garde un mauvais souvenir. J'imagine que le premier lieutenant et toi allez vous emparer de l'un des navires au mouillage – il frissonna. Quant à moi, je n'aime pas trop la perspective de me saisir de cette pièce à leur barbe !

— Le premier de nous deux qui rentre, répondit Rhodes, paye une tournée au carré !

Bolitho monta reprendre son quart sur le pont sans rien répondre.

Une grande silhouette sortit de derrière l'artimon : Stockdale.

— Alors monsieur, c'est pour demain soir ? fit-il à voix basse. Et sans attendre la réponse : Je le sens. Mais vous n'avez pas l'intention d'emmener un autre canonnier que moi ? ajouta-t-il en se frottant les mains d'un air gêné.

La confiance touchante de cet homme aidait Bolitho à surmonter son angoisse.

— Nous resterons ensemble, rassurez-vous — il lui toucha impulsivement l'épaule. Et, après ça, vous regretterez éternellement le jour où vous avez fait la bêtise de quitter le quai !

Stockdale étouffa un petit rire.

— Ça jamais ! Ici au moins, on a de la place pour respirer !

Yeames était maître de quart et avait assisté à cette petite conversation.

— Je crois que ce foutu pirate ne sait pas ce qui l'attend, monsieur, il va rigoler quand il verra le vieux Stockdale lui tomber dessus !

Bolitho reprit ses longues allées et venues au vent. Où était-elle donc, à cette heure ? À bord de quelque navire inconnu, faisant route vers une terre dont il ne saurait rien, où elle vivrait sans qu'il sût jamais où la rejoindre ?

Si seulement, si seulement elle venait le rejoindre, là, comme elle l'avait fait au cours de cette autre nuit !... Elle saurait le comprendre, elle le prendrait tendrement dans ses bras, elle l'aiderait à chasser cette peur qui le torturait. Et dire qu'il avait encore toute une longue journée d'attente devant lui avant le début du prochain acte. Cette fois-ci, il risquait fort de ne pas revenir : le sort en avait peut-être décidé ainsi depuis toujours.

L'aspirant Jury mit ses mains en coupe au-dessus de l'habacle pour consulter la rose qui dansait. Il leva les yeux et observa longuement le lieutenant : il souhaitait tant lui ressembler un jour, et cette perspective suffisait à le combler. Il était calme, confiant, ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, contrairement à des gens comme Palliser ou Slade. Peut-être son père avait-il un peu ressemblé à Bolitho au même âge ? En tout cas, il l'espérait.

Yeames s'éclaircit la gorge.

— Vaudrait mieux faire réveiller la relève assez tôt, monsieur, j'ai peur que la journée soit bien longue.

Jury s'éloigna, perdu dans ses pensées. Il n'avait plus peur et ne savait trop pourquoi. Oui, c'était cela : il allait partir avec

le troisième lieutenant et, pour un garçon de quatorze ans, il n'existait pas de perspective plus rassurante.

Bolitho avait beau savoir que cette journée d'attente serait terrible, il faillit craquer. L'équipage s'activait à mettre en place les armes et les équipements qui seraient nécessaires à la compagnie de débarquement. Lorsqu'il s'arrêtait un instant dans ses tâches, ou lorsqu'il remontait sur le pont en sortant de l'une de ces soutes si sombres et si fraîches, l'île hostile était là. Il avait beau savoir que la *Destinée* avait couru des bords toute la journée, c'était comme s'ils n'avaient pas bougé d'un pouce. L'île, avec sa colline en forme de forteresse, les guettait toujours, impavide. Elle les attendait – elle l'attendait.

À l'approche du crépuscule, Gulliver changea d'amure et ils s'éloignèrent de l'île. Les vigies ne distinguaient aucune activité, mais le lagon pouvait cacher bien des choses. Dumaresq ne se faisait pourtant aucune illusion : Garrick avait suivi chacune de leurs évolutions. Le fait que la *Destinée* fût toujours restée à bonne distance ne pouvait que le renforcer dans l'idée qu'elle attendait de l'aide.

Le capitaine convoqua tous ses officiers dans sa chambre. Il faisait toujours aussi chaud, l'air était moite.

Ils avaient passé la journée à vérifier et à revérifier chaque chose, rien n'avait été oublié. Le vent était favorable, bien établi au suroît, fraîchissant, mais ne se disposant apparemment pas à tourner.

Dumaresq s'appuya lourdement sur son bureau.

— C'est l'heure, messieurs, dit-il d'une voix grave. Rejoignez vos embarcations. Je vous souhaite tout le bien possible. Vous dire bonne chance serait une insulte.

Bolitho essayait de se détendre, un membre après l'autre. Ce n'était pas imaginable, il ne pouvait partir au combat dans cet état. La moindre faiblesse lui serait fatale, il le savait parfaitement.

Il écarta sa chemise pour se donner un peu de fraîcheur, et cela le fit penser à la chemise propre qu'il avait passée pour l'accueillir sur le pont, cette fameuse nuit. C'était peut-être la traduction secrète de son désespoir : ne pas se changer avant le combat signifiait qu'une éventuelle blessure allait s'infecter plus

rapidement. Bulkley ne serait pas sur cette île maudite pour les soigner, personne ne se rendrait compte de son geste.

— J'ai l'intention de larguer le cotre et l'annexe dans une heure, annonça Dumaresq. Nous en ferons autant avec les deux derniers canots à minuit. Je sais, ajouta-t-il en se tournant vers Bolitho, que cela vous fera plus de chemin à parcourir, mais vous serez plus à couvert. Assurez-vous que les pistolets et mousquets ne sont pas chargés, je ne veux pas de coup de feu intempestif. Vérifiez tous les équipements avant d'embarquer, expliquez la situation à vos hommes – il dit ces derniers mots d'une voix douce, presque tendre. Parlez-leur, ils constituent vos seuls atouts et ils auront les yeux fixés sur vous.

On entendait le bruit sourd des pieds nus sur le pont, le grincement des palans. La *Destinée* mettait en panne.

— Demain sera votre pire journée, fit Dumaresq, vous devrez rester cachés sans rien faire. Si l'alarme est donnée, je ne pourrai rien pour vous.

L'aspirant Merrett frappait à la porte.

— Mr Yeames vous présente ses respects, monsieur, et vous fait dire que nous sommes en panne.

Mais la chambre roulait tellement qu'ils le savaient déjà. En dépit de la tension, les assistants se mirent à rire et à blaguer. Rhodes lui-même souriait de toutes ses dents.

Et ils sortirent de la chambre pour rejoindre leurs hommes.

Les boscós de Mr Timbrell avaient déjà sorti l'annexe de son chantier, puis ce fut le tour du cotre de passer par-dessus les filets. Tout le monde s'activait : il n'y avait pas de temps à perdre. On entendait dans la nuit des cris brefs, des hommes murmuraient « Bonne chance ! » à leurs camarades qui allaient s'en aller. Les deux canots s'éloignèrent bientôt vers la côte.

— Remettez en route, monsieur Gulliver.

Dumaresq tourna le dos à la mer, comme s'il avait déjà oublié Palliser.

Jury était en grande conversation avec Merrett. Bolitho se demanda si le jeunot était heureux de rester à bord. Comme il avait changé, en si peu de mois !

Dumaresq s'approcha en silence.

— Attendre, toujours attendre, monsieur Bolitho. Si cela était en mon pouvoir, je la ferais venir à tire-d'aile – petit rire –, mais c'est quelque chose qui n'a jamais vraiment marché. J'aimerais abréger, mais ces choses-là ne sont jamais faciles, je le sais bien.

Bolitho passa un doigt sur sa cicatrice. Bulkley lui avait ôté ses points de suture, mais le simple fait de penser à sa blessure le faisait toujours passer par les mêmes affres.

— Mr Palliser et ses braves sont assez loin maintenant, déclara brusquement Dumaresq, je ne veux plus y penser – et, se retournant : Un jour, vous comprendrez ce que je veux dire.

XV

SURSAUT D'HÉROÏSME

Bolitho, qui essayait désespérément de rester debout, dut s'accrocher à l'épaule de Stockdale. La pinasse tossait brutalement dans les brisants. L'air était frisquet, ils se faisaient copieusement asperger et pourtant il mourait de chaud. La situation devenait plus dangereuse, maintenant qu'ils approchaient du récif. Et ses hommes, qui avaient cru naïvement que le plus dur était fait, allaient découvrir bientôt ce qui les attendait vraiment.

Les blocs de corail et les pointes de rocher se multipliaient ; les brisants blafards donnaient l'impression d'être immobiles au milieu de cailloux qui avançaient.

Pestant et jurant, les nageurs essayaient vaille que vaille de maintenir la cadence. C'était difficile : il leur fallait veiller à ne pas briser leurs pelles contre les têtes de roches qui affleuraient maintenant de tous côtés.

Le tangage était tel qu'il était difficile de garder la tête froide. Bolitho s'obligeait à répéter dans sa tête les ordres de Dumaresq et les sombres pronostics de Gulliver.

Pas besoin de se demander plus longtemps pourquoi Garrick se sentait en sûreté dans son repaire. Aucun navire, quelle que fût sa taille, n'avait la moindre chance de se faufiler sain et sauf dans ce fouillis de blocs de corail – c'était déjà bien assez compliqué comme cela pour une modeste pinasse. Bolitho essaya de chasser la pensée du trente-quatre pieds qui était supposé les suivre. Le canot portait Colpoys et ses hommes, avec leur provision de poudre. En comptant les hommes de Palliser, plus ceux qui accompagnaient Bolitho, Dumaresq se retrouvait dès lors avec un équipage réduit au plus juste. S'il était acculé à combattre, il aurait à peine assez de bras pour

rester manœuvrant. Mais l'idée de le voir battre en retraite était tout bonnement impensable, et cette seule réflexion suffit à reconforter Bolitho.

— Ouvrez l'œil, là-bas devant !

C'était Ellis, bosco expérimenté, qui faisait fonction de brigadier. Il avait sondé tout du long avant de se transformer en vigie et essayait maintenant de repérer les rochers dans la nuit.

Bolitho avait l'impression qu'ils faisaient un vacarme épouvantable et qu'on les entendait à coup sûr du rivage. Mais il avait aussi suffisamment de bouteille pour savoir que c'était une impression fausse. Le tonnerre de la mer et du ressac suffisait amplement à couvrir le craquement des avirons, le grincement des dames de nage. Les choses auraient été totalement différentes par nuit de lune. Même si cela peut sembler étrange, un veilleur distingue plus facilement une simple embarcation qu'un navire maté. Plus d'un contrebandier cornouaillais en avait fait la cuisante expérience.

— La terre droit devant ! héla Pearse.

Bolitho leva le bras pour montrer qu'il avait compris et faillit s'écrouler de tout son long.

Il avait pourtant le sentiment qu'ils n'émergeraient jamais de ce bouillonnement d'eau salée, de ce chaos de rochers. Puis il vit soudain la côte, ligne pâle surmontée de nuages d'embruns. Ils étaient tout près du but.

Il enfonça ses doigts dans l'épaule de Stockdale : on eût dit un chêne.

— Doucement, Stockdale, venez un poil sur tribord.

— Les deux bords, grogna Josh Little, doucement !

Deux marins rampèrent à l'avant pour se mettre à l'eau. Pourvu qu'il n'eût pas trop mal estimé la sonde !

Un bruit sourd à l'avant : l'étrave raclait sur le fond, puis la pinasse reprit son équilibre. Ils venaient sans doute de toucher le dernier gros rocher.

— Les cabillots vont sacrément râler, ça c'est sûr, fit Little avec son gros rire – il empoigna l'homme le plus proche par l'épaule : Vas-y !

Le matelot, nu comme un ver, se laissa basculer par-dessus le plat-bord. Il resta un moment à se débattre, crachant de l'eau par les narines, avant de crier :

— C'est du sable !

— Rentrez partout ! ordonna Stockdale en donnant un dernier coup de barre, parés à sauter !

Soulagée et guidée par les hommes qui avaient sauté à l'eau, la pinasse parcourut les derniers yards qui la séparaient de la plage.

Aussi facilement que s'il avait cassé une petite branche, Stockdale sortit le safran de ses fémelots et le jeta à bord.

— Allez, tout le monde débarque !

Bolitho descendit sur la plage, le clapot lui léchant les mollets. Les hommes s'empressèrent derrière lui, bras levés au-dessus de la tête pour préserver leurs armes de l'humidité et du sable. D'autres tiraient la pinasse à l'abri sur le sable dur.

Celui qui avait atteint la plage le premier était occupé à rouler ses manches et ses jambes de pantalon.

— Ça attendra, lui cria Little ; occupe-toi plutôt de m'escalader cette pente, et vivement !

La remarque souleva quelques rires : il était étonnant de voir à quel point ils arrivaient à garder leur bonne humeur dans les circonstances les plus difficiles.

— Tiens, voilà le second canot !

— On dirait une bande de curés en goguette ! fit Little.

L'aspirant Cowdroy avait entrepris d'escalader la pente qui se trouvait sur leur gauche, quelques hommes sur les talons. Jury était resté près de la pinasse à surveiller les armes, la poudre, les balles et les maigres rations que les marins débarquaient pour les mettre à l'abri un peu plus haut.

Le lieutenant Colpoys arriva en pataugeant lourdement.

— Dieu du ciel, Richard, il doit exister d'autres manières plus civilisées de se battre, non ?

Il s'arrêta pour surveiller ses fusiliers qui débarquaient, anxieux de garder leurs longs mousquets au sec et à l'abri du sable.

— Ça nous fait dix tireurs d'élite, et des bons, vous pouvez m'en croire ! J'appelle ça du gaspillage !

Bolitho leva les yeux pour observer la crête qui se découpait sur le ciel noir. Il leur fallait grimper sans retard pour avoir le temps de se mettre à couvert : ils n'avaient guère plus de quatre heures devant eux.

— Du large ! ordonna-t-il en faisant un grand geste aux armements des deux canots, et bonne chance !

Il avait parlé intentionnellement à voix basse, mais les hommes qui se trouvaient près de lui ne purent s'empêcher de s'arrêter pour regarder leurs camarades qui allaient regagner la *Destinée*, les aises, la sécurité.

Les canots, délestés de la plupart de leurs occupants et des munitions, disparurent rapidement, seulement ourlés par l'éclat blanc de l'écume des coups d'avirons.

— Ça y est, ils sont partis, remarqua simplement Colpoys.

Il jeta un coup d'œil dégoûté à sa chemise de marin et à son pantalon de laine.

— Je ne survivrai jamais à ce déguisement. Mais au moins, le colonel me remarquera s'il me voit un jour dans cet accoutrement !

L'aspirant Cowdroy était redescendu de la colline.

— Dois-je envoyer des éclaireurs, monsieur ?

— Non, répondit froidement Colpoys, je vais envoyer deux hommes à moi.

Il jeta un ordre bref, et deux fusiliers se perdirent dans l'ombre comme des fantômes.

— C'est effectivement le genre de boulot qui vous revient, John, lui dit Bolitho, mais je vous en prie, n'hésitez pas à me reprendre si je fais les choses de travers.

Colpoys haussa les épaules.

— A tant faire, je préfère encore mon boulot au vôtre – il lui donna une grande claque sur l'épaule. En tout cas, nous réussirons ensemble ou nous tomberons ensemble.

Il se retourna vers son ordonnance :

— Chargez mes pistolets, Thomas, et restez à côté de moi.

Bolitho chercha Jury du regard : il était tout à côté.

— Alors, paré ?

— Oui, monsieur.

Le ressac se brisait sur la plage, mais les traces des deux embarcations avaient déjà été effacées par la mer : ils étaient seuls. Bolitho avait du mal à reconnaître l'île qu'il ne connaissait jusqu'ici que vue de la mer. Quatre milles de long sur deux milles de large du nord au sud – on aurait cru une autre terre.

Colpoys connaissait parfaitement son métier. Bulkley avait raconté à Bolitho qu'il avait été affecté à un régiment de ligne dans le temps, et cela se voyait. Il disposait ses piquets, envoyait ses meilleurs éclaireurs et gardait les marins, moins accoutumés à la marche, pour transporter les vivres et les munitions. Ils avaient une trentaine d'hommes au total, Palliser en avait à peu près autant. Dumaresq allait sûrement être content de récupérer à bord les équipages des canots.

Pourtant, en dépit de préparatifs soignés, malgré les compétences de Colpoys, Bolitho ne pouvait échapper à ce simple fait : il exerçait le commandement. Les hommes s'étaient répartis naturellement en deux files et progressaient dans le sable, rendus confiants par la sécurité que leur donnaient les éclaireurs de Colpoys.

Bolitho essayait de dominer son anxiété, qui lui rappelait la première fois où il avait fait le quart tout seul : le bâtiment qui court dans l'obscurité, et seul un mot de vous est en mesure de changer le cours des choses ; vous seul pouvez appeler au secours si nécessaire.

Il entendit soudain une cavalcade : Stockdale arrivait au pas de course, le couteau battant contre son épaule.

Bolitho l'imaginait sans peine qui s'activait pour rassembler les derniers marins restés à la traîne au point de débarquement. Sans lui, il serait mort à présent. Il était heureux de l'avoir avec lui.

— Nous ne sommes plus très loin, fit Colpoys. Mais si cet âne de Gulliver s'est trompé, je l'étripe comme un porc !

Il éclata de rire :

— Mais je suis trop stupide. S'il s'est trompé, je n'aurai pas le loisir de le revoir, pas vrai ?

Un homme glissa dans l'obscurité et s'écroula dans le sable. Son couteau tomba sur une pierre, une étincelle jaillit.

Tous les hommes s'arrêtèrent sur place, tétanisés.

— Ça va, monsieur, fit enfin un fusilier.

Un coup sourd, Cowdroy venait de donner un grand coup du plat de sa lame au fautif. Avec un comportement pareil, s'il lui arrivait un jour d'avoir besoin d'aide au combat, il avait peu de chances de devenir jamais lieutenant...

Bolitho envoya Jury devant. Il revint au bout de quelque temps, tout essoufflé.

— Nous y sommes, monsieur, j'entends le bruit de la mer, ajouta-t-il en lui montrant la crête.

Colpoys envoya à son tour son ordonnance avec consigne de faire stopper les éléments de tête.

— Pour le moment, tout va bien, nous devons nous trouver à peu près au centre de l'île. Lorsqu'il fera jour, j'essaierai de déterminer notre position avec un peu plus de précision.

Harassés par un exercice auquel ils n'étaient guère accoutumés, matelots et fusiliers avaient fait halte sous un éperon rocheux. Il faisait froid, l'air sentait le moisi, comme s'il y avait eu des souterrains dans les parages. Et pourtant, dans quelques heures, l'endroit serait transformé en fournaise.

— Postez les sentinelles, puis il y aura distribution de nourriture et de boisson. Et savourez bien chaque bouchée, la prochaine ration n'est pas pour tout de suite.

Bolitho se débarrassa de son sabre avant de se laisser choir, le dos calé contre un rocher. Il songeait à son escalade dans la mâture derrière le capitaine, lorsqu'il avait découvert pour la première fois cette petite île désolée. Et maintenant, il était sur les lieux.

Jury s'approcha de lui.

— Je ne sais pas très bien où disposer les sentinelles dans la pente, monsieur.

Bolitho se remit péniblement sur ses pieds.

— Venez avec moi, je vais vous montrer. La prochaine fois, vous saurez.

Colpoys, occupé à avaler de grandes goulées de vin tiède, les regarda s'éloigner. Le troisième lieutenant avait bien changé depuis Plymouth. Malgré son jeune âge, il avait déjà l'autorité d'un vétéran.

Bolitho essuya soigneusement le verre de la lunette et essaya de trouver une position à peu près confortable. C'était le petit matin, mais le sable comme les rochers étaient déjà chauds et la peau vous brûlait. Il aurait aimé s'en débarrasser comme on jette sa chemise.

Colpoys s'approcha, courbé en deux. Il avait à la main une pleine poignée d'herbe sèche, apparemment la seule chose qui réussît à pousser en ces lieux arides dans des creux de rocher maintenus humides par les rares chutes de pluie.

— Mettez donc ceci sur la lunette, lui fit-il, le moindre reflet suffirait à nous faire repérer.

Bolitho répondit d'un signe de tête, il avait envie de ménager sa voix et son souffle. Il leva lentement l'instrument et se mit en devoir d'explorer systématiquement le panorama. On voyait plusieurs petites crêtes, comme celle sur laquelle ils se trouvaient, mais elles étaient écrasées par la masse imposante de la colline. La pente tombait directement vers la mer droit devant lui, mais il apercevait sur sa gauche un morceau de lagon et six bâtiments à l'ancre. Des goélettes, selon toute apparence. Une embarcation faisait route sur l'eau éblouissante. Le récif de rochers et de corail se prolongeait sur la gauche, mais la passe lui était cachée par la colline.

Bolitho essaya de se concentrer sur la pointe qui fermait le lagon. Rien ne bougeait. Pourtant, c'était là que Palliser et ses hommes devaient se tapir, dos à la mer. Si le *San Agustin* flottait encore, il devait être de l'autre côté de la colline, sous la batterie qui l'avait réduit à merci.

De son côté, Colpoys pointait sa lunette sur la pointe occidentale de l'île.

— Regardez donc par ici, Richard, je vois des huttes, il y en a toute une rangée.

Bolitho pointa son instrument dans la direction indiquée après avoir essuyé d'un revers la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux. De petites huttes, sommairement bâties, sans fenêtre. Elles servaient probablement à stocker des armes et d'autres réserves. Il vit soudain une silhouette microscopique qui arrivait en haut d'une crête : l'homme portait une chemise blanche, il faisait de grands gestes. Il s'avança sans se presser outre mesure

jusqu'au versant. Ce que Bolitho avait pris jusque-là pour un long mousquet était en fait une lunette. Il la déplia, toujours sans trop se presser et se mit à examiner la mer, d'un bout à l'autre de l'horizon. Plusieurs fois, il se retourna pour revenir sur un point précis caché par la colline et qui semblait l'intéresser particulièrement. Bolitho supposa qu'il avait aperçu la *Destinée* – son cœur se serra brusquement.

— C'est par là que doit se trouver le canon, murmura Colpoys – *notre canon* !

Bolitho remit sa lunette en batterie. Toutes ces chaînes se confondaient dans la brume. Mais le fusilier avait raison. Il aperçut une bâche à proximité du guetteur solitaire, c'était presque sûrement le canon qui avait tant malmené l'espagnol.

— Ils l'ont peut-être mis là pour couvrir leurs prises, fit Colpoys, je ne saurais dire.

Ils échangèrent un regard, bien conscients de l'importance de la mission qui leur avait été dévolue. Ils devaient absolument s'emparer de ce canon, sans quoi Palliser serait cloué sur place. Comme pour confirmer leur intuition, ils aperçurent bientôt une colonne d'hommes qui progressaient au flanc de la colline, vers le campement.

— Dieu du ciel, regardez donc, ils sont bien deux cents.

Et il ne s'agissait sûrement pas de prisonniers. Ils se déplaçaient par groupes de deux ou trois, soulevant un nuage de poussière derrière eux comme une armée en marche. Quelques embarcations apparurent dans le lagon, d'autres hommes se tenaient au bord de l'eau, tenant de longs espars et des glènes de cordage. Ils s'apprêtaient visiblement à établir des va-et-vient pour transborder des marchandises sur les navires.

Dumaresq avait raison, une fois de plus : les hommes de Garrick s'apprêtaient à prendre le large.

— Et si nous avons tort, pour le *San Agustin* ? demanda Bolitho. Ce n'est pas parce qu'il est invisible qu'il a été détruit.

Colpoys acquiesça, sans lâcher sa lunette.

— Il n'y a qu'une manière d'en avoir le cœur net : descendre voir !

Jury dévalait la pente à toute allure ; il se jeta à plat ventre à côté de Bolitho.

— Mr Cowdroy aimerait savoir s'il peut avoir de l'eau.
— Pas encore, dites-lui de garder ses hommes à couvert. Un bruit, un geste de trop, et nous serons perdus. Après ça, revenez me voir. Vous vous sentez en forme pour une petite balade ?

— Oui, monsieur, fit Jury, les yeux agrandis.

Et il disparut à toute vitesse.

— Pourquoi lui ? demanda Colpoys, ce n'est qu'un enfant.

Bolitho leva sa lunette une fois encore.

— Demain matin aux premières lueurs, la *Destinée* va se livrer à une attaque de diversion sur la passe. C'est déjà assez dangereux comme cela, mais si l'artillerie du *San Agustin* est en état de marche, de même que la pièce de la colline, ce sera un vrai massacre. Il faut absolument savoir à quoi nous en tenir – il montra l'autre extrémité du lagon d'un mouvement de tête : Le premier lieutenant a ses ordres, il attaquera en même temps que la *Destinée*.

Le fusilier avait l'air soudain troublé. Il eût bien aimé le voir montrer plus de confiance en lui-même.

— Quant à nous, nous devons être parés à soutenir la frégate. Mais si je devais choisir, je dirais que c'est vous qui êtes le plus important dans cette affaire. Je vais donc y aller moi-même, et j'emploierai Mr Jury comme estafette – ses yeux se perdirent dans le lointain. Si je tombe aujourd'hui...

Colpoys le poussa du coude.

— Si vous tombez ? Mais vous n'y pensez pas, je rappliquerai au paradis avec tous les marins et saint Pierre n'aura qu'à bien se tenir !

Quelqu'un avait replié une partie de la bâche : ils apercevaient une roue, celle d'une pièce d'artillerie de siège.

— Origine française, décida Colpoys, je prends le pari.

Bolitho déboucla son ceinturon et le lui tendit.

— Laissez tout ici, ordonna-t-il à Jury, ne gardez que votre poignard – puis, souriant : Nous allons faire une petite promenade, comme des gentlemen qui vont deviser gaiement le long de la route !

Colpoys hochait lentement la tête.

— Vous allez surtout vous dessécher comme des bornes, oui — il leur tendit sa flasque : Quand vous l’aurez vidée, jetez-la, ce sera toujours ça de pris.

Lorsqu’ils furent prêts, Colpoys ajouta :

— Et souvenez-vous, pas de quartier, mieux vaut encore mourir que tomber entre les mains de ces sauvages.

Ils descendirent une pente assez raide avant de tomber dans une gorge. À chaque éboulis de pierraille sous leurs pas, Bolitho avait le sentiment de déclencher un vrai tremblement de terre. Il régnait pourtant une paix étrange ; ils ne voyaient plus ni le lagon ni l’endroit où ils avaient laissé Colpoys. Pas un nid, même les oiseaux de mer ne fréquentaient pas ces lieux désolés. Cela tombait bien, rien n’aurait pu mieux révéler leur passage que les cris des volatiles.

Le soleil était maintenant très haut, la chaleur se réverbérait sur les rochers qui les enserraient comme les parois d’un four. Ils ôtèrent leur chemise pour s’en faire des espèces de turbans. Le sabre à la main, parés à toute éventualité, ils avaient l’air de forbans, tout autant que ceux qu’ils pourchassaient.

Jury lui prit soudain le bras.

— Là-bas, sur la hauteur ! Une sentinelle !

Bolitho le tira derrière lui : Jury était muet d’horreur, il venait soudain de comprendre. La « sentinelle » était en fait un officier de don Carlos, cloué bras en croix sur une planche exposée au soleil, son bel uniforme maculé de sang séché.

— Ses yeux, regardez ! murmura Jury, ils lui ont arraché les yeux !

— Allez, venez, décida Bolitho, nous avons encore du chemin à faire.

Ils finirent par arriver au pied d’un gros éboulis de rochers noircis, sans doute le résultat de la bordée du *San Agustin*.

Il se glissa entre deux gros blocs. La chaleur était insoutenable, sa blessure le faisait souffrir. Il se dissimula dans une faille : personne ne risquait de le voir, là-dedans. Jury se serrait contre lui, il sentait sa sueur se mêler à la sienne. Et, postés là, ils observèrent le lagon.

Il s’attendait à voir l’espagnol échoué sur la côte, ou tombé entre les mains des pirates et mis à sac. Mais non, il était tout

simplement à l'ancre, des hommes s'activaient sur le pont, remettant en état le gréement, faisant des épissures, comme sur n'importe quel bâtiment de guerre au mouillage.

Le mât de hune, abattu au cours du combat, avait déjà été remplacé et c'était du travail bien fait. À voir comme ces hommes travaillaient, Bolitho conclut qu'il devait s'agir de l'équipage d'origine. Ça et là, des hommes surveillaient la besogne sans y prendre part directement : ils armaient les pierriers ou tenaient des mousquets, prêts à toute éventualité. Bolitho songea au cadavre torturé, à ce visage sans yeux. Il en avait la nausée. Pas besoin de se demander pourquoi les Espagnols acceptaient de travailler pour le compte de leurs vainqueurs, on leur avait mis sous le nez un exemple assez horrible pour leur ôter toute velléité de résistance.

Des embarcations faisaient des allées et venues le long de la muraille, on descendait des palans et des filets pour embarquer de grands coffres et différentes caisses.

Un peu à l'écart des autres, un canot restait sous le tableau. Un homme de petite taille, très droit, la barbe soigneusement taillée, se tenait dans la chambre. Une canne à la main, il faisait de grands gestes, comme pour expliquer on ne savait quoi à ses compagnons.

Même vu d'aussi loin, l'homme avait quelque chose de dictatorial, d'arrogant. L'air de quelqu'un qui a acquis son autorité à force de trahison et de meurtres. Ce devait être Sir Piers Garrick.

Il se penchait par-dessus le plat-bord, montrant quelque chose du bout de sa canne, et Bolitho s'aperçut que le *San Agustin* avait de la bande. Garrick ordonnait sans doute un changement dans l'arrangement de la cargaison pour y remédier.

— Mais monsieur, que font-ils ? murmura Jury.

— Le *San Agustin* s'apprête à appareiller.

Bolitho se jeta sur le dos, insensible aux pierres coupantes, essayant de remettre de l'ordre dans son esprit.

— La *Destinée* ne peut pas les combattre tous à la fois ! Nous devons agir immédiatement.

Jury se concentrait, fronçant le sourcil : il n'avait jamais pensé autrement.

« Etais-je ainsi à son âge, se demanda Bolitho : persuadé que nous ne pouvions pas nous faire battre, jamais ? »

— Regardez, d'autres embarcations arrivent, c'est le trésor de Garrick. Il a tout ce qu'il lui faut, sa propre flottille plus ce quarante-quatre. Il peut désormais agir à sa guise. Le capitaine Dumaresq avait raison, rien ne peut arrêter cet homme-là – il sourit tristement : Rien, si ce n'est la *Destinée*.

Bolitho voyait les choses comme s'il y était : la *Destinée* s'approchant de la terre pour faire diversion pendant que Palliser sortait de sa cachette, le *San Agustin* aux aguets, comme un tigre tapi dans l'ombre, prêt à lui tomber dessus dès que la frégate se serait engagée dans ces eaux resserrées, où elle n'avait aucune chance.

— Rentrons.

Bolitho se glissa en se courbant entre les blocs. Il avait du mal à admettre ce qu'il leur fallait faire.

Colpoys les vit revenir avec un vif soulagement.

— J'ai continué à les observer, ils travaillent sans arrêt à vider les huttes de leur contenu. De misérables esclaves, j'en ai vu un se faire étendre raide d'un coup de chaîne sur le dos.

Là-dessus, Bolitho lui fit un rapport complet.

— Je sais bien ce que vous ressentez, reprit Colpoys quand il eut terminé son récit. Nous sommes sur une petite île misérable, sans valeur, dont personne n'a jamais entendu parler, et c'est là-dessus qu'il va nous falloir nous battre et risquer nos vies, mais nous n'y pouvons rien. Les vraies batailles, étendards flottant au vent, sont l'exception plutôt que la règle, vous savez. On parlera d'un « incident ».

Il s'allongea sur le dos.

— Nous devons prendre ce canon, et sans attendre demain matin. C'est le seul qui puisse battre le lagon, tous les autres sont enterrés dans la colline, il leur faudrait des heures pour les déplacer – et ce délai peut suffire largement à décider du sort de la bataille !

Bolitho prit la lunette, ses mains tremblaient légèrement. Il la pointa sur la pièce, à moitié débâchée : le guetteur était toujours là.

— Ils ont interrompu les opérations de chargement, annonça Jury.

— Aucune importance, mon jeune ami, fit Colpoys, regardez donc ce qui arrive.

Il s'abritait les yeux pour essayer de mieux distinguer la mer : c'était la *Destinée*, dont les huniers éclatants se détachaient sur le ciel bleu.

Bolitho la buvait du regard, bouleversé, imaginant les bruits du bord, les odeurs familières. Il se sentait comme un homme perdu au milieu du désert et qui voit soudain une cruche de vin dans un mirage, ou comme le condamné que l'on mène au gibet et qui s'arrête une dernière fois pour écouter le chant de l'hirondelle. Mais ils savent aussi bien l'un que l'autre qu'il n'y a pas de vin, que les oiseaux se taisent.

— Dans ce cas, il ne faut plus tarder. Allons prévenir les autres. Mais si seulement je pouvais faire prévenir Mr Palliser...

Colpoys se tourna vers lui, les yeux brillants.

— Par le diable, Richard, toute l'île sera bientôt au courant !

Colpoys saisit son grand mouchoir pour s'éponger la figure et le cou. C'était l'après-midi, et l'amas de rochers chauffés par le soleil était devenu une vraie fournaise.

Mais leur longue attente n'avait pas été inutile : toute activité avait pratiquement cessé autour des huttes, des pièces de viande grillaient au-dessus de grands feux et le fumet montait jusqu'à eux, pour ajouter encore à leurs tortures.

— Ils vont se reposer une fois qu'ils auront déjeuné, nota Colpoys – et se tournant vers son caporal : Faites distribuer l'eau et les rations, Dyer.

Bolitho était à côté de lui.

— J'estime que ce canon est à une encablure, ajouta le fusilier.

Il plissa les yeux pour mieux évaluer la disposition des lieux. Il allait leur falloir traverser un terrain totalement découvert pour arriver jusqu'à la crête.

— Une fois que nous aurons déclenché l'assaut, il n'y aura pas moyen de s'arrêter. Ils doivent être nombreux là-haut. Il existe peut-être une soute creusée dans le roc.

Il prit le gobelet que lui tendait son ordonnance et avala une petite gorgée d'eau.

— Alors, votre avis ?

Bolitho reposa sa lunette et appuya sa tête sur son bras.

— Je crois que nous devons courir le risque.

Deux cents yards de terrain nu, pas un seul abri. Il valait mieux ne pas trop réfléchir.

— Little et ses hommes pourraient se charger du canon. Nous attaquerons la crête des deux côtés. Mr Cowdroy pourrait prendre la tête de la seconde escouade.

Colpoys faisait la grimace.

— C'est le plus ancien des deux aspirants, insista Bolitho, et il a de l'expérience.

— Je vais placer mes fusiliers là où ils seront le mieux à même de tirer efficacement, décida Colpoys. Lorsque vous aurez pris la crête, je vous appuierai. Et si vous échouez, j'aurai au moins l'honneur de mener la plus courte charge à la baïonnette de toute l'histoire de notre corps !

Ils furent prêts dans l'instant. Oubliées l'incertitude et la tension, les hommes se rassemblaient par petits groupes, calmes et déterminés. Josh Little et ses canonniers portaient des guirlandes de charges autour du cou et avaient pris en outre quelques gargousses de poudre supplémentaires.

L'aspirant Cowdroy, l'air toujours aussi réjoui, s'était entouré le visage d'un foulard. Il avait déjà sorti son sabre et vérifiait une dernière fois son pistolet. Ellis Pearse, le bosco, brandissait quant à lui une arme de son invention, une espèce d'énorme coutelas à double tranchant spécialement réalisé pour lui par un forgeron de village selon ses indications. Les fusiliers s'étaient éparpillés dans les rochers, mousquets pointés sur le sommet arasé de la colline.

Bolitho se leva et inspecta une dernière fois ses hommes : Dutchy Vorbink, Olsson, le Suédois fou, Bill Bunce, ex-voleur de son état, Kennedy, qui n'était sorti de prison qu'à condition de

s'enrôler, et bien d'autres encore qui lui étaient devenus si familiers.

— Je reste près de vous, lui souffla Stockdale.

Ils échangèrent un bref regard.

— Non, pas cette fois-ci, allez avec Little. Il faut absolument s'emparer de ce canon, Stockdale, c'est une affaire de vie ou de mort – il lui posa la main sur le bras : Croyez-moi, nous dépendons tous de vous.

Et il se détourna, incapable de soutenir ce regard chargé de reproche.

— Quant à vous, Jury, vous restez avec le lieutenant Colpoys.

— C'est un ordre, monsieur ?

Son menton tremblait, on aurait dit qu'il allait se mettre à pleurer.

— Non, ce n'est pas un ordre.

— La sentinelle est descendue plus bas, murmura un homme, on ne la voit plus !

— 'partie se j'ter un p'tit godet, ricana Little.

— *Sus à eux, les gars !* cria Bolitho en brandissant son sabre.

Sans se préoccuper maintenant du bruit qu'ils faisaient, ils descendirent la pente au pas de charge. Les pierres jaillissaient de tous côtés, leurs pieds soulevaient des nuages de poussière, on entendait les souffles rauques des marins à la charge, les yeux rivés sur la crête. Ils atteignirent le creux, entamèrent l'ascension de l'autre versant. Une seule chose en tête : ce canon !

Une balle venue on ne sait d'où miaula en ricochant contre un rocher. Des cris étouffés par la distance, les hommes qui se trouvaient encore près du lagon se jetaient sur leurs armes, persuadés qu'on les attaquait depuis la mer.

Trois têtes apparurent soudain sur la crête, au moment même où les hommes de Bolitho commençaient leur ascension. Les fusiliers de Colpoys firent feu, mais ils étaient très loin. Pourtant, deux des silhouettes disparurent, la troisième fit un grand bond en l'air avant de rouler dans la pente jusqu'aux pieds des marins.

— Allez, allez, fit Bolitho en agitant son sabre, *on se dépêche !*

Il entendit un coup de mousquet à côté de lui, un marin s'écroula en se tenant la cuisse.

Les poumons en feu, Bolitho finit enfin par atteindre un parapet de pierres grossièrement appareillées. D'autres hommes tombaient.

Il aperçut un éclair de métal, la volée du canon sous sa bâche.

— Faites attention à vous ! hurla-t-il.

L'un de ceux qui étaient cachés sous la bâche fit feu de son mousquet. Un marin tomba sur le dos, la moitié de la tête emportée par la décharge à bout portant. Trois autres tombèrent à côté de lui.

Rugissant comme une bête fauve, Pearse se jeta en avant et balaya la toile d'un grand coup de lame.

Une silhouette sortit en rampant de son abri, les mains sur la tête.

— Pitié, pitié ! criait l'homme.

Pearse le repoussa d'une bourrade.

— Tu demandes quartier, espèce de salopard ! Tiens, prends toujours ça !

La grande lame lui coupa le cou en deux et sa tête retomba sur sa poitrine.

L'escouade de l'aspirant Cowdroy arrivait à son tour par l'autre versant. Ils poussèrent des cris d'enthousiasme en voyant Pearse sortir de dessous la bâche, une grande cruche de vin à la main.

— Reprenez vos mousquets, leur cria Bolitho, les fusiliers arrivent !

Les marins se couchèrent à terre, armes pointées dans la direction du lagon. Colpoys et ses hommes, tout empêtrés qu'ils étaient dans leur lourd équipement, arrivaient au pas de course.

Colpoys se hissa enfin sur la butte.

— Il semblerait que nous n'ayons perdu que cinq hommes, ce qui est tout à fait satisfaisant.

On traînait quelques cadavres de dessous la bâche.

— De vraies bêtes, fit-il, l'air dégoûté.

Little sortit à son tour et s'essuya les mains sur la bedaine.

— Y a plein de munitions là-dedans, monsieur, mais pas trop de poudre, heureux qu'on soye venus avec nos p'tites provisions !

Bolitho, tout en partageant leur excitation, savait pertinemment qu'il devait conserver son sang-froid. D'autres pouvaient leur tomber dessus à tout moment. Il était fier de ses hommes, ils s'étaient comportés mieux qu'il n'aurait pu le rêver.

— Faites distribuer du vin, Little.

— Et n'oubliez pas de garder toute votre tête, ajouta sévèrement Colpoys. Ouvrez l'œil, mes gaillards – il se tourna vers Bolitho : Vous ne sentez pas une drôle d'odeur ?

Bolitho ouvrit grand les narines et huma le vent. Ses hommes venaient de rallumer le fourneau.

Ce fut un moment extraordinaire, quelques minutes de délire inoubliables. Il prit la cruche que Jury lui tendait et la porta à ses lèvres.

Et ce vin, qui avait goût de poussière, tout tiède, ce vin était plus délicieux que le meilleur des bordeaux.

— Ils arrivent, monsieur, regardez, par ici, les pirates !

Bolitho jeta la cruche et ramassa son sabre tombé par terre.

— Aux armes !

Il aperçut Little et ses hommes qui s'activaient, mais la pièce n'avait pas encore bougé d'un pouce. S'ils voulaient créer une diversion, il fallait faire vite.

Il entendit de grandes clameurs, se précipita au parapet. Des silhouettes se ruaient vers la crête, couteaux et fusils jetaient des éclairs au soleil. On entendait des décharges de mousquets et de pistolets.

Bolitho se tourna vers Colpoys :

— Parés, les fusiliers ?

— *Feu !*

XVI

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE

— *Cessez le feu !*

Bolitho tremblait de tous ses membres. Il tendit son pistolet à un blessé afin qu'il le lui rechargeât. Il avait peine à le croire, mais ils avaient tout de même repoussé cette attaque. Quelques-uns de leurs assaillants gisaient tout près du parapet, d'autres essayaient de fuir à grand-peine et tentaient de se mettre à l'abri en contrebas.

Colpoys le rejoignit, la chemise littéralement collée à la peau par la transpiration.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-il, en essuyant la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux, cette fois-ci, ils sont arrivés un peu trop près à mon goût !

Dans l'affaire, ils avaient vu tomber trois marins de plus, mais ils étaient vivants. Pearse leur avait distribué mousquets et poires à poudre afin qu'ils pussent contribuer à la défense en cas de nouvel assaut. Mais ensuite ? Bolitho contemplait ses hommes, visiblement épuisés. L'air était âcre, encore plein des odeurs du combat.

— Laissez-moi quelques minutes, monsieur ! lui cria Little.

L'engagement avait été si féroce que Bolitho avait dû faire appel en catastrophe aux canonnières de Little pour repousser l'attaque. À présent, à force d'anspects et de pics, ils s'employaient à faire pivoter l'énorme pièce pour la pointer sur le mouillage.

Bolitho dirigea sa lunette sur les six navires qui s'y trouvaient toujours, immobiles. L'un d'entre eux, une goélette à hunier, ressemblait fort à l'un des pirates qui avaient attaqué *l'Héloïse*. Rien ne laissait penser à des préparatifs

d'appareillage, ils devaient attendre que les batteries de la colline vinssent définitivement à bout des assaillants.

Il saisit machinalement la cruche de vin que tenait Pearse. Mais où diable était Palliser ? Il avait sûrement compris ce qui venait de se passer, ce n'était pas possible. Bolitho sentit le désespoir l'envahir. Et si le premier lieutenant avait cru que le détachement de Bolitho s'était fait écraser ? Il se souvint des derniers mots de Dumaresq, au moment où il quittait le bord : *Je ne pourrai rien faire pour vous aider*. Palliser avait probablement adopté la même conduite.

Bolitho se détourna, pour essayer de cacher à ses hommes son profond désarroi.

— Vous en avez encore pour combien de temps, Little ?

Il se rendit compte au même instant que le canonnier venait de le lui dire. Colpoys et Cowdroy le regardaient tous deux d'un air bizarre, visiblement soucieux de le voir réagir de la sorte.

Little se releva avec peine et annonça enfin :

— Ça y est, c'est prêt.

Puis il retourna à son ouvrage, pour inspecter une nouvelle fois la longue volée noire de la pièce.

— Chargez-moi ça, les gars, et bourrez à bloc !

Il rôdait autour du canon comme une énorme araignée.

— Et il me faut de l'ouvrage bien fait !

Bolitho avait la bouche crispée. Deux matelots transportaient un boulet jusqu'au fourneau, où un troisième les attendait, une grande paire de pinces à la main, paré à le saisir une fois qu'il aurait convenablement chauffé. Ensuite, tout était question de chance. Il fallait le déposer délicatement dans la gueule sur une double bourre. Si la volée explosait avant que le servant eût le temps de s'écarter, tout était fini pour lui. Pas besoin de se demander pourquoi la plupart des capitaines n'osaient pas utiliser de boulets chauffés au rouge à bord.

— Je vais pointer sur celui du milieu, monsieur, annonça Little, comme ça, on a une petite chance de toucher les deux voisins.

Stockdale hocha la tête en signe d'approbation.

— Je veux voir des hommes au sommet de la colline, ordonna sèchement Colpoys : j'ai bien peur qu'ils n'essayent encore de nous déborder.

— Ils reviennent à l'attaque ! cria une voix.

Bolitho bondit au parapet, mit un genou en terre. Des silhouettes bondissaient de rocher en rocher, d'autres prenaient position au flanc de la colline. C'était du travail de professionnel, Garrick avait soigneusement entraîné sa petite armée.

— *En joue !*

Tous les mousquets se levèrent d'un seul mouvement, les hommes essayant de repérer une cible à leur portée au milieu de l'éboulis.

Une grêle de balles s'abattit sur le parapet. D'autres tireurs s'avançaient à couvert de l'autre côté, profitant de la diversion opérée pour contourner la crête.

Il jeta un coup d'œil à Little, les mains écartées, comme un homme en prière.

— C'est le moment, chargez !

Puis il lâcha une décharge de pistolet au beau milieu d'un petit groupe de trois hommes qui avaient presque réussi à atteindre le sommet. Les autres étaient beaucoup plus difficiles à atteindre. L'air était rempli de cris et d'injures, dans une langue qui lui était inconnue.

Deux pirates bondirent de derrière un rocher et se jetèrent sur un malheureux matelot qui essayait désespérément de recharger son mousquet. Il ouvrit la bouche dans un cri d'horreur muette, mais l'un de ses assaillants le frappa de son couteau et l'autre l'acheva d'un coup terrible.

Bolitho se précipita à l'assaut, écarta une lame qui le menaçait. Sous le choc, sa dragonne lui tordit le poignet, mais il laissa là l'homme qui hurlait de douleur et se précipita sur son compagnon avec une hargne qu'il ne s'était encore jamais connue.

Grand choc de lames. Bolitho avait du mal à garder son équilibre sur ce sol inégal parsemé de gros cailloux.

Mais le bruit du canon jeta son assaillant dans la panique : Little venait de tirer ; le lieutenant en profita pour lui porter le coup final.

Il se précipita à l'abri du parapet, avant même que son adversaire eût seulement eu le temps de toucher le sol.

— Et regardez-moi çui-là ! criait Little.

Une colonne d'eau et de vapeur s'élevait là où le boulet venait de toucher l'eau, en plein entre les deux coques. Le coup était manqué, sans doute, mais voilà qui allait semer une jolie épouvante.

— A écouvillonner, les gars, on éponge !

Little s'était hissé au bord de son trou, tandis que les canonniers retournaient au fourneau pour prendre un nouveau boulet.

— Allez, allez, la poudre !

Colpoys enjamba le rocher taché de sang.

— Nous venons d'en laisser trois de plus au tapis, et l'un de mes fusiliers y est resté, pour faire bon compte.

Il s'essuya le front de l'avant-bras, l'épée pendant au bout de sa dragonne.

La lame était noire de sang séché. Cette fois, ils ne pouvaient plus espérer repousser une nouvelle attaque. Des tas de cadavres jonchaient la pente, mais Bolitho savait bien que d'autres assaillants se regroupaient déjà plus bas. Et ils craignaient certainement plus la colère de Garrick que la furie d'une poignée de marins.

— *On y va !*

Little plongeait sa mèche lente dans la lumière ; la pièce recula violemment.

Le boulet s'éleva lentement avant de plonger sur les navires immobiles. Bolitho vit une bouffée de fumée, et une grosse masse se détacha de l'une des goélettes avant de s'écraser un peu plus loin dans l'eau.

— Coup au but, on les a eus !

Les canonniers, le visage noirci et luisant de sueur, dansaient comme des sauvages autour de leur pièce.

Sans perdre de temps, Stockdale pesait déjà de tout son poids sur un anse pour peaufiner le pointage.

— Il a pris feu ! fit Pearse, mais qu'ils aillent au diable, ils essayent d'éteindre l'incendie.

Bolitho concentrait son attention sur la goélette mouillée à l'autre bout du lagon, là où l'endroit était certainement le plus sûr. Son foc faseyait déjà, des hommes couraient à l'avant pour couper le câble.

Il se précipita, n'en croyant pas ses yeux, incapable de détacher son regard de la goélette.

— *La lunette, vite !*

Jury lui mit l'instrument dans les mains et resta là à le regarder, comme pour essayer de deviner sur son visage ce que le lieutenant observait avec tant d'intérêt.

Une balle passa à lui raser les oreilles, mais Bolitho ne broncha même pas. Il ne voulait pas perdre la moindre miette du spectacle merveilleux qu'il avait sous les yeux, au risque de se faire tuer.

Ils étaient très loin, mais il les reconnaissait sans aucun doute possible : la grande carcasse de Palliser, sabre en main, Slade et quelques marins près de la barre, Rhodes qui houspillait ses hommes aux drisses et aux bras. La goélette tombait lentement dans le vent. Bolitho crut un instant qu'elle était sous le feu, il apercevait des objets qui tombaient à l'eau de chaque bord. Mais non, les hommes de Palliser passaient tout bonnement l'équipage par-dessus bord pour ne pas perdre un temps précieux à mettre les forbans en sûreté.

— Ils ont dû arriver à la nage ! cria Colpoys, tout excité. Sacré Palliser, tiens ! Il a astucieusement tiré parti de notre attaque pour monter sa petite affaire.

Bolitho était complètement assourdi par le vacarme des mousquets, des pierriers qui tiraient par intermittence. Palliser ne se dirigeait pas vers le centre du lagon, il avait mis le cap droit sur la goélette touchée de plein fouet par le coup de Little.

Lorsqu'il l'aborda, Bolitho vit une série d'éclairs : Palliser était en train de les chasser de leur pont, leur ôtant ainsi tout espoir de lutter contre l'incendie qui faisait rage. D'épais nuages de fumée sortaient des écoutilles, la colonne noire dérivait lentement vers la plage et le campement désert.

— Little, alignez-moi le suivant ! ordonna Bolitho.

Quelques minutes plus tard, un boulet rouge vint fracasser la coque d'une autre goélette, déclenchant une série d'explosions dans ses soutes. Un mât tomba, tout le gréement s'embrasa à son tour.

Avec deux des navires en feu au milieu d'eux, les rescapés ne pouvaient plus faire grand-chose, et couper leurs câbles ne leur aurait servi à rien. Quant à la goélette prise par Palliser, elle hissait les voiles.

— Il est grand temps de s'en aller d'ici, fit Bolitho, sans trop savoir pourquoi.

— Prenez les blessés ! ordonna Colpoys. Caporal, préparez de quoi faire sauter la soute !

Little appliqua une nouvelle fois sa mèche lente sur la lumière, le boulet vint toucher le bâtiment déjà en feu. Des hommes sautaient à la mer, on aurait dit des poissons volants, mais la fumée les déroba bientôt à leur vue.

Pearse avait pris un fusilier blessé en travers de son dos.

— Le vent souffle bien, monsieur, la fumée va empêcher cette foutue batterie de tirer !

Matelots et fusiliers descendirent en courant la pente, laissant une crête entre eux et le sommet de la colline.

— Par là, c'est l'endroit le plus proche ! fit Colpoys en montrant un point au bord de l'eau – il tomba à genoux, porta les deux mains à sa poitrine : Oh, mon Dieu, cette fois, ils m'ont eu !

Bolitho appela deux fusiliers à la rescousse pour porter leur officier. Le vacarme était infernal – bruits de fusillade, grondement sourd des flammes qui faisaient toujours rage. On entendait des cris, et les équipages des goélettes qui se trouvaient encore à terre au début de l'attaque escaladaient la colline, dans l'espoir de trouver un refuge sous la protection de la batterie.

Bolitho s'arrêta les pieds dans l'eau, haletant, la vue brouillée. Ils avaient fait l'impossible, Palliser avait tiré le meilleur parti de leur travail, mais ils étaient maintenant à bout de bord. Ses mains tremblaient, il dut mettre un genou en terre pour recharger son pistolet, le dernier coup peut-être.

Jury et Stockdale étaient avec lui mais, lorsqu'il compta les rescapés, il se rendit compte que moins de la moitié de ceux qui avaient pris la crête étaient arrivés jusque-là.

Ils entendirent soudain une énorme explosion : la soute venait de sauter. L'énorme canon dévala la pente en compagnie de quelques cadavres et de gros blocs de rocher.

L'aspirant Cowdroy désignait quelque chose de la pointe de son sabre à travers la fumée :

— *Une embarcation*, par ici, regardez !

Pearse posa son blessé sur le sable et entra dans l'eau d'un pas décidé. Il brandissait son terrifiant coutelas au-dessus de sa tête.

— On va s'les faire, les gars !

Ils étaient poussés par un dernier sursaut de désespoir. Les marins étaient bien tous les mêmes : on n'avait qu'à leur donner n'importe quel objet flottant, ils étaient toujours sûrs d'arriver à en faire quelque chose.

Little avait également sorti son couteau et montrait les dents.

— On va te les ratatiner avant qu'ils aient posé un pied par terre !

Jury tomba à côté de Bolitho ; il crut d'abord qu'il avait été touché par une balle de mousquet. Mais non, il essayait de lui montrer désespérément quelque chose, le canot qu'ils distinguaient mal à travers la fumée.

Et Bolitho comprit à son tour.

C'était Rhodes, à l'avant de la grande baleinière. Il commençait à distinguer des chemises à carreaux derrière lui, des matelots de la *Destinée*.

— *Allez, dépêchez-vous !*

Rhodes sauta sur la plage, empoigna Bolitho par le poignet.

— Tu es entier ? — il aperçut Colpoys : Allez, donnez-moi la main !

L'embarcation était remplie à ras bord, quelques hommes étaient blessés, le plat-bord n'était pas à plus de cinq pouces au-dessus de l'eau. Ils firent lentement demi-tour, comme une espèce de monstre marin, perdu dans les fumerolles.

Au milieu des cris et des jurons, Rhodes réussit enfin à expliquer ce qui s'était passé :

— Nous savions bien que tu essaierais de nous rejoindre, c'était ta seule chance. Mais, Seigneur, tu peux dire que tu as déclenché une véritable émeute, espèce de salopard !

Une goélette en flammes dérivait sur eux. Bolitho sentit sur son visage la chaleur de la fournaise. Ils discernaient des explosions à travers la fumée : une soute à munitions sautait dans la colline ou sur le lagon.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Rhodes se leva et adressa de grands gestes au barreur.

— Allez, bon sang, sur tribord, sur tribord !

Les deux mâts de la goélette étaient déjà au-dessus d'eux ; Bolitho se précipita avec les autres pour essayer de saisir les lance-amarre qu'on leur jetait du pont, de vrais serpents se tortillant dans la fumée.

Criant, gémissant de douleur, les blessés furent hissés à grand-peine. Un homme était tout de même mort avant d'embarquer, à deux doigts du salut, et juste au moment où il longeait la muraille avec ce seul passager à son bord, Bolitho entendit Palliser aboyer des ordres. Il le rejoignit près de la barre où il se tenait avec Slade.

— Mais on dirait un échappé du bagne ! s'exclama le second en riant.

Bolitho était trop épuisé pour savourer la plaisanterie.

Rhodes s'était agenouillé près de Colpoys.

— Si seulement nous arrivons à rejoindre ce vieux Bulkley assez vite, il survivra.

Palliser leva la main, et la barre tourna lentement. Une autre goélette arrivait sur leur avant, manœuvrant pour éviter les épaves en feu. Elle se dirigeait vers la passe.

— Le temps qu'ils découvrent que nous leur avons pris un bâtiment, nous serons loin !

Il se retourna pour observer le *San Agustin* dont les mâts émergeaient de la fumée. Il était toujours à l'ancre, mais les forbans y avaient sans doute fait embarquer leurs meilleurs marins pour être en mesure de noyer tout bâtiment en feu qui s'approcherait un peu trop.

— Et après, ce ne sera plus mon problème, conclut Palliser.

Comme pour le démentir, un boulet s'écrasa sur bâbord avant : les canonniers de Garrick avaient enfin compris ce qui se passait.

La fumée commençait à se dissiper, l'île émergeait au soleil. Ils allaient franchir le récif.

— Regarde donc, Bob, murmura Pearse, la voilà !

Il souleva la tête du blessé pour qu'il puisse voir, lui aussi. On apercevait les huniers de la *Destinée* : Dumaresq manœuvrait pour s'approcher du récif.

Pearse, bosco de son état, qui avait fait le coup de poing comme un diable à quatre, l'homme qui n'avait jamais hésité à fouetter un matelot coupable quand le capitaine lui en donnait l'ordre... oui, c'était ce même Pearse qui parlait :

— Il y a le pauvre Bob qui vient de passer, monsieur.

De ses doigts salis par le goudron, il ferma les paupières du jeune matelot, avant d'ajouter :

— On lui aurait laissé, une minute de mieux, il était sauvé.

La frégate réduisait la voile, des hommes se précipitaient à la coupée, les deux bâtiments se rapprochaient lentement. La figure de proue les accueillit, immuable, blanche et virginale, sa couronne de lauriers crânement posée sur la tête. On eût dit qu'elle pointait son bras vengeur sur l'île masquée dans la fumée.

Mais Bolitho était obnubilé par ce Bob, par un cadavre solitaire qui maintenant dérivait au gré des flots dans la baleinière, par le mal qu'avait eu Stockdale, qui le veillait, à s'en arracher quand on lui avait donné l'ordre d'embarquer. Et il pensait aussi à Colpoys, à Dipper, à Jury et à Cowdroy, à tous les autres qu'il avait dû abandonner derrière lui.

— A carguer les huniers !

L'air parfaitement satisfait, Palliser observait la *Destinée* qui se rapprochait.

— A certains moments, je me suis dit que je ne la reverrais jamais !

Josh Little donna une bourrade à Pearse :

— Dès qu'on sera à bord, on se jette un petit rafraîchissement, d'accord ?

Mais Pearse ne pouvait détacher les yeux du cadavre de Bob.

— Ouais, Josh, et on ajoutera même une tournée pour çui-ci.

— Notre seigneur et maître a désormais la voie libre, dit Rhodes, c'est la dernière ligne droite – il se baissa pour éviter un lance-amarre qui passait en sifflant. Mais, si on me demandait mon avis, je préférerais jouer avec des dés moins pipés.

Il se retourna pour regarder le panache de fumée qui ornait toujours le sommet de la colline.

— Tu es un as, Dick, vraiment.

Ils se regardaient comme des étrangers.

— J'avais une telle peur que vous ne partiez sans nous, fit Bolitho... Que vous ne nous croyiez tous prisonniers.

Rhodes lui montra les matelots qui se pressaient à la coupée de la *Destinée*.

— C'est vrai, je ne t'ai pas raconté. Nous avons toujours su ce que vous faisiez et où vous étiez.

Bolitho n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment cela ?

— Tu te souviens de ton gabier, ce Murray ? Il leur servait de factionnaire. Il vous a vus, Jury et toi, lorsque vous avez quitté le couvert.

Il le saisit par le bras.

— Mais c'est vrai, je t'assure. Il est en bas, on l'a mis aux fers. Il aura beaucoup de choses à nous raconter, mais c'est un vrai miracle pour Jury et toi, non ?

Bolitho, hochant lentement la tête, dut s'appuyer contre le pavois.

Ainsi, il était passé à deux doigts de la mort et n'en avait rien su. Murray avait sans doute pris le premier bâtiment en partance de Rio et avait échoué ici, parmi les pirates de Garrick. Il aurait pu donner l'alarme, il aurait pu les abattre, et on l'aurait traité en héros. Mais, à cause de ce qu'ils avaient vécu ensemble une certaine nuit, il n'avait rien dit, rien fait.

— Rondement, là-bas ! criait Dumaresq dans son porte-voix, je vais finir par me mettre au plein si vous ne vous remuez pas un peu le train !

Rhodes se mit à rire.

— Tu vois, on rentre à *la maison* !

Le capitaine Dumaresq se tenait à la fenêtre de sa chambre, les mains dans le dos. Il écoutait sans rien dire le compte rendu que lui faisait Palliser du combat et de leur fuite.

Il fit signe à Macmillan de servir à boire à ses officiers exténués.

— J'avais mis à terre des forces destinées à titiller un peu ce Garrick, commença-t-il avec le plus grand sérieux. Je ne pensais pas que vous vous chargeriez tout seuls de l'invasion finale !

Il leur fit un grand sourire, mais un sourire las, d'une tristesse infinie.

— Je penserai à vous et à vos hommes demain matin. Mais sans vous, la *Destinée* aurait affronté une résistance telle que nous n'aurions probablement pas réussi à en venir à bout. La situation n'est guère brillante, messieurs, mais au moins, *nous savons ce qu'il en est*.

— Monsieur, avez-vous toujours l'intention de dépêcher la goélette à Antigua ? lui demanda Palliser.

Dumaresq le fixa dans les yeux.

— *Votre* goélette, c'est bien cela ?

Il retourna à la fenêtre et resta là à rêver devant la mer qui s'empourprait au soleil couchant.

— Oui, j'ai bien peur de devoir vous enlever une nouvelle fois votre prise.

Bolitho se sentait l'esprit étrangement alerte malgré la fatigue et les épreuves de la journée. Le capitaine et son second étaient décidément unis par des liens très particuliers.

— Si le *San Agustin* est endommagé, poursuivit Dumaresq, il nous faut lui livrer combat le plus vite possible. Lorsque les veilleurs de Garrick verront la goélette s'en aller, il saura que le temps lui est compté et que j'ai envoyé chercher de l'aide. J'en déduis qu'il va tenter une sortie demain, c'est mon hypothèse.

Mais Palliser insistait :

— Il a tout de même les goélettes rescapées, dont deux ont peut-être réussi à échapper aux flammes.

— Je sais bien. Mais j'aime encore mieux ça que de laisser à Garrick le temps de réparer son bâtiment. J'aurais préféré être en meilleure position, mais un capitaine a rarement le choix.

Bolitho pensait aux hommes qu'on avait envoyés armer la goélette, des blessés pour la plupart. Pourtant, il y avait encore de la fierté dans leur regard, et ils avaient quitté la *Destinée* sous les vivats.

Pour des raisons connues de lui seul, Dumaresq avait désigné Yeames pour en prendre le commandement et Slade devait avoir du mal à avaler cette couleuvre.

Bolitho avait été très touché lorsque Yeames était venu le trouver avant de quitter le bord. Il avait toujours aimé le pilote, mais sans guère penser plus loin.

Yeames lui avait tendu la main.

— Vous serez vainqueur demain, monsieur, j'en suis bien certain. Mais on ne se reverra peut-être jamais. Si ça devait arriver, j'aimerais bien que vous vous souveniez de moi, et je serais fier de servir sous vos ordres.

Et il était sorti, laissant Bolitho rouge de bonheur.

La voix tonitruante de Dumaresq l'arracha à ses pensées.

— Nous rappellerons aux postes de combat demain à l'aube. Je m'adresserai à l'équipage avant l'action, mais je tiens encore une fois à vous renouveler mes remerciements.

Macmillan souleva la portière, essayant d'attirer l'attention du capitaine.

— Mr Timbrell vous envoie ses respects, monsieur, et demande s'il faut masquer les feux.

— Non, pas ce soir. Je veux que Garrick nous voie, il faut qu'il sache que nous sommes là. Il a deux défauts, il est âpre au gain et colérique. Eh bien, j'ai envie qu'il pique une bonne colère d'ici demain matin !

Macmillan ouvrit tout grand le rideau, et aspirants et officiers quittèrent la chambre.

Palliser resta seul avec le capitaine. Bolitho se dit qu'ils allaient certainement discuter de certains détails techniques en tête-à-tête.

Lorsque le rideau fut tiré, Dumaresq se retourna vers son second et le pria de prendre un siège.

— Vous aviez autre chose à me dire, je me trompe ?

Palliser s'assit, étendit lentement ses longues jambes et se frotta les yeux un bon moment.

— Vous aviez raison, à propos d'Egmont, monsieur. Après que vous l'avez eu fait embarquer sur ce vaisseau qui quittait Basse-Terre, il a tenté de reprendre contact avec Garrick, ou de traiter avec lui, nous ne le saurons jamais. Il est passé sur un petit bâtiment rapide et a pris par le passage du nord, si bien qu'il est arrivé ici avant nous. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais Garrick ne l'a visiblement pas écouté.

Il farfouilla dans sa poche et en sortit enfin un collier d'or, dont le pendentif représentait un oiseau à deux têtes en rubis.

— Garrick les a littéralement massacrés. J'ai trouvé ce collier en fouillant un prisonnier, les autres m'ont raconté ce que je viens de vous dire.

Dumaresq prit le bijou et le contempla tristement.

— Murray a assisté à la scène ?

— Il était blessé, et je l'ai envoyé à bord de la goélette avant qu'il ait pu parler à Mr Bolitho.

Dumaresq retourna à la fenêtre. La goélette s'éloignait, les voiles dorées par le soleil couchant, aussi dorées que ce collier qu'il tenait à la main.

— Vous avez eu raison. À cause de ce qu'il a fait et de ce qu'il nous a dit, Murray sera acquitté à son retour. Je doute que son chemin croise un jour celui de Mr Bolitho — il haussa les épaules. Et même si cela devait arriver, ce sera moins dur ainsi.

— Vous ne lui direz rien, monsieur ? Vous ne lui direz pas qu'elle est morte ?

Dumaresq contemplait rêveusement les ombres qui s'allongeaient.

— Non, en tout cas ce n'est pas moi qui lui en parlerai. Demain, nous allons combattre ; chaque officier, chaque homme devra être capable de donner le meilleur de lui-même. Richard Bolitho s'est déjà révélé excellent lieutenant, il promet beaucoup.

Dumaresq ouvrit un battant de la fenêtre et, sans l'ombre d'une hésitation, jeta le collier à la mer.

— Je le laisserai avec ses rêves, c'est bien le moins que je puisse faire pour lui.

Arrivé au carré, Bolitho se laissa tomber dans un siège, bras ballants. L'énergie le quittait, comme l'eau qui s'écoule d'une clepsydre. Rhodes vint s'installer en face de lui, fixant son verre sans le voir, hébété.

Chaque jour a son lendemain qui vous échappe toujours, comme l'horizon.

Bulkley arriva et s'assit lourdement entre les deux officiers.

— J'en termine tout juste avec notre âne de fusilier.

Bolitho hocha sombrement du chef. Colpoys avait insisté pour rester à bord avec ses hommes. Le torse bandé, un bras immobilisé, il tenait à peine debout.

Palliser arriva à son tour et jeta son chapeau sur un canon. Il resta un bon moment à le regarder. Il imaginait sans doute le spectacle des lieux tels qu'ils seraient le lendemain, les toiles enlevées, tous ces objets familiers soigneusement rangés, la fumée, le fracas de la bataille. Il finit par se reprendre.

— C'est l'heure de votre quart, je crois, monsieur Rhodes ? Le patron ne peut tout de même pas tout faire, vous savez.

Rhodes se leva péniblement en émettant un grognement :

— Bien, monsieur.

Et il quitta le carré comme un somnambule.

Bolitho les entendait à peine. Il pensait à elle, il essayait de cacher les événements terribles de cette journée derrière ses traits, comme pour les masquer.

Il se leva brusquement, s'excusa auprès des autres et se retira dans sa chambre. Il ne voulait pas leur laisser voir son désarroi. Et il avait du mal à l'imaginer maintenant, ses traits se brouillaient dans son souvenir, déjà...

Bulkley poussa la bouteille sur la table.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il à Palliser.

Le second ne répondit pas. Il songeait à ce collier qui gisait désormais au fond de la mer. Des funérailles dans l'intimité.

— Je suis content pour Murray, reprit le chirurgien. Je sais que c'est bien peu de chose au milieu de toute cette misère, mais je suis content de savoir qu'il a été lavé de tout soupçon.

Palliser regardait ailleurs.

— Je vais faire ma ronde, j'en ai pour quelques heures.

Bulkley soupira.

— Moi aussi, j'ai du pain sur la planche. J'ai envie de récupérer Spillane, je risque fort d'avoir grand besoin de ses services.

Palliser s'arrêta dans l'embrasure et resta là à le fixer.

— Dans ce cas, dépêchez-vous : il risque fort d'être pendu demain. Voilà qui mettra Garrick de bonne humeur. C'est un espion. Murray l'a vu fouiller le cadavre de Lockyer, à Madère, quand il l'a ramené à bord.

Il parlait d'une voix sèche, l'effet de la fatigue sans doute.

— Spillane s'est douté que Murray l'avait surpris, il a essayé de le faire accuser, pour le vol de la montre de Jury. Il se disait peut-être que cela créerait des tensions entre l'avant et l'arrière. On a déjà vu ce genre de chose.

Et il conclut, amer :

— Ce n'est qu'un meurtrier, il ne vaut pas mieux que Garrick.

Il quitta le carré sans ajouter un mot. Bulkley se retourna ; le chapeau du second était resté posé sur le canon.

Quoi qu'il dût arriver le lendemain, rien ne serait jamais plus pareil. Quelle tristesse...

La nuit tomba pour de bon, l'île Fougoux se perdait déjà dans l'obscurité. La *Destinée* brillait de tous ses feux, véritables rangs d'yeux scrutant la nuit.

XVII

LA BATAILLE

On aurait pu croire que l'île Fougoux avait rétréci pendant la nuit. Lorsque la première lueur de l'aube filtra, il n'en restait plus qu'une minuscule barre de sable à tribord avant.

Bolitho reposa sa lunette, et l'île disparut dans le noir. Dans moins d'une heure, il ferait grand jour. Il reprit ses allées et venues sur le tillac. Préparer le navire au combat n'avait pas été trop difficile ; cela s'était fait comme naturellement au fil des quarts, la routine.

Les matelots connaissaient par cœur chaque recoin, chaque pied de mât, et bien peu de tâches exigeaient la lumière du jour. Dumaresq y avait pensé, de même qu'il préparait avec un soin méticuleux chacun de ses plans. Il voulait contraindre ses hommes à considérer ce combat comme inévitable, à admettre que tous ne parviendraient pas à bon port. Il y avait une solution, elle était portée sur les cartes. Quant à la seule autre issue, elle était simple : deux mille brasses plus bas, droit vers le fond.

Dumaresq voulait des hommes aussi reposés que possible, à qui serait épargnée la tension que cause l'arrivée inopinée de l'ennemi.

Palliser apparut sur la dunette. Coup d'œil au compas, coup d'œil aux voiles.

— Je suis sûr que la relève a pris son déjeuner...

— Bien entendu, monsieur, lui répondit Bolitho, et j'ai ordonné aux cuistots d'éteindre les feux dès qu'ils auraient terminé.

Palliser prit la lunette des mains de l'aspirant Henderson qu'on avait affecté au quart de l'aube.

L'aspirant Cowdroy avait pris le quart de nuit. Henderson et lui étaient tous deux candidats à une promotion, mais ils pourraient fort bien se retrouver lieutenants avant que les coqs eussent rallumé leurs feux.

Palliser examinait l'île dans le détail.

— Quel spectacle ! fit-il enfin.

Il tendit la lunette à Henderson.

— Allez, montez donc là-haut, et ouvrez l'œil. Je veux être prévenu dès que Garrick sortira de la passe.

Bolitho regarda les deux aspirants grimper dans les enfléchures. Les boscós avaient déjà frappé des chaînes sur les vergues, disposé palans et drisses de rechange en prévision du combat.

— Vous croyez que c'est pour aujourd'hui, monsieur ?

Palliser eut un sourire amer.

— Le capitaine en est certain, cela me suffit. Garrick sait bien qu'il joue sa dernière chance de l'emporter avant que l'escadre arrive.

Des silhouettes confuses s'activaient sur le pont entre les canons. Quand on voyait toutes ces volées, trempées d'embruns et de rosée, et qui seraient bientôt brûlantes...

Les officiers marins discutaient de changements de dernière minute, il leur fallait remplacer les morts et les blessés.

Le lieutenant Colpoys se tenait à la lisse avec ses fusiliers. Des matelots s'activaient à entasser les hamacs dans leurs filets, seule protection de ceux qui se tiendraient sur la dunette au cours du combat. L'endroit était dangereux, c'était sans doute le plus exposé, la cible privilégiée des fusiliers et ; des pierriers.

L'aspirant Jury alla prendre un message qu'on lui tendait à l'échelle de dunette.

— Les feux sont éteints aux cuisines, monsieur.

Il était particulièrement soigné, comme s'il avait voulu se mettre sur son trente et un, et fit un grand sourire à Bolitho.

— Une bien belle journée, monsieur.

Il leva la tête, cherchant des yeux Henderson juché dans le grand mât.

— Nous ne sommes peut-être pas bons à grand-chose, monsieur, mais au moins, nous savons grimper !

Bolitho fixa le jeune insolent : il se revoyait comme il était lui-même un an plus tôt.

— C'est vrai.

Le vent n'était plus qu'une légère brise. Virer de bord lof pour lof exige que les voiles tirent correctement. Du vent, de la toile, voilà ce qui fait le nerf de la frégate.

Rhodes apparut à son tour sur la dunette et observa avec curiosité le petit trait noir que faisait l'île sous le beaupré. Il arborait sa plus belle épée, celle qu'il tenait de son père. Bolitho songea à celle de son propre père, que l'on voyait sur la plupart des portraits de la galerie et qui reviendrait un jour à Hugh. Un jour qui n'était pas si lointain, si son père était mis à la retraite forcée. Puis il détourna lentement le regard de Rhodes et Jury : il avait le vague pressentiment qu'il ne verrait jamais ce jour, mais cela le laissait étrangement indifférent.

— Monsieur Bolitho, allez dire à Mr Timbrell de frapper un cartahu à la grand-vergue, ordonna sèchement Palliser.

Tous le regardaient, interdits.

— Eh bien ?

— Je suis désolé, monsieur, répondit Rhodes d'un ton un peu gêné, mais je pensais qu'un jour comme aujourd'hui...

— Un jour comme aujourd'hui, pour employer vos propres termes, cela ne fera jamais qu'un cadavre de plus !

Bolitho envoya Jury chercher le bosco. Quand on pensait à ce qu'avait commis ce Spillane... Il avait eu tout loisir de communiquer ce qu'il savait à Rio ou à Basse-Terre. Comme le cuisinier du commandant, un écrivain a une certaine liberté de mouvement, qui n'est pas donnée aux autres.

Garrick avait sans doute des indicateurs à peu près partout, y compris à l'Amirauté. Voilà qui expliquait comment ils avaient été suivis dès le début, dès le jour où la *Destinée* avait pris la mer. Au moment de l'appareillage, Spillane se trouvait comme par miracle sur le quai et il lui avait été facile de comprendre ce qui se passait : il suffisait de lire les affiches des recruteurs.

À présent, tout convergeait, comme les méridiens sur la carte, vers cet endroit où ils se trouvaient. Une croix au bout des relèvements de Gulliver, le point final qui leur avait été fixé par le destin à leur insu.

Les hommes sur le pont observaient en silence les aides du bosco occupés à passer un gros nœud coulant à la vergue. Tout comme Rhodes, ils trouvaient sans doute cette exécution incongrue. Cela dépassait leur code de l'honneur, leur sentiment de ce qu'est la justice.

— Le capitaine monte, monsieur, fit à voix basse l'un des timoniers.

Dumaresq portait une chemise fraîchement repassée et un magnifique chapeau à ruban doré.

Il salua les officiers et les hommes de quart. Colpoys essayait tant bien que mal de se mettre au garde-à-vous.

— Préservez donc vos forces, vous en aurez besoin !

— Cap au nordet, monsieur, annonça Gulliver. Le vent est encore faiblard.

— Merci, je m'en étais aperçu tout seul.

Il se tourna vers Bolitho.

— Vous ferez convoquer l'équipage quand la cloche aura piqué six coups, afin d'assister à l'exécution. Informez également le capitaine d'armes et le chirurgien, je vous prie.

L'émotion de Bolitho était manifeste, de même que ses efforts désespérés pour la cacher.

— Vous n'avez pas encore appris à dissimuler, vous, hein ? — il tapa du pied. Qu'est-ce qui vous arrive, c'est à cause de cette exécution ?

— Oui monsieur, c'est comme un mauvais présage, une vieille superstition... Je ne saurais pas bien expliquer...

— C'est ce que je vois.

Dumaresq se dirigea lentement vers la lisse.

— Cet homme a essayé de nous trahir, comme il a tenté de causer la perte de Murray et de ceux qui lui faisaient confiance. Murray était un brave matelot, et...

Il se tut pour observer quelques fusiliers qui montaient maladroitement dans la mâture.

— J'aurais bien aimé revoir Murray avant son départ, monsieur.

— Et pourquoi cela ? lui répondit sèchement Dumaresq.

Bolitho fut surpris de cette réaction.

— J'aurais aimé le remercier.

— Ah, c'est cela !

— Ohé du pont, appela Henderson, un bâtiment prend la passe, monsieur !

— Ce n'est pas trop tôt, bougonna Dumaresq en enfonçant son menton dans son col.

— Allez me chercher le Code de justice maritime, ordonna-t-il à Merrett, qui se tenait au pied de l'artimon. Demandez-le à mon domestique. Je veux avoir réglé cette affaire avant le combat.

Il tira un peu sur sa veste pour se donner de l'air.

— Ce porc était fameux, et le vin pas mauvais non plus, je ne connais rien de meilleur pour commencer la journée. Faites monter le prisonnier, fit-il à Bolitho, et j'aimerais voir également le capitaine d'armes, j'ai hâte de voir ce misérable se balancer en l'air !

Le sergent Barmouth disposait ses fusiliers à la poupe ; on siffla pour rassembler les hommes. Escorté du capitaine d'armes et du caporal Dyer, Spillane fit son apparition sur le tillac.

Les marins, déjà tendus à l'idée d'entendre les lugubres battements du tambour, s'écartèrent pour faire un passage au petit groupe, qui fit halte devant la lisse.

— Le prisonnier, monsieur, annonça gravement Poynter.

Bolitho dut se contraindre à regarder Spillane en face. L'homme avait le regard vide. Si maître de soi d'habitude, il était apparemment incapable de supporter l'idée de ce qui allait lui arriver.

Bolitho le revoyait encore arriver dans sa chambre pour lui transmettre le message d'Aurore. Qu'en avait-il rapporté à Garrick, au juste ?

Dumaresq attendit que tous les officiers eussent mis chapeau bas pour commencer :

— Vous savez pourquoi vous êtes ici, Spillane. Si vous aviez été embarqué de force, contre votre volonté, les choses auraient peut-être été différentes. Mais vous vous êtes porté volontaire pour le service du roi, en sachant pertinemment que vous alliez violer votre serment, que vous alliez faire risquer à votre bâtiment et à vos camarades de courir à un désastre assuré.

Vous avez trempé dans une conspiration qui menait à un véritable massacre. Mais regardez donc !

Spillane leva lentement les yeux.

— Capitaine d'armes ! ordonna Dumaresq.

Poynter prit le menton du prisonnier et lui tourna de force le visage vers l'avant.

— Ce bâtiment que vous apercevez est commandé par votre maître, Piers Garrick. Regardez-le bien, et demandez-vous si votre trahison en valait la peine !

Mais Spillane ne pouvait détacher les yeux du nœud coulant.

— Ohé du pont !

C'était Henderson, dont la voix habituellement puissante était réduite à un filet, comme s'il craignait d'interrompre le drame qui se déroulait à ses pieds.

Dumaresq leva les yeux.

— Allez, parlez !

— Je vois des cadavres se balancer aux vergues du *San Agustin*, monsieur !

Dumaresq arracha sa lunette à Jury et se précipita dans les enfléchures.

Quand il fut redescendu, il déclara simplement :

— Ce sont les officiers espagnols, il les a fait pendre en guise d'avertissement.

Mais Bolitho avait surpris autre chose dans ses yeux, une impression fugitive. Dumaresq semblait soulagé. Mais soulagé de quoi ? Que s'attendait-il donc à voir ?

Dumaresq revint à la lisse, et remit son chapeau.

— Faites-moi enlever ce cartahu, monsieur Timbrell. Capitaine d'armes, conduisez le prisonnier dans les fonds. Il attendra de passer en jugement avec les autres.

Spillane s'effondra littéralement, les mains jointes.

— Oh merci, merci, monsieur ! s'écria-t-il. Dieu vous bénisse pour votre bonté !

— Levez-vous, espèce de chien !

Dumaresq le regardait d'un air dégoûté.

— Quand je pense qu'un homme comme Garrick arrive à corrompre les gens avec autant de facilité ! En vous faisant

pendre, je ne me serais pas montré meilleur que lui. Mais écoutez-moi bien : vous allez suivre tout ce qui se passera en ce jour, et je doute que vous puissiez subir pire châtement !

On emmena le prisonnier, et Palliser remarqua amèrement :

— Et dire que si nous coulons, ce salopard sera le premier au fond !

Dumaresq lui donna une grande tape sur l'épaule :

— Vous avez parfaitement raison. Pour le moment, rappelez aux postes de combat, et tâchez donc de gagner deux minutes sur votre meilleur temps !

— Le bâtiment est paré aux postes de combat, monsieur !

Palliser salua le capitaine, les yeux brillants.

— Huit minutes, pas une de plus !

Bolitho se tenait sous la dunette à surveiller ses canonnières. Il se sentait un peu moins tendu.

L'ennemi avait envoyé davantage de toile afin de parer l'île. La *Destinée* roulait doucement dans la houle et le *San Agustin* semblait immobile. Allait-il virer, venir sur eux ? Il pouvait tenter d'ouvrir le feu de ses canons de chasse en espérant un coup de chance.

L'aspirant Henderson jouait toujours les anachorètes sur son perchoir. Il avait repéré deux autres voiles qui sortaient du lagon. La goélette à hunier était l'une des deux : comment Dumaresq savait-il donc que Garrick ne se trouvait pas à son bord, mais sur le gros vaisseau ? Après tout, les deux hommes étaient peut-être trop semblables : ils ne se voyaient pas dans le rôle du spectateur, ils voulaient remporter une victoire nette et sans bavure.

Little arpentait lentement la rangée des douze-livres alignés à tribord, vérifiant ici un palan, là s'assurant que le pont avait été correctement sablé.

Stockdale se tenait près de sa pièce, dominant les canonnières de sa carrure gigantesque. Il soupesa un boulet, qu'il remit à sa place dans la baille avant d'en choisir soigneusement un autre. Bolitho avait souvent vu les chefs de pièce se comporter de la sorte, pour s'assurer que le premier coup serait parfait. Ensuite, chaque équipe agissait à sa guise, et le diable menait le bal.

Bolitho entendit la voix de Gulliver :

— Nous avons l'avantage du vent, monsieur. Nous pouvons même nous permettre de réduire un peu la toile si l'ennemi abat.

Il parlait sans doute plus pour calmer son appréhension, voire pour éprouver la réaction du capitaine, que pour donner son opinion. Mais Dumaresq restait silencieux, observant l'adversaire, jetant un coup d'œil intermittent à la flamme ou à la vague d'étrave à peine esquissée.

À l'arrière, Rhodes était en grande conversation avec Cowdroy et quelques-uns de ses chefs de pièce. Cette attente n'en finissait pas ; il avait beau s'y être préparé, il se dit qu'il ne s'y habituerait décidément jamais.

— Les goélettes ont abattu un brin, monsieur !

— Elles se sauvent comme des chacals ! grommela Dumaresq.

Bolitho grimpa sur le passavant au-dessus de sa batterie. Vu de là-haut, les branles serrés dans leurs filets n'offraient qu'une bien maigre protection.

Il y avait pire : les chantiers, qui ne contenaient pratiquement plus aucune embarcation. La yole et un canot étaient à la remorque, tout le reste ayant été abandonné à la dérive. Pendant le combat, les éclisses de bois qui volaient dans tous les sens constituaient le plus gros risque, et les canots faisaient toujours une cible assez tentante. Les voir ainsi à l'eau soulignait davantage les périls auxquels ils s'exposaient.

— Monsieur, ils ont jeté les cadavres à la mer ! héla Henderson.

On le sentait tendu.

— Comme tant d'autres, fit Dumaresq à son second. Qu'il aille au diable !

— C'est peut-être qu'il essaye de vous mettre en colère, monsieur, vous aussi ?

— Il essaierait de me provoquer ?

La colère du capitaine tomba instantanément.

— Vous avez peut-être raison. Mais bon sang, monsieur Palliser, vous devriez siéger au parlement plutôt que de sévir dans la marine !

Les mains croisées dans le dos, le chapeau rabattu sur les yeux comme il l'avait vu faire, à Bolitho, l'aspirant Jury observait lui aussi le vaisseau.

— Vous croyez qu'ils vont se rapprocher, monsieur ? demanda-t-il à son lieutenant.

— Sans doute, ils ont l'avantage du nombre. D'après ce que nous avons pu voir sur l'île, ils sont à dix contre un.

Jury avait l'air tout dépité, et il ajouta doucement :

— Mais rassurez-vous, le capitaine va nous balayer tout ça.

Dumaresq se tenait toujours à la lisse de dunette et ne manifestait aucune émotion apparente. Il devait tourner et retourner dans sa tête tous les plans possibles. Sa voix était toujours aussi placide.

— Les deux goélettes pourraient bien être dangereuses, reprit Jury.

— La goélette à hunier, peut-être. Mais l'autre est trop petite pour courir le risque d'un combat rapproché.

Bolitho repensait à ce qui se serait passé sans leur débarquement désespéré. Et dire que c'était hier... Ils auraient dû faire face à six goélettes au lieu de deux ; quant au *San Agustin*, il aurait pu compléter son armement en embarquant des pièces prélevées dans les batteries de la colline. Désormais, quoi qu'il advînt, leur prise était en route pour Antigua, et l'amiral recevrait à coup sûr les dépêches de Dumaresq. Il serait peut-être trop tard pour eux, mais ils avaient en tout cas l'assurance que Garrick resterait un homme traqué pour le restant de ses jours.

Le ciel était si clair... Il ne faisait pas encore trop chaud, et la mer écumeuse semblait une invitation au rafraîchissement. Il essaya de chasser de sa pensée cette vision qui l'avait effleuré sur une autre plage : il se baignait avec elle, et l'image promettait un bonheur éternel.

— Ils vont tenter de nous démâter avant de passer à l'abordage, déclara Dumaresq. Il est assez probable que la plus grosse des goélettes ait embarqué de l'artillerie. Il faut que chacun de nos coups porte. Souvenez-vous que la plupart de leurs marins et de leurs canonniers sont espagnols, ils sont

peut-être terrifiés par Garrick, mais ils n'ont sûrement pas plus envie de se faire réduire en bouillie par nos soins !

Le bruit du canon. Bolitho se retourna : le *San Agustin* crachait sa bordée tribord. Il eut le temps de voir les longues flammes orange, l'épais nuage de fumée qui lui cacha un moment le bâtiment et une partie de l'île.

La surface de l'eau fumait sous les impacts ; de grandes gerbes s'élevèrent comme si les coups venaient du fond et non du grand bâtiment à la croix écarlate.

— Loupé, nota sobrement Stockdale.

Des matelots tendaient le poing à l'ennemi, qui n'avait aucune chance de les voir, à trois milles de distance.

Rhodes déambulait à l'arrière. Sa magnifique épée jurait étrangement avec sa vieille vareuse de mer élimée.

— Ils font ça uniquement pour occuper leurs hommes, Dick, tu ne crois pas ?

Bolitho acquiesça. Il avait sans doute raison, mais il restait quelque chose de menaçant dans l'attitude de l'espagnol, que soulignait encore la somptuosité de ses décorations, aveuglante, même de loin.

— Si seulement le vent pouvait se lever !... soupira-t-il.

— Et si seulement nous étions à Plymouth !... répliqua Rhodes en haussant les épaules.

Une autre bordée du vaisseau espagnol, quelques boulets passèrent en ricochant et allèrent se perdre Dieu sait où.

Les hommes poussaient des lazzis, mais quelques-uns parmi les plus anciens des chefs de pièce paraissaient soucieux. Les boulets tombaient trop court, le pointage était médiocre, mais les deux bâtiments se rapprochaient et la situation risquait de devenir beaucoup plus sérieuse.

Il imaginait Bulkley et ses aides dans l'entrepont obscur, parmi les instruments de chirurgie qui brillent vaguement, le cognac pour assommer les blessés, la lanière de cuir destinée à les empêcher de se couper la langue entre leurs dents tandis que la scie fait son œuvre.

Et Spillane, aux fers dans le tréfonds de la cale, à quoi pensait-il ? Quel effet lui faisait le grondement des coups transmis par la charpente ?

— Parés sur le pont ! cria Palliser ! Aux palans de retraite, chargez !

Voilà, l'heure était venue. Les équipes s'affairaient aux palans pour rentrer les pièces. On passait les charges de poudre, les chargeurs les enfournaient dans la gueule béante. Bolitho observait plus particulièrement celui qui était tout près de lui : deux grosses tapes sur la charge pour l'enfoncer à bloc, la bourre ensuite, puis le gros boulet noir et luisant, nouvelle bourre, au cas où un coup de roulis ferait basculer la pièce et enverrait le boulet à la mer.

Quand il releva les yeux, la distance était encore tombée.

— Parés sur le pont !

Tous les chefs firent signe de la main : ils étaient prêts.

— A ouvrir les sabords ! ordonna Palliser.

Et il attendit, comptant les secondes. Tous les mantelets se levèrent ensemble, comme un Argos qui aurait ouvert les yeux.

— *En batterie !*

Le *San Agustin* lâcha une nouvelle bordée, mais son patron l'avait laissé abattre un peu trop et les coups se perdirent à un bon demi-mille sur bâbord avant.

Rhodes s'activait près de ses pièces, ici donnant des ordres, là plaisantant avec ses hommes, on ne savait trop.

Le *San Agustin* pointait à bâbord avant et il était difficile d'empêcher les hommes d'aller jeter un coup d'œil de l'autre bord pour voir ce qui s'y passait.

— Monsieur Bolitho, cria Palliser, envoyez quelques-uns de vos canonniers aider l'autre batterie ! Nous allons lâcher deux bordées de bâbord, puis nous abattons et ce sera votre tour !

Bolitho lui indiqua d'un signe qu'il avait compris.

— Venez sur tribord, ordonna Dumaresq, trois rhumbs !

— Du monde aux bras ! La barre sous le vent !

Toutes voiles faseyantes, la *Destinée* inclina lentement sa course et le *San Agustin* défila lentement devant les chefs de pièce accroupis près des affûts.

— Hausse maximum, *feu !*

Les douze-livres reculèrent violemment dans un énorme nuage de fumée qui leur masquait l'ennemi.

— A nettoyer les lumières, épongez, chargez !

Les chefs de pièce devaient être partout, certains n'hésitant pas devant le coup de poing qui calmerait leurs hommes. Mettre une charge dans une pièce où demeuraient quelques grains de poudre incandescents vous conduisait tout droit à une mort aussi horrible que certaine.

Stockdale pesait de tout son poids sur une brague :

— Allez, les gars, allez, on déhale !

— En batterie !

Palliser avait posé sa lunette sur un hamac pour mieux observer l'ennemi.

— Quand vous voudrez, *feu* !

Cette fois-ci, la bordée partit en ordre dispersé, chaque chef de pièce prenant son temps pour choisir son moment. Avant même d'avoir pu observer le résultat du tir, les canonniers se précipitèrent aux manœuvres, tandis que Gulliver faisait activer ses timoniers. La *Destinée* vira lof pour lof et vint serrer le vent au plus près sous l'autre amure.

Bolitho avait la bouche sèche. Sans même s'en rendre compte, il avait tiré l'épée. Lentement mais sûrement, le *San Agustin* apparut devant les sabords béants.

— Sur la crête, attendez la crête !

Le flanc du *San Agustin* s'éclaira de longues flammes. Bolitho entendit une nuée de boulets à chaîne voler au-dessus de sa tête. Il eut une pensée pour ce malheureux Henderson perché dans sa hune avec sa lunette et qui serait aux premières loges.

— *Feu* !

La mer bouillonnait autour du *San Agustin*, un boulet s'engouffra dans sa grand-voile.

De nouveau, les hommes pesaient sur les anspects, criaient qu'on leur passât charges et boulets, indifférents à tout ce qui n'était pas le service de leur pièce. Bolitho observa le capitaine. Gulliver et Slade à ses côtés, près de l'habacle, il leur montrait la direction de l'ennemi, les voiles, la fumée qui se dissipait lentement, comme un homme qui maîtrise parfaitement la situation.

La batterie tribord reprit le feu, une pièce après l'autre.

— Paré à changer de cap ! Batterie bâbord, soyez parés ! Monsieur Rhodes, faites charger à double charge !

Bolitho s'écarta pour laisser passer officiers marinières et matelots qui couraient dans tous les sens. Le long et pénible entraînement auquel ils avaient été astreints depuis leur départ de Plymouth portait ses fruits. Même lorsqu'il fallait servir les pièces, la manœuvre du gréement était parfaitement assurée.

Les canons hurlèrent dans le bruit des départs, mais le bruit était cette fois différent, comme une plainte aiguë : les charges doubles.

Bolitho s'essuya le visage d'un revers de main. Il avait l'impression de subir le soleil depuis des heures. En fait, on n'avait pas encore piqué huit coups, et cela faisait moins d'une heure que Spillane avait été réexpédié à fond de cale.

Dumaresq courait un risque indéniable en bourrant ainsi ses pièces. Mais Bolitho avait vu les deux goélettes gagner dans le vent, comme pour prendre la *Destinée* à revers. Il fallait donc toucher le *San Agustin*, et le frapper fort, s'ils voulaient gagner un peu de répit.

— Allez me chercher Vallance ! Et plus vite que ça !

Bolitho ferma les yeux en entendant un fracas épouvantable. De l'eau s'engouffrait dans la descente de l'autre bord, puis la coque vibra comme sous l'effet d'un gigantesque coup de poing. Ils venaient d'encaisser au moins deux coups, peut-être sous la flottaison.

Le bosco criait des ordres, ses hommes descendaient pour aller examiner les avaries et aveugler d'éventuelles voies d'eau.

Vallance arriva enfin sur le pont, cillant comme une chouette en plein jour. Il était visiblement mécontent d'avoir été extrait de sa sainte-barbe, même si c'était le capitaine qui l'avait fait appeler.

— Ah vous voilà, monsieur Vallance !

Le visage de Dumaresq s'éclaira d'un large sourire.

— Je crois que vous avez été dans le temps le meilleur chef de pièce de toute l'escadre de la Manche, c'est exact ?

Vallance traînait des pieds sur le pont dans ces chaussons à semelle de feutre comme en portent tous ceux qui ont à travailler dans une soute à poudre.

— C'est diable vrai, monsieur, fit-il, visiblement heureux qu'on se souvînt encore de ses exploits passés.

— Parfait, je désire que vous preniez personnellement la direction des pièces de chasse et que vous me débarrassiez de cette goélette à hunier que vous voyez là-bas. Je vais abattre en conséquence – il baissa la voix : Faites vite.

Vallance appela d'un geste deux des chefs de pièce de Bolitho sans même se donner la peine de demander la permission. Dans sa spécialité, il faisait partie des meilleurs. L'homme était du genre taciturne et n'avait pas besoin que Dumaresq lui expliquât les choses dans le détail : lorsque la *Destinée* abattrait pour engager les goélettes, elle présenterait le flanc à la bordée du *San Agustin*.

La frégate possédait deux neuf-livres en guise de pièces de chasse. Ces pièces ne sont pas les plus puissantes en service dans l'artillerie navale, mais on les considère souvent comme les plus précises qui soient.

— *Feu !*

Et les hommes de Rhodes épongeaient encore, épongeaient sans relâche. La sueur dessinait des rigoles sur les visages noircis par la poudre, comme des marques de fouet.

La portée était tombée à moins de deux milles. Plusieurs trous apparurent dans le grand hunier de l'espagnol, et quelques marins couraient dans tous les sens pour remplacer le gréement avarié.

Vallance était à l'avant ; Bolitho pouvait apercevoir sa tête grisonnante qui dominait le neuf-livres bâbord. Il se souvint que lui aussi, dans le temps, avait été chef de pièce.

Dumaresq profita d'une brève interruption des tirs.

— Quand vous serez prêt, monsieur Palliser. Je compte venir de cinq rhumbs sur bâbord – il tapa ses poings l'un contre l'autre : Si seulement ce vent voulait forcer ! Etablissez-moi donc les huniers !

La *Destinée* abattit et, en quelques secondes, les deux goélettes furent droit devant.

Le premier neuf-livres tira, puis le second.

La goélette à hunier s'était figée sur place, comme posée soudain sur un récif. Misaine, voiles, espars, tout s'écroulait comme un château de cartes sur le gaillard d'avant.

— Tiens bon comme ça, revenez au cap, monsieur Palliser, cria Dumaresq.

Bolitho savait que la seconde goélette n'aurait pas trop envie de partager le sort de sa conserve. Vallance avait été magnifique, quelle leçon de tir ! Ses hommes se laissaient glisser le long des haubans après avoir envoyé de la toile. Comment allait réagir l'ennemi lorsque la fumée se serait dissipée et qu'il verrait ce que la *Destinée* venait de faire si facilement ? Cela ne changeait guère la disproportion des forces, mais redonnait courage aux marins anglais, à un moment où ils en avaient bien besoin.

— En route, cap au nordet, monsieur !

— C'est notre tour ! cria Bolitho.

Encore tout étourdis par le fracas des pièces, ses hommes lui firent de grands sourires réjouis. Les yeux brillaient.

Tout à coup, Bolitho eut le sentiment que le pont disparaissait sous ses pieds. Un douze-livres de l'autre bord se coucha sur le flanc, coinçant au passage deux de ses servants qui se mirent à hurler. D'autres essayaient désespérément de se mettre à l'abri ou se tordaient de douleur, touchés par les éclats de bois qui volaient de toute part.

Il entendit Rhodes crier pour tenter de ramener l'ordre, plusieurs pièces ouvrirent encore le feu, mais le coup avait été sévère. Les hommes de Timbrell essayaient encore de pousser débris et morceaux de bois que l'ennemi lâchait une nouvelle bordée.

Impossible de savoir combien de coups firent but cette fois-ci, mais le pont encaissa violemment un choc énorme. Sous le déluge de fer, il entendit voler autour de lui morceaux de bordé, fragments de membrures, éclats de métal. Instinctivement, il essaya de se protéger le visage, puis une grande ombre lui tomba dessus.

Stockdale essayait de le dégager.

— L'artimon, ils ont descendu l'artimon !

Dans un bruit de tonnerre, le mât s'abattit avec ses vergues sur la dunette et la coupée tribord, entraînant avec lui tout le gréement et balayant les hommes.

Bolitho réussit à se remettre debout. À voir l'angle que faisaient ses vergues, l'ennemi manœuvrait, et il tirait toujours. La *Destinée* avait pris de la bande, l'artimon traînant dans l'eau. Des hommes se débattaient, essayaient de se sortir de ce fouillis, mais le vacarme assourdissant les empêchait d'entendre les ordres.

Dumaresq parvint à la lisse de dunette et prit le chapeau que lui tendait son cuisinier. Après un rapide coup d'œil, il ordonna :

— Envoyez du monde à l'arrière, débarrassez-moi de ce fatras !

Palliser émergea à son tour du chaos comme un spectre. Il se tenait le bras, brisé sans doute, et semblait sur le point de s'évanouir.

— Remuez-vous le train ! hurla Dumaresq. Un autre enseigne dans le grand mât, monsieur Lovelace !

Mais un bosco se précipita dans les enfléchures pour remplacer l'aspirant tombé avec l'artimon. L'aspirant Lovelace, qui aurait eu quatorze ans dans deux semaines, gisait, brisé en deux par un galhauban.

Bolitho comprit soudain qu'il était resté immobile, glacé sur place, pendant tout ce temps. Il agrippa Jury par l'épaule.

— Prenez dix hommes avec vous, allez donner la main au bosco ! – il le secoua doucement : Ça va ?

— Oui monsieur, répondit Jury en souriant.

Et il se précipita dans la fumée, appelant les hommes comme il les trouvait.

— Nous n'avons plus que six pièces de ce bord, murmura Stockdale.

Bolitho savait bien que la *Destinée* serait ingouvernable tant que l'artimon traînerait à l'eau. En se penchant à la lisse, il aperçut un fusilier qui essayait de rejoindre la hune pour se sortir de l'eau, et un autre qui se noyait, coulé par le filet informe des manœuvres. Il se retourna. Dumaresq, solide comme un roc, donnait des ordres aux timoniers, examinait

l'ennemi et faisait en sorte que tout son équipage pût le voir. Un peu honteux, Bolitho se détourna. Il venait de voler un petit secret à son capitaine : ainsi, c'est pour cela qu'il portait ce gilet rouge, pour rester bien en vue. Le gilet était maintenant bizarrement taché, quelque chose dégoulinait sur les mains du cuisinier qui soutenait Dumaresq.

Enjambant difficilement les débris, l'aspirant Cowdroy lui cria :

— Il me faut de l'aide, monsieur !

Il semblait au bord de la panique.

— Débrouillez-vous !

C'était exactement ce que lui avait répondu Dumaresq quand il lui avait parlé de la montre volée : *Débrouillez-vous !*

On entendait de grands bruits de hache, et le pont se redressa : tout ce qui restait de l'artimon avait fini par se détacher. La frégate avait l'air toute nue.

Le *San Agustin* était maintenant entre les bossoirs. Il tirait toujours, mais la *Destinée* avait changé de route et offrait une cible difficile à atteindre. Les boulets s'écrasaient dans l'eau des deux bords. Toute l'artillerie de la frégate était réduite au silence, à l'exception des deux pièces de chasse qui reprirent leur tir.

Un boulet s'écrasa sur la coupée bâbord et détruisit deux pièces supplémentaires, écrasant au passage leurs servants.

Bolitho vit Rhodes tomber, essayer de se relever en prenant appui sur une pièce, avant de se coucher définitivement. Il se précipita, essaya de le tirer à l'abri de la fumée.

Rhodes leva les yeux et réussit à murmurer :

— Notre seigneur et maître a eu ce qu'il voulait, tu sais, Dick – il leva les yeux, fixant le ciel qui oscillait entre les gréements : Le vent, voilà enfin le vent. Mais il est trop tard.

Il leva péniblement la main pour le saisir à l'épaule.

— Fais attention à toi... J'ai toujours su...

Puis ses yeux se figèrent.

Bolitho se releva lentement. Stephen Rhodes était mort, Stephen qui l'avait accueilli à bord, qui prenait la vie comme elle venait, jour après jour.

Il contemplait la mer. Les filets étaient déchirés, les hamacs grêlés de trous. La houle s'était un peu calmée. Les voiles aussi étaient en piteux état, mais, tendues comme des plaques de cuirasse, elles ramenaient vigoureusement la frégate au combat. Ils n'étaient pas vaincus. Rhodes l'avait vu, *le vent* ; c'était même la dernière chose qu'il eût vue en ce bas monde.

Le *San Agustin* était tout près, à tribord avant. Des hommes lui tiraient dessus, tout n'était que bruit et fumée, mais il ne ressentait rien. Vu de si près, l'espagnol était moins impressionnant, il paraissait même plus vulnérable. Les coups de la *Destinée* avaient gravé de sévères marques.

Il entendit la voix de Dumaresq, qui réussissait encore à donner des ordres, en dépit de la douleur.

— *Bordée tribord parée, monsieur Bolitho !*

Bolitho aperçut l'épée de Rhodes et s'en saisit.

— *Parés, et double charge, les gars !*

La mitraille balayait le pont comme une nuée de pépites ; çà et là, des hommes tombaient. Mais les rescapés, se traînant comme ils pouvaient, abandonnèrent les pièces de Rhodes à bâbord et se précipitèrent enfin pour exécuter l'ordre. Tandis que la haute étrave dorée du *San Agustin* s'avancait inexorablement, ils réussirent enfin à charger.

— Dès que vous êtes prêts !

On ne savait plus qui donnait des ordres. Était-ce Dumaresq, était-ce Palliser, ou lui-même sans s'en rendre compte, rendu fou par la fureur du combat ?

— Feu !

Les pièces au recul, la mitraille balaya l'espagnol de la poupe à la proue.

Les chefs de pièce, Stockdale compris, n'essayèrent même pas de recharger une nouvelle fois. Tous avaient compris.

Le *San Agustin* dérivait lentement sous le vent, son appareil à gouverner peut-être hors de combat, à moins que ses officiers n'eussent tous été tués par la dernière bordée de la frégate.

Bolitho se dirigea lentement vers l'arrière, puis escalada l'échelle de dunette. Le pont était jonché d'éclats de bois ; les rares hommes encore rassemblés autour des six-livres

poussèrent des cris de joie en voyant le gréement de l'ennemi s'effondrer dans un nuage d'étincelles et de fumée.

Dumaresq se tourna vers lui.

— Je crois bien qu'il est en feu.

Gulliver gisait là, mort, ses deux timoniers également. Slade avait pris sa place, comme si elle avait dû lui revenir depuis toujours. Colpoys, sa veste rouge passée sur les épaules comme une cape au-dessus de son bras bandé, surveillait ses hommes appuyés sur leurs fusils. Palliser était assis sur un tonneau, un aide de Bulkley examinait son bras.

Bolitho s'entendit prononcer :

— Et ce trésor va nous échapper, monsieur.

Il y eut une explosion à bord du *San Agustin*. Des marins sautaient à l'eau et tendaient désespérément le bras pour qu'on leur vînt en aide.

— Eux aussi l'ont perdu, répondit Dumaresq, en contemplant son gilet rouge.

Le nuage de fumée grossissait, et le feu prenait maintenant au pied du grand mât. Garrick n'allait pas tarder à apparaître, à supposer qu'il fût encore vivant.

Bulkley arriva sur le tillac.

— Il faut que je vous examine, monsieur, je vous prie de descendre.

— *Il faut !* — Dumaresq grimaça un sourire : Ce n'est pas le mot que j'utiliserais.

Et il s'évanouit dans les bras de son cuisinier.

Après ce qu'ils venaient de vivre, le spectacle était proprement insupportable. Bolitho regarda les aides du chirurgien emporter le capitaine et le descendre avec précaution dans l'entrepont.

Palliser vint le rejoindre à la lisse, pâle comme la mort.

— Nous allons attendre ici que ce bâtiment ait coulé ou explosé.

— Que dois-je faire, Monsieur ?

C'était l'aspirant Henderson qui avait passé tout le combat perché dans le grand mât et avait miraculeusement survécu.

Palliser le regarda.

— Vous allez prendre les fonctions de Mr Bolitho — il hésita en voyant le corps de Rhodes qui gisait près du mât de misaine. Et Mr Bolitho devient second lieutenant.

Une explosion plus forte que toutes celles qui avaient précédé secoua le *San Agustin*, avec une violence telle que les hunes de grand mât et d'artimon s'effondrèrent dans la fumée. La coque prenait de plus en plus de gîte.

Jury vint rejoindre Bolitho pour observer les derniers soubresauts.

— Est-ce que ça en valait bien la peine, monsieur ?

Bolitho, les yeux perdus, contemplait le spectacle offert par le pont.

Les hommes s'activaient pour réparer les avaries et remettre la frégate à peu près en état. Il y avait mille choses à faire, les blessés à soigner, l'autre goélette dont il fallait s'emparer, les prisonniers à repêcher et à trier pour mettre à part les marins espagnols. Voilà qui représentait une bien lourde charge pour un aussi petit bâtiment, un équipage aussi diminué.

Mais il y avait cette question de Jury, à laquelle il n'avait toujours pas apporté de réponse. Il songeait à tout ce que cette aventure leur avait coûté, mais aussi à tout ce qu'ils avaient appris l'un de l'autre. Et que dirait Dumaresq lorsqu'il aurait repris son service ? La mort est une défaite, et la sienne était inimaginable.

— Vous ne devez pas vous poser ce genre de question, jamais, finit par déclarer Bolitho. J'ai déjà appris un certain nombre de choses, j'en apprendrai d'autres. Le bâtiment passe en premier. Et maintenant, au boulot, sans quoi notre seigneur et maître risque de nous tomber dessus !

Puis il baissa les yeux et vit, étonné, l'épée qu'il tenait toujours à la main.

Rhodes avait sans doute répondu à la question de Jury, bien mieux que lui-même...

ÉPILOGUE

Bolitho enfonça son chapeau et regarda la grande maison grise. La tempête soufflait sur la Manche, une pluie glacée vous gelait les membres. Tous ces longs mois, toute cette attente... et voilà qu'il revenait enfin chez lui. Le voyage de Plymouth avait été pénible. Les chemins étaient en fort mauvais état et la boue recouvrait les vitres, au point qu'il avait eu du mal à reconnaître des endroits qui lui étaient pourtant si proches depuis sa plus tendre enfance.

Voilà, tout était terminé, il était de retour. Il ne pouvait cependant se dissimuler une certaine gêne, comme si quelque chose lui manquait. Pourtant, la vieille demeure n'avait pas changé, et il la retrouvait telle qu'il l'avait quittée, un an plus tôt.

Stockdale était du voyage. Il dansait d'un pied sur l'autre, plutôt mal à son aise.

— Mais vous êtes sûr que je ne vais pas déranger, monsieur ?

Bolitho se tourna vers lui. Ç'avait été le dernier geste de Dumaresq lorsqu'ils s'étaient quittés, avant de laisser la *Destinée* aux mains des ouvriers et des calfats pour un carénage qui n'était pas du luxe : « Emmenez Stockdale avec vous ! Vous allez recevoir une nouvelle affectation, et un homme comme lui vous sera précieux, j'en suis sûr. »

— Mais non, répondit tranquillement Bolitho, vous êtes le bienvenu dans ma demeure, vous verrez.

Il monta lentement les marches de pierre usées par le temps. La grande porte s'ouvrit à deux battants devant lui. Bolitho ne manifesta nul étonnement : il sentait confusément que la vieille demeure lui tendait les bras en silence, comme à chacun de ses retours.

Première surprise, la vieille Mrs Tremayne n'était pas là pour l'accueillir. À sa place, il aperçut une jeune servante qui lui était inconnue.

Elle rougit en le voyant.

— Bienvenue, m'sieur ! Le cap'taine James vous attend, m'sieur, ajouta-t-elle dans le même souffle.

Bolitho essuya soigneusement la boue de ses semelles et lui tendit son chapeau.

Il traversa le hall lambrissé et pénétra dans la grande pièce qui lui était si familière. Un grand feu brûlait dans la cheminée, comme pour tenir l'hiver à l'écart, et de fort délicieuses senteurs filtraient depuis la cuisine.

Le capitaine James Bolitho était assis au coin du feu. Il se leva pour accueillir son fils et lui posa la main sur l'épaule.

— Mon Dieu, Richard, tu n'étais qu'un gamin d'aspirant la dernière fois que je t'ai vu et te voilà devenu un homme !

Bolitho ressentit un choc en voyant son père. Il savait bien qu'il avait perdu un bras, et il s'y était préparé, mais il avait tant vieilli ! Ses cheveux étaient tout gris, ses yeux délavés. La manche pliée et cousue à mi-hauteur disait assez son état, mais il se tenait bizarrement en retrait. Bolitho avait déjà vu ce phénomène chez d'autres amputés qui se conduisaient comme s'ils ne voulaient pas que l'on s'approchât du membre disparu.

— Assieds-toi donc, mon garçon.

Il le fixait étrangement, comme s'il avait peur d'en perdre une miette.

— Tu as une bien belle cicatrice, je veux que tu me racontes comment cela t'est arrivé.

Sa voix était pourtant terne, dénuée de l'enthousiasme auquel on se serait attendu à l'occasion de semblables retrouvailles.

— Et qui est donc ce géant que tu as amené avec toi ?

Bolitho serrait les accoudoirs de son fauteuil.

— Il s'appelle Stockdale.

Quelque chose le mettait mal à son aise, c'était peut-être ce silence étrange, inhabituel dans cette demeure.

— Dites-moi, père, quelque chose ne va pas ?

Son père s'approcha de la fenêtre et resta là à regarder dans le vide.

— Je t'ai expédié des courriers... Naturellement, tu les recevras bien un jour ou l'autre – il se retourna brusquement : Ta mère est morte voici un mois. Richard.

Bolitho le regarda fixement, incapable de faire le moindre mouvement. Non, ce n'était pas possible, pas cela.

— Morte ?

— Après une courte maladie, oui, une sorte de fièvre. Nous avons fait l'impossible.

— Je le savais, dit calmement Bolitho. J'ai eu cette impression en arrivant, devant la maison, sa présence n'illuminait plus la demeure comme autrefois.

Morte, elle était morte ! Et lui qui avait si longuement mûri dans sa tête tout ce qu'il allait lui raconter, qui avait construit mille raisonnements tortueux pour lui faire accepter sa balafre...

— Cela fait déjà plusieurs jours qu'on a annoncé l'arrivée de ton bâtiment, fit son père, un peu pincé.

— C'est vrai, mais nous sommes tombés dans la brume et avons dû attendre au mouillage.

Cela lui remémorait tous ceux qu'il venait de quitter. Ah, qu'il aurait aimé les voir autour de lui en ce moment ! Dumaresq, qui s'était rendu à l'Amirauté pour rendre compte de la perte du trésor – peut-être l'avait-on tout de même félicité d'en avoir au moins privé un ennemi potentiel ; Palliser, qui venait de prendre le commandement d'un brick à Spithead ; le jeune Jury, si bouleversé lorsqu'ils s'étaient dit adieu...

— J'ai entendu parler de tes exploits, mais j'ai l'impression que Dumaresq a tiré la couverture à lui. J'espère en tout cas que l'Amirauté verra les choses ainsi. Quant à ton frère, il est en mer avec l'escadre.

Bolitho essayait de surmonter son émotion. Des mots, tout cela, des mots. Mais il avait prévu la chose, il savait bien que son père réagirait ainsi. L'amour-propre d'abord et avant tout, tout était question d'amour-propre chez cet homme-là.

— Et Nancy, est-elle ici ?

Son père se fit plus distant.

— Ah oui, c'est vrai, tu n'es pas au courant de cela non plus. Ta sœur a épousé le fils du seigneur, ce jeune Lewis Roxby. Ta

mère disait que c'était mieux ainsi, après la déception qu'elle a connue – il poussa un grand soupir. Ainsi va la vie.

Sous le coup, Bolitho se tassa un peu plus dans son fauteuil. Il serrait à s'en faire mal les accoudoirs sculptés.

Son père ne prendrait plus jamais la mer. Désormais, il était seul, lui aussi, dans la grande maison. Tout en ces lieux lui rappellerait éternellement ce qu'il venait de perdre, ce qui lui avait été irrémédiablement arraché.

— La *Destinée* m'a rapporté gros, vous savez, fit doucement Bolitho, je pourrais très bien rester ici.

Que n'avait-il pas dit !

— Ne redis plus jamais une chose pareille, tu m'entends bien ?

Le capitaine James quitta sa fenêtre et s'approcha lentement, les yeux rivés sur son fils.

— Je ne veux plus jamais entendre ce genre de phrase ! Tu es *mon* fils, sais-tu bien, tu es officier du roi ! Pendant des générations, nous avons quitté cette maison pour prendre la mer, et beaucoup n'en sont jamais revenus. Il y a des rumeurs de guerre dans l'air, nous avons besoin de tous nos enfants – il se tut, avant de reprendre plus doucement : Un messenger est venu ici, voici deux jours. Tu as déjà reçu une nouvelle affectation.

Bolitho se leva, il avait besoin de marcher. Tout en déambulant, il effleurait çà et là quelque bibelot familial.

— Il s'agit du *Trojan*, ajouta son père, un quatre-vingts canons. Si tu veux savoir à quel point la guerre menace, regarde : on réarme le *Trojan* !

— Je vois.

Il ne s'agissait plus là d'une modeste frégate, mais d'un vaisseau de ligne, un nouvel univers à explorer, à maîtriser. Peut-être était-ce aussi bien ainsi, après tout. Voilà qui allait au moins lui occuper l'esprit, l'aider à oublier tout ce qui s'était passé.

— Et maintenant, Richard, prenons un verre. Appelle donc la servante. Je veux que tu me racontes en détail tout ce qui s'est passé, ta frégate, l'équipage, absolument tout. C'est tout ce qu'il me reste à présent, tu sais, des souvenirs.

— Très bien, père, comme vous voudrez, commença Bolitho.
» C'était il y a tout juste un an, et j'ai embarqué sur la *Destinée*, capitaine Dumaresq...

Quand la servante arriva, une bouteille et des verres à la main, elle vit le vieux capitaine installé en face de son fils. Ils parlaient navires, pays lointains... Mais aucune trace d'irritation ou seulement d'amertume dans leurs propos, non. Elle surprit quelques mots auxquels elle ne comprit pas grand-chose. Il était question de fierté, d'amour-propre...

FIN DU TOME 2